

n° 8

LE COUPLE MODERNE A TRAVERS LE ROMAN CONTEMPORAIN

OBSERVATEURS ET DOCTRINAIRES

THÈSE EN VUE DU DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

PAR

RAYMOND ROSIER

Chef du Cabinet du Préfet de Tarn-et-Garonne

Licencié ès Lettres

Licencié en Droit

26 MARS 1938

BORDEAUX

IMPRIMERIE FREDOU ET MANVILLE

6 — Rue Sainte-Eugénie — 6

1937

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX — FACULTE DES LETTRES

LE COUPLE MODERNE

A TRAVERS LE ROMAN CONTEMPORAIN

OBSERVATEURS ET DOCTRINAIRES

THÈSE EN VUE DU DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

PAR

RAYMOND ROSIER

Chef du Cabinet du Préfet de Tarn-et-Garonne
Licencié ès Lettres
Licencié en Droit

BORDEAUX

IMPRIMERIE FREDOU ET MANVILLE

6 — Rue Sainte-Eugénie — 6

1937



LE COUPLE MODERNE

A

TRAVERS LE ROMAN CONTEMPORAIN

OBSERVATEURS ET DOCTRINAIRES

A mes Maîtres,

A M. le Professeur Albert Chérel, Correspondant de l'Institut, qui a bien voulu prendre la responsabilité de ce travail et qui ne nous a point ménagé les conseils de sa haute érudition et de son expérience.

A M. le Professeur Paul Laumonier, dont nous nous honorons d'avoir été l'élève et qui nous a été d'un si précieux secours pour l'exécution de ce travail.

A M. Max Bonnafous, Maître de Conférences, qui a droit à toute notre reconnaissance. Il a été pour nous le Maître bienveillant qui nous a révélé la Sociologie, ses méthodes, ses fins. C'est lui qui nous avait aiguillé vers ce sujet; c'est de son enseignement que nous avons voulu à chaque page nous inspirer.

A MM. les Professeurs Paul Fauconnet, Albert Bayet, Bougle, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure, qui ont bien voulu s'intéresser à ce travail.

A M. le Doyen Cirot, pour la bienveillance de l'accueil qu'il a toujours bien voulu nous ménager.

Nous ne pouvons oublier de remercier également notre ancien Maître, M. le Professeur Darbon. Cela nous est d'autant plus agréable au moment où il est appelé à la dignité de Doyen de notre Faculté.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548603_0018

INTRODUCTION

LE PROBLEME DU COUPLE

Il est des problèmes momentanés, circonstanciés dans le temps et dans l'espace, et que l'écrivain, à l'affût de l'actualité, cueille au passage, comme un fruit prêt à tomber.

Il en est d'autres qui sont de tous les temps, de tous les pays, auxquels l'homme s'attaque inlassablement, sans jamais sembler les résoudre. Tel est le problème du Couple, « the question of matrimonial divergence, the immortal puzzle, given the man and woman how to find a basis for their sexual relations », « la question de ce qui sépare les époux, l'énigme éternellement offerte à l'homme et à la femme, celle de trouver une base pour leurs relations sexuelles » (1).

« Les familles unies, certes, ne manquent pas; mais quand on songe à la quantité de ménages où deux êtres s'exaspèrent, se dégoûtent autour de la même table, du même lavabo, sous la même couverture, c'est extraordinaire comme on divorce peu ! Ils se détestent et ne peuvent se fuir au fond de ces maisons... La plupart des êtres ne se choisissent guère plus que les arbres qui ont poussé côte à côte et dont les branches se confondent par leur seule croissance » (2). — « L'homme étudie avec un soin extrême le caractère et le *pedigree* de ses chevaux, de son bétail et de ses chiens, avant de les accoupler; mais quand il en arrive à son propre mariage, c'est rarement ou jamais qu'il prend un tel soin. Il

(1) Thomas HARDY, *The Woodlanders*, Préface.

(2) François MAURIAC, *Le nœud de Vipères*.

n'écoute alors que les instincts obscurs de la jungle » (DARWIN). — « La femme à aimer survient rarement à l'homme marqué pour l'amour. C'est de l'à *peu près*. La nature se contente de hasards et prodigue l'ironie ou la méchanceté » (THOMAS HARDY).

Question qui n'a jamais cessé de préoccuper les hommes, et sur laquelle les avis les plus partagés se font jour. Qui croire dans ce fatras d'opinions? Où trouver la vérité?

L'un affirme avec la même force que l'autre met à nier. Les contradictions sont flagrantes ; les conseils les plus opposés sont donnés. Des considérations de morale et d'opportunité viennent obscurcir le problème. Entre la rigide doctrine calviniste et l'épicurisme le plus outrancier, tout se dit, tout s'affirme. On ne cherche dans le milieu social et dans l'œuvre des écrivains que des exemples pour justifier sa cause.

*
* *

Des conclusions si divergentes ne pouvaient provenir que d'un vice de méthode. N'étions-nous pas en face d'un *fait* social, d'une institution pouvant s'analyser sociologiquement, comme le fait biologique sous le scalpel, le fait chimique dans le laboratoire? Au lieu de se contenter d'émettre une opinion individuelle, — une de plus! — ne pouvait-on l'étudier scientifiquement avec une méthode expérimentale?

Le remarquable ouvrage auquel SIMIAN a consacré plus de dix années de sa vie, *Le Salaire* (1933), par sa rigoureuse démonstration, suffit à en montrer la possibilité, et c'est avec raison qu'il a pu être qualifié de nouveau *Discours de la Méthode*.

De telles études sont déjà nombreuses, et la méthode sociologique, qui se perfectionne chaque jour, fait de

plus en plus d'adeptes, qu'il s'agisse d'étudier un fait économique, social ou même moral. Mais il est une source de documents sociologiques auxquels on ose peu recourir, si on en excepte quelques ouvrages, tels que l'étude d'Albert BAYER sur *Le Suicide et la Morale*, c'est ceux qui nous sont fournis par la littérature. Longtemps, la littérature a été considérée comme fatras d'opinions personnelles, de récits extraordinaires et merveilleux, sans l'ombre d'un caractère d'objectivité, issues de cervelles souvent enfumées et gâchées par l'imagination. Ne qualifiait-on pas toute littérature de *romanesque* ? On mettait en garde la jeunesse contre ses séductions dangereuses, et si, parfois, on s'intéressait aux idées émises, ce ne pouvait être qu'accessoirement ; seul, le style, la manière imagée de représenter l'idée devait retenir l'attention du lecteur, et *apprendre la littérature* consistait simplement à connaître les conditions dans lesquelles une œuvre avait été écrite, à l'expliquer par l'étude de la vie, du caractère, de la façon de vivre de l'auteur, de son milieu social, quand ce n'était du sol qui l'avait vu naître. N'y a-t-il pas encore des moralistes pour dire que les romans sont d'une lecture pernicieuse, comme propres à nous fausser le sens de la réalité ? Les livres, ne sont-ils pas notre meilleure expérience, un moyen de comparer la nôtre à celle d'autrui, de nous adapter automatiquement aux autres ?

Il a fallu les études pénétrantes de professeurs tels que Daniel MORNET pour que l'on convînt que la littérature est « une source d'investigation pour ainsi dire illimitée, véritable reflet de la vie sociale et qui, le plus souvent, la devance, bien loin d'être en retard sur elle. »

« La littérature n'est pas, comme trop de gens tendent à le penser, une activité de l'esprit en marge de la vie. Il ne convient pas d'élever des barrières entre les choses comme on en voit dans les romans et celles qui se passent autour de nous. Au contraire, les romanciers,

quand ils font ce qu'ils ont à faire, reflètent la vie dans leurs livres, nous aident à la comprendre, devancent même, par leur intelligence et leur art, certaines explications sur leur époque et leurs contemporains, que les chroniqueurs et les historiens ne donneront que plus tard, quand la vie en mouvement se sera fixée dans le temps. A cet égard, il n'est rien de plus intéressant que certains romans, si l'on veut tâcher de surprendre au plus vif de son cours, l'évolution des idées et des mœurs. Un bon romancier n'est pas seulement un témoin; il est un projecteur dans le temps qui passe, dans l'humanité qui se fait et se défait » (1). Et André ROUSSEaux note avec justesse la place très importante qu'accorde la littérature d'aujourd'hui à l'étude de la situation de la famille dans la société contemporaine.

*
* *

Parmi tous les documents qui s'offrent à nous pour étudier le couple : statistiques, lois, jurisprudence, la littérature a cet immense avantage de nous faire pénétrer au cœur même du problème, de nous exposer objectivement un conflit qui se passe essentiellement dans l'âme des personnages. Les autres documents ne nous montrent que leur façon de vivre extérieure. Chacun a, cependant, son intérêt propre, et il sera intéressant, comme nous nous proposons de le faire dans une autre étude, de comparer les résultats que nous donne une étude du couple, d'abord à travers les documents statistiques, puis à travers le droit et la jurisprudence, enfin à travers la littérature. Il est curieux de constater que dans ces trois études, on arrive aux mêmes conclusions, car ce sont autant de documents objectifs, extérieurs à nous, et qui se présentent à tous avec la même tangibilité, hors du champ des passions humaines.

(1) André ROUSSEaux, Vie littéraire du *Figaro*, 2 juillet 1932.

La littérature elle-même comprend plusieurs sortes de documents : romans, théâtre, éloquence, etc... Pour délimiter notre sujet, nous avons voulu étudier ici le couple simplement à travers le roman.

Nous avons pris le mot *Couple* dans une acception très large, ne voulant point le définir par les formes extérieures sous lesquelles il peut apparaître, tel le mariage. Un ménage de concubins forme aussi un couple.

Devions-nous étudier le Couple à travers les romanciers ou plutôt les œuvres publiées de telle époque à telle époque ? Il eut été difficile de prendre une période nettement définie et caractérisée, car il s'agit d'un courant d'idées qui s'est formé insensiblement et dont nous ne pouvons voir encore l'évolution finale. Et qu'appeler romanciers contemporains ? Devions-nous considérer leur âge ou la date de parution de leurs œuvres ? Ou encore, l'époque qu'ils ont entendu faire revivre ?.. Il n'est point en telle matière de ligne de démarcation.

Au surplus, ceci ne veut être qu'un essai, un très modeste essai, de ce que pourrait fournir une telle étude ; des suggestions qui, si elles n'ont point une rigueur toute scientifique, n'en sont pas moins des plus troublantes. Il eût été vain et peut-être fastidieux, de vouloir analyser tous les romans parus au *xix^e* siècle et au *xx^e*. Nous avons choisi, mais non arbitrairement, comme on pourrait le croire, tellement les œuvres signalées viennent corroborer nos dires. Guidé par les critiques littéraires de périodiques tels que la *Nouvelle Revue Française*, la critique littéraire du *Figaro*, des *Nouvelles Littéraires*, par les essais de littérature contemporaine de nombre de nos maîtres, nous avons pris parmi les romans les plus connus, ceux que tout le monde a ou peut avoir entre les mains, nous attaquant de préférence aux meilleurs romanciers, dont l'intuition est la plus profonde, la plus géniale, qui savent, hors de l'aspect extérieur des choses,

démêler les mobiles, scruter les consciences et les cœurs.

Il en est qui soutiennent que le romancier moyen, le méconnu, celui dont l'œuvre végète, peut, mieux que le grand romancier, refléter le milieu social, car il rapporte les impressions d'autrui plus que les siennes propres : il n'y met pas son génie. On l'a dit et brillamment. Nous croyons, cependant, qu'une telle assertion est en partie fausse. Le génie consiste-t-il donc à travestir la réalité, à la forger selon sa propre substance? Loin de nous, une pareille erreur! Savoir regarder, oui, voir plus loin et mieux que les autres, telle est la marque du grand écrivain, les qualités auxquelles on le reconnaît le plus aisément. Ce n'est pas celui qui étonne, qui imagine le plus, mais celui qui fait le mieux comprendre.

*
* *

Nous avons cité toutes nos sources et laissé parler eux-mêmes les auteurs, de manière à ne point travestir leur pensée, prenant soin de ne pas mêler nos idées aux leurs.

Nos deux premières parties ne présentent que des documents littéraires pris dans le roman et exposant les divers aspects sous lesquels il nous peint le couple d'aujourd'hui par opposition à celui d'hier. Nous les avons exposés objectivement, nous contentant de les grouper par affinités, ce qui nous a permis de les présenter sous leur aspect artistique propre, sans déformation. L'ouvrage lu, nous avons suivi, à travers toutes les péripéties de l'action, chaque protagoniste du couple, l'un après l'autre, rapprochant des phrases éparses le long du livre, refaisant le travail du romancier lorsqu'il a voulu créer ses personnages. En somme, nous avons pratiqué l'analyse pour aboutir à une synthèse finale de toutes les œuvres analysées. Aussi, avons-nous négligé toute aventure épisodique, tout détail qui n'éclairait pas

d'un jour nouveau notre sujet. C'est tout l'intérêt de notre travail. Notre troisième partie, qui paraîtra la plus personnelle, ne se légitime qu'en tant qu'elle est l'aboutissant de notre travail des deux premières. Il ne s'agit donc pas de *citations* au sens auquel on entend d'ordinaire ce mot, c'est-à-dire d'illustration de notre sujet par des exemples concrets pris chez les romanciers, mais de l'exposé par des textes précis et contrôlables, d'une situation sociale donnée.

De ces textes, on peut tirer avec nous les mêmes conclusions, suivre la marche de toutes nos pensées, pas à pas; en juger le bien ou le mal fondé; nous objecter d'autres auteurs, d'autres œuvres.

Il était une chose à laquelle il nous fallait surtout prendre garde : juger l'homme dans l'écrivain par son œuvre, ou juger l'œuvre par l'homme. Je ne dis pas qu'il n'existe pas de rapports entre eux, mais l'un n'est pas forcément le reflet de l'autre.

Cette erreur est communément faite. Pourtant, si nous analysons, par exemple, l'œuvre d'un écrivain comme André GIDE, nous voyons qu'il a voulu, dans chacune de ses œuvres, exprimer une idée qui, à ce moment-là, était prédominante en lui et dont il a voulu se débarrasser par la littérature, comme le criminel se débarrasse de l'idée du crime par le crime lui-même. Rien ne l'empêchera, — et il l'a souvent fait, — de développer dans une seconde œuvre l'idée exactement opposée à celle qu'il développait hier. D'où, à son égard, la gêne des critiques qui voudraient bien le cataloguer parmi tels ou tels autres. Il y a souvent deux hommes et même plus dans l'écrivain : celui que nous apercevons à travers son œuvre et l'homme lui-même, celui de la vie courante. Ne les assimilons pas. Il arrivera que l'un fera des incursions dans le domaine de l'autre; parfois, ils marcheront côte à côte; parfois, ils

se contrediront : l'excellent époux, l'excellent père de famille sera dans le silence de son cabinet un écrivain libertin. Faut-il citer l'exemple classique de Jean-Jacques ROUSSEAU abandonnant ses enfants, alors qu'il conseillait aux mères de les nourrir elles-mêmes ?

L'écrivain, tel qu'il apparaît dans ses propres œuvres, est rarement fidèle à sa propre inspiration; il voudra satisfaire à un goût passager du public; gagner de l'argent; et il y a de bien grands écrivains qui ne sont pas exempts de tels soucis. Il sera amené à écouter plus les conseils de son éditeur que sa propre initiative. Nous avons vu ainsi, il n'y a pas longtemps, déferler en France la mode du roman colonial, des auto-biographies, des confidences d'adolescents, etc... Ici, l'homme de la vie courante réapparaît. Il amènera l'écrivain à prostituer son talent en vue d'œuvres plus ou moins dignes de lui. Souvent aussi, — et heureusement, — il ne faut pas le mettre en doute, toute son œuvre sera le reflet d'une vie consacrée à la pensée dans ce qu'elle a de plus noble. Surtout, ne croyons pas l'écrivain lui-même! Si nous considérons par exemple les romanciers moralistes, certains diront qu'ils le sont et ne le paraîtront pas (MAURIAC); d'autres se défendront de l'être et le seront pleinement (BOURGET, BORDEAUX).

Cela amène à se demander pour chacun son degré de sincérité, le plus ou moins de confiance qui peut lui être accordée. Recherche délicate et pour laquelle nous n'avons point de critère, car il est bien difficile de se garder du préjugé. S'agit-il d'une apologie, ou, au contraire, d'un pamphlet ? Comme le dit très finement M. le professeur Albert CHÉREL (1), « tout l'intérêt consiste pourtant dans la recherche de la confiance du multiple effort de la bonne volonté et de la pensée française. »

Comment y arrivons-nous ? Il faut bien l'avouer, nous

(1) Albert CHÉREL, *La pensée de Machiavel en France*, 1935.

lisons presque toujours avec un retour sur nous-mêmes. Nous nous faisons le véritable juge de toute œuvre.

Il y a quelque chose, pourtant, qui ne trompe pas : ce sont les beaux accents fermes et généreux que prend parfois la pensée. En face d'une réalité qui l'émeut et le pénètre, l'écrivain en arrive à un tel débordement de lyrisme, que sa pensée même en est transfigurée. Il abandonne tout conventionnel pour atteindre à l'humain. Il s'élève au-dessus de lui-même pour communier par l'art aux sources suprêmes de la beauté. Accents émouvants, certes, non seulement par ce qu'ils expriment, mais par tout ce qu'ils éveillent en nous de sensations obscures, de sentiments oubliés ou mal définis, de choses qui nous reviennent avec leur parfum primitif, leur goût de *glèbe* natale, plus compréhensifs, comme transfigurés : beaux vers lancés au milieu d'une poésie, belle strophe éclatante au milieu du discours... Les mots expriment une valeur de sonorité nouvelle, prennent une amplitude de vibration étonnante.* « Tant de mots qui avant n'avaient d'autre valeur que celle d'un signe algébrique ou d'un équivalent pittoresque de la pensée, acquièrent alors une valeur musicale intrinsèque » (1). La phrase suit un rythme, suscite l'émotion. C'est le propre même du lyrisme. Cela peut être imité. Cela peut être créé artificiellement par des procédés de rhéteur : il convient de le déceler ; mais, presque toujours, l'accent du *vrai* se retrouve, avec sa saveur initiale, l'âcreté de son parfum.

Nous avons distingué entre les auteurs : les observateurs et les doctrinaires. Cela est commode, et, au fond, juste. Mais y a-t-il vraiment de simples observateurs ? Tous ne prêchent-ils pas, à la vérité, quelque chose, ne serait-ce que l'amour brûlant de la vie?.. Et nous com-

(1) BRUNETIÈRE, *L'évolution de la poésie lyrique en France au XIX^e siècle*, 1898

prenons nos classiques qui ont voulu délibérément faire œuvre moralisatrice : plaire, mais aussi instruire, comme disait LA FONTAINE. Ils n'envisageaient même pas qu'il pût y avoir œuvre d'art sans cette leçon morale. L'art pour l'art ne pouvait être. Toutes leurs œuvres reflètent l'idéalisme chrétien.

Et même encore, tous ne se mettent-ils pas en face de ce problème, le seul problème : qu'est-ce que l'homme, en vérité ? Quelle valeur a donc ce qui est au fond de l'être humain, ce qui jaillit de lui-même aux heures de grandes crises ? N'est-ce pas ces inquiétudes infinies, cette hantise et aussi ce respect devant les grands et mystérieux problèmes de la vie, qui donnent toute leur valeur à ces accents échappés à une bouche humaine ?

Nous avons voulu, enfin, par souci scientifique, ne point mêler des considérations morales et finalistes à l'exposé des faits. Ce n'est qu'après une étude objective, que le jugement moral peut intervenir. En cours de route, il ne fait qu'obscurcir le problème, ralentir et fausser l'exposé. L'étude du *couple*, au point de vue moral, doit faire l'objet d'un examen spécial que nous n'avons point entrepris dans ce travail ; nous n'avons voulu qu'exposer objectivement des faits.

*
* *

Tel est l'esprit dans lequel nous avons voulu mener cette étude. En face d'un problème nouveau, on croit que l'on va découvrir bien des choses ; on n'y prend souvent qu'une excellente leçon d'humilité. Nous serions heureux d'avoir pu simplement présenter sous un aspect nouveau ce problème mis chaque jour au premier plan de l'actualité et qui intéresse notre vie même, dans ce qu'elle a de plus intime et de plus noble. Nous n'avons point voulu émettre des réflexions personnelles sous un tour imagé, avec une certaine originalité d'esprit, faite pour étonner le lecteur. Nous avons cherché, à travers

le roman, ce qu'était dans sa forme actuelle, cet être déjà vieux dans le passé et dont l'avenir nous échappe, le Couple, adoptant ce vaste champ d'expérience où il fallait tailler, choisir, mesurer, mais où tout s'offrait à nous avec une richesse, une exubérance de vie que la pauvre et triste expérience d'un homme ne peut remplacer. Nous l'avons laissé parler, et, s'il ne nous a pas livré le secret de sa vie, du moins nous a-t-il permis d'ajouter quelques pages à ce chapitre passionnant de l'histoire des mœurs françaises dont personne n'a le droit, ni le désir d'ailleurs, de se désintéresser, tellement il touche à notre vie même.

Ne s'agit-il pas de cette *Grandeur et Misère de la Vie de Famille*, dont Paul VALÉRY a pu dire : « Chaque famille secrète un ennui intérieur et spécifique qui fait fuir chacun de ses membres tant qu'il lui reste un peu de vie, mais elle a aussi une antique et puissante vertu qui réside dans la communion autour de la soupe du soir, dans le sentiment d'être entre soi et dans ses manières, tel que l'on est. »

Longtemps, délibérément, on n'en voulut voir que l'aspect grandiose, les délicates beautés. Aujourd'hui, par un de ces retours dont nous sommes coutumiers, seul son aspect de misère, ses lèpres, sa tragique mesquinerie, étonnent et frappent les regards. Cette lutte des deux éléments premiers de la famille que forme le couple, n'en est pas le côté le moins le suggestif.

N'oublions pas que nous trouvons là un véritable reflet, en avance sur le temps, des sentiments modernes, et que, comme l'a dit Paul BOURGET : « Si on ne vit pas comme on pense, on finit par penser comme on vit » (1). C'est ainsi qu'on en arrive à tuer d'avance en soi le sens de la vie; on se prend pour le nombril de l'univers, oublieux de ce grand devoir qu'André THEURIET rappe-

(1) Paul BOURGET, *Le démon de midi*, fin.

lait en ces termes dans son discours de réception à l'Académie Française :

« Se marier quand on est jeune et sain, choisir une jeune fille honnête et saine, l'aimer de toute son âme et de toutes ses forces, en faire une compagne sûre et une mère féconde, travailler pour élever ses enfants et leur laisser en mourant l'exemple de sa vie. Voilà la réalité. Le reste n'est qu'erreur, crime ou folie. »

Paroles dures, mais qui rappellent une réalité trop souvent méconnue dans notre siècle, et par les hommes, et par ces institutions que consacre notre Code civil, ce Code dont on a pu dire qu'il était fait « pour un homme né de père et de mère inconnus et mort sans enfants. »

PREMIÈRE PARTIE

OBSERVATEURS
DE LA VIE DU COUPLE MODERNE

INTRODUCTION

LE ROMAN CONTEMPORAIN

Le 26 février 1931, Albert THIBAUDET, à propos du livre de Jean CORDELIER, *Tu honoreras ton père*, faisait remarquer que c'est encore en France que sévit le moins ce qu'il appelle *le roman éphébocratique et anti-paternel, ou roman du complexe d'Œdipe*. « A l'opposé, dit-il, le roman contemporain se présente sur toute la ligne comme une mise en accusation des pères par les enfants. Il est éminemment gérontophage. Si le roman anglais l'est bien moins qu'hier, c'est à force d'avoir tiré sur le thème et de l'avoir usé. On trouvera peut-être remarquable que ce roman des enfants en lutte contre leurs pères, d'une génération qui dit non à la génération précédente, n'ait pas en somme été touché de STENDHAL au Naturalisme par les romanciers français de la grande époque. Voyez comme il reste étranger au climat de *Lucien Leuwen* et même du *Rouge et Noir*, et à celui de *l'Education sentimentale*. *Pères et enfants*, de TOURGUENEFF, le premier chef-d'œuvre auquel il ait donné lieu, a été pris pour un simple roman du nihilisme et n'a pas eu d'influence en France. Notons aussi qu'il n'apparaît nullement chez PROUST, qui, pour plusieurs raisons, fait plutôt une œuvre contre lui. Depuis la guerre, depuis l'opposition du Front et de l'Arrière, des générations qui se battirent et des générations qui ne se battaient pas, il a occupé plus de place, il s'est imposé davantage. Voyez, cependant, que l'œuvre la plus importante dans cet ordre, *Les Thibault* (sans oublier le roman quasi-parallèle des *Faux-Monnayeurs*), ne soit pas écrite sous l'influence de la guerre. »

Bien avant cette apparition du roman anti-paternel, s'était manifesté ce que l'on pourrait appeler par analogie, le *roman de la haine conjugale*. « Et croyons bien, nous dit Albert THIBAUDET, qu'aujourd'hui encore, il y a beaucoup plus de femmes de lettres dans le buvard desquelles leur mari, comme un personnage des *Grands Bourgeois*, d'Abel HERMANT, découvre les feuilles de la *Haine conjugale, roman*, que de moins de vingt ans dont les parents, en feuilletant leurs cahiers de classe, repèrent le début de la *Haine filiale, roman...* »

Tous les romans contemporains s'intéressant à la vie du couple, — et Dieu sait s'ils sont légion, — à quelque opinion qu'appartiennent leurs auteurs, traitent, en effet, presque exclusivement des conflits conjugaux.

Sans doute, de tels thèmes ont toujours été une excellente pâture pour les écrivains à la recherche d'un sujet, mais c'était plus aux conflits nés de l'amour qu'à ceux nés du mariage, qu'ils s'intéressaient. Si l'on en parlait, c'était plutôt pour traiter de conflits qu'on pourrait qualifier d'*extérieurs* au couple : drames survenant à la suite d'amours extra-conjugales, d'adultères, venant ainsi semer le trouble dans les foyers. La crise dénouée par le triomphe de l'ordre ou de l'amour, l'écrivain n'avait plus qu'à poser sa plume. Tous les bons romans finissaient par un mariage : ils s'aimèrent; ils eurent beaucoup d'enfants, ce qui n'arrive que dans les romans, mais satisfait le lecteur. A quoi bon nous faire pénétrer dans l'histoire d'une vie heureuse : le bonheur n'est-il pas fait de monotonie et de banalité? La vie en mariage n'offrait aucun intérêt.

Ce n'est que le jour où l'on en vint à l'examen de conscience, à l'étude introspective du moi, que l'on s'aperçut que la vie conjugale n'était pas ce courant monotone et continu, mais un fleuve puissant, où grondaient des courants obscurs d'amour ou de haine, faits

de luttes, de souffrances accumulées. Et c'est ainsi que naquit le *roman de la haine conjugale*.

*
* *

Déjà, au début du xix^e siècle, Emma Bovary pourrait être considérée comme une de ces femmes que la littérature moderne qualifiera de *subtiles*, par opposition à ce qu'elle appelle, à la suite d'André GIDE, les *crustacés*, catégorie dans laquelle rentrent le plus souvent les maris. C'est une incomprise, une inadaptée, que les événements amènent à chercher des satisfactions extra-conjugales. Mais le roman de FLAUBERT (1857) apparaît seul au milieu de toute une littérature mondaine aux fins moralisatrices, où sévissaient les romans d'Alexandre DUMAS, de George SAND, d'Octave FEUILLET, littérature rappelant toute cette période du sentimentalisme victorien où, a-t-on pu dire, « la littérature anglaise n'a souvent contemplé l'amour que sous la chaste parure des conventions insulaires. » Il est une exception, une anomalie, témoin le procès qui en résulta pour FLAUBERT. Il fallait attendre *Thérèse Raquin* (1867), pour voir ce mouvement prendre avec le Naturalisme une certaine ampleur, et, dix ans plus tard, en Angleterre, *The return of the Native* (1878).

Mais ce n'est qu'au début du xx^e siècle que la littérature française, à l'imitation des littératures étrangères, se mit à creuser les divers problèmes posés par les rapports conjugaux, en particulier le problème de l'amour.

Le xix^e siècle avait accordé une importance démesurée à l'intelligence. « L'immense majorité des œuvres de cette période se proposent, en effet, soit de démontrer quelque chose, soit de décrire, d'analyser, d'expliquer les phénomènes individuels ou collectifs, de fixer ou de décomposer en éléments rationnels, le jeu superficiel des apparences. Ils sont *déterministes* ou *finalistes*. La li-

berté créatrice de l'artiste ne se meut qu'entre les murailles de la vérité, de l'utilité et du bon sens : romans d'analyse psychologique, qui se proposent de dépeindre les sentiments intimes de héros aux prises avec les devoirs, les passions, les caprices du sort (Paul BOURGET, Marcel PROUST, Abel HERMANT), petit théorème de mécanique qui intéresse plus notre cerveau que notre cœur; romans à thèse : romans sociaux, de mœurs et de métiers, familiers ou moraux (derniers romans de ZOLA, Paul BOURGET, Henri BORDEAUX, René BAZIN, Louis BERTRAND); romans d'aventure (Claude FARRÈRE); romans historiques (Paul ADAM). WELLS, ROSNY, Jules RENARD cherchent dans la science des prétextes à leurs romans. Romans policiers, romans artistes (Anatole FRANCE, BARRÈS, Jules LEMAITRE, Pierre LOUYS, MAINDRON, Henri de RÉGNIER).

« Pendant ces dix premières années du siècle, la littérature ne servira que de véhicule à la pensée, de porte-voix à l'idée. » Elle était, selon l'expression de M. Emile BOUVIER (1) comme « engluée dans la masse des faits, des lois, des hypothèses que le développement miraculeux du savoir humain avait entassés au cours du grand siècle de l'intelligence, le XIX^e. »

« C'est contre cette tyrannie de la raison, dit encore Emile BOUVIER, cette tyrannie de la clarté, du déterminisme, que s'élevèrent des protestations, d'abord isolées, puis réunies en un vaste concert de revendications. Des découvertes, des expériences, des méditations, des transformations sociales ont profondément modifié l'état d'âme collectif des générations nouvelles ou ébranlé les convictions des anciens : le déterminisme est battu en brèche ; on distingue science et hypothèses. Au même instant, psychologues et philosophes renouvelaient notre

(1) Emile BOUVIER, *Initiation à la littérature d'aujourd'hui*.

conception de la vie spirituelle : travaux de JANET, sur l'automatisme psychologique, ceux des savants allemands et anglais, recherches génévoises sur l'âme des enfants, vulgarisation de la notion de subconscient. BERGSON nous fait voir l'intelligence discursive et spatiale déformant par son jeu la nature première des éléments psychiques. Les travaux de l'Ecole freudienne, enfin, conduisant les partisans de la psychanalyse à chercher la vérité profonde du moi et le secret de la personnalité dans les actes et les paroles les moins volontaires et les plus incohérents. »

« Pendant ce temps, l'école de DURKHEIM et de LÉVY-BRUHL apprenait à faire la part, en chacun de nous, de ce qu'il y avait de purement personnel et de tout ce que nous apportait le milieu social. Chacun va essayer désormais de se mieux connaître, et cela, impartialement, sans travestir les faits dans un souci de logique ou de moralité. C'est la vie que l'on va mettre à nue (André GIDE, Charles PÉGUY, André SUAREZ). Poésie, théâtre, roman ou essai, ne sont que des *moyens d'expression*. Les uns s'intéressent surtout à ce qui se passe à l'intérieur de notre âme, étudièrent l'homme tel qu'il l'aperçurent dans le miroir de l'introspection (réalisme ou sur-réalisme psychologique). Plus de ces simplifications arbitraires; de petites sensations, de menues réflexions, parfois incohérentes, des sortes de parenthèses dans notre langage intérieur viennent mêler leurs criailleries intempestives au monologue de la conscience réfléchie ou de la passion dominante. C'est cette trame symphonique qui orchestre la mélodie centrale et lui donne sa couleur particulière, dont il faut nous occuper (Romain ROLLAND, COLETTE, Georges DUHAMEL, Valéry LARBAUD). On étudie aussi les états morbides de la conscience : diverses psychoses, effets de l'intoxication et de la maladie (Jean PAULHAN, *La guérison sévère*). D'autres, au contraire, regardent autour d'eux et explorent avec des

yeux rafraîchis le monde environnant. Restait, en effet, à montrer l'homme en relations avec ses semblables, partageant un sentiment unanime, créant en quelque sorte, par sa réunion à d'autres individus analogues, un nouvel être spirituel, transitoire, et qui ne survivra pas à la dissociation des molécules humains qui le composent : vie collective des foules, des groupes, des familles (Jules ROMAINS).

« Et voici que la littérature va pénétrer jusqu'aux tréfonds de l'âme humaine ; elle va explorer le domaine du subconscient. La vie consciente est comme le flacon de parfum ; on veut savoir d'où viennent les matières premières qui ont pu fournir une telle synthèse, et nul n'a conduit ces recherches avec plus de maîtrise et de bonheur que Marcel PROUST. Certains poètes vont même jusqu'à n'affecter que d'être de simples appareils enregistreurs fonctionnant sous la dictée de leur inconscient. »

Ainsi, jadis, croyait-on que la Muse parlait...

Et puis, « des œuvres d'imagination pure », mais nous n'imaginons qu'avec des faits réels et sur des faits réels.

*
**

C'est ainsi que les romanciers du xx^e siècle se sont faits les observateurs attentifs de notre milieu social. Qu'ils se soient pris eux-mêmes comme sujet de leurs études, ou que des faits extérieurs aient attiré plutôt leur attention, qu'importe ! Ce qu'ils nous racontent, c'est la vie humaine dans toute sa complexité, la société avec ses entraves, ses chaînes et, en particulier, la famille. De tout temps, l'amour a été l'objet des chants des poètes, des analyses des psychologues. Il reparaît ici plus triste, brisant ses ailes contre le cadre étroit de la famille. C'est aussi la torpeur et la misère des couples lorsqu'il s'en est allé. Les deux êtres se retrouvent face-

à face avec leurs égoïsmes, après le beau rêve de l'hy-ménée.

Il serait vain de vouloir prendre un à un tous les romanciers qui nous parlent du couple, de ses joies et de ses drames. Il semble préférable de dresser un tableau des œuvres modernes les plus caractéristiques, de les laisser parler, puis de les opposer, une à une, dans leur émouvante peinture d'une triste ou rafraîchissante réalité.

CHAPITRE PREMIER

L'ANCIEN COUPLE ET LE NOUVEAU : LEUR OPPOSITION IRREDUCTIBLE

Si, de nos jours, les enfants ne respectent plus leurs parents, il en va de même de l'épouse vis-à-vis de son mari.

Il n'en était point ainsi autrefois.

Ce qui frappe, en effet, chez un couple de l'ancienne génération, c'est l'admiration de l'épouse pour son mari, admiration de principe, un peu myope, non fondée sur la réalité, mais sur l'illusion, et le devoir de cette mère de famille était de transmettre à ses enfants cette admiration, cette dévotion qu'ils doivent avoir eux-mêmes pour leur père.

Voici ce qu'une mère dit à ses enfants :

« — Votre père a de si belles mains ! »

« — Votre père, lui, ne travaille jamais après les repas. »

« — Quand il était au collège, de 1874 à 1877, votre père a quatre fois obtenu le prix d'excellence. »

« Dès le jeune âge, rapporte le fils, ma mère sut nous proposer des thèmes de piété à la mesure de nos petites âmes, et nous n'eûmes qu'à les transporter par la suite pour juger dignement celui dont nous portions le nom. »

C'était là une véritable mystique conjugale dont voici d'autres exemples :

« Mon père, pour des raisons qu'il ne nous expliqua jamais, ne portait pas de bretelles, mais une ceinture de cuir étroitement serrée. » Aussi, leur mère leur faisait-elle souvent cette remarque :

« — Votre père, lui, ne porte pas de bretelles. »

« Je dus attendre dix-huit ans pour cesser de juger avec ironie, presque avec malveillance, les hommes qui remettent à des bretelles le soin de soutenir leur pantalon. »

Même histoire pour les réglisses *Gibert*.

Répétant l'opinion de son père, ce fils les considérait pour les meilleures. Cette foi en la vertu des réglisses *Gibert* avait pour lui la valeur d'un dogme. Aussi, un de ces condisciples ayant, en sa présence, fait un éloge intempestif du *Zan*, fut aussitôt roué de coups.

De même, lors de l'achat d'un stylo pour son entrée en rhétorique, sa mère regarda l'objet avec une moue singulière, le manipula, puis le reposa en murmurant :

« — Ton père ne s'est jamais servi de ça. »

Ainsi, pour l'épouse de jadis, le mari demeurait la mesure de monde, et il ne s'agissait pas simplement d'adapter ses gestes et ses paroles sur les siens, elle lui vouait un véritable culte.

« Ma mère, dit le héros de Georges DUHAMEL, élevée dans la religion catholique, avait plié, dès le premier jour, devant la volonté de son mari. Elle avait abdiqué tout de suite, cédé sans conditions, accepté le mariage civil, renoncé à toute pratique et même à toute croyance. Je crois qu'elle ne sourcilla pas en apprenant que ses enfants ne seraient pas baptisés. Mais, comme elle ne pouvait vivre sinon sans Dieu, du moins sans idole, elle reporta sur son mari toutes ses forces de vénération. Mon père eut la sagesse et la chance de remplir avec dignité jusqu'à la dernière minute, ce dangereux emploi » (1).

Peut-il être plus grande abdication de volonté ?..

C'est le même tableau vertueux que nous offre la famille Marcenat (2).

C'est une vieille famille de la bourgeoisie 1900. Ayant

(1) Georges DUHAMEL, *La nuit d'orage*.

(2) André MAUROIS, *Climats*.

un souverain mépris de la vie mondaine et, surtout, de la vie de salon, elle vit très retirée, pour ainsi dire dans le passé. L'austérité des traditions qu'elle maintient lui apparaît comme d'origine sacrée. Elle en tire un orgueil très fort, mais « souterrain, marqué de modestie et de réserve. »

La vie de ses membres est faite de plus de fiction que de réalité. Ils ont un souci extrême de ne point exprimer leurs sentiments, en particulier à table, devant les domestiques. Il leur faut même entre eux, des intermédiaires, pour faire des reproches, transmettre des nouvelles graves :

« Chez nous, dit le fils Marcenat, il était admis que tous les sentiments conventionnels sont vrais, que les parents aiment leurs enfants, les enfants leurs parents, les maris, leurs femmes. »

« Les Marcenat, dit-il encore, tiennent trop à la fiction de l'amour indestructible qui unit entre eux parents et enfants pour supporter longtemps la réalité de l'indifférence. »

« Ils voulaient voir le monde comme un paradis terrestre et décent. »

Petite cité, fermée au dehors, repliée sur elle-même, la famille Marcenat a ses lois, son véritable *code*. Rien ne s'y fait sans réflexion. Tout y est ordre, mesure, exactitude. Les repas sont des cérémonies solennelles où chacun tient un rôle; le mariage, une affaire de clan. Ses membres cherchent à tout gouverner et même à corriger leur propre caractère. Tout modifier, selon un ordre pré-établi, se modifier eux-mêmes, c'est le but de leur vie. Ils vivent comme si le monde entier les regardait vivre, comme si chacun de leur actes était analysé, discuté, approuvé ou blâmé. Aussi, les querelles, les brouilles n'y durent pas longtemps. Ils tiennent grand compte de l'opinion publique, du *qu'en dira-t-on*? Ils aiment aussi

conseiller. C'est même chez eux un besoin (expérience des *vieux*).

Voici les reproches que M^{me} Marcenat adresse à son fils à propos de la conduite de sa jeune femme :

« — Tu es trop faible avec elle. Tu sais combien j'ai horreur des potins ! (Si ce ne l'est, du moins faut-il le laisser entendre). Je veux croire que tout ce que l'on raconte est faux, mais si c'est faux, tu devrais obtenir d'elle qu'elle vive de façon à ce qu'*on* ne dise rien. » (Peur du scandale).

Présenter des apparences de vertu, ne pas prêter à la critique... Mais quelle est la réalité ?

La vie intérieure qu'ils mènent est toute différente de celle qu'ils affichent. Cela leur permet, parfois, de satisfaire, à l'insu du monde, certains désirs, tout en sauvegardant ces apparences conventionnelles qu'ils croient indispensables à la vie de société, et, surtout, à la vie familiale.

Très personnels, ils ressentent un violent besoin de possession.

« Avoir Odile pour moi seul », tel sera le suprême désir du fils Marcenat. Odile pour lui seul, pas pour les autres...

Il y a là un certain égoïsme de nature qui lui fait désirer connaître jusqu'aux plus intimes pensées de sa femme. Il n'admet pas qu'elle puisse avoir comme lui une vie intérieure où il n'ait pas accès. « Toutes les fois que dans ses phrases, dit-il, je trouvais quelque chose d'obscur, je bâtissais une théorie ingénieuse qui m'expliquait pourquoi elle le voulait obscur. » Et puis, la difficulté de l'oubli...

Mort du père Marcenat.

Dans son immense douleur, M^{me} Marcenat montre une grande sérénité.

« Elle devait ce calme au sentiment de la perfection

de sa vie... Elle n'avait recherché aucun des plaisirs de la vie. Très jeune, elle avait renoncé au romanesque, au changement. Elle trouvait maintenant sa récompense. »

Même spectacle dans la famille de l'ami de Silbermann.

« On eût dit qu'une ordonnance supérieure eût assigné à tous les habitants du mas une tâche exacte devant laquelle ils ne viendraient à faillir qu'au moment de la mort. Mon grand-père s'occupait de son domaine avec un soin invariable... Ma grand'mère était sans cesse en mouvement, malgré son âge... Lorsque, par hasard, nous la surprenions à ne rien faire, elle était si honteuse qu'elle se troublait et se retirait après nous avoir dit : « Il faut que je vous laisse, mes enfants, j'ai tant de besogne ! » La tâche de ma mère entre ces deux êtres était de les servir avec un amour parfait. Je me demande si sa conscience scrupuleuse ne lui reprochait pas comme une trahison envers ses parents l'amour qu'elle portait à mon père et si, chaque année, elle ne revenait pas à Aiguesbelles, avec le cœur d'un enfant qui veut se faire pardonner » (1).

*
* *

Tel était l'ancien couple, avec ses vertus, ses faiblesses. Imaginons l'intrusion par le mariage dans l'une de ces familles, la famille Marcenat, par exemple, d'une de ces jeunes filles dites *modernes*. C'est le cas d'Odile qui épouse le fils Marcenat. Nous devinons quels conflits pourront s'élever entre ces deux êtres qu'un fossé presque infranchissable sépare.

Odile, c'est la jeune femme moderne, c'est-à-dire élevée sans principes, avec, comme seul guide, ses propres

(1) Jacques de LACRETELLE, *Silbermann*.

instincts. Elle a horreur de la contrainte. Elle ne souffre pas les conseils, mais elle veut faire sa propre loi. Nonchalante dans le récit, dédaigneuse de l'exactitude, elle se complaît dans le désordre. « Quand elle avait un sujet de doute ou de colère, elle l'exposait avec force et, ensuite, l'oubliait. Loin de chercher à modifier son caractère, elle se plaisait à en accentuer les bizarreries. »

Elle a des attendrissements, des brusques colères :

« — Ah! j'en ai assez! »

Mais sa faculté d'oubli la faisait semblable à un enfant :

« Ce jour-là, pour Odile, la vie, c'était une tasse de thé, les toasts bien beurrés, de la crème fraîche. »

Elle vit dans la minute présente. « Elle inventait le passé et l'avenir au moment où elle en avait besoin, puis oubliait ce qu'elle avait inventé. » Elle n'aimait pas non plus rendre compte de son emploi du temps durant la journée. Par instinct, elle tournait la question ou mentait sans besoin. Elle se contredisait dans une même phrase.

Très grande liberté d'allure.

Elle aimait flâner dans les vieilles rues mal famées, s'arrêter devant les vitrines de magasins. Mariée, il lui faudra son *coin* pour rêvasser, s'isoler de la contrainte maritale pourtant inexistente pour elle.

Un peu sauvage, « douce, d'humeur égale. mais divisée et multiple. Elle aimait le monde, les dîners, les bals. » Goût inné de la vie, de ce qu'elle peut donner et rien que de ce qu'elle peut donner.

Elle sait *se ranger*. Elle a du goût, c'est-à-dire elle sait plaire. D'ailleurs, elle se lie très facilement. Celui qui devait devenir son mari confesse : « Au bout de dix minutes, nous en étions aux confidences les plus intimes. »

Avant son mariage, elle était souvent sortie avec des jeunes gens (théâtre, voyages). Elle avait averti son mari qu'elle ne saurait renoncer à leur compagne.

Elle se montre coquette envers tout le monde, même avec des gens insignifiants et qu'elle ne peut avoir la pensée de séduire. Son « air de conquête » est fait de beaucoup plus d'orgueil que de bonté.

Tout ce qui était conventionnel, retardataire, la faisait rire. Les Marcenat étaient pour elle d'un haut comique, et aussi, parfois, terribles. Alors que tout était conventionnel et froid chez les Marcenat, elle avait, en effet, connu dans sa famille le désordre, la conversation très libre à table, les sujets scabreux traités devant la fille par le père.

Odile demeure comme cachée à son mari. « Je surprenais dans son regard, note-t-il, je ne sais quel reflet de sentiments ignorés de moi et comme la rumeur lointaine d'un peuple sauvage de passions. »

Elle a, enfin, l'amour du danger. Elle prendra un amant par désir d'échapper à la contrainte monotone de son foyer, parce qu'il l'enlève à la réalité, qu'il raconte de merveilleuses histoires (c'est un marin); qu'il a sur la vie des formules dangereuses, mais nouvelles. Elle agit, cependant, avec maladresse et dénonce facilement son nouvel amour, tout en voulant le cacher. Elle s'en excusait auprès d'elle-même en se disant que son mari lui avait trop demandé, trop pour sa faiblesse de femme.

« — Vous attendez trop d'elles; elles ne peuvent pas », lui avait-elle dit.

Elle avait la fatalité de l'instinct non gouverné par l'intelligence, le désir de tout conserver. Chez elle, les sentiments se superposaient sans s'annuler. Son amant lui apportait « le prestige des êtres qu'on a peu vus et qui, n'étant pas épuisés, semblent riches de possibles inédits. » Au début de son mariage, son mari avait été tel pour elle. Il s'était condamné par l'usage; une séparation à l'amiable avait été nécessaire.

« — Il faut vous remarier! » lui avait-elle dit. « Vous

serez un mari parfait pour une autre, j'en suis sûre. »

Aussi conservera-t-elle de la sympathie pour lui :

« — C'est quelqu'un de rudement bien, tout de même. »

Il lui plaît même mieux que François, son amant, par certains côtés, mais François lui est devenu indispensable.

*
* *

Ces caractères de la jeune fille moderne, bien d'autres romans nous les ont donné, mais peu d'écrivains l'ont fait avec un style aussi net, fin, aigu parfois, contrastant avec la prose *déliquescente* présentement à la mode... Rien n'est à retoucher à ce portrait d'Odile. Il se détache lumineusement par contraste, du milieu de la famille Marcenat.

Un tel roman nous montre déjà l'une des causes essentielles de la mésentente conjugale telle qu'elle sévit aujourd'hui. Voici deux êtres qui abordent le mariage avec une conception très différente de la vie, l'un avec des traditions familiales, l'autre avec son simple désir de vivre le plus pleinement possible. Bien qu'un peu poussé au paradoxe peut-être, il y a là un témoignage précieux des oppositions irréductibles de deux générations. Ce sont deux éducations, deux conceptions de l'existence qui s'affrontent, reflet d'une sorte de mal de siècle anti-familial. Les êtres ont acquis le goût de la vie, de ce qu'elle peut donner et rien que de ce qu'elle peut donner. On recherche une vie plus instinctive que familiale, faisant sienne cette formule devenue banale et que nous trouvons même sur des bouches enfantines : *Vivre sa vie !* Que peuvent-ils penser ? Que doivent-ils penser en face de ces tableaux vertueux, réguliers, mesquins, qu'offre le ménage de leurs parents ? Et ils sont liés à eux par les liens du cœur auxquels ils ne se soustraient que par une révolte ou un

déchirement! Noblesse et mesquinerie, tyrannie et ab-négation, tout cela était lié dans quelque chose d'im-muable, de fixe pour la vie... La jeune génération a voulu secouer ce joug, entrant en lutte avec les pères, au prix de bien des misères, de bien des déchirements, des désillusions, mais aussi pour la liberté.

CHAPITRE II

LA LIBERATION DE L'EPOUSE

Qui a secoué ce joug ? La femme.

Victime de ces heurts conjugaux, elle a pris peu à peu conscience de son individualité. Elle s'est dressée contre son époux. Elle a réclamé des droits. C'est la libération de l'épouse. Cette révolte n'est pas d'aujourd'hui; elle se continue encore. Le roman de FLAUBERT, *Madame Bovary*, exprimait déjà ce besoin d'évasion. Jacques de LA-CRETELLE, dans *Les Hauts-Ponts* (1930), va l'incarner en Sabine Darembert.

*
* *

Le couple Alexandre-Sabine a une fille de 16 ans.

Alexandre est ce que l'on pourrait appeler un *étouffoir*. Pas de sensibilité chez lui; rien que de la raison, de cette raison à laquelle il prétend tout ramener. Aucune générosité d'âme. Plus tard, Sabine notera : « Chaque fois qu'il donne quelque chose, il éprouve le besoin de faire payer son bon mouvement. » Ce n'est pas qu'il soit plus mauvais qu'un autre; il est dans la logique de son caractère. N'est-il pas le continuateur de la famille? Et ce n'est pas une mince charge que de mener à bien l'administration de ce domaine auquel tous les siens ont donné leur temps et leur peine, lui traçant, par leur exemple, de dures règles de conduite. Il avait le sens de la tradition; était-ce de sa faute, s'il n'était pas un excellent administrateur ?

Il gérait ses domaines, et le mot *rendement* tenait le centre de ses discours. « Lorsqu'on le rencontrait en tournée d'inspection sur ses terres, on le voyait toujours

occupé à couvrir son calepin de plans et de notes. Puis, au bout de quelques jours, il perdait pied dans ses vastes desseins et remettait les réformes à plus tard. Toutes ses hardiesses se réduisaient à diriger les premiers travaux dans le potager et, le soir, après avoir fait terreauter les semis, entaillé lui-même les arbres fruitiers, il rentrait avec la mine d'un homme qui a tranché des questions considérables. »

L'administration du domaine marche mal. Il lui faut hypothéquer, vendre. Il s'en excuse à lui-même : « Il y a des terres improductives dont il faut savoir se défaire malgré tout... et puis, les temps ne sont point les mêmes pour l'agriculture. »

Si Alexandre est économe, Sabine, en revanche, aime bien faire, de temps à autre, quelque *folie*... Digne descendante de M^{me} Bovary, elle est une jeune femme éprise de grand air et de sensations fortes, qui s'étiole auprès de cet époux, bourgeois consciencieux et timide. Sa famille, autrefois riche, mais ruinée, s'était dépêchée de donner leur fille à qui la voulait bien sans dot. « Devenir maîtresse d'un grand domaine, regarder une pelouse, puis des chênes, plus loin encore, une rangée de peupliers, et se dire : « Ceci est mon parc », quelle joie incroyable pour cette jeune femme longtemps incertaine de son avenir ! »

Aussi, avait-elle d'abord aimé Alexandre avec une reconnaissance aveugle. D'ailleurs, elle était gaie, enjouée, cherchant à rendre tout le monde content. « L'idée de déplaire à quelqu'un lui était aussi désagréable que l'idée de commettre une méchanceté. Quand elle se retrouvait seule, après avoir été un peu courtisée par un homme, elle se disait naïvement, avec la douceur d'avoir accompli une bonne action : « Je crois que je lui ai plu. »

Sa faculté d'imagination l'avait toujours empêchée d'être malheureuse. « Lorsque je me sentais triste, j'al-

lais me promener au jardin, seule, et là, je me racontais des histoires... Mes désirs se transformaient de manière à me rendre heureuse. Supposez que je meurs d'envie d'avoir un bijou, une broche de diamants, par exemple. J'y pense. Je l'imagine avec amour et, à mesure que je l'attends et qu'elle ne vient pas, elle rapetisse, devient plus simple, beaucoup plus simple, jusqu'au moment où, ramassant une épingle, j'éprouve une grande joie rien qu'à la voir. »

Son heureux caractère ne l'empêchait point, cependant, de réfléchir sur son mari. A peine avait-elle pu remporter quelques victoires sur lui : un peu de vie mondaine, une pièce pour elle seule, chez elle. « C'est drôle, pensait-elle souvent, il m'aime, et pourtant, on dirait qu'il est toujours à défendre quelque chose contre moi. »

Sabine devait goûter sa première aventure avec un jeune gentilhomme du voisinage, marié, père de famille, cependant. Son intelligence, sa sensibilité très fine contrastaient avec la rusticité des autres villageois. Il a voyagé; il a le prestige de la fortune.

Comment naquit cette idylle?

« D'abord, elle remarqua que dans leurs relations (de simple voisinage), il y avait entre eux un attachement d'amitié auquel elle n'avait pas pris garde. Elle repassa mentalement les choses qu'elle avait dites sur elle-même et en fut contente, car elle les trouva justes. « Je ne les « avais jamais pensé auparavant », dit-elle, et elle regarda tout autour d'elle, dans un calme ravissement. »

Elle le revoit plusieurs fois. Elle ne trouvait plus rien à redire à son intimité avec lui. « C'est un ami, pensait-elle; il n'a pas une nature heureuse; je lui communique un peu de la mienne pour le guérir. »

Elle se disait encore : « Y a-t-il quelque chose de trop entre nous? Peut-être notre confiance réciproque, mais c'est tout. Est-ce mal? » Elle se demanda même, une

fois, par scrupule, si tous deux pourraient se tenir les mêmes propos devant d'autres. Sa réponse fut oui. Mais elle reconnut en même temps qu'elle prendrait bien moins de plaisir à ces demi-confidences.

Il lui procurait ce qu'elle ne trouvait point dans Alexandre : « la gaîté et la possibilité de rêver. » — « Elle répétait souvent des phrases qui maintenaient leur esprit dans une grande sécurité : « Entre deux amis « comme nous », « dans une amitié comme la nôtre », et tous les secrets prenaient place à l'abri de ce sentiment. Elle était sincère et croyait fermement que davantage était impossible. A l'idée d'une liaison différente, elle avait la sensation d'un air irrespirable, et cela tuait son imagination même. Cependant, forte de cette foi et jouant sur le mot, elle ne cessait de penser : « Je veux qu'il m'aime. » Et dès qu'elle apercevait entre eux un petit fil rompu, elle s'employait à le renouer avec autant d'adresse que s'il se fût agi de ces travaux d'aiguille où elle n'avait pas de pareille. »

Elle essayait d'absoudre sa conduite à son propre jugement. « Qui vous comprendrait ? » lui disait-elle parfois.

Des amours si platoniques ne devaient toujours suffire à Jean. Et alors, ce sont des reproches :

« Pourquoi me parler ainsi?.. Pourquoi me montrer et me montrer encore ces choses?.. Vous vous liguez avec tout ce qui me torture. Est-ce que vous le savez?.. Où voulez-vous me mener ?.. Que voulez-vous faire de moi ?.. »

Immédiatement, elle s'accusa. C'était elle qui avait tort.

« — Comment n'êtes-vous pas lasse de cette coquetterie ? » dit-il.

« — Coquetterie ? Oh ! non. Ce n'est pas de la coquetterie, je vous le jure ! »

« Elle tendait une main vers lui, l'implorant pour qu'il ne doutât pas de sa sincérité. Il avança et prit cette main sans qu'elle s'y opposât; puis il l'approcha de ses lèvres et elle n'eut pas le désir de la retirer. Mais, tout en lui rendant le baiser, elle souhaitait avant tout qu'il crût à la pureté de son cœur. »

Qu'allait-il se passer maintenant entre eux ? Naïvement, elle lui avait posé la question. « En réponse, il avait pris sa main et l'avait serrée dans la sienne, l'appelant par son prénom et lui disant qu'il l'aimait. »

Irait-elle au nouveau rendez-vous ? Elle y vit « des aventures hérissées d'embûches, sans ces joies légères dont elle aimait à se nourrir, et elle se demandait avec un étonnement et une frayeur sincères : « Quelle est « cette vie ? »

Jamais, dans leur vie commune, son mari n'avait été la cause d'un trouble pareil. « Leurs désaccords duraient l'espace d'une ou de deux paroles, Alexandre cessant de voir ce qu'il ne comprenait pas, et elle s'employant aussitôt à reformer de petites joies auxquelles il ne put toucher. Tandis qu'avec Jean, elle avait connu brusquement un monde plus dur et presque impraticable où tout mot, toute pensée, apportent une part d'angoisse et de danger. Il l'aimait; il l'attendrait dans trois jours... A cette idée, elle croyait avoir devant les yeux son visage exigeant qui lui communiquait à elle-même tout son tourment. Et elle se dit de nouveau avec un frisson : « Quelle est cette vie ? »...

« Ce sont là de petites galanteries sans importance, confesse-t-elle à son mari, une sorte de marivaudage de bon ton. Et encore, ces choses avaient si peu de signification qu'il y aurait eu presque de la vanité à te mettre au courant. »

Quoi qu'il en soit, Alexandre ne veut plus qu'elle le revoie.

« Restée seule, elle éprouva un grand soulagement, et

non parce qu'il n'était plus là, ni parce qu'elle s'était si bien tirée d'affaire, mais elle avait le sentiment d'être revenue dans un endroit très tranquille. Elle respirait calmement et se disait avec bonheur : « Je vais bien dormir. »

Mais Sabine est vraiment malade. Son mari est obligé de l'envoyer avec sa fille à Nice.

Ce fut une grande joie pour elle. Mais la figure de son mari lui montrait bien comment il lui fallait envisager ce déplacement. Elle entrevit cependant, comme une délivrance de quitter les *Hauts-Ponts* pour quelque temps.

« Pourvu qu'elle n'y trouve pas trop de gaieté ! » pensait Alexandre.

De la gaieté ? Elle n'en eût pas beaucoup avec ces temps de pluie. Il fallut l'arrivée à la pension d'un jeune homme bien mis, avec de « grands yeux noirs aux paupières un peu féminines... »

Il sembla porter beaucoup d'intérêt à Sabine. « Voilà une arrivée qui va égayer un peu l'*Oasis*, pensait-elle. Voilà encore une agréable relation que je me ferai bientôt, la famille de ce M. Ollès. Toutes ces choses-là comptent. Si je n'avait pas, quoi, je n'en sais rien, mais quelque chose qui attire, ce jeune homme n'aurait pas fait attention à moi. Autour de nous, aux *Hauts-Ponts*, il s'est produit la même chose. » — « Ton père, dit-elle à sa fille, peut nous reprocher de nous amuser, mais je ne sais pas ce que serait devenue la demeure des *Hauts-Ponts* s'il ne m'avait pas épousée; une tanière, un endroit qu'on se serait presque montré du doigt dans la région. »

Il la courtise, puis il fuit.

Grosse déception de Sabine. « Toute sa vie, elle avait souffert de telles déceptions. Elle espérait d'un être une certaine parole; elle rêvait au moment où le contact se faisait entre eux, et, l'instant arrivé, elle po-

sait son doigt sur une touche cassée et qui ne rendait aucun son... Dans tous les sentiments, elle avait passé par de telles mésaventures; aussi bien en amitié autrefois qu'en amour avec Alexandre, et même en affection avec sa fille. L'être qu'elle attendait, quel qu'il fût, se dérobait. »

« Est-ce que Jean aussi ne l'avait pas déçue? Cette manière veule de la rechercher, ces espèces de caprices moroses qu'elle devait conjurer sans cesse, n'était-ce pas encore la note qui refuse de vibrer? Alors, serait-ce partout et toujours de même? Fallait-il perdre tout espoir malgré l'attrait des choses et le renouvellement des jours?... »

Après s'être refusée à M. Ollès, c'est elle qui l'appellera...

« Elle pensa à ces sombres réflexions qui arrêtaient chez un homme comme Alexandre tous les mouvements du cœur. N'y avait-il pas dans sa propre nature un sentiment analogue, méfiance ou calcul? N'était-ce pas, en définitive, une arrière-pensée voisine de cette hideuse avarice qu'elle haïssait tant chez lui? Cette idée lui fit horreur. Et elle la crut vraie, car elle dut s'avouer qu'elle n'avait jamais donné à un être cette mélodie qu'elle aimait à entendre. Toujours, elle s'était tue. Si elle reprochait aux autres de l'avoir déçue, que ne pouvaient-ils dire d'elle? »

Et elle ouvre ses bras à M. Ollès... Hélas! Ce n'était qu'un escroc qui disparaît avec son argent.

Et elle va mourir, sans ressources, à la garde de sa fille, loin d'Alexandre, loin des *Hauts-Ponts*.

Et lui aussi, Alexandre, mourra loin des *Hauts-Ponts* qu'il a dû vendre pour payer les créanciers...

Il traîna quelque temps sa misérable vie, mais pas sans qu'un jour ses yeux se fussent ouverts et qu'il se fut aperçu soudain que « durant des années, il avait agi et réfléchi en rapportant tout à ses terres. Maintenant, il

restait les mains vides et l'esprit arrêté. Bien pis, la chute du décor lui découvrait sa vie, telle qu'elle avait été... Toute sa conduite était comme une leçon répétée.. Il avait, soudain, la révélation que rien ne lui avait appartenu en propre... Durant toute sa vie, avant d'accueillir un désir exprimé par sa femme, il avait eu devant les yeux comme une balance. D'un côté, était ce qu'elle demandait; de l'autre, le prix, dépense ou usure; et l'opération exacte se faisait presque malgré lui, avec une rapidité presque surnaturelle; après quoi, il trouvait des motifs. D'ailleurs, il reconnut que pour ses propres plaisirs, il avait agi de même; c'était dans ce juste calcul qu'il plaçait sa force.

« Il était grandement surpris de faire ces découvertes... Jusqu'alors, il s'était représenté sa vie comme une administration, sa femme était un des points soumis à sa garde, les *Hauts-Ponts* en étaient un autre, et tout son orgueil s'appuyait non sur ses ressources, mais sur cette fonction de régisseur. Maintenant que les objets avaient disparu, il était plus près de sa vie intérieure et, par le besoin machinal de penser, il entrevoyait les véritables mobiles de ses actes. »

Telles sont les *expériences* de Sabine. Pas à pas, elle s'était détachée d'Alexandre pour essayer de trouver ailleurs une vie plus libre, plus nouvelle. Il a fallu sa disparition pour qu'Alexandre se rendît compte du motif qui poussait sa femme à le trahir : son affreux caractère de froid calculateur. Il a tressailli alors, lui aussi, à l'appel de la vie, de ce qu'aurait pu être la sienne. Enfin, elle a cherché., mais dans ces expériences, faites de nouvelles déceptions, elle a trouvé la mort. Femme incomprise, faite malgré elle pour le plaisir, pour l'amour, et qui n'en a rencontré que la parodie.

*
* *

Ce sont là les premières manifestations de ce besoin

devenu impérieux pour la femme, d'échapper à la contrainte maritale lorsqu'elle se fait trop lourde pour elle. Ce besoin, devenu parfois une tragique nécessité, peut se faire plus urgent et préparer les plus terribles drames qui iront parfois jusqu'à amener l'épouse insatisfaite sur les bancs de la Cour d'Assises.

N'est-ce pas, en effet, à une tentative de meurtre qu'aboutit la révolte de Thérèse Desqueyroux contre le prosaïsme et le vulgaire d'un mari ? (1)

Son mari Bernard?.. Oh! il eut été bien digne, lui aussi, de faire partie de la famille Marcenat...

C'est le plus précis des hommes. Il classe tous les sentiments, les isole, ignore entre eux ces lacs de défilés, de passages. Impossible pour lui de pénétrer dans ces régions indéterminées où sa femme a vécu, a souffert, et de comprendre, le jour venu, l'acte monstrueux. Il ne saura que l'attribuer au désir le plus vil, celui qui répugne le plus au cœur d'une femme, l'argent, le désir d'enrichir sa propre famille aux dépens de son mari, celui qui eût été le sien, dans les mêmes circonstances.

Sa jeunesse?

« Etais-je si heureuse? Etais-je si candide? Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté, contraste, sans doute, avec cette infamable salissure des noces. Le lycée, au delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme un paradis. »

Elle n'a pas réfléchi; elle n'a rien prémédité à aucun moment de sa vie.

Nul tournant brusque. Elle a descendu une pente invisible, lentement d'abord, puis plus vite. Son mariage avait été un pur mariage de raison. « Déjà, dans leur jeunesse, tout le pays les mariait, parce que leurs propriétés contiguës semblaient faites pour se confon-

(1) François MAURIAC, *Thérèse Desqueyroux*.

dre, et le sage garçon était sur ce point d'accord avec tout le pays. Ce garçon raisonnable qui, l'hiver, suivait des cours à la Faculté de Droit de Paris, fit une part égale au travail et au plaisir. »

C'est qu'en effet, si, aujourd'hui, le mariage tend parfois à devenir l'association de deux intérêts, un acte de spéculation aussi aléatoire qu'une opération de bourse, en plus d'une affaire de clan, jadis, ce n'était pas deux personnes que l'on mariait, mais un patrimoine à un patrimoine, une famille à une autre, et des règles impérieuses présidaient à ce choix.

Pourquoi s'était-elle mariée ?

« Petite fille pratique, enfant ménagère, elle avait hâte d'avoir pris son rang, d'avoir trouvé sa place définitive; elle voulait être rassurée contre elle ne savait quel péril.

« Jamais elle ne parut aussi raisonnable qu'à l'époque de ses fiançailles ; elle s'incrustait dans un bloc familial ; elle se *casait*; elle entraînait dans un ordre; elle se sauvait. »

Son mariage n'avait rien changé.

« Au plus épais d'une famille, elle allait *couver*... Son amie Anne était restée sur la rive où attendent les êtres intacts; elle allait se confondre avec le troupeau de celles qui ont servi. »

« Mimer le désir, la joie, la fatigue bienheureuse, cela n'est pas donné à tous. » Thérèse sut plier son corps à ces feintes et elle y goûtait un bonheur amer. Son imagination l'aidait à concevoir qu'il y aurait eu pour elle aussi, peut-être, dans ce monde de sensations inconnues où un homme la faisait pénétrer, un bonheur possible, mais quel bonheur ?

« Comme devant un paysage enseveli sous la pluie, nous nous représentons ce qu'il eût été dans le soleil, ainsi Thérèse découvrait la volupté. » Et, quelques jours avant qu'elle ait son premier enfant, un autre homme

allait lui faire pressentir ce qu'était cette fête des sens, ce qu'eût pu être son bonheur, sa vie...

Ce fils, elle ne l'aimera pas, car elle ne le reconnaîtra pas comme sien. Déjà, quelques temps avant cette naissance, elle avait senti que son mari ne vivait plus que dans l'attente de cet être précieux, l'unique héritier. « Il se souciait non de moi, mais de ce que je portais dans mes flancs. En vain, de son affreux accent, rabâchait-il : « Reprends de la purée... Ne mange pas de pois-son.., Tu as assez mangé aujourd'hui... » Je n'en étais pas plus touchée que ne l'est une nourrice étrangère que l'on étrille pour la qualité de son lait. Les La Trave vénéraient en moi un vase sacré, le réceptacle de leur progéniture. Aucun doute, que, le cas échéant, ils m'eussent sacrifiée à cet embryon. Je perdais le sentiment de mon existence individuelle. Je n'étais que le sarment; aux yeux de la famille, le fruit attaché à mes entrailles comptait seul. »

Et la discorde conjugale s'accentue.

« Le tragique, c'est qu'il n'y avait pas de raison de rupture. La mésentente suppose un terrain de rencontre où se heurter, mais Thérèse ne rencontrait jamais Bernard. Tout, jusqu'à leur vocabulaire différait. Ils ne donnaient pas aux mots le même sens. Elle se sentait détachée de son enfant comme de tout le reste. Seule, à ses yeux, la physionomie de son mari prenait du relief : sa corpulence, sa voix de nez, et ce ton péremptoire, cette satisfaction... »

L'abandonner ?.. Mais comment, et où aller ?..

C'est alors que les circonstances, un hasard malencontreux l'amèneront à tenter d'empoisonner son mari...

Et c'est le pardon, non pour elle, mais dans l'intérêt de l'enfant, de la famille.

Elle ira vivre, recluse, près d'un mari qui désormais la hait et la domine de sa fausse vertu, jusqu'au jour où,

lassé lui-même, il lui laissera prendre la clé des champs pour l'aventure., mais aussi pour la liberté.

*
* *

Voilà deux romans qui nous montrent qu'une des causes essentielles de la mésentente conjugale, est l'ir-réductibilité des caractères.

Les divergences d'éducation, de milieu, de formation intellectuelle et morale n'empêchent pas deux êtres de subir la loi d'amour. Les premiers temps du mariage, ce sentiment peut permettre aux époux de donner une solution raisonnable à leurs différends, même mieux, d'en empêcher la formation; mais le jour où l'amour est mort, la lutte sournoise commence entre ces deux êtres qui se sont aimés et qui, maintenant peut-être, en viennent à se haïr, à moins que ce ne soit l'évasion vers le dehors, d'autres liaisons...

Ceci montre peut-être le danger des mariages dits *d'amour*, le mariage étant une question plus d'état que de sentiment. Or, comme le fera remarquer Maurice BEDEL, à notre époque, on se marie le plus souvent pour ainsi dire au *hasard*, à la *loterie*, sur quelques ressemblances insignifiantes et puériles, par désir amoureux, vite suivi de satiété, d'où le nombre des mésententes conjugales.

Cette irréductibilité d'humeur entre les deux conjoints aboutit à la ruine du ménage en assez peu de temps, quand elle ne va pas, comme chez Thérèse Desqueyroux, jusqu'à faire naître dans l'esprit de l'un des conjoints l'idée de meurtre, tellement le plus tendre des liens peut devenir la plus lourde des chaînes, lorsque ni les esprits, ni les chairs ne peuvent communier dans cette union profonde qui, seule, fait la beauté du couple. Ces deux épouses sont encore assez peu évoluées. Une femme moderne rirait de ces refus, de ces timidités de

Sabine devant l'amour, même défendu, qui se présente... Peu de ménages offriraient une telle prison morale que celle où fut enfermée Thérèse. Si elle eût trouvé une porte de sortie autre que le crime, elle s'y fut jeté, de toute évidence. Ce sont des femmes encore peu évoluées, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne peuvent pas encore se rencontrer en notre siècle, car, en France, tous les couples sont loin d'avoir subi le même degré d'évolution...

N'empêche! Ces deux femmes représentent le désir d'évasion de toutes les épouses enchaînées à un foyer qu'elles ne peuvent qu'exécrer, et nul doute que, même encore, cette évasion ne leur soit pas plus difficile qu'elle ne l'est à l'époux, mais c'est la même souffrance et souvent partagée...

Jacques de LACRETELLE et François MAURIAC nous ont montré, chacun à leur manière, cette évasion de la femme, le second la poussant jusqu'à ses conséquences tragiques.

Jacques de LACRETELLE suit pas à pas son personnage; il le guette; il l'espionne, impitoyable à son égard. Il sait combien mieux qu'une phrase et qu'un geste, un mouvement irraisonné, une rencontre fortuite, un réflexe involontaire trahissent un individu. Les héros des *Hauts-Ponts*, comme Thérèse Desqueyroux et son époux d'ailleurs, sont des solitaires, des parias douloureux et repliés sur eux-mêmes. C'est ainsi qu'il les a vus dans la vie, qu'il les a retrouvés en lui-même, car nulle œuvre ne respire plus l'honnêteté et le scrupule. « Tout écrivain, disait-il dans *L'Ecrivain Public*, est un homme qui cherche à communier, exprimer et à donner au plus grand nombre ce qu'il a de plus intime. » Il mesure son extrême sensibilité pour qu'elle ne le trahisse pas. Nul éclat, nulle révolte.

Les mêmes choses pourraient être dites du roman de François MAURIAC; mais MAURIAC est d'une nature plus

passionnée. Moins puritain, il est plus Janséniste, car on trouve chez lui bien plus encore, le fatalisme des destinées. Si on peut parler de religion, ce ne peut-être que de celle de Port-Royal. Les êtres y sont victimes d'une volonté qui est en eux et que leur énergie personnelle est impuissante à maîtriser. Dieu n'y apparaît que comme *Deus ex machina*. Tel est Elisabeth Gornac. Mieux encore, s'il était possible, il nous fait saisir les obscures et tumultueuses appréhensions devant la vie d'Elisabeth. Il traduit ses trois états d'âme qui sont dans presque tous ses personnages : inquiétudes, déception, révolte. Il a le sens de l'infini, de l'atroce attente devant cet horizon que l'on ne peut atteindre et tant attendu cependant.

MAURIAC, que l'on a accusé injustement de ne peindre que des êtres hors nature, est peut-être le peintre de sa génération. Il écrivait à MONTHERLANT : « Croyez qu'il n'y a rien en moi qu'une grande simplicité, une grande sincérité, et que je n'aime rien tant que d'aimer et d'être aimé. » On sent l'influence certaine de GIDE.

CHAPITRE III

LES CONFESSIONS CONJUGALES

Ce n'est point seulement l'épouse qui cherche à s'évader hors du foyer. Parfois aussi, c'est le mari qui fuit le joug tyrannique de la compagne de sa vie. Voyons-le dans *Le Nœud de Vipères*, de François MAURIAC.

Voici un homme qui n'a pas quitté le foyer conjugal. Malade, cloué sur son lit, à 68 ans, comment le ferait-il ?

Il se contente de mettre toute sa rancœur en une lettre qu'il adresse à sa femme. Il soulage son cœur en confiant à ce papier toutes ces souffrances morales, tous ces sentiments qu'il a dû refouler durant toute une vie.

« Il y a quelque chose en toi dont je veux triompher, c'est de ton silence..., le silence où tu t'obstinais touchant notre ménage, notre désaccord profond. Que de fois, au théâtre, en lisant un roman, je me suis demandé s'il existe dans la vie des amants et des épouses qui font des *scènes*, qui s'expliquent à cœur ouvert, qui trouvent du soulagement à s'expliquer... J'étais tellement en dehors de tes préoccupations, que tu te dérobaïs, non pas par terreur, mais par ennui... Pendant les années où je partageais ta couche, tu ne manquais jamais de me dire, le soir, lorsque j'approchais : « Je tombe de sommeil, je dors déjà, je dors... » Ce que tu écartais ainsi, c'était bien moins mes caresses que mes paroles. »

Leur amour, — s'il faut appeler cela amour ! — avait pris naissance « dans les conversations interminables où ils se complaisaient. Il avait 23 ans; elle en avait 18. Et peut-être, note-t-il, l'amour nous était-il un plaisir moins que ces confidences, ces abandons. Comme dans les ami-

tiés puériles, nous avions fait le serment de tout nous dire. Moi qui avais si peu à te confier que j'étais obligé d'embellir de misérables aventures, je ne doutais pas que tu eusses jamais pu prononcer un autre nom de garçon avant le mien; je ne le croyais pas jusqu'au soir où tu prononças une fois encore le nom de cet ami, Rodolphe, dont tu m'avais déjà si souvent parlé et toujours dans les ténèbres de la chambre, comme si son fantôme dut être présent entre nous, aux heures de notre plus profonde union. » Et elle s'était confessée à lui. C'était plus fort qu'elle : « Il ne dépendait pas de sa volonté que l'ombre de ce Rodolphe flottât autour de notre lit. » Elle avait dû épouser un parti avantageux ! Ce qu'il avait cru découvrir en cette jeune fille qui devait devenir sa femme, c'est qu'il était capable d'intéresser, de plaire, d'émouvoir. « Il existait une jeune fille en ce monde à qui je plaisais et qui, peut-être, souhaitait m'épouser. »

« Nos fiançailles ? Cela se fit sans que je l'eusse voulu. Tu interprétas, je crois, une parole que j'avais dite, dans un tout autre sens que celui que j'y avais voulu mettre; je me trouvais lié à toi et n'en revenais pas moi-même. »

« Dès la naissance d'Hubert (leur premier enfant), tu trahis ta vraie nature. Tu étais mère, tu n'étais que mère. Ton attention se détourna de moi. Tu ne me voyais plus; il était vrai, à la lettre, que tu n'avais d'yeux que pour les petits. J'avais accompli, en te fécondant, ce que tu attendais de moi. »

« Tant que les enfants furent des larves et que je ne m'intéressai pas à eux, il ne put naître entre nous aucun conflit. Nous ne nous rencontrions plus que dans ces gestes rituels où les corps agissent par habitude, où un homme et une femme sont chacun à mille lieues de leur propre chair. »

« Il ne me semble pas que je t'aie haï dès la première

année qui suivit la nuit désastreuse. Ma haine est née peu à peu à mesure que je me rendais compte de ton indifférence à mon égard, et que rien n'existait à tes yeux hors ces petits êtres vagissants, hurleurs et avides. »

Puis, c'est une lutte souterraine entre les deux conjoints, sous les regards étonnés des enfants. Plaisanteries du père sur la religion devant eux, par exemple. Elle proteste : « Je suis restée avec toi à cause des enfants. Mais si ta présence doit être une menace pour leur âme, je n'hésiterais pas. » Elle les avait aussi prévenus contre leur père : « Les petits étaient gentils avec moi, mais sur leur garde. Tu avais occupé d'avance ces trois cœurs ; tu en tenais les issues. Impossible d'y avancer sans ta permission. Trop scrupuleuse pour me diminuer à leurs yeux, tu ne leur avais pas caché qu'il fallait beaucoup prier pour *pauvre papa*. » Les petits enfants chantaient parfois des cantiques, le soir, sur le perron de Calèse, avec leur mère ; « mes pas sur le gravier interrompaient les chants. »

« J'inaugurai contre toi une nouvelle tactique. Bien loin d'attaquer de front tes croyances, je m'acharnais, dans les moindres circonstances, à te mettre en contradiction avec ta foi... Tu professais sur toutes les questions, les idées de ton milieu et de ton époque. Mais tu ne t'étais jamais avoué que l'Eglise les condamne. « Tiens, disais-je, je croyais que le Christ avait dit... » Tu t'arrêtais court, déconcertée, furieuse, à cause des enfants... A cette époque, ton amour pour tes enfants t'accaparait tout entière ; ils dévoraient tes réserves de bonté, de sacrifice. Ils t'empêchaient de voir les autres hommes. Ce n'était pas seulement de moi qu'ils t'avaient détournée, mais du reste du monde. A Dieu même, tu ne pouvais plus parler que de leur santé et de leur avenir. »

Et cette Marinette, sœur de sa femme, qu'il fallait em-

pêcher de se remarier pour que sa fortune demeurât à la famille ?.. « Vous vous réjouissiez de ce que *j'occupais* Marinette. Mais, à la rentrée, répétiez-vous, il faudra trouver autre chose... Sans doute, n'imaginais-tu pas qu'il pût y avoir le moindre péril? Les femmes ne se souviennent pas de ce qu'elles n'éprouvent plus »

Et la vieillesse vint. Elle vint pour les deux conjoints.

« Depuis bientôt un demi-siècle, nous nous affrontions. Et voici que dans cet après-midi pesant, les deux adversaires sentaient le lien que crée, en dépit d'une si longue lutte, la complicité de la vieillesse. En paraissant nous haïr, nous étions arrivés au même point. Il n'y avait rien, il n'y avait plus rien au delà de ce promontoire où nous attendions de mourir... Il lui restait les ambitions, les exigences de ses enfants. Elle était chargée de leurs désirs. Il lui fallait recommencer d'être dure par procuration. Soucis d'argent, de santé, calculs de l'ambition et de la jalousie, tout était là, devant elle, comme ces devoirs d'école où le maître a écrit : « A refaire. »

*
* *

Deux romans d'André GIDE, *La Nouvelle Ecole des Femmes* et *Robert* nous replongent à leur tour dans cette atmosphère de mécontentement.

François MAURIAC n'avait écrit que le journal du mari qui, près de mourir, crie à sa femme toutes ses rancœurs, toute sa haine. Mais que pensait d'un tel mari, l'épouse ? Allait-elle, à son tour, accuser ?.. En un mot, face au plaidoyer du mari, pourquoi ne pas faire entendre la défense de la femme ?

Cette défense, André GIDE l'a écrite. Et ce qui paraît être l'essentiel de son livre, c'est ce parallèle qui nous suggère de faire la part des choses. Après avoir décrit l'image sous laquelle la femme se représente son mari,

il nous donne le portrait de l'épouse vue par le mari. Nous pouvons, peut-être, ainsi, apercevoir, à travers les exagérations de deux plaidoyers, le vrai visage des conjoints. Le problème de la mésentente conjugale est mieux posé, et le roman d'André GIDE en acquiert une portée plus large.

C'est le journal de l'épouse que nous confie d'abord André GIDE.

Deux parties : avant le mariage; après. Bonheur, malheur. Modèle de la *chrèse* chère à Victor HUGO.

Elle, jeune fille :

« Avant de t'avoir rencontré, je sentais ma vie sans emploi. »

Il lui a indiqué un but : permettre à son mari d'accomplir sa glorieuse destinée, rôle de l'épouse dans la vie des grands hommes. Il dit, d'ailleurs, ne pas vouloir *arriver* pour lui-même. Il veut faire triompher ses idées. Une telle simplicité ne pouvait que lui plaire.

Elle-même vingt ans après : « Le seul moyen pour moi de ne pas en venir à le haïr, c'est de ne plus le voir. Oh ! de ne plus l'entendre surtout... » Elle est exaspérée de son habitude « de toujours dire qu'il a « cru devoir faire », tout ce que, simplement, il a fait parce qu'il en avait envie, ou bien, plus souvent encore, parce qu'il lui paraissait opportun d'agir ainsi... Il a une façon de parler du devoir qui me ferait prendre tout devoir en horreur; de se servir de la religion qui rendrait toute religion suspecte, et de jouer des beaux sentiments à vous en dégoûter à jamais. » Maintenant, elle prend pour défauts ce qui, jadis, la charmait. « Ce n'est pas lui qui a changé, c'est moi. » Elle *voit* bien son mari : « Robert n'est pas un hypocrite. Les sentiments qu'il exprime, il s' imagine réellement les avoir. Et même, je crois qu'en fin de compte, il les éprouve, et qu'ils répondent à son appel, les plus braves, les plus généreux, les plus nobles,

toujours exactement ceux qu'il convient d'avoir, ceux qu'il est avantageux d'avoir... Robert croit me connaître à fond; il ne soupçonne pas que je puisse avoir en dehors de lui, de vie propre. Il ne me considère plus que comme une dépendance de lui. Je fais partie de son confort. Je suis sa femme. » Son fils Gustave lui ressemble. Il demandait toujours : « A quoi ça sert? » Dans le choix de ses camarades, il montrait un esprit aussi utilitaire : « Il ne consent à se lier qu'avec les meilleurs. » Sa fille, Geneviève, au contraire, ressemble à sa mère et, déjà, elle juge son père : « Tu auras beau faire, ma pauvre maman, lui dit-elle, tu ne seras jamais qu'une honnête femme. »

Elle voudrait quitter son mari. Son père, pour la consoler, après lui avoir cité l'exemple de son propre ménage, lui confesse : « Je ne connais pas de ménage dont l'union fut si parfaite que l'un des deux époux n'ait pu souhaiter parfois ne s'être jamais engagé. » Elle a alors une conversation avec son mari. « Celui que j'ai passionnément aimé, lui dit-elle, était très différent de celui que j'ai lentement découvert que tu étais... J'ai peu à peu découvert que tu étais très différent de celui que j'avais aimé. » A cette révélation, il sanglota, de vrais sanglots : « Me femme ne m'aime plus ! Ma femme ne m'aime plus !.. Tu dis que je ne suis pas celui qu tu avais cru. Mais alors, toi non plus, tu n'es pas celle que je croyais. Comment veux-tu que l'on sache jamais si l'on est bien celui que l'on croit être? »

La guerre survient. Elle va mourir dans un hôpital où elle donnait ses soins aux contagieux.

Et voici le journal de Robert:

A la lecture du journal de sa femme, il ne se reconnut naturellement pas dans « l'être inconséquent, vain, sans importance », que sa femme a portraituré.

« Je sentais qu'Eveline en était arrivée à ce point

que, quoi que ce soit que je dise, le son que mes paroles feraient dans son âme serait le même. Elle ne pouvait plus m'entendre que mentir. »

Avant de la connaître, il avait vécu entre sa sœur et sa mère qui « fermaient l'horizon de son cœur. » Il était très pieux et vieillait « à n'avoir pas de pensée qu'il ne fut prêt à lui dire et qu'il ne pût approuver. » Il eut l'horreur des plaisirs faciles où il voyait ses camarades se laisser entraîner. Il attendait « la jeune fille sur laquelle il pourrait cristalliser ses rêves. »

« Certainement, je me rends compte aujourd'hui du danger d'une pareille attente. Un jeune homme aussi pur que je l'étais avec l'aide de Dieu, centralisait à l'excès celle dont il s'éprend; mais n'était-ce point là le propre de l'amour? Du reste, Eveline méritait le culte que je lui vouai tout aussitôt, et je me félicitai de n'avoir pas mesuré de mon cœur, que je pus lui offrir intact. »

« Durant les premières années de notre mariage, et plus encore au temps de nos fiançailles, Eveline épousait sans contrôle mes opinions et mes idées avec tant de chaleur et une si parfaite aisance que nul n'aurait pu croire que ces opinions et ces idées ne lui fussent pas naturelles. Notre entente était donc parfaite. Je ne m'expliquai ce qui la put troubler que beaucoup plus tard, que trop tard, alors que l'irréparable était fait. » Le mari, en effet, eut le tort, du moins le croit-il, de recevoir chez lui deux amis *libertaires* qui eurent une forte influence sur sa femme. Sa pensée s'émancipa, alors que selon lui, le rôle de la femme doit être éminemment conservateur, et que c'est seulement lorsque la femme prend pleine conscience de son rôle que la pensée de l'homme libérée peut se permettre d'aller de l'avant...

« Cette fraîcheur, cette virginité de l'âme autant que du corps que tout honnête homme souhaite trouver dans

la jeune fille dont il se propose de faire sa compagne, Eveline me les offrait exquisement. Pouvais-je soupçonner et connaissait-elle elle-même sa vraie nature et tout ce que celle-ci pourrait présenter de rétif lorsqu'elle cesserait d'être dominée par l'amour? Le propre de l'amour humain est de nous aveugler aussi bien sur nous-mêmes que sur les défauts de l'être qu'on aime. Cette soumission que j'admirais en Eveline, j'ai pu d'abord (et nous pûmes tous deux) la croire naturelle, alors qu'elle n'était due qu'à l'amour. Mais cette *obéissance de l'esprit*, Eveline cessa bientôt d'y prétendre. Que dis-je? Elle prétendit, au contraire, avoir suffisamment de jugement personnel pour pouvoir se guider elle-même et se passer de directeur, et cela précisément alors que son esprit protestataire qui, jusqu'à ce moment, sommeillait en elle, commença d'examiner critiquement, c'est-à-dire de mettre en doute les directives de ma vie. »

« ...Pauvre Eveline! Je ne cessai pourtant pas de l'aimer. C'est à elle que je devais, que j'avais dû tout ce dont j'étais capable et d'amour et de poésie. Mais elle changeait au point que j'en venais à me demander ce que j'aimais encore en elle. Son visage avait perdu son éclat; cette chaleur du regard qui, dans les premiers temps, faisait fondre mon cœur, je la cherchais en vain; sa voix avait cessé d'être craintive; son maintien était plus assuré. Pourtant, c'était ma femme, et je me disais que ce que j'aimais, ni le temps, ni elle-même ne le pourrait changer. Et ceci me faisait comprendre que ces changements qui peuvent être parfois de véritables dégradations, restent après tout étrangers à l'âme. C'est l'âme même d'Eveline dont mon âme s'était éprise et à laquelle elle s'était liée par les liens les plus indissolubles. Mais quelle torture affreuse de voir s'enfoncer dans la nuit de l'erreur, et de jour en jour davantage,

celle dont on a fait sa compagne, sa femme pour l'éternité. »

« — Que veux-tu, mon ami, me disait-elle alors, avec ce qui lui restait encore de tendresse, nous ne nous dirigeons pas vers le même ciel. »

« Et je protestais qu'il ne pouvait pas plus y avoir deux ciels qu'il n'y avait deux Dieux, et que ce mirage vers lequel elle s'acheminait, qu'elle appelait son ciel, ne pouvait être que « mon enfer », l'enfer. »

« Je ne voudrais pourtant point trop accuser Eveline. Je crois, en vérité, que sa nature était foncièrement meilleure que la mienne; mais était-ce une raison pour considérer comme insincère tout mouvement de mon âme qui n'était peut-être pas spontané? Eveline était naturellement vertueuse; je m'efforçais vers la vertu. N'est-ce point ce que chacun de nous doit faire? Avais-je tort de ne point m'accepter tel que j'étais, de me vouloir meilleur? Sans cette constante exigence, que vaut un homme? Chacun de nous, lorsqu'il s'abandonne à lui-même, n'est-il pas profondément misérable? Ce qu'Eveline méprisait en moi, c'était cet effort vers le mieux qui, seul, n'était point méprisable. Sans doute, elle s'était méprise d'abord, mais qu'y pouvais-je? Aux premiers temps, son amour pour moi l'aveuglait sur mes défauts, sur mes manques, mais devait-elle ensuite m'en vouloir si j'étais moins intelligent, moins bon, moins vertueux, moins valeureux que d'abord elle me voyait? Plus infirme, je me sentais, et plus j'avais besoin de son amour... Et le besoin de ressembler à cet être meilleur que moi, ne méritait-il pas surtout son amour? »

« Que n'eussé-je pas fait de ma vie, un peu mieux compris, soutenu, encouragé par elle! Mais tout son soin semblait, au contraire, de me ramener et rabaisser jusqu'à cet être naturel que je prétendais surpasser. Je l'ai

dit : elle ne considérerait en moi que ce que Notre Seigneur appelle en chacun de nous le vieil homme et dont Il vient nous délivrer. »

André GIDE vient de compléter son témoignage sur le mariage et la famille, leurs tares et leurs déchirements, en écrivant la vie de la fille de Robert et d'Eveline : *Geneviève*, roman de l'émancipation féminine. C'est la révolte de la femme contre une tutelle qui la neutralise, car elle a de sa condition et de sa dignité une notion juste et audacieuse.

L'analyse d'un tel roman n'a pas sa place ici. Nous y constatons le même dépouillement du récit, la même netteté de ton que dans *La Nouvelle Ecole des Femmes* et *Robert*. Peut-on faire meilleure littérature que de la bannir ainsi, farouchement ? On songe à de la poésie biblique transposée dans notre temps. « Il me semble, nous dit-il, que certaines perfections que je me défends de souhaiter, ne pourraient être obtenues qu'au détriment de la vérité. » Pensée vivante, dépouillée et libre, qui semble presque pouvoir se passer du mot, tellement elle trouve en lui sa propre expression.

*
* *

Gaston RAGEOT, dans *Tels que nous sommes*, met, de même, en relief cette pensée d'André THÉRIVE : « La confrontation de deux vérités, la masculine et la féminine, n'aboutit qu'à renforcer leur dualité. » — « L'amour, dit l'héroïne de RAGEOT, est une chose si monstrueuse que chacun n'y pense jamais qu'à soi. »

Le couple ? Un romancier, père de famille, et une simple jeune fille qui lui fait don de sa jeunesse par admiration pour son génie.

Lui avoue avoir eu un emballement qui ne se justifie pas. Il n'a rien compris à ce don de soi que lui a fait la

jeune fille. Avouons qu'à sa place, il en eût été pour nous de même.

Avec toute la lucidité du psychologue, il analyse tous les défauts, les *ticts* de sa compagne : façon d'interpréter ses propres retards, de conduire sa voiture, etc... « Ses lettres si simples, si parlées, me charmaient... J'y ai découvert un jour un arrangement pareil à celui de ses récits. Maintenant que je reconnais les tournures comme les intonations, je n'ai pas plus de confiance dans son style que dans sa parole. » Qu'eusse été, s'il avait dû, à chaque instant, vivre à ses côtés comme dans un vrai ménage!..

« — Quel atroce régime!.. Rien de ce que je fais, de ce que je dis, elle ne prend selon la réalité, mais au gré de son humeur et de ses fictions... Chaque fois que dans une crise, je n'ai pu me retenir de la prendre dans mes bras, il semble que nous n'ayons jamais été plus unis ni plus passionnément... On croit que le plaisir va tout effacer; il aggrave... Et la minute d'après, que nous rompons ou gardions le silence, nous retombions au point d'hostilité et de rancune où nous étions, mais exténués et plus ennemis d'autant... »

Nous n'insisterons pas sur les déceptions qu'à son tour cette chère amante a pu trouver auprès de celui qui la juge avec si peu d'indulgence et à l'amour duquel elle croyait. Retenons cet effort qu'elle fit durant une année entière pour pouvoir se montrer à son amant telle qu'il la désirait, la déception de ce dernier devant la réalisation de ses désirs. « En amour, se disait-elle, on ne pense qu'à soi, et c'est pourquoi l'amour n'est pas viable. Mon existence à moi n'allait plus avoir qu'un objet : ton bonheur, tel que tu l'avais défini toi-même. »

Il n'a même pas remarqué la différence de sa conduite. N'en est-elle pas réduite à la lui signaler?

« — J'avais gagné la paix; avais-tu gagné l'admiration ? »...

« Nous cessâmes immédiatement de nous quereller; mais nous cessâmes aussi de nous aimer. »

En toute circonstance, il oppose le présent et le passé: « Autrefois... » Et avec un soupir de regret : « Tu as tellement changé! »

« Sans doute, songeait-elle, étais-tu de ceux qui aiment à être battus, et avec ma douceur évangélique, je ne te donnais plus ton compte. »

Donc, déception sur toute la ligne. Elle le quitte.

*
* *

Il faudrait citer encore le livre de Jacques BOULENGER, *Le Miroir à deux faces*. Une fois de plus, un mari et sa femme, chacun dans son journal, racontent la même histoire, celle de leur ménage, et les faits principaux concordent, tandis que les points de vue s'opposent. Et encore, ce livre grave qui met en scène les impondérables psychologiques de la vie conjugale, *L'Epithalame* de Jacques CHARDONNE, et cet autre: *Lewis et Irène*, de Paul MORAND, roman essentiel d'un couple moderne, témoignage d'ambitions insuffisamment réalisées.

C'est là, véritablement, le problème du couple, celui de la mésentente conjugale. Nous la constatons. Il nous faudra l'expliquer, c'est-à-dire en rechercher les causes, les conséquences; nous demander si on peut y remédier. Les époux en sont-ils responsables ou est-ce une fatalité inexorable qui conduit là tous leurs amours? Est-ce un problème de tous les temps ou un problème contemporain?

La cause profonde de ces heurts n'est-elle pas la disparition de l'amour entre ces deux êtres, le fait qu'ils se retrouvent face à face, après bien des désillusions, avec leurs égoïsmes respectifs, et qu'ils n'ont plus pour apaiser leurs rancunes, que la possibilité de se détester

l'un l'autre. Au lieu de se prendre en pitié, de se prêter mutuellement appui pour franchir le seuil de la vieillesse, ils remâchent leurs rancœurs et forgent leur propre mal. Que de déceptions, que de douleurs pourraient être évitées par une compréhension moins égoïste des êtres et de leur destinée. Telles sont les quelques constatations que ces romans nous permettent de faire d'ores et déjà. Vouloir remédier à ces maux, c'est souvent ne faire que transformer le mal.

CHAPITRE IV

LA RAISON ET L'AMBITION DANS LE MARIAGE

Amour Nuptial de Jacques de LACRETELLE décrit ce même désaccord conjugal, constaté à travers tout le roman contemporain, mais sous un nouvel aspect.

Le héros du roman de LACRETELLE n'a pas choisi, mais accepté son destin.

« Depuis la disparition de mon père, dit-il, l'argent était devenu un grand souci dans notre maison. Ma mère était trop digne pour me reprocher de n'en pas gagner, mais sa dignité même me montrait clairement ma faute. Pour cette raison, elle me poussait insensiblement au mariage. Je le remarquais chaque jour à de petites insinuations. Ainsi, il lui arrivait d'ouvrir les armoires à linge ou bien le tiroir où brillait notre argenterie et essayant d'éveiller en moi le désir de la possession, elle me disait négligemment : « Vois-tu, mon enfant, c'est en mariage
« seulement qu'on devient riche de cette richesse-là.
« Un célibataire, quoiqu'il ait, sera toujours plus pauvre
« qu'un homme marié. »

Il ne veut point, cependant, du mariage.

« D'abord, je crus que c'était par désir d'indépendance. Mais les choses étaient plus compliquées. Je ne songeais point à faire un mariage d'intérêt et j'étais incapable d'accepter une femme que je n'eusse aimée, ni désirée. Et cependant, à la pensée de choisir comme compagnon de toute ma vie une femme pour qui j'éprouvais un désir physique, je sentais en moi-même une sorte de répugnance. L'amour me dédoublait, mais ne me

prenait pas en entier. Mes liaisons avaient été brèves ou décousues. Elles m'avaient toujours offert l'avantage de ne pas me laisser longtemps face à face avec la créature qui m'inspirait du désir, mais avec qui je ne me mélangeais que grâce à un oubli momentané de moi-même. Le mariage m'eût mis dans une condition différente que je n'étais pas sûr de supporter. C'était loyauté de m'y dérober. »

« Ma mère me représenta un jour mon âge (26 ans), l'incertitude de mon avenir. Elle parla d'elle-même en termes qui m'émurent. Enfin, elle me nomma une jeune fille dont elle avait fait la connaissance à mon intention, me vanta ses agréments, sa fortune et me demanda de la rencontrer. »

Ils font connaissance. Il s'en suit des fiançailles.

« J'entrevois chez elle une âme très belle : curiosités élevées de l'esprit, grâces discrètes du cœur. Cependant, malgré ces qualités, qui s'ajoutaient non à la beauté, mais à un charme très prenant dans l'expression, je n'éprouvais point de désir pour elle. La pensée qu'elle pourrait être ma femme, m'empêchait précisément de considérer en elle la chair. Je restais à ses côtés, dans une attitude glacée. Et pourtant, si je l'eusse rencontrée dans la rue, par hasard, exactement semblable, je l'aurais peut-être suivie, abordée... »

« Ma mère m'engagea par un stratagème héroïque. Elle vendit ses propres bijoux, afin de me permettre un coûteux séjour en Suisse, auprès de cette jeune fille. »

Le mariage a lieu.

« Les êtres, disait cette épouse, se recherchent pour les dons les plus bas. Ils n'ont donc jamais regardé un visage qui exprime un vœu de l'âme?.. »

Et le mari de songer :

« Pour ma part, sans me mesurer le plaisir sensuel, je l'avais jusque-là si strictement isolé de mes facultés

morales que j'étais presque mal à l'aise de le voir apparaître maintenant parmi les objets de ma pensée et s'installer dans le courant de ma vie. Quand, le matin, je voyais Elise (c'est le nom de sa femme) sauter en bas de notre lit, j'avais peine à admettre que cette femme qui dirigeait plus ou moins mes actions était ma femme et non une de ces créatures vivement désirées, mais dont tout l'empire tombait avec le rassasiement de mes sens.

« ...Bientôt, j'en vins à être obsédé par ces tableaux vertueux, réguliers, mesquins, dont mon mariage était composé. Je m'isolai davantage et m'absorbai dans le travail avec une humeur colère.

« Lorsque nous fûmes installés, j'eus l'impression définitive de la vie conjugale. Nous n'étions restés que quelques semaines à Paris entre notre voyage de noces et notre départ pour la campagne. Ensuite, trop d'événements s'étaient succédé pour que je puisse avoir une perspective bien nette de ma condition et de mon avenir. Mais, une fois de retour à Paris, dans une demeure qui prit ma marque, où chaque objet était fixé pour toujours, cette condition et cet avenir m'apparurent, et j'eus le sentiment de quelque chose de clos, d'immuable... C'était surtout après nos rapports sexuels que ces sentiments me devenaient pesants ; le plaisir de la chair me semblait alors une triste convention ; il m'arrivait, même, de considérer avec horreur l'état du mariage qui nous l'imposait. Mais ce soin, cette contrainte, ne contribuaient pas à me rapprocher de ma femme. Chaque soir, lorsque je me retirais dans ma chambre, je sentais davantage la nécessité de m'observer : « Il ne faut pas qu'elle s'aperçoive ; il ne faut pas qu'elle sache... », me répétais-je.

« ...Cependant, la mauvaise harmonie de notre union me désespérait. Je m'étais trop longtemps fait du mariage une image insigne pour ne pas souffrir de cette

association laborieuse, hypocrite, que notre ménage tendait à devenir. »

L'aveu de cette haine ne peut tarder à éclater :

« Chaque fois, dit-il à sa femme, que tu me montres en exemple le bien, tu me donner le désir de résister à cet exemple. L'idée du contraire germe aussitôt en moi... Je me sens provoqué à faire le mal. »

« J'étais, cependant, fidèle à Elise. J'en avais peu de mérite, car le mariage, en sanctionnant le plaisir, m'avait presque donné le dégoût de la chair, et avait endormi mes désirs. »

*
* *

Ce désaccord, ne vient-il pas de ce que ce jeune homme a été poussé au mariage, alors qu'il ne se sentait aucune des dispositions de caractère qui font les bons maris ? Il souffrira et fera souffrir.

D'autre part, il a toujours isolé sa vie sexuelle de toutes ses préoccupations intellectuelles et morales ; maintenant, il la voit, mêlée à tous les actes de sa vie, même les plus nobles.

Enfin, le mariage lui donne l'impression de quelque chose d'immuable, de clos. Il voit sa vie *fixée* pour toujours, et il se révolte contre le mariage, contre lui-même. C'est qu'il n'aime pas et qu'il est venu au mariage trop tard, alors qu'il avait déjà des habitudes de vie tout à fait opposées que son mariage est venu contrarier. Comme le dit AUREL, sur ce point en complète contradiction avec Victor MARGUERITE et Léon BLUM : « Que l'homme se marie jeune, à l'instant où il est bien sûr de ne pas connaître la femme. Il s'épargnera d'avoir à déranger le fardeau d'une expérience basse... Marie-toi, car, pour toi, c'est triompher trois fois. Par elle, par l'enfant et par l'amour qui pourront être beaux. Car ainsi, tu seras le père à la fois de tes trois

bonheurs... Plus la femme attend, plus elle est exigeante et veut d'animation pour s'animer... En se prenant plus tôt, ils se transformeront ensemble ; ils se *personnaliseront* en vue du couple, et non pas égoïstement » (1).

En somme, ce qui fait de lui un mauvais mari, c'est qu'il a été forcé au mariage par sa famille, ce qui montre le danger de pareilles unions conventionnelles, surtout à notre époque de sans-gêne. C'est l'André GIDE moderne, épris de changement et qui ne veut et ne peut fixer immuablement ses désirs sur le même objet.

Phénomène fréquent dans notre siècle et, en particulier, dans la vie de famille ; alors qu'il semblerait que la vie de famille, créant une habitude, des besoins, eût dû l'attacher un peu plus chaque jour à ce foyer qu'il avait créé, elle n'a fait qu'accentuer sa gêne et le lui faire haïr.

*
* *

Dans un tel foyer, où ne règne plus qu'une entente conventionnelle, chacun des époux peut tromper son conjoint par désir de trouver ailleurs les satisfactions qu'il ne lui procure pas ; mais il peut le tromper aussi par ambition, cette ambition serait-elle noble comme le dévouement familial. C'est ainsi que dans le roman d'Henri DUVERNOIS, *A l'Ombre d'une Femme* (1933), l'épouse trahit la foi jurée par dévouement à sa nichée, pour permettre à elle et aux siens une plus rapide et facile ascension sociale.

Le mari, Félix Remoulat, retrace pour lui et pour nous l'histoire de son ménage. Il est âgé et bien qu'il ait une femme, des enfants, il est plus solitaire que si la mort lui avait arraché tous ceux qu'il a aimés. Quel est donc le drame de cette vie ?

Misère matérielle ? Accoutumé depuis l'enfance à la

(1) AUREL, *Le couple*.

pauvreté besogneuse, il avait choisi une femme de sa condition, mais intelligente, énergique, sans vices ni passions, possédée d'une ambition toute concrète : s'installer, elle et les siens, dans la bourgeoisie de l'argent.

Mariette y est parvenue. Pour cela, elle a dû tromper la foi jurée, mais elle considère qu'elle l'a fait sans trahir son mari : n'a-t-elle pas agi par mérite et non par amour ? Il lui doit tout, et la sécurité financière, et l'honorabilité extérieure ; cela n'a-t-il pas quelque prix ? Aussi se juge-t-elle avec certitude, digne d'absolution et même d'éloge. Elle avait « bien mené sa barque ».

Félix ? Chez lui, la sensibilité l'emportait aisément sur la raison. Peintre d'enseignes qui eût pu être un grand peintre, mais trop modeste pour devenir autre chose qu'un artisan, dès sa prime enfance, il avait voué à Mariette, à sa beauté, l'amour de toute sa chair, de toute son âme. Religieux, beaucoup plus que bien des croyants, il avait besoin d'une divinité, et sa religion, sa divinité, c'était Mariette. Son rêve eût été d'être aimé comme il aimait lui-même., mais Mariette avait bien autre chose à faire.

Et après tout, que reprocher à Mariette ? Sa seule arme était sa beauté ; elle avait appris à s'en servir, faisant de son instinct une vraie arme. Aucun homme ne l'avait approchée, qui ne l'eut désirée et qu'elle n'ait asservi. Ne pouvant prétendre à plus haut que son mari, elle ne s'était jamais refusé à lui, l'avait ridiculisé le moins possible.

De son amant, source de sa fortune, elle a eu un enfant, et cet enfant est devenu légalement celui de son mari. Etrange retour sentimental, elle ne peut l'aimer, ne le sentant pas dans l'ordre, alors que son mari reporte sur lui le culte passionné qu'il avait pour elle. Complaisance ? Lâcheté ? Peu lui importe ; il n'en est plus aux préjugés. Cet enfant rêve avec lui de fuir un foyer détesté... Suprême scrupule ! Remoulat veut s'im-

poser l'épreuve de l'absence. A son retour, il trouve son enfant façonné à l'âme de sa mère qui lui a inculqué son conformisme bourgeois. Tout est fini ; il n'a plus qu'à partir et à attendre la fin, en promenant à travers le monde pour lui désormais désert, sa solitude et son néant.

*
* *

Amour Nuptial, de Jacques de LACRETELLE, nous avait montré ce que pouvait être la vie conjugale dans un ménage que l'homme a fondé non par amour, mais par dévouement filial. Ici, c'est la femme qui a fait le mariage de raison, et elle aussi, malgré tout son dévouement à sa famille, ne pourra rendre heureux son conjoint. C'est que lui l'aime et qu'il voudrait bien être payé de retour. Il est de ces hommes qui épuisent leur vie dans la recherche d'un amour qui puisse remplir leur existence, lui donner un but. Cet amour, il l'a cherché d'abord auprès de la mère, puis de la fille, mais en vain. Aucune des deux n'ont pu le lui remettre. Il souffre comme Prudent souffrait auprès d'Elisabeth. Et pas de compensation pour lui dans son métier. C'est bien l'épave de la vie, le *raté* si cher au cœur d'Henri DUVERNOIS comme à celui de DUHAMEL.

Sa femme, Mariette est, au contraire, une *arriviste*. Son mariage a été un acte de raison, un commencement pour ses entreprises ambitieuses. Il s'agissait d'arriver par tous les moyens à franchir les échelons qui la séparent de la haute bourgeoisie de l'argent.

A quoi aboutit l'ambition de cette femme ? A la désagrégation de son foyer. C'est que son mari n'a pas pris conscience, en même temps qu'elle, de la tâche entreprise pour l'honneur du foyer. Elle a dû l'exécuter seule, alors qu'une collaboration mutuelle l'eût puissamment aidée.

Il y a donc, dans la vie de ces deux êtres que le destin

a unis, Félix et Mariette, un antagonisme frappant. Tous deux portaient en eux le germe de leur désunion. Ensemble, ils ont creusé le fossé qui devait les séparer, éternelle incompréhension des êtres de tous les temps. Nulle époque, cependant, ne semble s'en être mieux rendu compte que la nôtre.

*
* *

Que de ménages présentent l'aspect du couple Félix-Mariette!

On les trouve souvent dans la vie moderne à un certain étage de la société. Ils forment une petite bourgeoisie besogneuse, mais économe, repliée sur elle-même, toujours dans la crainte d'une dépense trop forte pour un budget restreint et dont l'idéal est intermédiaire entre les idées d'hier et les tendances d'aujourd'hui.

Ici, l'être fort, l'être raisonnable, c'est la femme; l'être faible, sentimental, c'est l'homme.

Qu'est devenue l'autorité maritale dans un tel ménage? Le mari a fait abandon de ses droits à cette femme dont il subit le joug comme tant d'autres, sentant en elle la supériorité d'un but nettement défini et qu'elle poursuivra par tous les moyens, sûre d'en assurer la réussite.

C'est là, d'ailleurs, un phénomène dont LÉON DAUDET constatera la généralité. Lorsque l'homme se montre faible, impuissant, la femme, l'épouse, prend en mains le gouvernail et préside seule, à travers les tempêtes et les orages, à la destinée de la famille. De tels ménages, en rendant la femme consciente de sa force et de son égalité, si ce n'est de sa supériorité intellectuelle sur l'homme, n'ont pas été pour peu dans la déchéance d'une autorité qui, dans des temps qui ne sont point assez lointains pour que nous ne nous en souvenions plus, voulait être absolue.

Déchéance de l'autorité maritale, déchéance de l'autorité paternelle aussi, car comment l'enfant pourrait-il respecter un père traité avec tant de désinvolture par sa mère? Une telle transformation des mœurs conjugales et, par suite, des mœurs familiales, provient autant de l'abdication de l'homme que de la volonté opiniâtre de la femme.

CHAPITRE V

L'INCOMPREHENSION DES SEXES

Aujourd'hui, il n'y a pas que ces causes extérieures de heurts. Il y a la non-compréhension de deux êtres, du fait seul, peut-être, de leur différence de nature. Chaque jour de leur vie conjugale voit entre eux se creuser un fossé plus profond. La personnalité de la femme s'affiche et s'oppose à celle de l'homme, encore plus que celle de l'être soumis du couple de la génération d'hier. La lutte est désormais d'égal à égal. Les souffrances nées de cette incompréhension jointes à d'autres plus nouvelles, n'en sont que plus vives.

Brodant sur ce thème, André ORAIN nous expose le destin tragique d'une jeune intellectuelle qui, après une aventure sentimentale, banale en soi, mais représentant pour elle l'impossibilité d'atteindre au bonheur auquel tous les êtres ont droit, demeure seule et meurtrie devant la vie, ayant galvaudé sa seule chance de bonheur (1).

Écoutons leur histoire.

Marie-Paule est une jeune intellectuelle, de souche paysanne; elle est née et a passé son enfance aux *Deux-Haies*.

Elle a fait *son* droit, ses lettres. Le protecteur de sa famille lui a trouvé à Paris un emploi de secrétaire d'un directeur de grosse banque. « J'apprends tout ce que je veux, lui dira-t-elle; c'est-à-dire que je devine d'abord. Alors, il ne m'est pas difficile de comprendre ensuite et de tout savoir. »

(1) André ORAIN, *Le tragique de la jeunesse*.

Peut-on mieux exprimer ce qu'est, généralement, l'intelligence d'une femme, sa manière de se manifester dans les études? Elle retient, puis elle comprend... Et quelle nette affirmation de sa personnalité elle en tire, quelle assurance, quel sûr instinct de sa réussite : « Ce que je sais est toujours net et définitif. »

Qu'allait-elle faire de cette intelligence?

Accepterait-elle de la rendre *serve* dans une de ces grandes administrations où l'employé, quel que soit son grade, n'est qu'un rouage dans une grande machine? Un jeune diplômé se serait rebellé. Il n'eût point voulu du carcan: Elle, tenace comme toutes ses compagnes, sûre d'elle, de son pouvoir, allait accepter cette tâche, l'aimer, persuadée qu'elle saurait, le moment venu, par sa souplesse de femme, soulever le carcan, vaincre d'une manière éclatante la morne et stupide tranquillité des jours qui lui étaient préparés, auréolant déjà de toute sa fraîcheur de jeune fille cette quotidienne torpeur. Terrible déficit lancé par sa jeunesse au sort qui voulait la fixer. Là où, pour d'autres, il y avait servage, elle voulait trouver liberté. Notes infiniment justes parce que prises sur le vif et qui montrent le caractère de la jeune femmes des mœurs nouvelles, sa marque dominante : un immense orgueil qui, peut-être, ne cache que du néant ou de l'incompris, mais qui explique tous ses gestes.

« Elle n'était qu'un rouage impersonnel. Ici, dans cette maisons et aux yeux de tous, hommes et femmes, chefs et sous-ordres, elle ne serait jamais autre chose, et cette dépendance lui plaisait. »

C'est aussi une impulsive.

« Elle aimait jouer avec ses envies, les mettre à l'épreuve en les contenant, les laisser grandir, les affoler au besoin. Elle était libre, ardente, spontanée et calculatrice. »

Comme cela devait naturellement arriver, elle est

courtisée en particulier par un de ses chefs, homme d'un certain âge. L'indépendante Marie-Paule se rebiffe violemment. Mais un autre homme, plus jeune, assez séduisant, la remarque. Elle se plaît à faire sur lui l'essai de son charme. Cela finit par de l'amour. C'est un dérivatif à sa vie monotone, le plaisir de cotoyer un danger, de se sentir maîtresse de la sensibilité d'un homme.

« Elle rit franchement, triomphalement, parce qu'il y avait un beau garçon blond et timide qui avait tout vu et qui allait dormir avec cela et qui ne dormirait pas!.. Tant pis pour lui! Tant mieux pour lui! »

C'est pour son sourire qu'elle l'aime, et pourtant, elle le juge toujours. « Les renseignements qu'il donnait n'étaient jamais rigoureux. Son attention effleurait les choses, son imagination les embellissait, et sa sincérité faisait le reste », pensait-elle.

Elle commande, et il obéit toujours, partout, à toutes ses sautes d'humeur, à ses ordres les plus déraisonnables. Elle essaye ainsi son pouvoir ; les résultats obtenus la rendent orgueilleuse. Mais elle est furieuse de voir qu'il ne se livre pas complètement à elle; sa curiosité est insatisfaite, et son orgueil, froissé d'ignorer tout son passé, ses intentions. S'il veut lui débiter des compliments banals, elle l'arrête aussitôt; il lui faudrait de l'extraordinaire.

Puis, c'est la jalousie. A le voir si renfermé, elle se dit qu'il en aime une autre. Aussi, le retiendra-t-elle un soir pour se faire amener jusque chez lui où elle lui ouvrira ses bras...

« En accomplissant cet acte, elle obéissait à ses instincts; elle leur disait : « Allez! » Elle jouissait de cette débâcle et dans cette réussite de l'une et de l'autre, jusque dans les parties les plus claires de son intelligence. Mais elle savait déjà, son corps gourmand et calculateur savait que René allait trop se presser et que la décep-

tion était toute proche. » Et l'inévitable arrive : le dégoût d'elle-même, le sentiment de sa vie brisée parce que, dans son orgueil, elle n'entrevoit pas la possibilité d'un autre amour que celui dont, tenant son adversaire en haleine, elle avait choisi l'heure et le moment.

Par deux fois, elle va s'exposer à la mort...

« Peut-on atteindre la mort au prix d'une peine qui frôle la volupté?.. Elle se dit au passé, toujours au passé : « Ma vie a été ratée, mais ce n'est pas ma faute ! J'avais « trop de contradictions et d'exigences. »

Marie-Paule est maintenant gravement malade. Il lui faut un séjour aux *Deux-Haies*, l'air natal.

Elle y retrouve le calme, la vie sauvage, des souvenirs d'enfance, et elle se prend à aimer les choses, celles que personne n'aime : « les bons cailloux, bien simples, tièdes de soleil, avec leurs petits morceaux de mica qui brillent, le sable vulgaire, si varié quand on le laisse glisser grain à grain entre ses doigts... »

« Le mal ? Le bien ? Elle ne savait plus les distinguer par ces nuits trop chaudes, trop calmes, trop inhumaines. Regrettait-elle René ? L'aimait-elle encore ? L'avait-elle jamais aimé ? Avait-elle voulu mourir par lassitude, par amour déçu, par pudeur blessée ou pour fuir les vulgarités, les banalités prochaines ? Ou pour tous ces motifs en même temps ? Ou parce que René n'avait pas cette âme exclusive et absolue qui était la sienne ? Non, elle ne le savait pas, elle ne le saurait jamais. » Elle sentait qu'elle ne pourrait plus être jamais qu'une bête blessée, cachant sa blessure.

Et les reproches jaillissent de part et d'autre :

Lui :

« Qui donc a fait le premier pas?.. Qui donc ouvrait sa fenêtre avec des airs de conspiratrice et se penchait et attendait mon bon plaisir... jusqu'à ce que je m'use.

les yeux à vous regarder?.. Qui donc faisait sa coquette et sa jeune fille candide, les deux à la fois, pour mieux se faire désirer?.. Qui donc se laissait embrasser, s'échappait et me parlait de philosophie ou d'économie politique avec une voix de miel et se penchait à mon bras, et se rendait ridicule aux yeux de tout le monde, à la fin ?.. Et qui donc, un certain soir, s'est fait inviter à dîner, est monté chez moi presque de force?.. Alors, ma chérie, je vous ai donné ma vie, petit à petit, sans le faire exprès, et c'est maintenant que je ne peux plus me passer de vous, qu'il vous prend une nouvelle lubie : vous détacher de moi.. Non pas me quitter, me plaquer, comme on dit, mais augmenter les distances progressivement. »

Elle :

« Oui, je vous déteste. Je crois qu'il y a longtemps que je ne vous aimais plus. Je m'étais trompée sur votre compte. C'est pour cela que j'ai essayé de mourir.. C'est de votre faute. Je vous avais donné toute ma vie, tout de suite, dès les premiers instants. Non pas seulement mes projets, mes plaisirs, mes désirs, mais aussi mon âme, ce que j'ai de meilleur en moi, qui ne peut pas se tromper, et qui juge tous mes actes. Pendant plusieurs mois, j'ai été heureuse sans arrière-pensée, et puis j'ai compris que vous ne m'aimiez pas, pas de cette façon absolue qui était la mienne. Je flattais votre vanité, je satisfaisais votre esprit, et peu à peu vous vous mettiez à me désirer. Mais pas franchement, sans excès. Vous n'avez rien fait avec l'excès qui était nécessaire... Vous avez réfléchi, calculé. Vous m'avez trompée avec vos calculs. Je n'ai pas voulu m'avouer que vous ne m'aimiez que petitement, et j'ai cherché de tous les côtés... Alors, je me suis imaginé que vous aimiez une autre femme... Vous ne l'aimiez pas davantage, pardi! »

Elle croit qu'elle a pris la place d'une autre qui en avait besoin peut-être, et elle y trouve motif à se

détester, « à nous détester tous les deux ». Elle ne le juge pas responsable de tout cela, de cette tentative de suicide. Mais elle est revenue à la vie sans lui :

« Dès que j'ai été malade, j'ai voulu vivre... Je me suis rattachée à la vie, peu à peu, mais sans vous ! J'ai fait cela presque malgré vous. Alors, voyez-vous, lui dit-elle, vous n'êtes plus dans mon cœur comme autrefois. Vous n'êtes plus la force qui anime et fait vivre... Je vous aime infiniment, mais dans le passé. Vous n'êtes plus ma vie de maintenant. Il ne fallait pas revenir ! Il ne fallait pas m'obliger à vous dire cela... Allez-vous en, René. »

Lui parti, elle se précipite pour le retenir encore ; mais il est trop tard...

« Elle découvrit mieux que jamais la fatalité de sa vie... une excessive violence dans les désirs, une volonté d'absolu toujours en éveil, toujours insatiable ; des sens trop longtemps contenus et soudain libérés ; un orgueil intraitable et pudique... et tant d'autres servitudes, tant d'autres nécessités qui dominèrent la vraie Marie-Paule, celle qui pense, juge et excuse ceux qu'elle aime... celle qui aurait tant voulu pardonner, aimer encore. »

.

Peut-être aurait-elle dû se souvenir, à cette heure, de la conversation qu'elle eut avec son père, un soir, au jardin des *Deux-Haies*, après la réception de cette lettre « qui décida de tout », l'appelant à Paris, comme secrétaire de ce directeur de banque.

Son père l'avait lue... Il se taisait. Il était près d'elle, sur le banc qui domine la pelouse. Les criquets des hautes herbes s'affolaient. Et voici qu'il dit soudain :

« — Tu aurais été pourtant heureuse d'avoir un mari, une famille... une vie comme tout le monde !

« — ...

« — ...Et puis, tes enfants, tu les aurais aimés. Ils auraient été tout pour toi. Tu aurais joué avec eux, et ils

t'auraient prolongée... Aussi, quelle paix au fond de toi-même!

« — Pourquoi me parles-tu ainsi? avait demandé Marie-Paule.

« — Parce que tu n'auras rien de tout cela. »

*
* *

Marie-Paule était de la race des Odile, avec, en plus, cette instruction qui lui donne plus d'assurance et une apparence raisonnable, moins instinctive. Entièrement amoral, elle se considère maîtresse entière de son corps comme de son esprit. Orgueilleuse de son intelligence, fière de sa volonté, elle est persuadée qu'aucune force au monde ne peut lui résister. Elle est sûre d'imposer sa loi au rival, à l'ennemi, à l'homme. Certes, elle n'ira pas devant lui comme devant son maître. Il sera pour elle un champ d'expérience et aussi, s'il se peut, un jouet. Il devra se plier à toutes ses exigences, à son désir. Elle s'offre une fantaisie; elle satisfait une curiosité.

Son instinct de domination la pousse de même à la jalousie. Jalouse, elle croit aimer... Au fond, a-t-elle vraiment aimé?..

De ce *jeu*, malgré elle, elle attendait cependant autre chose : sa soif d'absolu était immense; elle l'ignorait.

Déçue par cette expérience, elle en conclut que sa vie est ratée. Aussi prompte à la déception qu'au désir, elle songe au suicide, mais au moins désagréable!.. Elle n'obtient que la maladie.

Puis, c'est le dégoût pour tout, sauf pour ces objets insensibles que ses rêveries lui font imaginer comme compâtissant à ses peines.

Bref, elle a perdu le ressort de sa vie, cette métaphysique positive qui lui procurait le goût de vivre, même durement. C'est peut-être, aussi, un jeune animal instinctif, que la vie dérouté et qui ne sait point se ressaisir.

Et elle sera absolument injuste pour ce pauvre René qui ne comprend naturellement rien à tous ces actes désordonnés.

Elle en a assez, et, à mesure qu'elle lui parle pour le lui faire entendre, on sent très bien qu'elle invente des motifs au gré de sa fantaisie, pour se mentir à elle-même.

Nous ne voyons que l'ombre de ce René, mais nous devinons qu'il s'agit là, encore, dans ce couple d'un instant, d'une incompréhension totale de deux êtres jeunes, faits pour s'aimer et qui s'aimeraient si chacun pouvait communiquer à l'autre sa vraie âme, s'ils pouvaient panser ensemble leurs douleurs, leur même douleur, celle de ne pas se comprendre.

C'est la peinture poignante d'une réalité, avec des mots, des accents qui ne trompent point. Reproches sans littérature, où chacun laisse déborder son cœur, où les sentiments, les passions jaillissent, sauvages, brutales, avec une grande flamme, la lave fumante qui anéantit tout sur son passage. Lyrisme débordant qui se traduit en un style haché, haletant, si j'ose dire, avec, parfois, quelques cris douloureux, quelques doux regrets éphémères et, surmontant le tout, âcre, terrible, un immense désespoir, celui de la déception la plus cruelle, celui d'une vie brisée.

Ce n'est pas l'œuvre d'un grand écrivain qui manie puissamment sa langue, mais c'est une œuvre d'observation minutieuse et d'une grande sincérité, un véritable *document*.

CHAPITRE VI

L'HYPOCRISIE CONJUGALE. NECESSITE PLENIERE

La mésentente étant devenue la règle, la bonne harmonie l'exception, qu'est-ce qui va permettre aux époux de demeurer ensemble, sous l'apparence de l'union?

Jadis, c'était le *devoir* dicté par la religion, le souci des enfants, s'il y en avait; aujourd'hui, l'hypocrisie dictée par l'intérêt où le besoin.

*
* *

Cette hypocrisie, nous la sentions, déjà, chez le vieux couple des Marcenat dont les sentiments étaient conventionnels et qui voulaient croire à la fiction de leur indestructibilité.

Elle est indispensable au bonheur de ces êtres. Ce n'est que grâce à elle qu'ils peuvent l'acquérir, puis le conserver. C'est ce que note adroitement André MAUROIS dans son roman *L'Instinct du Bonheur*.

Pour *conserver* leur bonheur et aussi celui de leur enfant, il a fallu à deux êtres, Valentine et Gaston Romilly, se garder mutuellement le secret de leur vie passée, vivre dans cette espèce de *fiction du bonheur* grâce à laquelle les époux peuvent présenter l'un à l'autre un visage souriant, aimable, sans tache, digne d'être aimé.

La vie présente de ces deux époux est irréprochable et, au fond, depuis longtemps, leurs fautes ont été rachetées, mais enfin ils ont un passé, et quel passé que celui de Valentine!

Valentine a vécu sa jeunesse dans les milieux de la couture à Paris. Courtisée, il lui fallut se défendre, « mais en riant, avec douceur ». L'inévitable arriva; elle trouva une aide pécuniaire auprès d'un homme d'âge, Martin Bussière, et devint sa maîtresse.

Dans l'existence de cet homme, elle ne va demeurer qu'un *personnage secondaire*, sacrifiée à ces êtres supérieurs que sont pour lui sa femme et ses enfants.

Aussi n'hésitera-t-elle pas à se jeter dans les bras du premier candidat au mariage venu, et même elle l'aimera. Elle acquiert, cependant, la certitude que l'enfant qu'elle attendait de cette union légitime n'est autre que celui de la liaison irrégulière.

Fallait-il tout avouer à son mari, lui dire que cet enfant qu'il croit sien ne l'est pas? Son instinct lui dit non. Ce serait détruire son bonheur et celui de son mari.

Mais le mari sait tout. Il a deviné. Le fera-t-il comprendre à sa femme? Lui dira-t-il que la place de cet enfant n'est pas à son foyer? Non. Le *secret du bonheur* sera pour lui comme pour elle de se taire, de feindre l'ignorance.

Il peut paraître étonnant que dans ces mille heurts quotidiens dont est faite la vie de ménage, l'horrible reproche n'ait jamais jailli de ses lèvres. Il a su *conquérir* son bonheur par le silence sur le passé. Bonheur fictif, peut-être; au fond, ces deux êtres doivent souffrir à chaque heure de la crainte d'une révélation, et cet instant fatalement arrivera, leur secret sera dévoilé, car tout finit par se savoir...

Ils retrouveront leur bonheur un instant compromis, en continuant à feindre l'un envers l'autre, l'ignorance de ce passé. D'ailleurs, les deux époux n'ont abordé la difficile confession qu'à l'aide d'un intermédiaire, de sorte qu'ils pourront continuer à vivre en paix, sans

avoir eu une seule fois à aborder de vive voix entre eux le problème posé par le passé de Valentine.

*
* *

Ce besoin de *ne rien casser*, de prendre la vie telle qu'elle se présente aux époux, en ayant soin de se jouer mutuellement la comédie de l'amour, c'est ce que nous montra André LAMANDÉ dans son roman *Le jeu d'amour*. Les paroles semblent exprimer le bonheur, mais que se passe-t-il au fond des cœurs ?.. Il y a là une femme insatisfaite, inassouvie, avec, aussi, une hérédité assez lourde, et un mari qu'elle aime, qu'elle respecte, mais qui ne lui suffit plus, et il le sait..

Madeleine et François avaient eu un beau roman d'amour.

Elle était la fille d'un riche chirurgien. Alors qu'elle faisait ses études de médecine, elle avait été *éblouie* par François, « grand garçon qui se délassait de la médecine par la philosophie et la littérature. »

Après la guerre, ils se marièrent et s'installèrent dans une petite ville de la Gironde.

Son amour pour François, qu'elle admirait en le chérissant, son allégresse de jeune épouse, puis de mère; la maison et le parc à orner, selon ses désirs; toute cette création quotidienne lui avait permis de ne pas subir la mélancolie de l'air et de l'eau. Elle s'était créé des relations, mais point d'amies. « Elle n'avait jamais eu que le cœur de son mari pour se reposer. »

François aussi aimait profondément Madeleine, mais à cause de sa pauvreté, ce n'était que par un travail assidu qu'il avait pu se mettre à son niveau. « Il avait pris la vie à bras le corps, loyalement, sans ruser, Madeleine avec lui dans chacune des batailles qu'il fallait quotidiennement mener pour l'existence. « L'amour,

« lorsqu'il s'est ouvertement déclaré pour nous, disait-il, « c'est notre allié, du moins on le croit. On s'épaule sur « lui. Il dort sur notre cœur. Avec lui, par lui, pour lui « surtout, on plie son existence à un certain rythme. « On bâtit sa vie selon certaines lois. Des gens comme « toi, dit-il à son ami, comme moi, ça se donne une fois « pour toutes, et on n'y revient plus. On croit cela pendant quelques années; on caresse avec une certaine « fierté cette chimère. Un jour, l'orage ou le démon de « midi se lève, comme une grande flamme, et tout est « ravagé. »

C'est qu'un jour, au milieu de son travail qui ne lui laisse aucun répit, de ses malades qui le tiennent éloigné de sa maison le long de la journée, François a compris qu'il était trompé. Madeleine aimait son ami, son plus proche voisin, un jeune homme, fils de constructeur de navire, qui avait navigué et vu du pays. « Il était revenu avec un teint trop mat et une langueur qui plaît aux femmes. »

Que va-t-il advenir?

François veut conserver l'*armature* de sa maison et, par dessus tout, intacte, la trame qui unit la vie de Madeleine à la sienne. Il réussira à écarter cet amant, l'obligeant à partir pour un lointain voyage...

Les amants devaient se retrouver pour quelques jours de bonheur suivis d'une séparation définitive.

Le secret d'une telle intrigue chez une jeune femme, qui semblait vouée à une vie conjugale très simple et très harmonieuse, le voici :

« Un flirt? Non. Plus que cela. Faut-il vous dire que ce danseur a joué dans ma vie un rôle considérable..., qu'il a créé en moi un être second qui mène à côté de la femme que François aime, de la Madeleine que vous connaissez, une existence secrète et profonde, si pro-

fonde... Pourquoi ce fut-il lui plutôt qu'un autre? Je n'en sais rien. Nous ne choisissons pas nos amours, ou si peu, à l'heure où le désir bondit en nous et nous entraîne. Tout ce que le hasard nous apporte est bon. Cet homme s'est trouvé là, à portée de ma faim. Il l'a attisée, apaisée et excitée tour à tour; il m'a rendu folle de joie et puis, après, malheureuse, quand il est parti, brusquement, sans un mot. Il y a deux ans de cela. Et maintenant, nous nous sommes revus, hier, pour la dernière fois... Il ne m'aime plus... Et puis, il est marié. Il part ce soir... »

« — Et votre mari ?

« — Mais oui, je l'aime! Vous ne comprenez pas? François, c'est une chose; Hubert, c'est une autre chose; elles sont contradictoires et me sont cependant toutes deux nécessaires.

« Si vous saviez comme c'est bon de me dire : là, dans ses yeux, dans son cœur, repose une Madeleine paisible, heureuse, qu'il met au-dessus de toutes les femmes. Etre aimée de François, c'est une grande chance. Sans elle, jusqu'où ne serai-je point tombée?

« Et puis, ce n'est pas absolument de ma faute, ni absolument de la faute de François, mais la faute de la vie, dont la marche est incohérente. N'ai-je pas aimé François totalement, d'un sentiment que je croyais immuable et éternel? Le mariage? On part en ne faisant qu'un, et puis, un jour, on se trouve deux : un homme, toutes ses forces déployées vers la science ou la politique, vers l'argent ou le travail; à côté, une femme dont toutes les forces ne sont tendues que vers l'amour seul. Les âmes se sont insensiblement désenlacées et tournées chacune vers sa fin.

« Pourquoi en aurai-je voulu à François de se bâtir à côté de la mienne, une vie d'études, de science, de travail, qui comble sa belle intelligence? Mais pourquoi me serais-je reprochée, à moi, cette ivresse qui me soule-

vait vers d'autres joies, ces plaisirs que j'appelais sans cesse avec Hubert, qui accouraient, heureux, légers, et que François n'aurait jamais pu me donner? »

« — Madeleine, si vous aviez dit à François vos inquiétudes, si vous aviez chaque jour resserré ces liens que les nécessités de sa profession dénouaient malgré lui-même? La naissance de l'amour est spontanée, mais le point de sa magnificence atteint, il demande à être jalousement gardé, veillé, protégé... »

« — Un amour partagé est-il vraiment l'amour ? L'amour est une brûlure, un anéantissement, un mirage peut-être... Avec François, le mirage ne jouait plus. J'avais le sentiment qu'il n'exigeait pas de moi ce que lui-même ne me donnait plus et que, par conséquent, je ne lui dérobais rien et que je n'avais plus qu'un devoir envers lui : ne pas troubler sa paix, son travail, sa confiance.

« C'est pour nous toutes la même histoire : on se donne d'abord avec une faim d'absolu qu'on ne soupçonne même pas, et c'est le néant! Il n'y a que les enfants qui rendent supportable un pareil désert. Mais quand ils manquent?.. Oui, j'entends bien, il reste les paroles tendres, les soins affectueux, les caresses. Des gestes qui deviennent mécaniques et où le cœur n'a pas suffisamment sa part. Chaque nouvelle journée nous rejette vers un peu plus de solitude. Un matin, celui qui sommeille, confiant et chaud contre soi, on le regarde sous la lunette neuve ; on voit un peu de crâne qui brille entre les cheveux en broussaille, les rides en éventail au coin de l'œil, les lèvres plus épaisses, et l'on prend en pitié le compagnon de sa vie, soi-même.

« Il n'y a plus alors qu'une alternative : subir son ennui ou s'en évader. Il en est qui subissent. Il en est d'autres qui fuient. L'amour qu'on ne trouve pas chez soi, on le cherche ailleurs. Et rien n'est plus facile, même

en petite ville, quand on a une terrasse qui donne sur un jardin qui s'ouvre sur un chemin de hallage, ou mieux encore, quand la petite ville est à proximité d'une grande!

« Et puis, soyons sincères : le premier pas franchi, une étrange curiosité nous excite qui n'a plus rien à faire avec le souci de l'amour, celle de connaître tous ces paradis secrets où les garçons furent libres de jouer et qui nous étaient interdits dans notre jeunesse. Et puis, et puis... Ah! tenez, le plaisir, plus encore que l'amour est une piperie!

« Ai-je souffert? Je ne le crois pas. Ai-je été heureuse? Je ne le crois pas davantage. Le bonheur ne vient pas de la libération de nos désirs. Quand on est entré dans les cercles infernaux où il est dit que l'on s'amuse, on se dénude et on dénude toute chose : les mots, les corps, les âmes. On enlève à l'amour son mystère, sa poésie, et, du coup, on le tue. Est-ce qu'on en souffre? Ne plus aimer. Comprenez-vous? C'est la chose la plus apaisante qui soit. C'est aussi la plus effrayante.

« J'en veux à François dans le secret de mon cœur de ne point se montrer jaloux, de n'avoir pas soupçonné en moi le grouillement de vipères qui me ronge, et je lui sais gré, à la même minute, de cet aveuglement. Il me voit toujours telle que j'étais autrefois ; il ignore mes sentiments mauvais, mes bassesses. Je ne puis me rapprocher de lui et me pencher sur son épaule sans que je me méprise. Quand il me regarde, je retrouve dans ses yeux mon image à vingt ans. Si vous saviez quel bienfait j'éprouve! Car je l'aime encore; je l'aime, non plus avec cette fougue sensuelle qui faisait jadis nos délices, mais avec de la tendresse, de la jalousie, une immense confiance. Je veux que rien ne se rompe entre nous. Tenez, aux minutes d'ivresse avec l'autre, que de fois, j'ai délicieusement tremblé à la pensée que François pourrait savoir. Il est trop droit dans ses jugements,

trop sévère dans sa vie pour pouvoir comprendre et pardonner... Alors, il ne faut pas qu'il sache, qu'il soupçonne ce qui s'est passé. Au fait, est-ce si grave que je le crois? »

Et lui, le mari, qui a tout su, et qui a cru sauver l'amour de sa femme, une fois pour toutes, en éloignant le rival, que dit-il?

« Dix ans de vie commune et de bonheur qui allaient être anéantis et que j'ai sauvés! Pourquoi? Parce que j'ai su me taire et préserver dans le cœur de Madeleine la confiance. La confiance, tu entends? Elle a été entre nous la racine qui, toutes feuilles et fleurs détruites, a pu donner des rejetons. Tout s'est tassé, tout s'est apaisé, tout a repris son équilibre. Et Madeleine ne sait pas, ne saura jamais que je sais. Voilà l'essentiel. »

C'est l'éternel *jeu d'amour*.

*
* *

Ici encore, malgré la folie de ses désirs qui l'entraînent vers l'aventure, une épouse reste près de l'époux.

Pitié? Faiblesse?..

Peut-être aussi et surtout, est-ce, comme LÉON DAUDET l'a soutenu dans *Les deux étreintes*, la possibilité d'aimer plusieurs êtres à la fois?

François supporte parce qu'il aime. Il lutte, mais en secret, et il croit finalement avoir ramené son épouse à la fidélité, au moment où il est le plus trompé.

Suffit-il donc de fermer les yeux sur la réalité du moment pour croire avoir retrouvé le bonheur d'hier? Fragile lien que celui qui relie ces couples, alors qu'ils n'en sont déjà plus.

CHAPITRE VII

LE MARIAGE ET LA SEXUALITE

L'ancien couple, peut-être à cause de sa religiosité, avait peu tenu compte du plaisir charnel dans les relations de l'homme et de la femme, en particulier dans le mariage. Il l'avait même considéré avec mépris.

Si nous en croyons le roman contemporain, il s'agirait à notre époque d'une réhabilitation de ce plaisir. Il devient la fin première du mariage, après avoir été relégué pendant longtemps à un rang inférieur et admis comme un plaisir bas, recherché des âmes vulgaires. « C'est toujours l'éternel hymne à la chair qui désire »(1). Jacques FISCHER déclare encore que l'amour est devenu chez l'homme, par la suite d'influences fatales, un acte évadé de l'instinct et présentant de telles traces d'individualisme qu'il confine à la folie.

*
* *

Destins de François MAURIAC nous montre comment une femme rangée et paisible peut tout à coup avoir la révélation de cette vie si opposée de la sienne: celle de la passion, du plaisir charnel.

C'est Elisabeth Gornac qui vit seule dans la grande ferme familiale, avec son beau-père de quatre-vingts ans, Jean Gornac.

Elisabeth Gornac est une dame de la campagne.

« Une dame de la campagne se cloître dans son intérieur, ne quitte guère son parloir ou l'une de ses cui-

(1) Jacques FISCHER, *L'amour et la morale*.

sines. Elle ne sort jamais sans son chapeau, et, même dans son jardin, ne se hasarde que gantée. » La promenade à pied lui fait horreur ; son embonpoint est celui d'une personne qui ne va jamais qu'en voiture. « La blancheur de ses longues joues tombantes ne s'obtient que dans les rez-de-chaussée ténébreux... Elle était admirable pour l'administration et la comptabilité... C'était une femme raisonnable, dévouée à son mari et qui connaissait son devoir : après un an de mariage, Prudent (ainsi se nommait son époux) ne buvait plus que ses quatre apéritifs par jour comme tout le monde ; il se baignait quelquefois, se rasait tous les matins. »

Son amour de la terre était infini. Elle répétait à son mari : « Je me demande comment tu ne t'ennuies pas ; je ne sais pas ce que je deviendrais au *Bos* si je n'avais pas les propriétés. » Prudent n'osait répondre : « Tu me suffis... » Ces sortes de gentilleses n'avaient pas cours chez les Gornac. Prudent aimait ses terres parce que, sans elles, il n'eût pas épousé Elisabeth, mais il en était jaloux. « Il souffrait de ce que, la nuit, alors qu'une profonde émotion lui défendait toute parole, soudain, dans l'ombre nuptiale, s'élevait la voix d'Elisabeth : « Fais-moi penser, demain matin, à te demander ta signature pour le bail Lalanne. »

Et ce mari, elle l'avait laissé mourir, sans en ressentir de chagrin.

« Elle et son beau-père, une seule religion les unissait : les pins, la vigne, la terre enfin. Ils communiaient dans le même amour. Si on leur avait ouvert le cœur, on y eut trouvé incrit les noms de toutes les fermes, de toutes les métairies dont la possession les tenait en joie, les fortifiait aux jours de traverse et de deuil, empêchait qu'aucun drame atteignît en eux le goût de la vie. « Cela qui ne nous suit pas dans la mort, c'est entendu, « Monsieur le Curé, répétait-elle, mais qui dure après « nous tout de même ! »

Le *retour d'âge* était venu. « A l'approche de la vieillesse, Elisabeth ressentait l'appel de la vie. » — « Aujourd'hui, pour la première fois, elle comprend ce que signifie : tout quitter; elle éprouve que ce qui brûle là-bas (la forêt de pins), quoi qu'il advienne, doit lui être arraché, qu'elle ne possède rien, qu'elle est déjà nue sur cette terre insensible. »

« — Mais, quoi ! Ce garçon et cette jeune fille qui, tout près d'elle, se cachent, seront séparés, un jour, eux aussi?.. Non, ce n'est pas la même chose!.. »

« Elle ne saurait exprimer ce qu'elle éprouve ; elle ne le voit pas très clairement. Pour éphémère que soit tout amour, elle pressent qu'il est une évasion hors du temps et, sans doute, il faudra rentrer tôt ou tard dans la géole commune, mais il reste de pouvoir se dire : « Au moins, je me suis évadé; au moins, une fois, j'ai vécu « indifférent à la mort et à la vie, à la richesse et à la « pauvreté, au mal et au bien, à la gloire et aux ténés-
« bres, suspendue à un souffle, et c'était un visage qui, « paraissant et disparaissant, faisait le jour et la nuit « sur ma vie. Une fois, cela seul a mesuré pour moi la « durée : le battement régulier du sang, lorsque je me « reposais sur une épaule et que mon oreille se trouvait « tout contre le cou. »

Bien que toutes ces pensées demeurassent confuses dans son esprit, Elisabeth Gornac ressentait une forte indifférence à tout ce qui lui avait été jusqu'à ce jour l'unique nécessaire.

Celui qu'elle avait voulu pour mari, ç'avait été un homme *fait*, mûri par la vie, sérieux, sur lequel elle pût s'appuyer. Par habitude, elle répétait alors ce qu'elle avait toujours entendu dire dans sa famille. Toutes les filles, par principe, y méprisaient la jeunesse de l'homme, n'aspiraient qu'à la couche d'un *monsieur*,

de quelqu'un d'établi, dont la corpulence et la calvitie ont une certaine importance.

« Ainsi, les yeux dessillés, à 48 ans, elle découvrait sa solitude, et, somnambule, se réveillait au bord d'un toit, au bord d'un gouffre. Aucun autre garde-fou qu'un corps bien-aimé ; il nous garde, il nous défend, nous protège contre les hommes, contre la nuit, contre l'inconnu. Que le courage doit être facile à deux êtres unis dans la chair ! »

« Les fiançailles ! Mes fiançailles !.. »

« Elle regarda ce salon où deux ou trois fois elle était venue de Beautiran pour passer deux heures avec son fiancé. Et chaque fois, ses parents l'avaient ramenée le soir, car il n'est pas convenable que des fiancés dorment sous le même toit. »

« Une heure avec Prudent sur ce canapé!.. »

« La porte demeurait ouverte, et, dans la pièce voisine, se tenait aux écoutes M^{me} Lavignasse qui, parfois, toussait et criait : « Je ne vous entends plus ! »

« Ils ne s'embrassaient pourtant pas, mais simplement ne trouvaient plus rien à se dire. »

« Elisabeth leva les épaules, fut secouée par un rire étrange.

« Elle avait toujours été bien gardée depuis sa toute petite enfance. Une jeune fille ne doit jamais rester seule. Son institutrice montait la garde devant la porte des cabinets pour qu'elle ne s'y attardât pas. »

Et c'est elle, Elisabeth Gornac, qui donnera un jour ces conseils :

« Vous le connaissez, lui, n'est-ce pas ? Vous l'aimez comme il est, tel qu'il est. Pourquoi isoler tel défaut, telle tendance mauvaise?.. Nous ne devons rien renier de l'être qui nous a pris le cœur... Estimer l'être qu'on aime?.. Vous le connaissez, puisque vous l'aimez... »

Mais Elisabeth Gornac ne tiendra pas longtemps un tel langage, et elle retournera à ce qui fut sa vie, si bien tracée une fois pour toutes, et dont un instant, elle couvrit le péril de s'écarter.

*
* *

Ces traits de la vie d'Elisabeth Gornac, d'Elisabeth jeune fille, fiancée, puis femme, nous semblent presque incroyables, tellement ils sont déjà loin de nous. Et pourtant, ils furent, — et ils sont encore parfois, — une réalité.

C'est qu'Elisabeth Gornac *appartenait* à une famille; qu'à son tour, elle devait en fonder une et, pour cela, s'y préparer afin d'arriver au mariage dans un état de pureté absolue, devenir à son tour une femme consciencieuse et ordonnée, une bonne ménagère et rien de plus. Qu'importait sa vie? Seule comptait celle de sa famille, de son nom, du patrimoine.

A un détour de son existence, Elisabeth a faillit prendre conscience de sa personnalité, de sa vie propre, indépendante, ayant sa fin en soi. Elle a eu le pressentiment de l'amour, de la joie de la chair. Un instant., puis elle est rentrée dans « la geôle commune ».

Y a-t-il encore des couples qui vivent sans connaître ces plaisirs? Sont-ils deux sans tirer de cette union toutes les joies qu'elle peut donner?

Deux êtres comme Prudent et Elisabeth, peuvent vivre côte à côte, avoir des rapports normaux, sans soupçonner ce qu'est cette vie des sens. Que l'un ou l'autre acquière cette connaissance et en fasse profiter son conjoint, c'est pour eux la révélation profonde de la fin propre de leurs rapports, mais il ne l'acquiert qu'en le trompant, ce qui peut être la catastrophe.

Amour, terre inconnue, de Martin MAURICE, nous montre ce danger.

Il s'agit, là, d'un couple assez moderne, puisque le roman permet de situer la date du mariage du couple Andrée-Michel à juin 1919.

Au jour de son mariage, Andrée était pure dans son esprit et dans sa chair. « Nul n'avait éveillé en elle la grimace précoce de la volupté. Mais ce calme de la santé n'était pas l'ignorance. Elle avait les yeux ouverts. N'ayant pas des curiosités de pensionnaire, elle prêta sur le moment à la cérémonie charnelle, moins d'attention qu'à tout le reste de son poème. La nuit des noces l'enorgueillit, ne lui fit ni bien, ni mal. Elle ne s'était pas flattée d'en perdre la raison. Elle fut enchantée de son endurance. Elle exerça avec zèle et dans la fierté d'être devenue une femme, la fonction capitale qui préparait la famille et qui donnait à l'amour comme le pain et les meubles, une forme tangible. Le lit n'était rien d'autre que l'emblème de l'intimité conjugale, et le plaisir qu'il lui présentait était uniquement la joie idéale d'un rite sacré où l'on recherche non ce qu'il peut offrir d'agrément sensuel, mais une délectation de l'âme, heureuse d'accomplir l'acte qui l'unit à son dieu. Hors de ce sens figuré, — celui d'un cadeau, d'un bouquet, — elle n'attribuait à l'œuvre de la chair, aucune existence propre. Substantiellement, faire l'amour avec Michel était la même chose que se promener avec Michel, dormir auprès de Michel, enfin être sa femme. Aussi ne s'étonnait-elle pas que Michel parût apporter à leur vie intime le même état d'esprit.

« Dans leur période d'activité amoureuse, il y avait eu d'abord quelques essais d'imprévu, un certain désordre, mais le rite reçut assez vite une physionomie qui semblait n'avoir plus aucun motif de varier. Acte nocturne, scellant la journée révolue, soit après une soirée au dehors et la douceur du retour, soit au terme des heures de lecture, de causerie sous la lampe. De

toute manière, la célébration se plaçait toujours au seuil du repos comme le porche s'ouvre sous le silence de l'église. Et, en effet, à peine avait-on achevé que Michel souhaitait la bonne nuit à sa femme et s'enfonçait dans un sommeil, au souffle égal, respirant la bouche close. Andrée n'avait donc plus qu'à s'endormir. »

« Andrée devait un jour sourire au souvenir de la jeune épousée qui reposait, bienheureuse, si totalement insensible au côté de son mari. Elle n'aurait su dire quelle nuit l'avait quittée cette léthargie de fillette chaste. Mais l'hébétude de la chrysalide avait pris fin. Le temps était venu où l'acte d'amour, naguère aussi neutre que la gymnastique suédoise, se faisait considérer en lui-même. Il laissait après lui un état physique nouveau, différent de la placidité qui précédait la fête et qui, jusqu'alors, l'avait également suivie. Cet état se révélait, de soir en soir, non peut-être douloureux, mais agité, angoissé même, retardait et troublait le sommeil, comme si, à force de gratter sans penser à rien, le sable d'un désert, un voyageur distrait eût fait affleurer le point d'eau. »

« Ses matins toujours frais, même lorsqu'elle avait mal dormi, dissipaient le malaise. Mais comme elle ne pouvait cependant l'effacer de sa mémoire, elle se surprit, après le dîner, quand il était probable que Michel l'aborderait, à éprouver, au milieu de sa tendresse, une obscure appréhension. Ce réflexe la choquait beaucoup. Elle se refusait de s'y abandonner. Elle venait embrasser Michel. Même à l'instant mystérieux, elle ne constatait aucune antipathie pour cette peau glabre, un peu rêche, saine comme un bain froid, pour ces muscles où s'affirmait l'être à la force étonnante, l'homme. Mais, au fond de l'urne, se retrouvait l'amère inquiétude.

« Par une confusion fréquente dans les imaginations

pures, elle répugnait à scruter le mécanisme physique de l'amour. Seulement, il se produisait en elle ce qui arrive aux premières atteintes d'une maladie, quand des notions lointaines, tombées au rebut de la mémoire, surgissent, chargées d'une signification nouvelle. Des propos épars sur la réaction des femmes à la volupté se rassemblaient dans son esprit. Était-ce l'amour ce déclie de l'homme? Comment croire que l'art, la littérature, ne fussent qu'une immense allusion à un phénomène aussi imparfait, vous laissant avec un corps malheureux.

« Lorsqu'elle y eut appliqué sa réflexion, ses idées s'éclaircirent facilement. Les gestes qu'elle répétait depuis an avec une docilité sportive, avaient éveillé en elle des puissances jusqu'alors engourdies, mais il ne leur était donné qu'une activité initiale, confinée aux velléités douloureuses des ébauches qui ne se réalisent pas. L'amour était un cycle complet, un aller-retour partant du repos pour y revenir. Elle n'était pas sûre d'accomplir même la première partie du trajet, bien loin d'achever la deuxième, celle, sans doute, où se rencontraient ces fameux plaisirs auxquels elle accordait maintenant une réalité assez fantastique. Quand elle était seule, nue, devant la glace ou à son bain, elle observait son corps d'un regard nouveau, comprenant que tant d'élans, de sous-entendus frénétiques, ne pouvaient procéder d'expériences aussi sommaires que les siennes. Elle vit qu'elle ignorait la sensation amoureuse et n'avait reçu aucun plaisir de son mari. »

« Quel laconisme que celui de Michel! Avec quelle rigueur il isolait cet acte, non seulement par la date (mardi et vendredi), mais par le ton! Quand Michel réitérait, elle éprouvait qu'un succès n'est pas l'addition de deux échecs. »

Allait-elle avouer à son mari qu'il ne lui procurait aucun plaisir?

« — Je vais attirer son attention sur ma froideur. »

« Elle se demanda si les femmes qui lui étaient les plus proches, sa grand'mère, sa mère, ses tantes, la mère et les tantes de Michel, avaient connu le même trouble qu'elle ou éprouvé de vrais plaisirs. Pour toutes, cette question sacrilège demeurerait inconcevable, tellement en était éloignée l'image qu'elles offraient d'elles-mêmes à ceux qui les entouraient. Pour ces femmes, la chair, c'était la maternité. Elles en parlaient avec une sainte audace, le ventre devenant un objet honnête, aussitôt qu'il portait la vie. L'une disait :

« — Honorine a encore eu des couches pénibles. L'enfant était énorme.

« Les autres écoutaient, s'informaient de la présentation, tremblaient pour le périnée. Vingt fois, Andrée avait entendu ces dialogues. Mais la volupté, non, pas un mot. Ou plutôt la reléguait-on dans ces formules que sa candeur avait trouvées claires, que son expérience rendait ambiguës :

« — Ces Messieurs ont le plaisir. Nous avons les grossesses. »

« L'état de la femme mariée comportait une zone de résignation voilée, sur laquelle s'échangeaient des maximes à double sens. »

« Lasse de l'insuccès, fatiguée du doute, Andrée accepta de rester entre les bras de Michel un instrument inerte. Elle abdiqua, non plus avec maussaderie, mais en faisant de son abdication une humble marque d'amour. »

« Ainsi, elle entra dans la troisième année du mariage. Son courage eut raison de ses misères et l'amour l'aïda à ignorer les caresses. La démission libre, l'abandon d'elle-même pour le bien de celui qu'elle aimait, lui rendirent, avec la joie du cœur, cette santé qui est le silence des organes. Pendant l'étreinte même, elle

s'entraîna à effacer en elle jusqu'à l'ombre de la volupté absente, en tenant son attention ferme sur un autre objet. Il s'en rencontra un assez prestigieux pour l'enlever, deux années durant, au sentiment de cette triste minute, l'espoir que c'était peut-être cette fois-là qu'elle serait enceinte. Ce violent désir avait pris la place de l'autre désir qui, sous les mauvais traitements, s'était replié et atrophié.

« Mais quand elle fut mariée depuis quatre ans, cet espoir aussi commença à défaillir. Alors elle se fit plus modeste. Pendant le sacrifice, elle s'absorbait dans une occupation désintéressée, se récitait la liste des Capétiens directs ou le sonnet d'Arvers. De mois en mois, elle parvint à l'accoutumance fataliste de tant de femmes simples et fidèles. Elle considéra les actes qui, dérisoirement, simulaient l'amour avec le même état d'esprit bon enfant que toute autre corvée du ménage. Leur régularité invariable, leur rapidité favorisaient son détachement. C'était désormais sans même s'y obliger qu'elle profitait de cet instant où elle n'avait rien à faire, pour décider un achat dans les soldes, ou arrêter le menu du déjeuner. Elle avait découragé jusqu'à l'insomnie et s'endormait tout de suite auprès de Michel, en songeant que le lendemain il ne la toucherait pas. »

Six ans de mariage... Toujours pas d'enfant... Falloit-il envisager un deuxième renoncement?..

Un jour, il lui amena Roland., et, après une vaine lutte contre elle-même, Andrée finit par s'abandonner à cet ami de son mari. « Son état d'esprit de femme dés sexuée qui tient la chair pour rien, rejoignait celui de la sainte se livrant au batelier. » Aucune aversion, aucun désir. Cette nuit allait, cependant, être pour elle la sortie du tombeau!..

« La créature qu'elle avait été avant cette nuit fatidique où elle était devenue majeure, lui semblait une

amie de pension demeurée fille. Elle comprenait l'immensité de la folie qui tant de fois l'avait choquée dans la conduite des amoureuses. Elle se disait que, pour s'être livrée si vite, malgré tout ce qui eût dû la retenir, il fallait qu'elle eût vécu jusqu'alors au-dessous de sa force. »

Mais Roland ne sera que l'initiateur. Un soir, elle reviendra à ce mari qu'elle n'a cessé d'aimer. Elle essaiera de lui apprendre le secret des voluptés que lui a fait connaître Roland.

Michel, repoussé, un soir, par elle, n'avait osé reprendre leur commerce charnel.

« Dans le lit nuptial, il l'avait désirée comme il eût désiré toute compagne fraîche et alors qu'il eût préféré l'être moral, intellectuel, humain qu'était Andrée à toutes les autres femmes, il ne ressentait pas pour son corps, ayant d'ailleurs trop à faire de se démêler avec l'essentiel, une préférence correspondante. Elle ne participait pas à la saturnale et, volontairement, il l'en eût maintenue à l'écart. Mais depuis que la nudité de l'épouse était à la fois présente et inaccessible, elle avait acquis une force imprévue de suggestion. » D'ailleurs, entre temps, lui-même avait tenté plusieurs expériences.

Lorsque Michel découvrit en Andrée cette femme qui ne ressemblait en rien à celle qu'il avait connue lors de la première nuit de noces, « il eut sur l'instant le cri intérieur qu'inspire un document humain : « On n'invente pas ça ! » Il comprit : « Andrée avait eu un « amant. Andrée avait des sens. Aussi avait-elle été faiblée devant le séducteur qui était venu lui enseigner « les caresses. Andrée aimait la volupté. » Cette métamorphose changeait la signification de toute leur existence et rejetait dans la brume les drames mêmes qui en dérivaienent, l'énormité d'une Langelier adultère, la trahison d'un ami comme Roland.

« Il se demanda ce que pouvait être cette Andrée sensuelle. Il l'imagina, assiégée des mêmes hantises que lui, brûlée par les visions, dévorée par la concupiscence. Il voyait, en regard de cette amoureuse sur le gril, l'époux respectueux, timide par dignité morale, qu'il avait été si longtemps. Peut-être avait-elle ri de ses scrupules, du silice que dans sa pitié envers la petite sainte, le naïf s'était infligé. Les mouvements d'impatience qu'il avait remarqués parfois sur elle et interprétés comme des révoltes de la pudeur, n'étaient que des tics d'affamée, déçue par la maigre pitance. Mais comme la gourmande n'entendait pas se sustenter jusqu'à la vieillesse avec des idées morales, elle avait fait choix d'un beau garçon, un de ces célibataires honnis qui, sous un vernis d'honnêtes gens, sont toujours en chasse, à flairer le bien d'autrui. »

Il y avait de sa faute. Michel devait pardonner. D'ailleurs, sa femme lui offrait maintenant ce qu'il n'eût jamais osé espérer d'elle, et il comprenait que, désormais, il lui suffirait, que, par conséquent, il fallait abolir le passé. Tous deux, enfin, avaient trouvé le chemin de leur bonheur.

*
* *

Cette importance de la vie sexuelle dans le mariage, qui le légitime et l'explique, Jules ROMAINS la met également en relief dans son roman *Le Dieu des Corps*.

C'est le mariage classique. Lui, a mené sa vie de garçon. Elle, arrive au mariage vierge, pure, ne connaissant rien de la vie des sens.

La rencontre? Les circonstances des fiançailles? Banales. Séduit par sa jeunesse et sa délicate beauté, à une heure où il souffrait de la solitude, il découvre en cette jeune fille, à mesure qu'il la connaît mieux, mille séduc-

tions. « Mon amour pour elle n'avait certainement pas cessé de se développer, de gagner en profondeur. Je me rendais compte qu'il était à deux doigts d'une passion véritable et qu'il en aurait pris l'intensité brusquement si, au lieu d'être ma fiancée et ma fiancée admise (Osons l'écrire : procurée), elle (Lucienne), eut été ma maîtresse ou en passe de le devenir. Mais les perspectives du mariage, la réserve même que je tenais à garder tout le temps des fiançailles (Je ne voulais pas tricher avec les conventions où j'entrais) sans me refroidir, m'empêchaient de m'exaspérer.

« Puis, je n'étais plus un adolescent, ni un cœur frais. J'étais capable de savourer un sentiment, même de m'abandonner à lui pour agir sans perdre sérieusement ma lucidité. Je ne pouvais pas oublier que cette aventure était très loin des prévisions que j'avais pu faire sur moi-même. Ma bonne humeur, mon goût du risque ne me laissaient pas trop penser aux difficultés matérielles qui m'attendaient. Je les apercevais du coin de l'œil. Mais j'étais beaucoup plus sensible à la manière dont ma jeunesse tournait court. L'absurde expression *faire une fin* me harcelait comme une mouche. Malgré moi, un rapprochement s'établissait entre l'espèce de défaillance qui m'avait conduit, jadis, d'études ambitieuses à un métier modeste, et la facilité que je venais de montrer dans un cas non moins grave. J'y trouvais la matière d'un jugement général sur ma propre nature et sur le style de ma destinée. Ce jugement manquait d'orgueil.

« Il est vrai que c'est en l'absence de Lucienne que ces idées me hantaient. Dès que je la voyais, j'avais soudain l'impression d'avoir fait dans mes réflexions solitaires, quelque énorme, quelque insaisissable faute de calcul. En sa présence, tous les rapports de valeur étaient changés, et, même, si ma liberté de décision m'avait été

rendue, j'aurais dit encore : « Qu'elle soit ma femme. »

Il est heureux de la trouver intelligente et raisonnable. Mais est-elle sensuelle ? Telle était la crainte qui le hantait.

« Une épouse froide peut accommoder le monsieur qui s'est marié sans amour, pour l'argent qu'on lui apporte ; ou pour la demi-douzaine d'enfants qu'il se promet de faire, sous réserve de chercher ailleurs des joies moins civiques ; ou encore, le monsieur fatigué qui en est arrivé à la période de la conversation. Moi, je me mariais jeune, sans calcul d'intérêt ni de devoir, avec l'intention de jouer franchement le jeu. N'ayant pas eu la vocation du mariage, je n'en étais que peu disposé à tirer de cet état le modeste rendement de bonheur qu'il comporte. Et quand j'oubliais mon propre cas, pour essayer de définir en général les vertus de la bonne épouse, je finissais toujours par tomber sur ces trois-ci : « gaie, « fidèle, sensuelle » (Intelligente, oui ; mais c'est déjà du luxe). Parfois, même, de ces trois vertus cardinales, c'est la dernière qui me paraissait compter le plus. »

Jules ROMAINS note avec bonheur cette importance de la vie sexuelle en mariage :

« Entre les vieilles filles, durement frappées de déformation professionnelle, les douairières argentées et branlantes et quelques laiderons pustuleux, il arrive que l'on voit s'agenouiller une femme jeune, jolie, bien vivante, dont la piété n'est ni démonstrative, ni suspecte, et qui use simplement du lieu où elle est pour un besoin de son esprit. Ces jeunes femmes, je les ai parfois imaginées dans le lit conjugal. Je veux bien croire que certaines y révèlent, sans transition et comme machinalement, un robuste appétit de jouissance charnelle ; qu'elles profitent avec entrain du moment qui s'offre et de l'homme permis ; que d'autres, au contraire, pensent à cette pénombre et à ces prières, s'en excitent, veulent prendre

leur revanche sur la pureté et les cierges, et pour être sûres que l'acte conjugal devienne un péché, l'enrichissent de tout ce qu'elles peuvent imaginer de fantaisie et d'ostentation lubriques; que, d'autres, mal secondées dans cette recherche par leur mari (débile, ou déconcerté, ou d'une piété plus courte), ou persuadées que le péché des époux reste incurablement vénial et nourrit mal une confession, vont demander à un amant de la luxure à plus haut titre; que, tout à l'opposé, d'autres s'allongent, en soupirant, comme sur une table d'opération, détournent leur pensée des tristes devoirs d'état dont leur corps d'épouse va être l'instrument mortifié, et témoignent si bien leur résignation aux volontés incompréhensibles de Dieu, que leur mari court promptement rejoindre les modistes et dactylographes, et qu'elles-mêmes se préparent pour la cinquantaine une aigre folie d'appartement. Mais je me les représente encore bien mieux, — les plus jolies d'entre elles et les plus fines, — n'apportant au lit conjugal, quand elles aiment leur mari, que gentillesse et que complaisance, mais étonnées malgré elles du prix que ces mouvements semblent avoir pour l'homme, le considérant avec indulgence, et une trace de pitié, dans les transports où le met son désir, faisant tout leur possible pour ne pas laisser voir que l'homme, qu'elles admirent tant par ailleurs, prend ainsi à leurs yeux quelque chose d'enfantin et de bestial. Et tout le reste de leur attitude cherche à lui faire comprendre qu'on ne l'en estime pas moins pour cela, et qu'on est même attendrie par l'hommage de sa sensualité, mais qu'on lui est bien reconnaissant de vous chérir aussi pour d'autres raisons. »

Il est naturellement hanté par l'idée de la nuit de noces: « Les anges de la nuit de noces ont toujours des têtes de garçons d'honneur. » De ce premier contact avec la vierge, que de conflits pour plus tard peuvent, en effet, prendre naissance!..

« Vivre avec quelqu'un, ce n'est pas déjà pas une petite affaire. Ça suppose des dizaines et des dizaines de réactions nouvelles. Et si c'est à cinq heures de l'après-midi qu'on a commencé de vivre avec quelqu'un, c'est peut-être aller un peu vite que d'en arriver, dès dix heures du soir, à la promiscuité physique qu'impose un lit. »

« ...Quoi qu'elle sût ou qu'elle pensât de l'amour physique, elle était trop fine pour ne pas se douter que la fougue soi-disant irrésistible d'un mari, le soir de ses noces, est du même ordre de convenances que la bague de fiançailles ou les bouquets et rend hommage moins encore à la femme choisie qu'aux idées reçues. »

Et elle de lui dire :

« Autrefois, quand il m'arrivait de penser au mariage, je savais bien qu'il y avait un côté physique. Mais cela me semblait plutôt une espèce d'accompagnement du reste, pas un simple détail, bien sûr, mais un aspect entre autres de la nouvelle condition. Et je continue bien à me dire que c'est ça qui doit être l'opinion raisonnable. Mais ce n'est plus ce que je sens. Maintenant, quand j'y pense, quand je me dis ces mots-là : *mariage, mariée, mon mari*, je suis un peu effrayée de la façon dont je sens ces mots-là. Comme s'ils ne voulaient dire que... cela, comme si l'on ne se mariait réellement que pour cela, et que tout le reste ne soit que des prétextes... Puisqu'il n'est pas trop monstrueux d'attacher à cela tant d'importance, de ne plus pouvoir sincèrement admettre qu'il y ait en ce moment rien d'autre qui compte, alors j'ai l'impression que dans ma vie je me suis préparée bien soigneusement à toutes sortes de choses qui n'avaient pas le dixième de cette importance et que j'ai toujours admis qu'on devait d'autant plus se préparer que c'était plus important.. »

Pour une femme, c'est tout, ce premier don de soi; pour celui qui le reçoit, c'est une bagatelle...

« — Ecoute, Pierre. Je crois que j'ai bien trouvé ce que je pense. Je crois que je ne pourrais pas supporter un acte charnel, même avec toi, si j'avais l'impression que je me le permets, que je le tolère de ma part. J'ai besoin de me l'avouer entièrement. Comprends-tu ? L'union de toi avec moi., l'union des corps., ou c'est tellement beau que je ne puis plus penser qu'à ça au monde, ou ce n'est rien, et je ne pourrai pas le supporter. Je ne suis pas une femme qui peut s'amuser de ça. Je ne suis pas légère du tout. Si, quand je t'ai parlé de l'importance que ça prenait pour moi, je t'avais senti railler, dire à part toi : « Pauvre petite ! Quelle mon-
« tagne elle a fait d'une chose si ordinaire ! », je ne sais pas si je ne me serais pas sauvée en pleurant. »

Il *découvre* le corps de son épouse. Elle *découvre* le corps de son époux.

« Je comprenais avec évidence que celle qui venait de m'offrir ses seins n'était pas une femelle lubrique, ni une fille vicieuse, aux nerfs tordus, jusque-là cachée dans Lucienne. C'était Lucienne elle-même, elle, toute fière, intelligente, fine, ma Lucienne habile aux plus hautes pensées, ma camarade de promenade, mon amie des langues causeries, ma musicienne. Et de penser cela, devant ces deux seins tendus., j'étais comme saisi d'une furieuse action de grâces. Je sentais les motifs d'adorer Lucienne par sa chair, de lui tracer mon adoration sur sa chair, se presser si nombreux en moi qu'ils s'écrasaient à l'issue. »

« ...Moi, l'homme, avec mon expérience qui, un jour plus tôt, me serais pris pour une moitié de blasé, quand m'étais-je douté que les *choses charnelles* pouvaient se mettre à ce plan, et sans qu'il fut besoin d'aucun artifice, parce qu'une jeune fille qu'aidaient sa pureté même

et une espèce de génie, venait de les regarder en face et d'en mesurer les profondeurs avec attention? Tout au plus, avais-je eu quelque pressentiment auprès de cette maîtresse... Mais je m'étais aventuré par là avec une mauvaise conscience. Cette religion, je l'entrevois trouble et maudite. Je me sentais glisser dans un monde inférieur au monde connu (infernale au sens premier). L'ivresse que j'y trouvais ne me rassurait pas. J'en attendais toujours ce réveil affreusement lucide que Baudelaire exprime bien.

« Au lieu de cette fièvre sexuelle, pleine au fond d'âcreté et ennemie de moi, ce que Lucienne me communiquait, c'était un enthousiasme que n'inquiétait aucune restriction de l'esprit et qui n'aurait pas craint de se comparer aux états de conscience que nous estimons le plus à cause de leur contenu intellectuel, de leur objet ou de leur origine... Agenouillé devant Lucienne, c'est plus encore cette impression de sublime que la fureur banale du désir qu'il me semblait retrouver. »

Et plus tard :

« ...J'achevais de me persuader qu'on aurait bien mal compris Lucienne en la considérant comme une femme *sensuelle* dans l'acception ordinaire, et que le mari qui l'eût traité comme telle, l'eût infailliblement rejetée au dégoût de l'amour physique. C'était un sujet fréquent de réflexions, d'étonnement aussi. Le spectacle de Lucienne amoureuse attirait l'intelligence. Je puis même dire la réclamait. Un homme ardent et caressant, mais incapable de construire, pour sympathiser avec autrui, un nouveau système de représentations mentales, aurait commis auprès d'elle plus d'une sottise. »

Pierre et Lucienne découvrent ainsi le *Royaume Charnel*, mais jusqu'à quand? La lassitude viendra-t-elle?..



C'est cette compréhension de l'œuvre charnelle dans

le mariage, opération de l'esprit autant que du corps, que le héros d'*Amour Nuptial* de Jacques de LACRETELLE semble n'avoir pu saisir ni imaginer, d'où le désastre de son foyer.

Et pourtant, n'est-ce pas cette plénitude de jouissance des sens que hommes et femmes recherchent aujourd'hui dans l'amour? Nul doute que s'ils la trouvaient dans le mariage, ils n'iraient pas la chercher à travers de multiples et périlleuses aventures. On aime une fois, puis on se lasse. D'autres amours nous sollicitent alors à leur tour. On croit n'avoir encore jamais aimé, aimer pour la première et dernière fois! Car on n'a pas encore abandonné cette vieille idée de l'absolu dans l'amour. Non seulement nous nous leurrans, mais nous voulons être leurrés. Peut-être l'amour charnel, mieux compris dans sa fin et ses moyens, aidera-t-il à mieux se comprendre et, par suite, à mieux s'aimer?..

Cette place prise par la sexualité dans le roman moderne, est tout à fait exceptionnelle. Toutes les tragédies anciennes et modernes, toutes les élégies, tous les romans traitaient l'amour sur le plan moral et ne s'occupaient de la chair que tout au plus pour louer la beauté. BUFFON a bien dit qu'il n'y a de bon que l'amour charnel. CHAMFORT a bien parlé le premier « du contact de deux épidermes », mais ce ne sont que des curiosités littéraires. A notre époque revient le mérite ou la honte, suivant les goûts et opinions d'autrui, d'avoir créé, comme le dit André MALRAUX (1), « un nouveau mythe de la sexualité, de faire de l'érotisme une valeur. »

(1) André MALRAUX, *L'amant de Lady Chatterley*, Préface.

CHAPITRE VIII

L'ADULTERE DANS LA VIE MODERNE

Duo, de COLETTE, ce n'est pas le long chant d'amour de deux amants, mais le dialogue d'un homme et d'une femme qui a trahi la foi jurée, et qui essayent de retrouver la quiétude du passé.

Alice avait appartenu « au hasard et à une famille accablée de filles qui se savaient lourdes, qui se battaient rageusement pour vivre... Une solidarité de jumelles, la tendresse telle que la ressentent sans doute les bêtes nées le même jour, du même ventre, le goût de combattre ensemble, une frénétique envie de ne périr ni de faim, ni de maladie, le partage de tous les biens et de toutes les privations, deux chapeaux pour quatre, les repas succincts que Bizoute baptisais « le régime « d'Hollywood... »

Michel n'aima que la moins jolie de ces quatre filles, « alertes, ingénieuses, pauvres avec élégance, dénuées d'humilité. »

Que fallait-il à Alice ?...

« L'amour; par exemple, le nôtre. Une voiture quand ça me plaît. Le droit de dire crotte à certaines gens. Un vieux costume tailleur, mais une belle chemise dessous. Je bois de l'eau toute l'année, mais il me faut un Frigélux pour la glacer. Enfin, bien des petites choses... C'est ça le nécessaire... »

Une aventure banale avec un nommé Ambrogii allait tout compromettre. Et pourtant, au moment où Lucien en prend connaissance, n'est-ce pas déjà du passé?

« Je t'ai dit que ça n'existait plus. Je peux ajouter que ça a si peu existé!.. »

« ...Si, parce que j'ai couché, une fois dans ma vie, avec un autre que toi, tu dois empoisonner notre existence à nous deux, j'aime mieux m'en aller tout de suite. Oh! là là!.. Oh! assez! Assez! »

« Elle ne pouvait penser à sa faute que comme à une sottise inexcusable et sans importance. Elle se mortifiait moins de sa surprise, de sa maladresse à mentir qu'elle ne cherchait à en conjurer les effets. « Il faut arranger, il faut raccommoder cela... On n'a jamais rien vu de pareil dans notre ménage! Et lui qui va prendre ça au tragique ! lui à qui le tragique va si mal.. »

« ...Alice contempla sa jeunesse passée avec une prudence, un regret pleins de gravité. Courait-elle le risque de la recommencer entre les murs du studio inconmode, chaud, jauni par le soleil et le tabac... »

« C'est trop bête... Une nuit pareille! Gâter une nuit pareille, nous qui somme si capables encore de rester sur le banc, bien couverts, à regarder tourner les étoiles et descendre la lune...

« Elle estima soudain à leur prix l'arrière-raison de l'amour. les heures modestes pendant lesquelles un lien amoureux se repose, immergé profondément, et se retourna pour courir au secours de tout ce qui risquait de périr. »

« Michel est très touché de ce qui lui arrive. « Il ne tenait déraisonnablement qu'à Alice. »

« — Ma petite fille, qu'est-ce que tu as été nous faire là?.. Ça ne te va pas cette gratitude?

« — Qu'est-ce qui tu croyais donc que j'allais faire ? Tout casser, te foutre dehors ? Ameuter le pays ? »

« La nuit, le retour de l'heure qui les avait vus, la veille, heureux par tous les sens, ennorgueillis de rece-

voir et de donner, lui octroyait enfin la férocité qui, tout le jour, l'avait fui, et une curiosité telle qu'il en perdait la délicatesse du palais, le goût de boire. »

Lui aussi, cependant, se sent lâche :

« Tout lui est bon pour se nourrir... Tout lui est bon « pour oublier. Si je me laissais faire... » Il laissa retomber molle sa main qui venait de porter à ses lèvres la première, la meilleure cigarette, et ferma les yeux : « Si « je me laissais faire, soupira-t-il. Ah ! que je pourrais « être encore heureux... »

Mais il lui faut *savoir*.

Combien de fois ont-ils couché ensemble ?

« — Une fois, tu as dit ? Couché une fois ?.. Une seule fois ? »

« Elle faillit mentir, mais elle se souvint à temps d'avoir parlé de trois semaines... »

« — Non, Michel. Il n'est pas question d'un hasard, d'une surprise. Je n'ai pas des sens si capricieux.., ni si exigeants. »

Il eût voulu qu'il ne se fut agi que d'une *coucherie*...

« — Imbécile !.. On croirait que tu ne me connais pas. Une *coucherie* ! Tu as lâché ton grand mot, ta grande peur. Ça me ressemble, hein ! de m'offrir un homme entre deux portes ! »

Et elle songe : « C'est mon bien, c'est à moi cet homme-là ; est-ce que je vais stupidement tout perdre par sa faute et la mienne ?.. »

Alors, elle invente...

« Elle improvisait sans effort, portée par le rythme reposant du mensonge banal. « Ce n'est pas la vérité, « mais c'est tout à côté. »

« Ce garçon, à le connaître davantage, m'est apparu tout différent de ce que je supposais. Oui, figure-toi. Plus.., plus fin, plus occupé autrement qu'on ne croirait, plus... frotté à un tas de choses qui m'ont autrefois

intéressée. Musicien... De sorte que nous avons beaucoup causé. Quoi! »

C'est justement ce qu'il craignait.

« Le pire! Tu ne comprends même pas que le pire, c'est justement cette... cette amitié que tu as donnée à ce type, ces heures où vous causiez ensemble, avant de coucher ensemble. Tu as même prononcé le mot « fiancé », ma parole! Tu as dit que ce type aimait les mêmes choses que toi... »

« Ah! ma pauvre petite... Tu ne comprendras jamais ce que c'est qu'un homme qui aime, ni l'idée qu'un homme se fait de la trahison... tu ne comprendras jamais qu'un homme pardonne. oublie presque une histoire de coucherie, une surprise des sens... Une surprise, une griserie... Un coup de chaleur bien sale... nous savons ce que c'est, nous autres... Qu'il jette la première pierre, s'il en a le courage, celui... »

Elle le regardait, l'écoutait, muette et redevenue féroce. « Le plus drôle, c'est qu'il croit qu'il le sait, ce que c'est qu'un désir de femme... Pourquoi un homme ne peut-il jamais parler de la sensualité féminine sans dire d'énormes bêtises? »

Rien ne va plus.

« Avant, je n'avais pas peur. Avant, j'aurais pris à pied la traverse et attendu Michel au croisement de la route. Je serais montée dans la voiture et nous serions allés jusqu'à Sarzat-le-Haut pour *voir la vue*... Mais aujourd'hui...

« Avant, quand j'occupais le bureau, il ne se gênait pas pour me dire : « Ote ton derrière de là ma petite fille, et en vitesse!.. » Combien y a-t-il d'heures que nous ne nous sommes pas injuriés?.. Lui, si je le laissais faire, il s'habituerait...

« — A quoi, penses-tu, Michel? Je suis désolée quand je te vois...

« — Je pense que tu m'as trompé, dit-il simplement. A quoi veux-tu que je pense?

« — Mais, dit-elle, enfin, quand crois-tu que tu pourras n'y plus penser?

« — Je ne sais pas...

« — Ce n'est pas une vie pour nous, Michel ! Pas plus pour moi que pour toi ! J'ai horreur du malheur, Michel ! Tirer le diable par la queue, dessécher en attendant une rentrée, changer de métier, en inventer un, nous savons ce que c'est. D'ailleurs, je suis dressée à ça depuis mon enfance... Mais s'asseoir dans un malheur sentimental, parader là-dessus avec importance : « Foutez-moi la « paix et qu'on ne me dérange pas, je suis malheureux ! » Non, non, tout de même... Tout ça, pour une vieille histoire de rien., de rien... »

« — Ma petite fille, dit Michel, patiente un peu. Cette vieille histoire-là, pour moi, elle a un peu plus de vingt-quatre heures.

« — Dis donc, s'écria-t-il, malgré lui, est-ce que tu le tutoyais?

« — Si je le tutoyais?.. Ah! non. Quelquefois, je crois.

« — Quelquefois!.. répéta-t-il. J'apprécie la restriction. Elle., elle fait image, vraiment.

— Tu ne l'as pas volé! Ça t'apprendra peut-être à ne pas me poser d'autres questions.

« — Tu sais où ça mène, tout ça? demanda-t-il à voix basse.

« — Aucune idée! dit-elle avec négligence.

« — Ça nous mène à la borne où butent beaucoup de ménages, à un état — je parle pour moi — de tiédeur, de demi-indifférence, et remarque que j'envisage l'avenir de sang froid, et que je n'ai rien, Dieu merci! de l'énergumène!.. »

Pour avoir la paix, à tout prix, Alice va enfin essayer de lui dire les seuls mots qu'il attend sans oser les espérer:

« — Michel, je voudrais te dire la vérité.

« — Encore ! Tu veux encore me dire la vérité ? Quelle vérité, d'abord ? J'en connais une, et j'avoue qu'elle me suffit amplement. Je dirai même que j'en ai la claque. Il y en a encore une autre ? Mâtin !..

« C'est curieux, tout de même, qu'on puisse tellement dépendre de la qualité d'une souffrance, de la qualité d'une trahison... Je ne l'aurais jamais cru. Je te l'ai dit une fois, deux fois, vingt fois : si encore il s'était agi...

« — Justement ! Oh ! Michel, écoute, tout est de ma faute, j'aurais dû parler plus tôt... Michel, c'est une chance... »

Elle montrait trop d'allégresse et s'en rendait compte.

« Eh là ! ce n'est tout de même pas sa fête... »

« — ...Eh bien, j'ai couché avec Ambrogio parce que j'en avais envie, uniquement parce que j'en avais envie ! Et cet idiot de Niçois ne m'a jamais, en dehors de ça, inspiré le moindre intérêt ! Voilà ce que j'ai à te dire ! »

Pour mieux le lui faire comprendre, elle lui montre les lettres d'Ambrogio.

« J'ai fait ce qu'il ne faut sans doute jamais faire : je lui ai découvert mes habitudes voluptueuses, mes autres habitudes voluptueuses... Mais tout est dit. Va-t-il guérir plus vite que d'une maladie d'orgueil sentimental?.. »

« — Ah ! Michel, risqua-t-elle avec une humilité affectueuse, nous allons nous tirer de là sans trop de dommage, tu veux bien ? »

Il avait été chercher lui-même son propre poison. Comment ne plus voir désormais Alice sans que ne lui viennent à l'esprit ces mots graveleux des lettres d'Ambrosio dessinant l'image de sa femme ?

« — Ce n'est pas arrangeable. Qu'est-ce qu'il y a de pire que de ne pas avoir de doutes ? Et puis... »

Au second plan de cette scène, grogne, bousculant son mari, la vieille servante Maria.

« — Moi avec lui, moi sans lui, ça ne fait toujours que moi.

« — Tu l'entends, Alice, tu l'entends? Elle est crevante!

« — Elle n'est pas crevante, elle se rend compte de ce que c'est qu'un homme. »

Maria est blessée au bras.

« — Et votre mari, il ne pouvait pas vous aider?

« — Il m'a bien aidée. Mais pas à me panser.

« — Oh!.. fit Alice. C'est l'eau bouillante ou le bord du fourneau?

« — Non pas, Madame. Le tisonnier.

« — Le tisonnier? Comment le tisonnier? »

Elles se regardèrent, et Maria s'égaya.

« — C'est une devinette. Madame ne devine pas qui m'a fait cette grosse bouffe? »

Elle désigna du menton, par la fenêtre ouverte, le verger et les planches de légumes :

« — C'est le gros, là... L'imbécile. Le lourd des fesses. Le mou.

« — Votre homme? Qu'est-ce qui lui prend?

« — Il se venge.

« — De qui?

« — De ce qu'il est un homme et que je suis sa femme. Ça suffit bien, Madame ne croit pas?

« Elle riait de mépris et tourmentait la *bouffe* pleine d'eau et le bourrelet de chair qui la bordait. »

*
* *

Qu'importe la condition sociale d'Alice ou de Michel, puisqu'elle ne se traduit que dans leur vocabulaire ! Qu'importe le dénouement tragique de cet acte. Ne s'agit-il pas du couple, de cette tragédie que se jouent l'homme et la femme, victimes de cet unique manquement au devoir du mariage, car Alice, même si elle a

été vraiment infidèle d'esprit et de corps, est une bonne épouse aux petits soins pour son mari, aimante et câline? Pourquoi cette trahison à la foi conjugale? Qu'importe aussi nous ne le saurons pas.

Il s'agit simplement de savoir comment et pour combien de temps ce couple essentiellement moderne par les allures et les caractères, sinon par l'âge, pourra accepter désormais le mensonge de la vie commune. Il a perdu son *langage* ; en retrouvera-t-il un autre, ou le retour au passé est-il possible ? Impossibilité de converser, d'où impossibilité de vivre.

Dans la pénombre, à l'arrière-plan, un vieux couple de serviteurs résolvent pour nous et pour mieux faire contraste avec le couple Michel-Alice, le conflit né de la faute de la femme. Ce mari, que son épouse mène *par le bout du nez* dans le train ordinaire de la vie, retrouve son ascendant de mâle par un juste et légitime châtiment.

Ce qui caractérise ces époux, c'est leur lâcheté en face du fait. Alice ne regrette pas l'acte lui-même, mais la maladresse qu'elle a mise à se laisser prendre et à se défendre. Elle est possédée par la crainte de perdre tout ce bien-être que le mariage lui a donné. Elle appartient à la race des Odile Marcenat, de ces jeunes femmes modernes dont Gonzague Truc nous dit : « Elles étaient jadis en refoulement; elle sont, aujourd'hui, en jaillissement. Non moins mystérieuses, non moins dangereuses, non moins fantasques, du moins y ont-elles gagné de se porter mieux... » (1) Plus instinctive que raisonnée, subissant les variations atmosphériques comme une jeune chatte, elle nous apparaît, avant tout, comme éprise de confort et décidée à tout prix à éviter les heurts et les complications, d'où qu'ils proviennent. Absolument dépourvue de sens moral, enfin, ne connais-

(1) Gonzague Truc, *Nos jeunes filles et notre littérature*.

sant d'autre loi que celle de son plaisir, mais s'apitoyant aisément sur la détresse physique et le gros chagrin de son compagnon, bien qu'elle ne le comprenne pas. Le voir vieillir, n'est-ce pas s'apercevoir qu'elle vieillit, elle aussi ?..

Michel est un brave homme dont les affaires, comme celles de la plupart de nos contemporains, marchent mal. Il a, lui aussi, des idées très larges. Il admet que sa femme le trompe par *vice* ; du moins, le croit-il. Il considère qu'elle n'a fait qu'user d'un droit qui lui appartenait. N'en a-t-il pas fait souvent autant de son côté ? Voilà de l'égalité bien comprise. Ce qui l'inquiète, c'est le désir de dissimulation et d'évasion de son épouse. Lui aussi eût aimé n'avoir pas à remuer tout cela et faire comme si rien ne s'était passé, achetant la paix au prix de cette lâcheté. Mais une idée fixe le hante. Elle le poursuit à son insu, l'intoxique. Il la remue dans son cerveau ; il questionne ; il faut qu'il sache, et c'est de là que vient sa perte. Pourquoi ne pas accepter la vie ? Pourquoi vouloir la raisonner ? Un homme plus sûr de lui et ayant une philosophie de la vie et de l'existence, eût replacé cet incident à sa place normale, sans lui donner l'ampleur d'un drame.

Un roman comme *Duo*, de COLETTE, nous montre bien, malgré tout, l'incident banal qu'est devenu un adultère dans la vie moderne, ou du moins, qu'il tend à devenir. S'il n'avait voulu se montrer supérieur à lui-même, Michel eût su attendre calmement l'oubli de cette erreur dans les bras d'Alice repentie.

CHAPITRE IX

LE COUPLE MODERNE ET L'ENFANT

Et l'enfant?..

Songe-t-on à lui, quand on se marie? On en a ou on n'en a pas. Si on n'en a pas, tant mieux. On fait tout pour qu'il ne vienne pas. Pour bien des époux, la plus belle découverte du siècle est de pouvoir *faire l'amour* sans avoir d'enfants. Si on en a, eh bien ! tant pis !.. On s'arrangera comme on pourra. Il sera admis, supporté. Ce n'est pas lui, d'ailleurs, qui viendra bouleverser la vie. Il exige moins de sacrifices, et on le laisse pousser un peu comme il veut. Il aime; il est aimé; mais mon Dieu, on n'aime pas que lui, et lui non plus n'aime pas que ses parents ! Il a ses camarades, ses jeux, sa petite vie à côté de la vie familiale. Il est désormais l'*accident* dans le mariage et non plus son but.

*
* *

On parle du *mal du siècle* de notre jeunesse, et on fait bien de la littérature à ce sujet.

VAILLANT-COUTURIER décrit l'extrême misère de la jeunesse prolétarienne (*Le Malheur d'être jeune*). Après Marcel ARLAND, qui s'est fait le spécialiste du problème, le docteur Gilbert ROBIN analyse le douloureux problème de l'enfance perverse (*Enfants d'aujourd'hui, Les drames et les angoisses de la jeunesse*). De même, Louis ROUBAUD, *Les Enfants de Caïn*; Alexis DANAN, *Mauvaise graine, Maison de supplices*; Jeanne GALZY, *Les Démons de la solitude, Jeunes Filles en serre chaude*; Albert MARCHON, *Les Démons de l'aube*, se penchent sur les angoisses de la

puberté, époque des chastes élans, d'impurs appétits, elle chez les jeunes filles, lui, chez les jeunes gens. Même roman de l'adolescence et de la puberté chez Jean FAYARD, *Mal d'Amour, La Chasse aux Rêves*; chez Paul ADAM, *Les Enfants d'Austerlitz, Images sentimentales* ; Maxence VAN DER MEERSCH, *Le Péché du Monde* ; Louis CHADOURNE, *L'Inquiète paternité*, où l'on sent l'influence du *Grand Meaulnes*.

Il y a toute une littérature de l'enfance malheureuse, celle des pauvres petits des faubourgs parisiens : Paris est-il le bain de l'enfance ? (1) Tant que le milieu de l'enfant est la famille, il est plus ou moins heureux, suivant ce qu'est cette famille. Il y a des enfants heureux ou malheureux par le couple, mais le couple dépend lui aussi de facteurs économiques et sociaux. Ces vers, particulièrement émouvants de Jean RICTUS n'en disent-ils pas long sur cet épouvantable drame ?

M'ma, laisse-moi voir les p'tites baraques,
Dis, arrête-toi, m'man, me tire pas,
Pourquoi q'tu m'fous toujours des claques ?

L'enfant ne songe même pas à se révolter; il s'étonne douloureusement devant une réalité qu'il ne peut comprendre.

Est-ce un signe des temps ?

Il a toujours été difficile, et pour tous, de s'adapter à la vie. De plus, ce passage de l'état d'enfant à l'état d'adulte, l'adolescence, est toujours un drame. Il est perpétuel entre les générations. Les parents renoncent à la jeunesse, à ses façons de voir et d'agir, au moment où leurs fils ont vingt ans. Et il y a aussi le drame de la formation de la personnalité...

Il y a un problème de la jeunesse pour tous les temps,

(1) Auguste BREPTON, *Un gosse*.

mais il y en a un particulier au nôtre. Il éclate à chaque page des journaux. La vie nous fait cotoyer chaque jour ses drames, quand nous ne les subissons pas nous-mêmes. L'accession des classes laborieuses aux charges les plus hautes, publiques et privées, crée de drames terribles entre parents oublieux et fils orgueilleux... Sur ces maux, la littérature se penche avec ferveur; un besoin de comprendre, de guérir, qui n'a jamais été rencontré et qui n'est pas l'accent le moins émouvant qu'elle sait nous donner. C'est l'un des traits qui la rende la plus vivante, la plus humaine. La famille, rapports entre époux, parents et enfants, enfants et parents, n'est plus traitée comme quelque chose de sacré, de *tabou*, mais comme un monde, un petit monde où se jouent des drames terribles, qui sème l'amour et la vie, comme la haine et la mort.

On a voulu naturellement rendre les parents responsables de cet état d'esprit. Le divorce a été qualifié d'*infamie* au point de vue des enfants. On a parlé d'enfants dont les parents sont séparés et qui vivent en pension, partageant leurs vacances et leurs sentiments entre un père et une mère qui ne se veulent plus connaître ; d'autres qui, au contraire, entraînent leur existence aux côtés de parents qui se haïssent, se déchirent. Et, parfois, les yeux de la jeunesse sont tellement chargés de visions et de souvenirs cruels, qu'ils défigurent pour eux à jamais toute idée d'union, toute possibilité de bonheur. Il y a cela, surtout à notre époque. Nous l'avons vu : les parents offrent le plus souvent à leurs enfants le triste spectacle de leurs dissentiments, et cela sans pudeur. Pourquoi se gênaient-ils devant leurs enfants, eux qui ne se gênent plus entre eux? Mais il y a plus. Ce n'est pas le spectacle de turpitudes étalées dans les foyers qui tue l'enfance. Au contraire! Souvent, ils y prennent plus vite conscience de leur personnalité et celle-ci ac-

quiert une force, une plénitude qu'un nid tiède et clos ne leur eût jamais donné. Les âmes les mieux trempées, les énergies les plus viriles, on les trouve chez ceux qui ont goûté cette *mouise*, ce spectacle d'un foyer délabré et miséreux, même auraient-ils *mal tourné*, car il faut souvent de belles qualités de courage, d'endurance, de ténacité pour faire un criminel... Ce qui peut paraître étrange, c'est que la révolte des fils naît, au contraire, dans les foyers où ils sont les plus choyés, les plus aimés et protégés. C'est qu'il s'agit pour eux, tout comme pour les époux, de se libérer de leurs chaînes.

*
* *

C'est le point commun, le point tragique où se rejoignent les deux problèmes. Il faut aux enfants *leur vie*, un lieu où ils pourront établir leur miroir à songes, comme les fillettes, avec leurs poupées, se créent, à côté de la leur, une autre famille; comme les garçons, avec leurs soldats de plomb, se plongent dans une atmosphère guerrière. Avec leur pouvoir d'imaginer, auprès duquel le nôtre n'est rien, ils *partent*; ils nous quittent pour vivre, à deux pas de nous, dans des mondes imaginaires.

Leurs jeux sont simplement devenus moins puérils. Ce n'est plus avec des jouets qu'ils s'évadent... (1)

Ils jouaient le jeu. « Jeu est un terme fort inexact, mais c'est ainsi que Paul désignait la demi-conscience où les enfants se plongent ; il y était passé maître. Il dominait l'espace et le temps ; il amorçait des rêves, les combinait avec la réalité, savait vivre entre chien et loup, créant en classe un monde où Dargelos l'admirait et obéissait à ses ordres. »

Ils avaient aussi leur *trésor*, « trésor impossible à décrire; les objets du tiroir ayant tellement dérivé de

(1) Jean COCTEAU, *Les enfants terribles*.

leur emploi, s'étant chargés de tels symboles qu'ils n'offraient au profane que le spectacle d'un bric à brac. »

Et pour ces *rêves*, ils avaient leur chambre, *la* chambre. Personne n'avait pu triompher de son désordre. « Il s'aggravait et formait des rues. Ces perspectives de caisses, ces lacs de papiers, ces montagnes de linge, étaient sa ville et son décor. Elisabeth se délectait de détruire des points de vue essentiels, d'écrouler des montagnes, sous prétexte de blanchisseuse, et d'alimenter à pleines mains cette température d'orage sans laquelle ni l'un ni l'autre n'eussent pu vivre. »

*
* *

Faut-il parler de la faillite de l'autorité paternelle, en même temps que de l'autorité maritale ? L'une est corollaire de l'autre. Le roman, naturellement, n'en parle pas, mais on la constate à chaque pas, dans les réparties faites par les enfants à leurs parents. L'enfant est devenu pour eux un camarade, même un confident, l'ami. « Silbermann, nous dit Jacques de LACRETELLE, fils d'une petite famille bourgeoise puritaine, n'avait pas, vis-à-vis de ses parents, la situation d'un fils ou, du moins, cette situation était bien éloignée de celle que j'occupais en face des miens. On lui demandait son avis ; il avait le droit d'interroger, de contredire, et ne se privait pas de la discussion. On eût dit d'un jeune roi. Tout cela était si extraordinaire par l'usage établi chez moi que ces trois êtres (père, mère et fils), me parurent unis moins par les liens de la famille que par une sorte d'association ou, si l'on veut, par les lois d'une même tribu » (1).

Il n'y a plus, d'ailleurs, d'atmosphère familiale. Il n'y a plus le *foyer*. La maison est louée par une agence : appartements meublés, si ce n'est chambres d'hôtel. Cha-

(1) Jacques de LACRETELLE, *Silbermann*.

que membre de la famille est appelé le jour au dehors par ses occupations professionnelles; l'enfant à l'école. La vie de famille en est singulièrement simplifiée.

Le manque d'affection qui, parfois, dérive de cette absence de vie familiale, crée des besoins insatisfaits qui amènent des amitiés troubles, où les sentiments sont trop exaltés. C'est un phénomène qui se rencontre souvent dans la vie de couvent. Il peut laisser chez ceux qui en sont atteints une trace ineffaçable qui pèsera sur toute leur vie.

« Il cherchait Dargelos. Il l'aimait. Cet amour le ravageait d'autant plus qu'il précédait la connaissance de l'amour. C'était un mal vague, intense, contre lequel il n'existe aucun remède, un désir chaste, sans sexe, et sans but » (1).

Amitiés souvent contrariées et qui préparent des drames.

Plus tard, Paul transportera sur Agathe (l'amie de sa sœur) les masses confuses de rêve qu'il accumulait sur Dargelos. « Le fier Dargelos qui blessait les cœurs d'un amour insoluble, se métamorphosait en une jeune fille timide que Paul dominerait... »

*
* *

Le devoir d'instruction? Il est désormais assuré par l'Etat. Quant au devoir d'éducation, on laisse à la vie le soin d'en donner l'enseignement.

Elle s'en charge.

Ces adolescents connaissent, en effet, plus tôt, les femmes. Presque avant l'aventure sentimentale, ils ont goûté aux plaisirs, et ils apportent dans ces découvertes un vrai cynisme, signe simplement apparent de matérialisme, car, en sont-ils moins sentimentaux? Ils semblent

(1) JEAN COCTEAU, *Les enfants terribles*.

se désintéresser des *lupanars*, bien plus que leurs pères, et même en ressentir un certain dégoût.

Paul :

« Il sortait, il traînait. Il allait voir des films *très agréables*, écouter des musiques *très agréables*, suivre des filles *très agréables*. Plus ces filles étaient des filles, plus elles raccrochaient, plus il les trouvait *agréables*.

« Au retour, il décrivait ses rencontres. Il y apportait une franchise maniaque de primitif. Cette franchise et l'absence de vice qu'elle révélait devenait par sa bouche le contraire du cynisme et le comble de l'innocence. Sa sœur interrogeait, raillait, s'écœurail. Soudain, un détail la choquait qui ne pouvait choquer personne. Elle devenait aussitôt fort digne, harponnait quelque journal et, dissimulée derrière les feuilles grandes ouvertes, en recommençait la minutieuse lecture. »

*
* *

Ces adolescents, naturellement, ne comprennent plus leurs parents et ils ne sont plus compris d'eux. Au cours des œuvres citées dans ce travail, nous en avons aperçu de ces adolescents, figures pâles et secondaires, à côté des protagonistes du couple, et dont il n'est parlé qu'accessoirement. Ainsi, dans *L'Instinct du Bonheur* de MAUROIS, nous voyons la petite Colette qui vit auprès des siens, un peu incomprise.

Colette est sortie avec *le petit Saviniac* et son père s'inquiète : « Tu ne trouves pas dangereux, dit-il à la mère, de laisser Colette partir seule, dans la nuit, avec un jeune homme... Je te garantis que mes sœurs, à Pont-de-l'Eure, même si elles l'avaient voulu, n'auraient pas pu se mal conduire. Elles n'étaient jamais seules ; ma mère et l'institutrice se relayaient pour les garder. »

La grande question est de savoir s'ils s'en tiennent à des baisers innocents...

Le cynisme de leurs enfants effraye ces parents. Ils veulent que leur fille ignore la faute qui entâche sa naissance. Ils se cachent, prennent mille précautions pour qu'elle ne l'apprenne jamais. C'est qu'ils ne croient pas à la vertu de la sincérité. « Il y a des blessures qu'il faut panser par le repos. » Or, il y a belle lurette que Colette sait tout... et, loin d'accuser sa mère, elle l'excuse : « Je trouvais beaucoup moins mal que ma mère eût aimé mon père avant de l'épouser que beaucoup d'hommes après l'avoir épousée. » Son fiancé à qui elle apprend la chose, fait cette simple réflexion : « Comme c'est romanesque !... »

Que pense-t-elle de ses parents ? S'ennuie-t-elle avec eux ?

« Ennuyée ? Non. Evidemment, ils ne sont pas très drôles... Ils s'aiment beaucoup... Ils vivent l'un pour l'autre, et cela les rend égoïstes... Surtout, j'ai l'impression que ma mère éteint mon père. »

Et la mère, de son côté, fait cette constatation sur sa fille : « Je suis toujours un peu triste en constatant que Colette avec nous est plutôt grave, silencieuse, et qu'avec d'autres, elle peut rire ainsi... »

Dans *L'Epithalame* de Jacques CHARDONNE, Berthe songe : « N'est-ce pas de cela, surtout, (l'amour), qu'on devrait parler avec ses parents ?.. N'ont-ils donc rien à vous apprendre sur l'existence ? Le temps s'écoule en réprimandes futiles, en embrassades... Jamais une véritable parole du cœur, une pensée grave, importante. Maman voit que je réfléchis quand je me tais ; mais elle ne me demande pas à quoi je pense. On dirait qu'elle redoute une réponse. Elle se dérobe quand je veux parler... »

*
* *

Il ne s'agit encore que de petits différends, tempérés par l'amour. Lorsque les parents ne comprennent plus leurs enfants qu'ils laissent vivre à leur guise, ils peuvent s'étonner de ne point éprouver les mêmes sentiments qu'eux vis-à-vis des mêmes choses et s'aimer quand même, mais lorsqu'ils en arrivent à vouloir imposer leurs principes et leur règle de vie aux leurs, des drames peuvent surgir, souvent terribles ; ils peuvent se terminer par le meurtre, devenu la seule manière de mettre fin à l'épouvantable tutelle. C'est la même chose que lorsque le mari, au nom de la puissance maritale, veut contraindre son épouse au joug conjugal. Rappelons-nous Thérèse Desqueyroux.

Cet abus de la puissance paternelle et ses tristes conséquences, Julien GREEN nous les montre dans *Adrienne Mesurat*.

« Depuis quelques jours, elle avait senti se glisser dans son cœur un sentiment qu'elle n'avait jamais connu jusque-là et qui l'avait choquée d'abord, pour lui donner ensuite une sorte de joie secrète : elle méprisait son père. Pendant des années, elle l'avait respecté, peut-être même pensait-elle l'avoir aimé de cet amour sans feu que l'on distribue par parts égales aux divers membres de sa famille, mais à partir du jour où il l'avait secouée pour la contraindre à jouer aux cartes, elle avait reconnu que la crainte seule formait le fond de son respect et que l'amour filial n'y jouait aucun rôle... Il lui semblait que depuis le moment où elle s'était appliquée à observer tous les ridicules de son père, elle était plus libre, elle respirait mieux. C'était comme une vengeance qu'elle exerçait contre lui et dont il était lui-même et l'instrument et la victime. Était-ce elle, en effet, qui l'obligeait à faire ses mines ridicules, à marcher de cette

façon pesante, la bouche ouverte, à manger salement? Non, mais on eût dit qu'il faisait tout pour se dégrader aux yeux de sa fille qui attachait sur lui un regard à la fois anxieux et dégoûté. » C'est la consolation des opprimés de se croire supérieurs à leur tyran. Elle observait son père compter le nombre de mouches prises sur le papier colant, ou rayer son papier à lettres sur lequel il traçait un beau *Monsieur* tout florituré, ce qui lui coûtait de profonds soupirs... C'est le même grotesque qui écœurerait une épouse comme Eveline (1). C'est le même ridicule, la même pusillanimité que cette fille éprouve vis-à-vis de ce père. Aussi, même révolte.

*
* *

Tels sont, brièvement esquissés, les aspects sous lesquels le roman contemporain nous décrit les rapports du couple et de l'enfant. Pour le couple, il s'agissait de l'émancipation de l'épouse qui prenait conscience de son individualité ; ici, il s'agit d'enfants rebelles à toute règle, irrespectueux des conventions, à l'esprit de bonne heure éveillé. C'est le même état de chose. Est-ce la réalité?

Ce l'est parfois, et trop souvent, hélas ! Mais il ne s'agit peut-être que d'un état passager des mœurs, dû à ce que les jeunes ont une conception nouvelle de la vie et de ses exigences, que ne peuvent comprendre leurs familles attristées. Mais, comme les couples, les familles, les enfants ne présentent pas le même degré d'évolution. Ils sont ce qu'est le milieu où ils vivent. Nul doute qu'il n'y ait encore des jeunes gens, des jeunes filles, aussi candides et gauches qu'il y a quelques trente ans.

L'enfant? Cela peut être encore pour certaines mères,

(1) André GIDE, *La nouvelle Ecole des femmes*.

sinon le but de la vie, tout au moins un moyen de la trouver moins morose, de s'y attacher par quelque lien (Cf. Gabriel REVILLARD, *La Fille*). Cette fille, devenue mère, ne se sentait plus seule au monde, « et c'était, cela, consolant. » Dans son amour de mère, elle puisera le courage nécessaire pour se tenir dans les limites infranchissables d'un métier réprouvé. Elle fréquentera les cafés dans l'espoir d'une bonne fortune qui la sortirait de l'impasse.

Et ils aiment, ces adolescents. Ils aiment leur mère comme leurs frères de jadis et eux aussi diront, en mourant : « Maman ! » Même les *Enfants Terribles*...

« Depuis quatre mois qu'une attaque l'avait paralysée en pleine force, cette femme de trente-cinq ans paraissait une vieille et souhaitait de mourir. Son mari l'avait ensorcelée, cajolée, ruinée, abandonnée. Pendant trois ans, il fit de courtes apparitions au domicile conjugal. Il y jouait des scènes hideuses. Une cirrhose du foie l'y ramenait. Il exigeait qu'on le soignât. Après la crise, il rejoignait sa maîtresse qui le chassait aux approches du mal. Une fois, il vint, trépigna, se coucha et, incapable de repartir, mourut chez l'épouse avec laquelle il refusait de vivre. Une révolte fit de cette femme éteinte une mère qui abandonnait ses enfants, se fardait, changeait de bonne chaque semaine, dansait et cherchait de l'argent n'importe où.

« Pourquoi vivre ? songeait-elle. Le médecin, un vieil ami du ménage, ne laisserait jamais les enfants se perdre. Une femme impotente exténuait la petite et toute la maison. »

Et voici sa mort.

« Ils l'aimaient et s'ils la brusquaient, c'est qu'ils la jugeaient immortelle. »

Ils l'aimaient., car les enfants aiment toujours, au-

tant et peut-être même plus que ceux de jadis, à leur manière, les auteurs de leurs jours. Seulement, ils sont tous tellement personnels dans le train-train journalier de la vie, qu'ils ne songent pas à se rendre supportables ni à supporter les autres. C'est le même phénomène que celui constaté chez les époux. Les deux conjoints s'aiment, eux aussi, très souvent, au début, et la vie a tôt fait de changer cet amour en aversion. C'est ce qui fait le caractère déchirant de ces heurts.

« Elle était morte sans qu'ils le remarquassent, un soir où Paul et sa sœur se disputaient dans sa chambre. La dispute dégénérait en bataille et la petite, les joues en feu, cherchait un refuge près du fauteuil de l'infirmes lorsqu'elle se trouva tragiquement en face d'une grande femme inconnue qui l'observait, les yeux et la bouche larges ouverts.

« De cette vision, ils devaient conserver une longue empreinte. La foudre qui l'avait atteinte laissait d'elle une image macabre, sans le moindre rapport avec la mère qu'ils regrettaient. En outre, chez des êtres si purs, si sauvages, une absente pleurée par habitude risque de perdre vite sa place. Ils ignorent les convenances. L'instinct animal les pousse, et l'on constate le cynisme filial des animaux. L'inouï de cette mort protégeait la morte comme un sarcophage barbare et allait lui donner par surprise, de même que l'enfant conserve le souvenir d'un événement grave à cause d'un détail saugrenu, la place d'honneur au ciel des songes. »

Ils l'avaient aimée jusqu'au bout... Et pourtant, quelle mère falotte, remplacée par le docteur de la maison!.. L'auraient-ils autant aimé si elle avait été une mère irréprochable, mais dure et inflexible sur les principes?

Il est des hommes qui ont souffert de l'amour maternel jusqu'à en être étouffés. Toute leur force, toute leur faiblesse ont dépendu à chaque minute de leur vie

de cet amour. Leurs yeux ont parfois de la peine à regarder hors de cette région d'amour (Henry MARKS, *La Fondrière*). Il se crée alors entre la mère et l'enfant comme une liaison, légère, mutine et capricieuse à son début, jalouse et tyrannique ensuite, sombre et hargneuse à la fin. On pense à ces couples que la chair empêche de se séparer, alors qu'ils se haïssent en esprit, et le triste mot de collage vient aux lèvres...

CHAPITRE X

LE COUPLE MOYEN ET LE COUPLE DE LA PEGRE

Un des reproches que l'on pourrait faire à cette littérature qui nous peint la vie du couple contemporain, ce serait de ne nous parler que de couples *bourgeois*, c'est-à-dire occupant un certain rang dans la société, soit par la fortune, soit par la fonction. Mais quel est le couple *moyen*, celui qui vit à l'usine, au bureau, à l'atelier? N'est-ce pas ces couples qui forment la masse? Qu'est le couple *bourgeois* à côté d'eux?

Il serait trop facile, peut-être, de répondre que de tels couples ne font que suivre avec plus ou moins de retard, le mouvement d'impulsion qui leur est donné par les classes dirigeantes de la société. La vérité est que le roman s'est toujours peu occupé de la situation du monde laborieux, sinon pour construire des livres à thèse, qui n'ont rien de commun avec la réalité. Il faut dire aussi que le public populaire préfère s'intéresser au sort des rois et des princesses, voire des stars de cinéma, qu'à celui de leurs frères dans la peine. Et ceux qui tentent de nous en parler, sont des gens qui n'ont pas vécu assez près de ce monde de misère pour nous en donner une image exacte. Il a fallu attendre l'œuvre d'hommes d'humble condition auxquels les hasards de la vie ont permis d'acquérir l'instruction, et qui veulent bien se souvenir de leur état passé. Il y a eu, après BALZAC, ZOLA, Jules VALLES, romancier du tragique humain, quelques peintres de la misère, tels que Gabriel REVILLARD (*L'homme nu*, *Le Réprouvé*); Charles-Louis

PHILIPPE (*Quatre histoires de pauvre amour, La bonne Madeleine et la pauvre Marie, La Mère et l'Enfant, Bubu de Montparnasse, Le Père Perdrix, Marie Donadieu, Charles Blanchard*); ce sont des œuvres de pitié; Marguerite AUDOUX, cette couturière qui, devenue romancière, n'a pas voulu abandonner son métier (*Marie-Claire, L'Atelier de Marie-Claire, La Ville au Moulin*); Neel DOFF (*Jours de famine et de détresse, Keetje Trottin, Contes farouches, Elva*). Signalons aussi, parmi les auteurs célèbres et qui ne se sont point spécialisés dans un tel sujet, Georges DUHAMEL, dont plusieurs ouvrages traitent de la vie et des aspirations de ce type moyen d'humanité qu'est Salavin, figure admirable et grotesque, représentative de tout un monde de petits salariés miséreux, dans lequel la vie sociale présente tend à rejeter tous les intellectuels diplômés auxquels elle ne peut assurer le pain et qui deviennent les plus tristes épaves de la vie, prenant le travail d'autres qui s'étaient laborieusement préparés à ce labeur.

Sans doute, l'histoire de ces couples est souvent banale, ces gens menant une vie de foyer peu intense. L'homme, quand ce n'est pas les deux conjoints, est tout le long de la journée hors du foyer. Dans les grandes villes, il déjeune au restaurant et ne rentre chez lui que le soir, tard dans la nuit. La femme, elle aussi, car il est de plus en plus rare qu'elle puisse vaquer uniquement à ses travaux ménagers. Le métier transforme ces caractères, de même que la lutte quotidienne pour le pain et la crainte de perdre son emploi. Cela crée des drames nouveaux qui viennent s'ajouter à ceux nés du couple lui-même. L'activité professionnelle tend, d'ailleurs, à détruire la vie de foyer, au lieu de se juxtaposer à elle.

Les classes moyennes ont leur conception de l'honneur conjugal et familial, beaucoup plus étroite et intransigeante que les classes aisées. Il est regrettable de ne pouvoir en faire à cette place une étude complète

comme nous l'aurions aimé, mais les documents d'ordre littéraire font défaut.

*
* *

Il est, enfin, tout à fait au bas de l'échelle sociale, un monde ignoré et sur lequel quelques littérateurs à peine ont attiré notre attention; c'est le monde de l'extrême misère et du vice, le monde des bas-fonds. Il a été mis à la mode par Francis CARCO. Non seulement ses livres ont incité l'intérêt des classes bourgeoises, mais même ils ont poussé bien des snobs à imiter les allures des hommes dits *du milieu*. Ils en ont adopté le langage, les danses, l'allure extérieure même parfois, quand ce n'est pas les mœurs. C'est que, il faut l'avouer, le couple de la bourgeoisie a pu, à beaucoup d'égards, se reconnaître dans le couple *de la pègre*, à mesure qu'il se différenciait du couple *moyen*. Arrivé à un certain degré d'évolution, l'homme tend à se défaire de certains préjugés qui sont peut-être nécessaires à la vie sociale, ce qui le fait se rapprocher de celui qui n'a jamais eu de principes.

Et, cependant, l'homme de la pègre a son code social, tout aussi intransigeant que celui de l'homme de la vie courante, si ce n'est plus. Il y a des points sur lesquels il ne transige pas et qui nous paraissent bien bénins. Il se fait justice lui-même, au coin d'une rue...

En famille, cela se fait le poing levé : « Guido n'était pas content, quelque chose lui déplaisait-il? Le remède était facile. Un geste vif du bras et Noëlla allait s'écrouler à l'autre bout de la chambre. Guido restait donc maître du terrain et Luigi admirait cette façon expéditive de régler les conflits... » Les femmes, vois-tu, Luigi, c'est comme ça que ça se dresse. C'est nous les mâles. Il faut qu'elles le sentent passer. Rappelle-toi bien ça dans la vie », d'où l'enfant de conclure : « Voyez-vous, Paul et Marco, dans la vie, le tout, c'est d'être un mâle.

Qu'on ait raison ou tort, cela ne fait rien, seulement il faut taper le premier et surtout taper très fort. » Les petits enfants approuvaient et d'avance serraient déjà leurs poings. » (1).

Quel est donc ce couple de *la pègre* qui présente des caractères si distincts? Charles LOUIS-PHILIPPE et Charles-Henry HIRSCH nous en avaient déjà parlé. C'est le couple formé du souteneur et de la fille publique. « Le souteneur Maurice, ce n'est qu'avec lui que la fille n'a de langage et de sentiment commun, de relation normale, qu'avec ce Maurice, qui la gifle et l'exploite, qui est une destinée, qui est son point fixe sur ce monde d'apparences, et que, lorsqu'il disparaîtra, elle remplacera inévitablement par un autre souteneur. » Il nous suffira d'un seul roman de Francis CARCO, le plus connu, *La rue*, pour faire vivre ce couple sous nos yeux :

Marie-Louise Blanc, née vers 1903, rue de Tanger, dans le XIX^e, orpheline à 11 ans, vivant chez une cousine qui la laissait libre, à condition qu'elle lui rapportât sa paye de vendeuse dans un bazar.

A 14 ans, elle rencontre dans la rue un homme, Cabrol, qui la suit, lui raconte qu'il a eu une fille comme elle, du même âge.

Elle va habiter chez lui. C'était un espèce de fou qui se croyait un talent d'écrivain et passait son temps à écrire.

Comme elle le dit elle-même : « Au bout de quelque temps, Gabriol et moi, c'était fini; ça ne collait plus. Il m'gardait par habitude. Il m'touchait pas. On était l'un pour l'autre déjà comme étrangers. »

Alors un autre homme s'amène dans ce foyer, Maurice.

« Il s'est amené un soir avec ses nippes, et il lui dit au culot : « Je suis l'petit homme à Louise. »

(1) A. ZIWÈS et F. CERTONCINY, *L'homme qui mourut d'amour*.

Marie-Louise se fait passer pour la fille du vieux et tous trois vivent ensemble.

Maurice est cependant un jaloux.

« Louise, m'expliqua-t-il, est pour les cachotteries. »

Elle a peur d'être surprise par lui. Il la surveille dans la rue.

Et pourtant, c'est un pauvre type, un propre à rien. Il s'amène comme ça se jeter sur un glass, et puis, il se trotte pour des semaines. On l'emploie à nettoyer, pour les gros ouvrages... Il fait les courses. « Il tire la charrette si l'on a des meubles à transporter, des débaras, des bouteilles... » Il a eu quelques petites *affaires* qui lui ont valu cinq ans de *tôle* à Poissy.

Elle *travaille* dans une *maison*, durant la journée. Avant, elle était vendeuse à la soierie dans un grand magasin. C'est Maurice qui l'a découragée de travailler à un rayon quand elle pouvait gagner plus...

« Il a beau être jaloux qu'un homme me cause, ça ne lui fait rien du moment que je rapporte des sous. »

Elle en a toujours peur. « Quand il m'attendait à la sortie du magasin, j'osais pas le renvoyer. Pensez ! Un homme sournois et brutal de nature, on s'en débarrasse pas ainsi. Et puis, il était lié avec mon amie. Il nous amenait dans des bals. »

L'insulte à la bouche, il la bat. N'a-t-il pas tous les droits sur elle ? Elle finit par se faire mettre *en carte*. Il lui raffle tout l'argent qu'elle gagne.

Après l'avoir quitté une première fois, poussée par l'habitude et je ne sais quel besoin de protection, elle revient près de lui. Elle sait qu'il est marié et qu'il récolte son argent pour pouvoir ensuite aller tenir un petit commerce à Asnières avec son ex-femme.

Marie-Louise ira mourir d'une pneumonie à Lariboisière. Elle demandera encore à voir *son* Maurice.

Elle veut le toucher, lui tendre les bras.

« — T'énerve pas, voyons ! » lui dit-il.

Il inspecte la pièce.

« — C'est plutôt moche, déclare-t-il, pas ? »

Une malade atteinte d'un *goître exophtalmique* regardait Maurice avec une intense fixité.

« — C'est gonflant, grommela Maurice. D'puis que je suis là, elle me lâche pas des yeux. Et visez : ses mains tremblent... »

« — Ça sert à rien de pleurer, émit sentencieusement Maurice. Vous pensez... Une broncho, ça ne pardonne pas. Alors, venez qu'on boive un glass... Les femmes, mon cher Monsieur, voyez voir... Ça ne tient pas le coup. »

*
* *

Tel est le roman de la pègre, vie des cloaques des banlieues de grandes villes. Il ne présente point qu'un intérêt de mode pour les snobs et les artistes épris d'originalité. Il est pour le sociologue un champ passionnant d'investigation. Il nous montre que, même réduit à l'état embryonnaire, le couple survit partout et toujours, sous d'autres formes, sans doute, mais malgré le vice et la prostitution. Et l'on peut tirer cette leçon du spectacle de ces turpitudes : c'est que le couple doit répondre à une nécessité humaine, puisque là où tout semble désorganisé, il trouve encore sa raison d'être.

CHAPITRE XI

LES MALADIES DU COUPLE

Il y a, enfin, toute une littérature qui nous parle des perversions notoires de notre époque. Il ne s'agit plus du couple normal, mais de ce que l'on pourrait appeler les *maladies* du couple, si ces pratiques anormales ne provenaient le plus souvent plus du vice que des tares physiologiques. Ce sont les homosexuels, les lesbiennes, la polygamie collective.

*
* *

« Notre temps, dit le Docteur VACHET (1), a vu refluer la mode des échanges d'amour entre gens de même sexe comme au temps d'Alcibiade et de Sapho. Car on ne se cache pas ; on s'affiche. L'homosexualité apparaît comme un signe de raffinement et de supériorité ; elle devient de mode. Des raffinés, voilà l'épithète dont se décorent ces éphèbes... Nous sommes des délicats ; notre âme est douée de sensibilités exquises, nous raffolons de la beauté, nous trouvons notre plus grand plaisir à contempler notre corps, à nous embrasser chastement, à dormir aux bras l'un de l'autre, et si nous prenons ensemble le plaisir physique, nous le faisons par nécessité comme un geste accessoire qui n'est pas le but essentiel de notre désir.

« Aujourd'hui, la noblesse, l'art, la science, la musique, la finance, le journalisme, le théâtre, le music-hall, le sport ont de nombreux représentants aux noms par-

(1) Docteur VACHET, *L'inquiétude sexuelle*.

fois illustres qui étalent avec cynisme leur goûts étranges.

« En face de tous ces dignitaires, la tourbe : les hôtes journaliers des bars chics de Montmartre, les danseurs attitrés de certains bals dans le quartier de la Bastille, les pensionnaires enjuponnées des maisons de prostitution. Puis, très loin de Paris, les ménages de soldats dans les armées coloniales et, un peu partout, les ménages sentimentaux des prisons.

« Il est courant d'apprendre que le riche Untel vient de mettre dans ses meubles un inverti notoire qui a en même temps, en cachette, un autre amant de cœur, car, par une sorte de transposition morale bizarre, un véritable amour sentimental s'installe entre ces êtres, et la jalousie du pédéraste ne le cède en rien à celle de l'amant banal.

« Les exemples s'en rencontrent mieux que partout ailleurs, dans les prisons, car la vie en commun et l'impossibilité de posséder entièrement le camarade aimé, multiplient les alarmes et les conflits. Le prisonnier, privé de toute distraction, de toute satisfaction sensuelle, guette toutes les occasions de le voir et, pour passer un moment avec lui, brave des mois de cachot. C'est alors le régime du pain sec, de l'eau et de la triste masturbation. Mais si l'ami est dévoué, il réserve toutes ses économies à l'achat de nourriture pour son amant dès sa sortie de cachot. C'est ce que l'argot des prisons appelle le *boulottage*. »

Maurice ROSTAND nous a laissé une peinture très exacte des sentiments de l'inverti dans son roman : *La femme qui était en moi*.

« Le même vice sévit chez les femmes, continue le Docteur VACHET. Leur nombre est certainement beaucoup plus grand que celui de leurs confrères masculins, car bien des femmes du monde préfèrent pour les caresser la délicatesse naturelle de la femme. Ajoutez à

cela qu'il n'est guère de courtisane qui ne se livre à ce sport en ses heures de désœuvrement, et que les filles de *maison* se groupent régulièrement en ménages, surtout dans les maisons de province où elles sont plus cloîtrées. L'avantage des *lesbiennes* sur les pédérastes est qu'elles se livrent à leur vice avec plus de naturel et de simplicité et laissent la métaphysique à la porte du boudoir.

« ...Bien des dames, qui satisfont à leurs devoirs conjugaux, s'offrent clandestinement des amies de passion. Il arrive même que le mari le sache et se contente d'en rire... Il en est même qui se plaisent au spectacle de leur femme livrée aux baisers d'une amie et qui vont se procurer ce divertissement, soit aux *parties* du bois, soit dans une maison chic (1).

« A vrai dire, la vraie lesbienne n'aime pas les hommes. Elle a sa femme; souvent elle l'entretient; elle lui fait, au moindre regard équivoque, de violentes scènes de jalousie. Quelques-unes, au contraire, se comportent en souteneurs, exigeant que leur femme se prostitue et leur apporte de l'argent. »

Il y a enfin une autre manière moderne de s'accoupler, ce sont les *partouzes*.

Selon le Docteur VACHET, « les auteurs qui ont écrit sur la psychologie des foules ont mis au premier plan de leur tableau cette contagion des mouvements passionnels qui jette une collectivité soumise à des émotions vives dans une effervescence croissante, rapidement excessive. La panique, la fureur, l'enthousiasme prennent alors des proportions gigantesques et rendent possibles ces actes monstrueux ou sublimes dont l'individu isolé demeure incapable.

(1) SUZANNE ADRIEN-BERTRAND, *Expériences, ou une femme d'aujourd'hui devant les hommes et devant l'amour*.

Paul ABARD, *Le bonheur en amour*.

« Il était naturel que l'inquiétude sexuelle des hommes s'orientât, à certaines époques et dans certains milieux, vers ces origines collectives dont l'histoire nous a laissé maintes relations, où l'excitation vénérienne se trouve portée à un tel paroxysme qu'elle semble toucher par instants à la folie. L'action des débauches collectives sur les participants est celle d'un aphrodisiaque, puissant, et cela nous permet de comprendre qu'elles aient été le vice favori des Césars vieilliss et fatigués de la Rome triomphante, qu'elles soient de nos jours si recherchées des vicieux blasés et impuissants.

« Les débauches à grand spectacle sont communes dans les grandes capitales. Paris a connu récemment les *parties de vice* au Bois de Boulogne... Là, toute retenue, toute convenance, toute jalousie sont interdites. Les uns militent, les autres regardent. Jamais femmes ne montrèrent plus de complaisance ni plus d'appétit. » Tous ces hommes, toutes ces femmes résolvent ainsi le problème sexuel par une mutuelle liberté polygamique (1). *L'homme aux trois femmes*, de Gonzague TRUC, nous décrit encore ce besoin polygamique des êtres. « ...Il lui était arrivé de les posséder l'une après l'autre le même jour et d'en désirer une quatrième. Il avait connu à cet appétit morbide qu'on ne saurait borner l'appétit, et que, dans l'organisme comme ailleurs, les forces de dissolution lâchées vont jusqu'au bout, à une mort rapide, fou de l'activité affranchie de la mesure. Il avait du résister violemment à des désirs abjects et à des proies sordides. Mais avec sa femme et ses maîtresses, nul remords ne se mêlait à ses joies les plus aiguës. La tendresse survivait au plaisir et s'en accroissait. Elle variait, douce, protectrice, maintenant un peu rancunière et apitoyée avec Anette, pleine de reconnaissance pour Marthe, d'une vénération exaltée pour

(1) Henri d'ALMÉRAS, *La femme amoureuse*.

M^{me} Micholmier. Toutes trois, présence indispensable, douceur souveraine, nourriture dont on ne se rassasie point, spectacle qu'on attend plus fiévreux après l'avoir vu, vie nombreuse qui a son secret principe dans sa multiplicité. » Ainsi se manifeste à notre époque l'appétit sexuel. Le rut semble être la seule préoccupation des hommes et des femmes en ce siècle. La jeune fille moderne reçoit l'éveil de son amour dans le flirt ; devenue femme, elle goûte aux mêmes plaisirs que l'homme et tous, hommes et femmes, s'acheminent vers un accouplement impudique, rapide, mécanique. La volupté apparaît comme une joie frénétique des sens, une attirance avide de la chair, une adoration païenne de la beauté des lignes et de la souplesse onduleuse du corps féminin, un art véritable de la sensualité la plus vive.

Le Docteur VOIVENEL (1) résume le tout ainsi : « En ce temps de banqueroutes financières et de faillites morales, chacun n'a plus que cette idée fixe : jouir de l'heure présente, réaliser immédiatement au bénéfice de la sensualité les avantages que représentent l'argent, la situation, la confiance du créancier, la protection éphémère des puissants du jour. On fait fi des vertus familiales et civiques, on méprise les sentiments délicats, on affiche dans l'amour, comme dans les affaires, le cynisme le plus effronté. Mais cette fureur de sensualité qui cherche bientôt, dans les perversions et les vices, de nouvelles excitations chaque jour nécessaires, entraîne rapidement le déséquilibre des fonctions affectives et l'épuisement de la volonté. C'est alors le lamentable troupeau des naufragés de la vie sexuelle qui abandonnent toute activité sociale pour courir à la recherche des excitations les plus monstrueuses ou pour s'effondrer définitivement dans un gouffre d'angoisse où rôde le spectre du suicide. Les Empires, au temps de la

(1) Docteur VOIVENEL, *La maladie de l'amour*.

décadence, ont connu ces folies sensuelles et ces fail-lites de l'énergie humaine. »

Et puis, il y a la contamination de la maladie qui se propage partout, qui va du lupanar jusqu'au foyer con-jugal. Le Professeur TOULOUSE, les Docteurs RAVAUT, BIZARD, LEREDDE, etc., ont montré le danger que faisaient courir les maisons de prostitution...

*
* *

Ce sont là ce que j'appellerais, à l'instar du Docteur VOIVENEL, les *maladies du couple*. Seuls, des chiffres permettraient de montrer l'ampleur incroyable qu'elles ont prises à notre époque. Elles menacent sans aucun doute la vie du couple et font fortement sentir leur in-fluence sur lui, dans toutes les classes de la société, tel-lement tout est lié dans le domaine social. Leur con-naissance fait mieux comprendre certaines aspirations du couple vers une vie sensuelle plus large et plus libre.

Si, à cette place, nous avons cité plus souvent des mé-decins que des romanciers, c'est que, tout en disant ce qu'il y avait à dire, nous avons voulu éviter certaines exagérations de langage que les auteurs croient devoir se permettre en telle matière. Peut-être, d'ailleurs, la littérature a-t-elle tendance à renchérir sur ce sujet, ne serait-ce que pour répondre au désir d'une certaine ca-tégorie de lecteurs. Toutefois, toutes ces peintures ont été faites sur le vif ; elles sont corroborées par les dires de médecins qui ont affaire à cette clientèle. Peinture ou non du milieu social, une telle littérature et son succès montre qu'elle répond à un besoin du public du jour et provient « d'auteurs qui savent ce que veut leur public, comme le savent les directeurs de music-hall qui pré-sentent dans leurs revues des bataillons de femmes nues » (1).

(1) Georges ANQUETIL, *Vertiges*.

Nous ne pouvons insister davantage, mais nous ne pouvions laisser passer inaperçu un tel aspect de la vie du couple moderne, sans oublier le danger le plus grand qu'il subit dans les temps présents. Seules, la pauvreté et la misère amenées par la nouvelle crise économique ont pu ralentir un instant ce mouvement de lubricité.

CHAPITRE XII

CONCLUSION : LE ROMAN DE LA HAINE CONJUGALE

Lorsque l'on passe ainsi en revue la plupart des romans contemporains qui traitent du *couple*, il est remarquable de constater que tous traitent de la mésentente conjugale.

Les foyers nous y sont décrits comme des prisons où les deux époux, enfermés ensemble, en arrivent à ne plus pouvoir se supporter, et même, parfois, à chercher la liberté par tous les moyens. A les lire, il semblerait qu'il soit désormais impossible de vivre en ménage et qu'il nous faille considérer le mariage comme le plus terrible des liens. Toutes les épouses : Odile Marcenat, Sabine Darembert, Thérèse Desqueyroux, Elisabeth Gornac, sont des incomprises; tous les maris sont des déçus : le héros du *Nœud de Vipères*, le héros d'*Amour Nuptial*...

N'est-ce pas un fait étonnant qu'une littérature qui, jusqu'ici, ne parlait de la vie du couple qu'à propos de l'amour et de l'adultère, ait pris soudain pour sujet d'études les heurts conjugaux?.. C'est que, nous en sommes persuadé, si ces heurts ont toujours existé et existeront toujours, ils ne se sont jamais produits en aussi grand nombre et avec une telle acuité. Jamais, en particulier, la femme n'a osé secouer le joug conjugal et réclamé pour elle, avec une telle fermeté, le droit qu'ont tous les êtres à *vivre leur vie*.

En même temps, les appétits se sont aiguisés. Le plaisir de l'amour a été nettement séparé de la vie en mariage; le désir sexuel, du sentiment amoureux. Les dé-

sirs charnels se sont affinés. Pour répondre au goût du public, toute une littérature est née, véritable hymne à la chair qui désire, et qui n'est pas seulement un reflet des besoins et des idées de nos contemporains, mais aussi une abondante pâture à leur curiosité éveillée.

D'un autre côté, sauf par quelques rares auteurs, la vie du couple moyen, de l'homme d'usine, du bureaucrate, est à peine mentionnée. C'est là qu'est la plus grande misère ; c'est là qu'est la plus dure des servitudes. Mais les auteurs, soit qu'ils n'aient pas eu à vivre de près avec ces hommes de peu, soit qu'ils se soient hâtés d'oublier leur passé, n'en parlent point. En revanche, le snobisme et le talent très réel de Francis CARCO ont mis à la mode le roman de la pègre, monde des faubourgs de grandes villes et des prisons.

*
* *

Il semble que cette étude du roman contemporain nous fasse pénétrer dans l'âme même du sujet. Cette mésentente entre époux, ce heurt des conceptions individuelles sur la manière d'envisager la vie, chez l'un comme chez l'autre, n'est-il pas le problème trouble, et peut-être sans solution, que la littérature a toujours vainement essayé de résoudre ?

On a parlé d'harmonie préétablie entre les sexes, ceux-ci étant faits l'un pour l'autre. N'y aurait-il pas, au contraire, antinomie, mésentente complète ? Telle est la donnée du problème.

Il n'a jamais été résolu, mais la force des croyances religieuses a pu longtemps et peut encore, peut-être, donner une solution satisfaisante pour l'esprit, par l'idée finaliste d'un idéal à atteindre au prix de souffrances passagères nécessitées par le rachat de la faute originelle, et dont la récompense se trouve ailleurs, mais donnant aussi le sentiment d'une justice extérieure à nous,

s'imposant à tous, au nom de la plus parfaite égalité. Les essais légaux, pour régler les rapports conjugaux, s'avèrent infructueux sur la poussée sourde, mais violente, de l'émancipation féminine. Ce n'est plus le désir d'un accord, d'une harmonie, c'est la lutte des sexes, la lutte âpre, ardente, pour la domination, pour la jouissance, pour les plaisirs. Recherche d'une égalité? D'abord, peut-être., mais celle-ci conquise, lutte pour la suprématie.

Ce qui fait, avant tout, le sujet de ces heurts, nous l'avons vu, c'est l'incompréhension mutuelle dans laquelle vivent les époux. Chacun a sa logique propre, et si nous n'écoutions qu'un seul son de cloche, nous serions tenté d'abonder en ce sens. C'est ce que démontre *Robert, ou la Nouvelle Ecole des Femmes* d'André GIDE. L'homme et la femme s'aperçoivent, un jour, qu'ils sont autres qu'ils ne s'étaient vus avant le mariage. Pourquoi? Y a-t-il eu duperie de leur part? Ont-ils voulu se montrer sous leurs dehors les plus flatteurs, puis, dans le mariage, se sont-ils laissés aller à leur naturel?.. Mais peut-être aussi, se sont-ils transformés avec le temps, l'âge, les nécessités de la vie?.. Peut-être, n'ont-ils pas su renouveler la *poésie* de leur foyer?.. Sont-ils la victime de cette éternelle duperie qui consiste à vouloir toujours et à tout prix faire entrer l'amour dans le mariage?..

Le fait est que les amants deviennent ennemis; l'amour se change en haine.

On idéalise les êtres; on les veut tels que l'on se les imagine et on croit aisément qu'ils se sont façonnés selon ses désirs. Le rêve croit devenir réalité : on ne peut plus les regarder tels qu'ils sont.

*
* *

Est-ce un bonheur? Est-ce un malheur?..

Un bonheur, peut-être, si l'on songe que sans cette duperie du cœur, l'on hésiterait souvent à accepter les terribles reponsabilités du mariage.

Un malheur parfois, car, lorsqu'on aperçoit l'être tel qu'il est, l'illusion tombe : l'amour laisse la place à la haine.

Et encore, pourquoi cette haine ? N'est-elle pas un fruit de la désillusion, de l'amertume ressentie à l'idée de s'être trompé sur le caractère d'un être ?

Et cette haine est, elle aussi, une passion, tout comme l'amour, qui, après nous l'avoir montré le meilleur de tous, nous le fait voir le pire. Pourquoi ne pas le voir tel qu'il est : ni pire, ni meilleur que les autres?..

Nos couples d'aujourd'hui préfèrent se fier à leur instinct, plutôt qu'à leur raison. Ont-ils tout à fait tort ?

La raison nous trompe, elle aussi.

« La Raison ?.. Mais qu'a-t-elle fait leur Raison ?

« Elle s'oppose toujours à l'âme ; quand le cœur s'élance, elle l'enfreine.

« Aussi tous les dévouements la repoussent ; le sublime est insensé toujours : folles, les hardiesses, les poésies, ce qui vaut la peine qu'on vive. La raison voudrait qu'on se conserve ; elle est utilitaire, mais elle fait la vie insupportable à l'âme.

« Aussi, les grands amours la méprisent, car celui qui aime ne vit plus pour soi-même ; sa vie n'est qu'un moyen d'aimer ; s'il en trouve un meilleur et qui fait l'union plus intime, il négligera pour celui-là sa vie même, il la rejette peut-être ; il l'oublie.

« Je n'ai jamais eu de bonheur que ma raison ne désapprouve » (1).

Et puis, le mariage doit être un acte altruiste, désintéressé ; or, la raison est le plus souvent égoïste.

L'instinct, surtout celui des femmes, trompe peu. Il

(1) André GIDE, *Les cahiers d'André Walter*.

semble participer à l'essence des choses. On ne le discute pas ; on ne le raisonne pas ; on lui obéit.

Réfléchir? Raisonner?

« Le mariage est un acte sérieux », dit-on.

Mais on ne peut raisonner que sur des données certaines! Quelles sont ces données? Ne sont-elles point étrangement faussées? On dit s'aimer : qui connaît les pensées les plus secrètes? Qui peut déceler tout un passé?

Et puis, la vie est faite d'imprévu. Il faut compter sur le hasard, les maladies, les catastrophes. Alors, ne vaut-il pas mieux parfois se livrer à ce que l'on croit être son destin? Il est ainsi satisfait à un besoin, à un désir passer. Le désir assouvi, qu'arrivera-t-il ? Qu'importe ! Pouvons-nous nous imaginer réellement ce qui nous attend alors ? Pourquoi n'y aurait-il pas, après, le Bonheur comme il peut y avoir le Malheur ?

Les gens croient raisonner leur vie. Et pourtant, que d'inconscient dans la vie d'un Salavin! Et qui ne sent en lui l'âme d'un Salavin ?..

N'a-t-on pas abouti à cette conclusion inexorable : « En amour, on a la morale de sa chimie et la chimie de ses glandes à sécrétion interne? » (1).

Jadis, le mari avait pris un ascendant moral sur sa femme. Les deux ne pouvaient commander à la fois; leurs désirs étant divergents, il fallait que l'un cédât. La femme devait céder. Ainsi l'avaient voulu la religion, la tradition et la loi.

Or, la femme est toujours plus avancée d'idées. Elle s'adapte plus aisément ; elle est moins le jouet de principes fixes ; ils lui échappent. Ce qu'elle réclame dans son foyer, consciemment ou inconsciemment, c'est la gaité, la possibilité du rêve. L'homme, en présence de la vie, de ses contrariétés, des mesquineries qu'il ren-

(1) Paul VOIVENEL, *La maladie de l'amour*.

contre chaque jour dans ses affaires et qu'il essaye d'écarter pour sa famille, se fait une conception plutôt maussade de l'existence.

Il sait ses responsabilités. Comment aurait-il le cœur gai ? Chaque jour, il se heurte aux tristes réalités de la vie : comment oserait-il encore rêver ? Il l'accepte donc telle qu'elle est, quitte à en mener une autre à côté, s'il le faut, pour répondre aux besoins qui sont en lui et que la première ne peut satisfaire. Son épouse, au contraire, ne mène généralement qu'une seule vie, celle de son foyer. Elle a peu de chance de pouvoir s'en créer une autre pour faire renaître le rêve... Alors elle se révolte en secret, tandis que lui la croit heureuse et résignée dans la tiède accoutumance du foyer. L'homme abandonne vite la part du rêve; il est né logicien; la femme jamais ! Elle cherchera jusqu'au bout, jusqu'à la déception suprême, ne serait-ce qu'auprès des enfants... Un jour, elle croira vraiment enfin commencer sa vie, et regardant ses rides se refléter dans son miroir, elle verra qu'elle est finie.

*
* *

Le roman contemporain nous montre encore en l'homme un irrésolu, un faible, cherchant toujours à justifier ses maladresses à ses yeux comme aux yeux des siens par des raisonnements tout faits.

Il a d'autres soucis que ceux de la famille : la femme n'a que ceux-là. Ceux de la vie de métier, en particulier, lui sont étrangers. Tel est le caractère d'Alexandre Darembert, imaginé par Jacques de LACRETELLE, dans son roman *Les Hauts-Ponts*. Il faut noter ce caractère d'homme qui veut paraître meilleur qu'il n'est et qui arrive à se tromper lui-même, se persuadant de la perfection de son naturel, et à s'opposer au reste des hommes. Ne représente-t-il pas un *monstre* courant dans notre humanité ?

La femme, au contraire, semble avoir plus d'imagination, de sensibilité, moins de cette raison froide et abstraite, dédaigneuse des réalités. Son désir n'est-il pas de trouver partout et toujours de l'amour, d'être entourée d'affection? Souvent aussi, elle aime la vie brillante de société, les plaisirs. L'homme est un taciturne; il veut le repos dans la solitude après le travail; sa femme pour lui seul. Il ne désire par *la sortir* dans le monde. Rentrant fatigué de son travail, il n'a pas l'envie de repartir après le repas du soir, chercher des plaisirs fatigants et coûteux, car l'homme est généralement avare et la femme prodigue...

Et la vie, dans son extrême complexité, nous montre aussi l'image du contraire. Prudent Gornac, c'est l'homme sensible comme une âme féminine, aimant à faire naître les petites fleurs bleues. Au contraire, sa femme, Elisabeth, est l'être raisonnable, calculateur et froid, qui ne se perd point en futilités. Rappelons-nous aussi le couple Félix-Mariette dans *A l'Ombre d'une Femme*.

Longtemps, il a été admis que l'homme était volage par nature, et la femme, pas. Ne semble-t-il pas qu'on constate aujourd'hui presque le contraire? Lorsqu'un homme s'est attaché à une femme, elle lui devient indispensable; les autres ne comptent plus pour lui. La femme, au contraire, même éprouvant un grand amour, est toujours poussée par certaines curiosités...

*
* *

Sont-ce là des caractères spéciaux au couple moderne?

Il ne le semble pas. Ils sont propres au couple de tous temps, car ils tiennent à la nature même des individus qui le composent. De MONTHERLANT ⁽¹⁾, par des-

(1) De MONTHERLANT, *Les jeunes filles*

sus les contingences d'une époque, en résume le caractère éternel.

Selon lui, alors que les hommes n'auraient pas de conception du bonheur, la femme, au contraire, le considérerait comme un état nettement défini, pourvu d'une personnalité et d'une particularité ; elle sait quand il commence et quand il finit. « Le seul destin acceptable pour une femme, dit-il, est le mariage heureux ; donc, elle dépend de l'homme.. Le garçon sait que son avenir sera ce qu'il voudra ; la jeune fille sait que son avenir sera ce qu'un homme voudra... Une femme ne peut jamais se réaliser complètement ; elle dépend trop de l'homme... Une femme attend toujours avec espoir jusqu'à un certain âge ; sans espoir au delà. »

Or, selon de MONTHERLANT, « ce rêve de bonheur, l'homme ne le comprend pas. Il l'appelle naïveté, exaltation, romanesque, bovarysme, vague à l'âme, toujours avec une nuance de supériorité et de dédain. La jeune fille qui attend un peu trop longtemps un mari et fleurit inutilement dans son cœur l'autel de l'homme inconnu, n'apparaît à ce même homme que comme un personnage comique ; il croit ou feint de croire qu'il ne s'agit que d'un drame de la chair, alors que c'est l'âme qui consume le besoin de se donner. La jeune femme, qui rêve d'un bonheur qu'elle n'a pas, ne l'intéresse que dans la mesure où il en espère le bénéfice ; il n'en a pas pour cela plus de respect pour sa nostalgie. Quant à la vieille fille et à ses regrets, il n'a pour eux que raillerie, voire insulte... Cette conception féminine du bonheur subit le sort de toutes les conceptions féminines : elle n'intéresse pas l'homme. L'homme ne s'intéresse pas à la femme quand ses sens sont satisfaits, et c'est une des tragédies de la vie d'une femme, le jour où elle en prend conscience pour la première fois. »

« Le terrible est que la femme rêverait, naïve et impuissante, de pouvoir pour l'homme ce que l'homme

peut pour elle. Une femme heureuse et aimée (et qui aime) ne demande rien de plus. Un homme qui aime et qui est aimé a encore besoin d'autre chose. »

« L'homme est en face de la femme, la femme en face de l'homme, et la société dit à chacun : « Tu ne comprends rien à lui ? Tu ne comprends rien à elle ? Eh bien ! comprends tout de même ! Allez, et débrouillez-vous. » Aussi bien, s'il n'y avait pas l'étreinte, chaque être resterait de son côté... Nous assistons à ce spectacle singulier d'êtres qui sont poussés l'un vers l'autre, alors qu'ils semblent n'être pas faits l'un pour l'autre. »

« Tel est, nous dit de MONTHERLANT, ce couple hybride, d'où naissent la plupart des maux de l'humanité, sans que ni lui, ni elle en soit coupable, mais seulement la nature qui les a conjoints sans les assortir, mettant là le meilleur et le pire, comme dans toutes ces autres œuvres où il n'est rien qui ne soit mêlé, confus, impur, à double face, malgré les inconscients et les philosophes qui n'en voient jamais qu'un seul côté. »

*
* *

Mais, si ce *mal du couple* est inhérent à sa nature sans qu'il soit possible d'en faire grief à notre époque, il n'en est pas moins vrai que ce qui le distingue aujourd'hui, c'est le caractère surprenant d'acuité avec lequel il se présente. Nos jeunes époux, en effet, loin de chercher entre eux des points de rencontre, sous prétexte de franchise et de liberté, accentuent l'irréductibilité de leurs caractères... Il serait puéril de dire que ce que l'un a en trop, l'autre l'a en moins, et qu'ainsi, ils se complètent l'un l'autre... Des similitudes de goûts et de caractères n'ont jamais nui à la bonne harmonie d'un ménage.

Ce qui accentue encore ces divergences, c'est que le mariage est devenu au ^{xx}e siècle le « libre choix de deux

êtres que le hasard a réunis » (André MAUROIS). Jadis, les mariages étaient faits par les prêtres et les familles. Pourquoi ce changement? Parce que l'idée de bâtir et de préserver des fortunes n'a plus cours et que chaque famille vit désormais repliée sur elle-même, sans fenêtres sur le dehors. Les relations entre sexes sont aussi devenues plus faciles, d'où le mariage résulte de rencontres fortuites... Mais que dire de ces pauvres jeunes filles et même de ces pauvres jeunes gens, que la vie familiale tient à l'écart du monde et qui n'ont ni le prêtre, ni la maricuse pour les pourvoir?.. Ce sont les malheureuses mais nécessaires épaves de l'évolution des mœurs matrimoniales.

*
* *

Et l'accoutumance? N'aide-t-elle pas les époux à supporter leur chaîne ?..

Il faut compter heureusement sur elle...

L'accoutumance? Elle vient surtout de la présence des enfants au foyer. La poursuite d'un but commun : les enfants, lie encore ceux que l'usure de la vie a détachés peu à peu l'un de l'autre. Le prisonnier s'habitue à sa chaîne, à sa prison. Il finit même par l'aimer, parce qu'il en a souffert et que l'homme s'attache à tout objet où il semble avoir mis un peu de soi.

« Et la vieillesse vint. Depuis bientôt un demi-siècle, nous nous affrontions. Et voici que dans cet après-midi pesant, les deux adversaires sentaient le lien que crée, en dépit d'une si longue lutte, la complicité de la vieillesse. En paraissant nous haïr, nous étions rivés au même point. Il n'y avait plus rien au delà de ce promontoire où nous attendions de mourir » (1).

Soumission, acceptation de la chaîne, résignation.

(1) François MAURIAC, *Le nœud de vipères*.

Mais ce sont des sentiments chrétiens!.. Résignation devant la douleur; sacrifice...

Notre époque, dans son ensemble, n'accepte plus cela. Le vent de révolte a soufflé; l'individu se libère, s'écrie à son tour :

« Familles, je vous hais! Foyers clos, portes refermées, possessions jalouses du bonheur! Parfois, dit GIDE, de nuit, je suis resté penché vers une vitre, à longtemps regarder la coutume d'une maison. Le père était là; près de la lampe, la mère cousait; la place d'un aïeul restait vide; un enfant près du père étudiait; et mon cœur se gonfla du désir de l'amener avec moi sur les routes » (1).

Qui n'a ressenti, à une heure de sa vie, ce besoin d'échapper au conformisme de sa ville natale, de son pays où l'on est connu, avec un passé, une famille, avec tels ou tels devoirs, avec des règles de vie toutes tracées. Changer de ville, changer d'atmosphère, d'amis, de relations, cela correspond à notre désir d'évasion, aujourd'hui exacerbé. Il y a de cela dans le Bovarysme... On a besoin, un jour, d'une patrie d'élection, de parents d'élection. Il y a, à la fois, chez l'homme, besoin de se lier et besoin d'être libre, dualisme inconciliable qui fait le tragique de sa destinée. De nos instincts nous avons fait nos maîtres (2).

Accoutumance... Il y a aussi, comme le dit ALAIN, après Romain ROLLAND, « les relations de famille et d'amis, établissant dans le ménage des relations de politesse, absolument nécessaires pour dissimuler tous ces caprices du sentiment qui n'ont toujours que trop d'occasions de s'exprimer », et puis, la vie publique qui « occupe l'homme et le détourne de cette oisiveté de complaisance dans laquelle il n'est jamais naturel, quelque bon vouloir qu'il y mette. » C'est pourquoi, dit ALAIN,

(1) André GIDE, *Nourritures terrestres*, livre IV.

(2) Jean GIRAUDOUX, *Les aventures de Jérôme Bardini*.

« il est toujours à craindre pour un ménage trop isolé et qui se nourrit d'amour seulement » (1).

Accoutumance... Peur de l'inconnu, aussi ; peur du risque. On vit côte à côte, tremblant à l'idée de l'accident qui peut survenir et bouleverser cette *chienne* de vie, mais encore préférable à l'incertain... « L'instinct de conservation inspirait à cet équipage embarqué pour la vie sur la même galère le souci de ne laisser s'allumer à bord aucun incendie » (2).

D'où toujours cette tristesse, cette mélancolie en face de la famille, cette révolte latente. Il n'y a pas seulement GIDE...

« Est-ce donc ça une famille? Des duperies, des trahisons, des querelles, des chantages et des mensonges! Cela vaut-il vraiment tant d'amour, tant de peines, tant de travail, tant d'angoisses? Car ils ont beaucoup travaillé, car ils ont beaucoup souffert, car elle nous donne beaucoup d'amour. Et même lui, même lui... Que ferait-on de tant d'amour, que ferait-on de tout l'amour et de toute la tendresse et de tout le travail du monde si ce n'est pour s'en repaître et, au besoin, pour en crever! C'est probablement ainsi. La famille est un monstre inventé pour dévorer l'excès d'amour du monde » (3).

Mais, chez tous, attendrissement pour la mère. « Construire un pont, discerner une loi de la nature, composer un livre, ordonner une symphonie, voilà de grands et difficiles travaux. Faire une famille, la réchauffer sans cesse, l'étreindre jusqu'aux suprêmes démembrements, c'est une œuvre d'art aussi, la plus fuyante, la plus décevante de toutes. Combien de fois ai-je découvert, sous un visage de femme, cette pensée opiniâtre,

(1) ALAIN, *Propos sur le bonheur*, ch. XXXVII : Le couple.

(2) François MAURIAC, *Le désert de l'amour*.

(3) Georges DUHAMEL, *Le jardin des bêtes sauvages*.
François MAURIAC, *Le mystère Frontenac*.

cette pensée presque toujours muette et qui travaille à tâtons et qui, souvent, demeure ignorante d'elle-même. » Aurons-nous encore de ces mères? C'est peut-être le point le plus tragique du problème...

DEUXIÈME PARTIE

DÉFENSEURS ET DÉTRACTEURS
DU COUPLE ANCIEN

INTRODUCTION

LES DIVERS PARTIS EN PRESENCE

A côté de ces romans qui semblent refléter fidèlement les aspects de la vie du couple moderne, il en est d'autres qui ne sont que de véritables *romans à thèse*.

On les reconnaît le plus souvent à ce que ces romans, comme les comédies de MOLIERE, ont toujours un ou deux personnages chargés de nous faire connaître les sentiments de l'auteur sur le conflit mis en scène. Parfois, même, dédaignant ce truchement, le romancier nous les expose lui-même, tirant la moralité de son récit. Dans d'autres romans, au contraire, la thèse ressort de la seule structure du roman. On sent que situations, personnages, milieu, tout a été choisi pour permettre de faire ressortir une thèse chère.

Parmi les premiers, on peut citer, par exemple, le tryptique de Victor MARGUERITTE, *La Femme en Chemin*, dont le premier livre fit l'effet d'un véritable scandale, ce qui ne fut pas pour nuire à son succès. Aujourd'hui, on en parle moins, ou plus du tout. Il n'est que la proie d'adolescents alléchés par la réputation du livre et avides de satisfaire une certaine curiosité.

Parmi les seconds, il faudrait citer à peu près tous les ouvrages de Paul BOURGET, dont il n'est pas un critique du jour qui ne reconnaisse l'esprit de parti. Ainsi, André BILLY, qui porte sur lui ce jugement : « En pleine époque naturaliste, Paul BOURGET réintroduit l'amour bourgeois dans le roman. Ses premiers livres (1886-1901) appartiennent à la psychologie mondaine, conventionnelle et froide. On peut les relire si l'on sait prendre plaisir à voir revivre une époque avec ses modes, ses

préjugés, ses snobismes... La seconde partie commence avec *L'Etape* en 1902. Apôtre et théoricien de la conservation sociale, BOURGET emploiera, dès lors, son talent, sa culture scientifique, sa passion des idées, à défendre la famille... Nous croyons que la postérité lui sera sévère. Elle le considérera comme un écrivain d'idées ayant fait fausse route dans le roman » (1).

Ne pourrions-nous pas dire la même chose de Victor MARGUERITTE ?

De ces romans, nous rapprocherons certains livres qui, eux, ont pour but exclusif de vouloir présenter certaines conceptions du mariage et de l'amour, après nous avoir dit ce qu'ils pensaient du couple moderne. Ils vont même, parfois, jusqu'à donner des directives à celles et à ceux qui se préparent au mariage comme à une vocation. *La Femme et son Secret*, de Marcelle TINAYRE; *La Femme et l'Amour*, de LÉON DAUDET; *L'Art de Vivre*, de FRANC-NOHAIN.

*
* *

Si l'on cherche à classer ces écrivains par tendances, il semble bien que la meilleure classification soit encore celle qui consiste à les grouper comme nos partis politiques. D'abord, les extrémistes : droite, gauche, aux doctrines bien arrêtées et intransigeantes ; puis, le centre, où se donnent cours toutes les fluctuations d'opinions, mais dont les tendances générales semblent devoir les faire ranger parmi les apologistes du temps présent, la droite regrettant le passé, la gauche mettant son espoir dans l'avenir. C'est le *marais* dont on parlait à l'époque révolutionnaire.

Cette classification est d'autant plus justifiable qu'elle semble correspondre à la réalité.

(1) André BILLY, *La littérature française contemporaine*.

En effet, il est curieux de constater que les tendances doctrinales sur la famille de tel ou tel romancier contemporain correspondent le plus souvent à ses idées générales sur la politique. Ainsi, cette idée de la recherche de l'égalité de l'homme et de la femme, si chère à Victor MARGUERITTE, va de pair avec ses idées d'internationalisme et de paix sociale. Sa conception de la famille, comme celle qu'il professe en politique, sont de la pure *exégèse* socialiste ; elles font partie des revendications des partis de gauche. De même, les idées de Paul BOURGET sur la famille cadraient merveilleusement avec ses idées monarchistes et catholiques ; elles ont été, pendant des siècles, celles de la France entière.

Il y a, d'ailleurs, de véritables écrivains *de gauche*, comme il en reste *de droite*. Ce fut Jules VALLÈS, ancien membre de la Commune, qui s'attaqua à l'éducation et à la famille (*La Famille Valès, La Rue*). Plus rapprochés de nous, il y a BARBUSSE, Romain ROLLAND (*Jean-Christophe*) ; André MALRAUX (*Les Conquérants*) ; Emmanuel BERL (*Mort de la Pensée Bourgeoise, Mort de la Morale Bourgeoise*) ; Jean GIONO.

En somme, deux partis aux antipodes l'un de l'autre, s'affrontent dans leur conception de la vie politique et familiale. Ne peut-il y avoir quelques points communs qui les rapprocheraient, ne serait-ce que sur le terrain familial ?

CHAPITRE PREMIER

LA DROITE

Paul Bourget

L'œuvre de Paul BOURGET est l'antithèse apparente de l'école naturaliste. En 1884, comme tous les écrivains de sa génération, il eut le souci scientifique. Ses maîtres étaient STENDHAL et TAINE. *André Cornélis*, dédié à TAINE, est, dit Daniel MORNET, « une planche d'anatomie morale., un roman d'analyse exécuté avec les données actuelles de la science de l'esprit. »

Cette science participera à la grandeur de toute la science qui, « au milieu de ces décombres universels », est comme un arbre « dont la végétation luxuriante redouble de vitalité dans ce pays de mort » (1). Le roman ne sera donc plus seulement une peinture ou même une analyse, il sera une explication. Il constatera des actes, des façons de se conduire, et il recherchera minutieusement d'autres faits trahissant les instincts, sentiments, habitudes qui sont la cause nécessaire et scientifique de cette conduite. BOURGET avait d'ailleurs trouvé dans SPENCER, STENDHAL, TAINE et dans son talent personnel, autre chose que la recherche des causes et des effets. Il y avait appris leur complexité. Pour lui, le roman ne doit pas être seulement une explication dialectique, mais une évocation, une résurrection d'âmes.

Est-ce à cet esprit scientifique que nous devons ce livre étrange au milieu de l'œuvre de Paul BOURGET :

(1) Daniel MORNET, *Histoire de la littérature et de la pensée contemporaine*, 1870-1923.

Physiologie de l'amour moderne ? L'intitulé de quelques titres de chapitre en montre assez clairement l'esprit : *Les exclus, Le vrai et le faux homme à femmes, De l'amant moderne, De la maîtresse, Bonheurs contemporains, Thérapeutique de l'amour*, etc... Paul BOURGET y développe, sur le ton badin de l'époque, certains aphorismes dont il prête la paternité à un M. Claude Larcher, jeune écrivain amoureux transi. Et voici quelques maximes extraites de ce livre :

« Dans notre société contemporaine, avoir une femme en dehors du mariage, est un des plus grands honneurs dont puisse s'enorgueillir un homme, et, inversement, appartenir à un homme en dehors du mariage, est la pire honte pour une femme. »

« Le cœur d'un homme a toujours l'âge de son sexe. »

« Sur cent femmes vertueuses, il n'y a que cinq ou six honnêtes femmes. Les quatre-vingt-quinze autres ne pardonneront jamais leur vertu au reste de la corporation. »

« Lorsqu'une femme qui est mère prend un amant, c'est presque toujours comme si elle en donnait un à sa fille. »

« N.-B. — Cet amant n'est pas toujours le même. »

« La plus cruelle vengeance d'une femme est quelquefois de nous rester fidèle », etc...

Nous sommes certainement loin du BOURGET de la seconde manière, celui que nous devons surtout retenir et ne point juger sur quelques fautes de jeunesse. Qui n'en a commis ?

*
* *

Chez BOURGET, en effet, l'esprit scientifique n'a pas longtemps cédé le pas au scrupule moral. « Avant même qu'il soit devenu l'apôtre d'une religion et d'une politique, il s'est détourné de la science étroite. L'homme du désir et de l'émotion égoïste, dit-il du Francis de la

Terre Promise, celui qui ne vivait que pour s'analyser, fût-ce au prix de la misère des autres, achevait de mourir en lui. *Mensonges*, *Cosmopolis*, enseignaient aussi bien qu'il n'y a de vie véritable que dans un idéal de sincérité et de renoncement, un idéal religieux et qu'on ne peut pas vivre à la merci de ses sensations, ni même de ses curiosités » (1). Quelle condamnation sans appel de nos mœurs contemporaines ! Paul BOURGET allait dresser la société, en particulier la famille, contre l'individu.

C'est dans le *Disciple*, qu'il allait faire définitivement le procès du matérialisme, brûler ce qu'il avait adoré jusqu'ici, ce matérialisme scientifique d'un TAINÉ, d'un BERTHELOT, d'un Théodule RIBOT. Le roman ne doit pas être le reflet d'une réalité, serait-elle la vérité, car il y a des vérités qui sont dangereuses et nuisibles pour la société. Le vrai ne doit pas être enseigné, s'il doit être nuisible, fût-ce dans des livres austères ! Il faut songer aux torts qu'il peut faire à l'individu qui en fera sa pâture. Ce peut être pour lui un terrible poison. C'est dans le même état d'esprit que le Vatican avait fait dresser une liste des ouvrages permis ou *défendus* aux catholiques, et que l'Abbé BETHLÉEM fulmine chaque jour contre la plupart de nos auteurs contemporains. Et si ces livres constituent un tel danger pour les esprits eux-mêmes, pour leur formation, que dire lorsqu'ils songent à faire l'application pratique des idées émises ? La question ne se pose pas d'ailleurs que pour le livre ; elle se pose pour tous les spectacles dont il en ait peu qui ne puissent paraître suspects.

Le scrupule scientifique de Paul BOURGET était loin!..

Et encore, l'écrivain ne doit pas se contenter de n'être pas nuisible, il doit faire œuvre utile au point de vue moral. Mais comment faire œuvre utile ? Faire œuvre

(1) Daniel MORNET, *op. cit.*

utile, pour chacun, c'est exposer ses propres idées. Or, Paul BOURGET est conservateur et ardent catholique. Par conséquent, faire œuvrer utile, ce sera, pour lui, mettre en garde contre les *utopies* égalitaires ; le danger qu'il y aurait pour l'ouvrier, le paysan à vouloir s'élever au-dessus de sa classe sociale, même à acquérir la culture intellectuelle. Ce n'est que très lentement que les classes sociales peuvent franchir *l'étape*. Il faut du temps pour acquérir l'usage de la fortune (horreur des nouveaux riches) et le sens de l'autorité (horreur des arrivistes). D'un autre côté, il faudra se faire le défenseur de la famille, institution sacrée, base de toute société, et qui a pour fondement, la puissance paternelle. Tout ce qui nuit à la perpétuité, à la fécondité, à la discipline de la famille, est mortel comme tout ce qui dissout la cellule de l'être vivant. Mortels, par conséquent, le divorce, l'indifférence à l'adultère, l'indépendance précoce des enfants.

De tout cela, il résulte qu'il faut respecter et tenir pour vraies une politique conservatrice et aristocratique, une religion catholique qui met dans les cîmes le respect de la famille et le sens de la discipline. Les romans de Bourget, — et aussi son théâtre, — deviennent un enseignement politique et religieux. Romans à thèse, où sujets, personnages, circonstances, tout est choisi et mis en œuvre pour *démontrer*, convertir ou fortifier dans son opinion, amener pas à pas, tout naturellement, l'assentiment du lecteur.

C'est dans *L'Irréparable*, *Cosmopolis*, la peinture du désarroi où peut tomber douloureusement l'enfant qui s'aperçoit de l'indignité de ses parents, d'autant plus que l'enfant n'a pas le droit de juger ses parents. Il en tire cette leçon : obligation pour les parents de se conduire de telle sorte qu'ils n'encourent pas, un jour, le blâme de leurs enfants.

L'Etape nous montre que la famille est fondée

sur le foyer conjugal. Si on touche au foyer, la famille s'écroule ; c'est la pierre enlevée à l'édifice. « Le mariage de Maineron n'avait que l'effet d'un hasard, la rencontre de deux êtres qui se plaisent et s'unissent pour la vie sans s'être souciés de tout ce que la différence de race, de milieu, d'éducation, peut avoir élevé entre eux d'incompatibilités irréductibles; inversement, il s'agissait peut-être de savoir si, entre le fils de l'abbé Maineron et la fille du catholique Ferrand, disparaîtrait cet abîme que creuse l'opposition des croyances religieuses et se ferait cette union complète des âmes sans laquelle il n'y a pas de mariage au sens complet du mot » (1).

Quel est le grand ennemi de la famille? Le divorce. Il entraîne des désastres irréparables dans les foyers, parce que, justement, cette fusion des âmes y est devenue impossible. (Cf. *Un divorce*). Une femme du monde, divorcée et remariée, ayant des enfants de ses deux mariages, voudrait participer à nouveau à la vie de l'Eglise. Le souvenir de son enfance pieuse lui est revenu au moment où sa fillette allait faire sa première communion et a déterminé ce changement en elle. Et, cependant, elle tient à son second mari. Or, la doctrine de l'Eglise est stricte ; il lui faudrait quitter son second mari et retourner auprès du premier; lui seul compte à ses yeux. Or, c'est le second qu'elle aime: « Il y a treize ans, dit-elle, j'en avais 29. J'étais la plus malheureuse des femmes. L'homme à qui ma famille m'avait mariée et dont j'avais du me séparer, venait de demander et d'obtenir que cette séparation fût convertie en divorce. Il s'était remarié. Je restais seule au monde avec un fils de neuf ans. Les tribunaux me l'avaient donné. Comment l'élever ? Comment tenir tête aux difficultés que le divorce crée autour d'une femme même quand elle a le bon droit pour elle? C'est alors qu'un

(1) M^{lle} I. CARKES, *Le roman familial à la fin du XIX^e siècle*, thèse, Montpellier, 1929.

autre homme que j'avais connu chez mes parents, sans trop le remarquer, trouva le moyen de rentrer dans ma vie. J'appris qu'il m'avait aimée jeune fille, sans se déclarer. Il était pauvre alors. J'étais riche. Il ne s'était pas marié à cause de moi. Il avait travaillé pour me conquérir quand j'étais libre, pour m'oublier quand je ne l'étais plus. Je l'étais de nouveau ; il reparaissait. Il avait de la fortune maintenant, une brillante position, la possibilité d'épouser qui lui plairait. Il restait fidèle à son premier sentiment, et il me demandait ma main. J'ai accepté ce dévouement et, depuis ce jour, je n'ai pas rencontré en lui une défaillance. Il a été pour moi le meilleur des maris, pour mon fils, le meilleur des pères... Fût-ce au prix de mon salut éternel, je ne le quitterai jamais... »

Que faire ? Son premier mariage ne peut être annulé à Rome.

Un autre conflit, issu de ce second mariage, se présente : celui entre son mari et le fils du premier lit. Elle est mère et épouse. Ce second mari a voulu assumer loyalement auprès du fils du premier lit, le rôle de père et diriger sa conduite. Or, ce dernier s'est épris de ce que ses parents appellent une *aventurière*. Comment l'en séparer?... « Lui ne me considère pas comme son père. Il était un grand garçon déjà quand nous nous sommes mariés. J'ai réussi à l'appriivoiser sans jamais me dissimuler que c'était là un travail artificiel, un peu fragile. » Orpheline, cette *fille* a été élevée par un oncle, ancien greffier à Clermont-Ferrand. Venue à Paris, sous le prétexte de faire son droit, elle y a vécu maritalement pendant plusieurs mois avec un jeune homme qu'elle avait connu à Clermont ; elle en a eu un garçon qu'elle fait élever. Mais, en agissant ainsi, elle n'a fait qu'obéir à son idéal socialiste, comme un catholique aurait obéi à son idéal religieux.

Lucien veut se marier avec elle. Il obtient le consentement de son vrai père, mais sa mère lui refuse le sien. Or, on apprend que ce père est agonisant. A cette nouvelle, le fils, Lucien, est plein d'inquiétude. Il se rend compte que son père, malgré son infâme passé, existait seul pour lui. Celui qui l'avait élevé et dont sa mère portait le nom ne comptait plus. Il avait suffi que le fils se retrouvât devant le mortel danger que courait son vrai père pour que la voix du sang s'éveillât en lui, unique, souveraine, toute puissante.

...Le père est mort. Les deux époux, en face de ce mort, sentent qu'« une des données essentielles de leur vie vient d'être modifiée par cette mort inattendue du premier mari. » En face de son fils du premier lit, la mère se rend compte qu'elle a devant elle quelqu'un qu'elle ne connaissait pas tout à fait. D'avoir assisté aux derniers jours de son père, d'être allé ensuite dans ce coin de province d'où sortait leur lignée, d'avoir vécu cette semaine entière avec des parents et parmi les souvenirs du mort, avait suscité chez le jeune homme des pensées et des sentiments bien différents de ceux qu'il avait eus autrefois... Elle touchait à la plus dure épreuve qui puisse atteindre une femme divorcée et remariée : son enfant avait cessé de lui donner complètement, absolument raison. Il n'était plus son petit. Malgré lui, peut-être, il était son juge.

Elle décide de demander à son mari la consécration de leur mariage devant Dieu, maintenant que cela est devenu possible. Il s'y refuse. Elle quitte le foyer conjugal avec sa petite fille. Il la menace alors d'empêcher leur fille de continuer son éducation religieuse, comme il l'avait toléré jusque-là. Dans cette alternative, la mère préfère le retour au foyer. « Vous auriez dû, lui dit le prêtre, refuser de l'épouser il y a douze ans. Vous aimant comme il vous aimait, qu'aurait-il pensé

en constatant que vous demeuriez fidèle à votre mari, même dans l'outrage et l'abandon ; que, pour vous, le sacrement était vraiment la chose sacrée à laquelle rien ne peut toucher ; en vous regardant déployer toutes les qualités que vous avez dans la renoncement et la foi, il aurait compris ce que vous avez compris devant la pitié de votre enfant, qu'une force était là, surnaturelle... Mais la faute commise est commise. Vous en reconnaissez l'enseignement, et vous ne pouvez pas le lui montrer. C'est votre suprême épreuve... On ne sort pas si aisément de certains chemins. Le divorce est l'un de ces chemins. Vous en êtes la prisonnière, même à présent qu'il vous fait horreur et que vous avez démêlé ces funestes conséquences en vous, autour de vous, dans votre fils, dans ses rapports avec son beau-père, dans la triste union qu'il va contracter, dans vos rapports à vous, avec lui et avec M. Darras. » — « Se sentant la prisonnière de ce divorce, M^{me} Darras maudit une fois de plus cette loi criminelle, à la tentation de laquelle sa faiblesse avait succombé, la meurtrière de la vie familiale et de la vie religieuse, loi d'anarchie et de désordre, qui lui avait promis la liberté et le bonheur, et elle n'y trouvait, elle, après tant d'autres, que la servitude et la misère. »

*
* *

Le long du roman, la doctrine de BOURGET sur le mariage et la famille se précise :

« La société se compose de familles, et tant valent les familles, tant vaut cette société. Considérez ce que le mariage indissoluble apporte de chances de santé à la famille : chances de réflexion sérieuses avant l'engagement, puisqu'il est irrévocable, chances de cohésion plus étroite entre les ancêtres, les parents et les enfants, puisque la lignée comporte moins d'éléments hétérogènes ; chances d'unité dans l'esprit des membres et de suite dans la tradition. Ce mariage est le plus fort agent

de cette fixité des mœurs en dehors de laquelle tout n'est qu'anarchie et fièvre éternelle. Que répond l'histoire après la raison? Elle démontre qu'en effet, toutes les civilisations supérieures ont tendu à la monogamie. Or, le divorce n'est pas de la monogamie, c'est de la polygamie successive. J'ai vu des haines fratricides entre les enfants du premier et du second lit, des pères et des mères, jugés et condamnés par leurs fils et leurs filles; des heurts meurtriers, ici entre le beau-père et son beau-fils; là, entre la seconde femme et la fille du mari; ailleurs, la jalousie du passé, d'un passé rendu si vivant par l'existence du premier mari, suppliciant le second mari; ailleurs, des luttes horribles entre le premier mari et son ancienne femme autour des maladies de leur enfant ou, une fois grandi, de ses passions, de ses folies de jeune homme, de son mariage, si c'est une fille. Et je ne vous parle pas de cette rancœur quotidiennement renouvelée contre la malveillance avouée ou cachée, hypocrite ou sincère, qu'importe!, d'un monde où, malgré tout, le respect de l'union chrétienne demeure intact. »

Et encore :

« ...Quand une loi naturelle a été violentée dans les rapports de deux êtres, aucune bonne volonté, aucune vertu même, ne saurait empêcher que, tôt ou tard, ils ne souffrent l'un par l'autre. C'est le cas lorsque le second mari d'une femme divorcée élève l'enfant du premier lit, du vivant du vrai père. Le beau-père reste le nouveau venu au foyer, l'étranger. La mère, de son côté, a beau envelopper son fils d'une atmosphère de tendresse, ce fils sait qu'il ne lui a pas suffi. Il aime sa mère. Il aime aussi son beau-père. Il n'aime pas leur ménage. »

Et plus loin :

« ...Cette idylle entre un étudiant en droit et une étudiante en médecine était bien simple en son fond. Pourtant, elle ne se serait jamais produite à un autre mo-

ment de l'histoire de nos mœurs avant que la logique du principe révolutionnaire d'égalité ne se fut attaquée à la plus antique des coutumes : cette différence d'éducation entre les sexes. Pareillement, le drame des dissidences religieuses eût-il jamais eu lieu, voici vingt-cinq ans? L'une et l'autre analyse, si elle était poussée à fond, permettrait de mesurer le changement en train de s'accomplir dans notre pays, sous l'influence de lois dont les applications publiques atteignent par contre-coup les sensibilités privées. De tels exemples prouvent la justesse de l'axiome posé par le plus grand clinicien politique du xix^e siècle : « L'homme est entraîné par la société. » L'avenir décidera si ce courant va vers le progrès ou vers cette décadence, barbarement, mais énergiquement définie par le même philosophe : « Une déconstitution. »

L'*Emigré* posera encore le problème de l'intégrité de la famille. Le marquis de Claviers-Grandchamp est un gentilhomme de l'ancienne France, très haut, très droit, irréductible et sympathique ; par moment, il fait même penser à un héros cornélien. Pour lui, l'honneur de la race, la pureté du sang, méritent tous les sacrifices. Il a de son mieux élevé son fils, Landri, et bien qu'il conçoive le chagrin qu'aura le jeune homme à s'entendre refuser le consentement maternel pour un mariage avec une charmante femme qu'il adore, M^{me} Olier, il n'hésite pas à le faire. Mais un Clavier-Grandchamp ne peut pas épouser une bourgeoise; ce serait faire faillite à tout le passé et à tout l'avenir. Cela fera le sujet d'un dialogue entre père et fils :

M^{me} Olier est née Barral, tout simplement ; son enfant a des oncles et des tantes Olier; elle a des cousins Barral, peut-être des frères et des sœurs, tout un monde. Ce monde, en l'épousant, tu l'apparentes à nous. Cette famille, tu l'allies à la nôtre; tu l'allies : creuse ce mot

si profond comme tous ceux où le langage ne fait que traduire d'instinct l'expérience des siècles.

...Malheureusement, le sang bleu a été mélangé ; la trahison s'est installée au foyer du pauvre marquis, et Landri est lui aussi le fils d'un bourgeois. Il pourra donc épouser M^{me} Olier. Le marquis poussera l'attachement à la race jusqu'à cacher le redoutable secret et rompre officiellement avec son fils à cause de la mésalliance.

*
* *

Ainsi, Paul BOURGET s'est fait l'ardent défenseur de nos traditions familiales. « Grand observateur attristé de la société contemporaine, dit M. Albert CHÉREL, il a parlé à maintes reprises, dans ses récits dramatiques, du mal que certaines erreurs dans les lois, dans le sentiment public, ont fait à la famille » ,et il a rappelé la grande leçon des morts : « Ne pas vivre avec ses morts, c'est ne pas avoir de famille » (1).

(1) Albert CHÉREL, *La famille française*.

Henri Bordeaux

Ce sont les mêmes idées que nous trouvons développées chez Henri BORDEAUX. « Les convictions catholiques et traditionalistes sont moins ouvertement exposées. Les œuvres sont plus objectives ; elles trahissent moins clairement le désir de convaincre, de convertir, de protéger, de guérir. Mais l'idéal y est le même : la destinée la plus sûre, la plus digne, est celle qui se soumet courageusement aux tâches de la vie ordonnée par la tradition sociale et religieuse » (1). Une autre différence entre le roman de Paul BOURGET et celui d'Henri BORDEAUX est que, tandis que BOURGET trouve son sujet dans le grand monde, « dans ce monde composite et souvent cosmopolite, mais riche et oisif ou demi-oisif, qui réunit les derniers nobles, les financiers, les artistes et les gens de lettres arrivés (2), BORDEAUX prend le sien dans les intérieurs provinciaux, notamment ceux de la Savoie.

« Il entend se mêler à toutes les controverses politiques, dit M^{lle} CARKES. Croyant, il part toujours du point de vue catholique. A notre époque inquiète, tourmentée par tant de doléances et de revendications, il blâme surtout la neutralité et l'indifférence, car toutes deux figurent cette *Peur de vivre* qu'il a dénoncée dans son roman portant ce titre. Ses études critiques esquisaient déjà une attitude ; elles indiquaient à leur manière une conception de la vie et de la société. Ses romans, qui empruntent directement les faits à l'époque contemporaine, animent et illustrent ses idées sans détour. Ils préconisent tous une morale. »

« Comme BOURGET, disciple de LE PLAY et de TAINÉ, il répugne à l'esprit révolutionnaire qui poursuit le

(1) Daniel MORNET, *op. cit.*

(2) CARKES, *op. cit.*

changement ; il souffre à considérer dans l'histoire contemporaine de la France des tourmentes violentes comme la Révolution et l'Empire.

« Il considère qu'un peuple doit prolonger sa tradition, son histoire, non la bouleverser. Isolée, chaque génération reste impuissante et ne saurait créer œuvre qui dure.

« Appuyée sur le passé, la génération présente peut considérer l'avenir et les générations qui sortiront d'elle. Le bien du pays et du monde exigent que les générations des jeunes gens éprouvent au fond du cœur le respect des aînés ; ils doivent s'appuyer aussi sur la tradition, car nos ancêtres, par leurs travaux, nous ont préparé la voie, et leurs erreurs et leurs souffrances n'ont point été vaines, puisqu'ils nous les ont épargnées. Le respect du passé demeure donc le fondement de la vie sociale. La famille, par qui se perpétue la tradition, sollicite et retient sans cesse la réflexion de l'auteur. Seule, la famille donne un sens à la destinée de l'individu. Réduit à lui-même, il ne saurait être qu'un égoïste et un impuissant ; entre son père et son fils, il compte et il demeure.

« Relié par la race au passé et à l'avenir, il a le temps pour allié. Alors, il ose entreprendre et au soir de sa vie, préparer les ombrages destinés à ses arrière-neveux. Il sait qu'il ne mourra pas tout entier, et que le souvenir de ses actes demeure dans sa maison, comme les traits de son visage réapparaîtront sur de jeunes figures (*Le Pays natal*, préface)

« Il faut donc accepter la vie dans les conditions où on l'a reçue, créer des hommes et leur transmettre, sinon accru, du moins intact, l'héritage des croyances et des sentiments essentiels.

« Et pour reprendre l'opinion de BERTAUD sur l'auteur : « Nous prenons de ceux qui nous précèdent le « flambeau de la main gauche pour le transmettre par

« la droite à ceux qui nous suivent, c'est-à-dire qu'à au-
« cun moment, nous n'en serons vraiment possesseurs;
« nous sommes simplement usufruitiers d'un bien qui
« n'appartient à personne et qui est à tous. »

La filiation étant, selon BORDEAUX, l'unique manière d'assurer la perpétuité du même caractère, c'est elle seule qu'il faut sauvegarder. La famille doit, dès lors, être considérée comme la molécule de toute organisation sociale, comme la base de toute conception politique et l'effort du législateur doit consister à en augmenter constamment la puissance, de même que l'effort du moraliste doit tendre à en sauvegarder à chaque instant la dignité. Cette soumission au passé représentée par le père et la mère, BORDEAUX a voulu déjà en montrer la nécessité dans *La Peur de Vivre*. Il nous montre un père qui s'est ruiné avec tous ses enfants, de leur consentement, pour sauver son frère de la banqueroute et sauver ainsi l'honneur du nom, des fils, qui, de loin, soutiennent par leurs subsides la mère et la sœur, afin de préserver le domaine de la famille.

Ici, l'esprit de famille ne consiste point dans l'asservissement des destinées les unes aux autres. Les enfants ne doivent pas être enchaînés aux parents dans une vie commune et mesquine où se rapetissent les âmes. Il faut respecter la force et la liberté de l'individu; vivre du partage des joies et des sacrifices consentis pour l'œuvre collective, car il fait bon souffrir ou se réjouir en commun ; rien n'égale la douleur ou la joie éprouvée par plusieurs cœurs à l'unisson. Même à distance, ils se sentent ensemble. « La distance, quand on est sûr de l'amour, est si peu de chose », affirme M^{me} Guibert. Cette pensée la fera accepter toutes les séparations qui l'achèment une à une vers la voie du tombeau. Son histoire veut enseigner à accueillir la vie et ses vicissitudes d'une

âme égale et à trouver dans ses joies comme dans ses peines la raison et la force de vivre.

« La vie, ce n'est pas la distraction et le vain mouvement du monde. Vivre, c'est sentir son âme, c'est aimer de toutes ses forces, toujours, jusqu'à la fin et jusqu'au sacrifice. Il ne faut craindre ni la peine, ni les grandes joies, ni les grandes douleurs ; elles sont la révélation de notre nature humaine. »

*
* *

Une telle conception de la vie suppose chez l'héroïne la foi et la résignation en la volonté divine.. Cette théorie de la soumission à la tradition ancestrale est une théorie supposant qu'à tout instant, l'individu va se trouver en présence d'un conflit moral : d'une part, il y aura sa propre personne, libre, indépendante, aspirant à se réaliser elle-même ; d'autre part, il y aura le devoir ordonnant de subordonner les instincts à la raison, d'assouvir les désirs, de réfréner les passions. D'où lutte intense où l'individu devra se sacrifier sans arrière-pensée.

Le devoir familial ! Le sacrifice de l'individu dans l'intérêt de cette collectivité qu'est la famille, telle est la leçon morale qui se dégage de toute l'œuvre d'Henri BORDEAUX. *Les Roquevillard* nous montrent un fils de famille, Maxime Roquevillard qui, au lieu d'accepter librement et avec joie le sacrifice de sa vie pour la durée et la prospérité de sa famille, a fait fi des traditions, sacrifiant à son égoïsme les efforts de plusieurs générations. Il est même accusé d'un vol de 100.000 francs au détriment d'un notaire chez lequel il travaillait. Il n'a pas volé, en réalité, mais il a mis toutes les apparences contre lui, puisqu'il s'est enfui avec la femme du notaire... Le notaire ne consent à retirer sa plainte que s'il lui remet la somme disparue. Selon les traditions,

la famille est solidaire des fautes commises par chacun de ses membres; il y va de l'honneur familial. Mais où trouver une telle somme? Ils devront vendre la maison de leurs pères, la *Vigie*. Or, c'est l'acte le plus grave du point de vue traditionaliste. L'honneur l'exige, et le vieux père, le héros du sacrifice, prononcera ces fortes paroles : « Personne n'a plus que moi aimé et compris la terre, écouté ses conseils, ausculté son mal, dans la crise qu'elle traverse. Et c'est à moi qu'on reproche de l'oublier! Mais apprenez donc, si vous ne le savez pas, qu'il y a dans le plan des choses humaines un ordre divin qu'il faut respecter : au-dessus de l'héritage matériel, je place, moi, l'héritage moral. Ce n'est pas le patrimoine qui fait la famille. C'est la suite des générations qui crée et maintient le patrimoine. La famille dépossédée peut reconstituer le domaine. Quand elle a perdu ses traditions, sa foi, sa solidarité, son honneur, quand elle se réduit à une assemblée d'individus agités d'intérêts contraires et préférant leur destin propre à sa prospérité, elle est un corps vidé de son âme, un cadavre qui sent la mort, et les plus belles propriétés ne lui rendront pas la vie. Une terre se rachète! la vertu ne se rachète pas... Nous avons travaillé, aimé, souffert, non point dans un dessein personnel, pour un but atteint ou manqué par chacun de nous, mais à une fin plus durable et qui nous dépassait, en vue de la famille... »

*
* *

Et pourtant, quelle douceur n'y a-t-il pas à se reposer au foyer paternel qui nous a vu naître, qui a vu mourir les nôtres :

« — Où vas-tu?

« — A la maison.

« Ainsi répondent les petits garçons et les petites filles qu'on rencontre sur les chemins, sortant de l'école ou

revenant des champs. Ils ont des yeux clairs et luisants comme l'herbe après la pluie, et leur parole, s'ils ne sont pas effarouchés, passe toute droite, à la manière des plantes qui disposent de l'espace et ne sont pas gênés pour leur croissance.

« — Où vas-tu ?

« Ils ne disent pas : « Nous rentrons chez nous » ; et pas davantage : « Nous allons à notre maison. » Ils disent : la maison. Quelquefois, c'est une mauvaise bicoque à moitié par terre. Mais, tout de même, c'est une maison. Il n'y en a qu'une au monde. Plus tard, il y en aura d'autres, et encore n'est-ce pas sûr » (1).

Et dans ce domaine, grand ou petit, suivant les vicissitudes de la fortune, une véritable *dynastie* règne, de génération en génération.

« En ce temps-là, régnait mon grand-père.

« Avant lui, une longue suite d'ancêtres avaient du exercer le pouvoir, à en juger par les portraits qu'on avait rassemblés au salon.

« ...Le gouvernement de mon grand-père était irrégulier et indifférent. Autant dire qu'il n'y en avait pas... Il ne tenait point du tout à ses prérogatives. On sentait qu'on n'existait point pour lui, et rien n'est plus vexant. Il ne se souciait de rien ni de personne. Quant à ses vêtements, volontiers, il eût attendu, pour en changer, qu'ils le quittassent les premiers... Il détestait tout ce qui le gênait et se serait accommodé pour la journée entière d'une robe de chambre et d'un bonnet grec en velours noir dont il se trouvait bien, et qu'il lui arriva d'apporter au déjeuner de midi. Quand nous le voyions apparaître dans cet accoutrement, mes frères et moi, nous étouffions nos rires qu'un regard de mon père suspendait, mais ce regard même contenait un blâme pour la fameuse robe de chambre.

On avait beaucoup de peine à obtenir son exactitude

(1) HENRI BORDEAUX, *La maison*.

aux repas. « Oh !, déclarait-il avec bonhomie, on mange quand on a faim. Cette réglementation est absurde.

« — Cependant, objectait mon père, qui, visiblement, n'était pas content et qui essayait de parler avec douceur, mais de la douceur de mon père se dégageait encore une impression d'autorité, il faut de l'ordre dans une maison.

« — L'ordre, l'ordre ! Oh!.. Oh!..

« Il fallait entendre ces : « Oh!.. Oh!.. » discrets, sourds, lancés à la cantonade, qui atteignaient toute la régularité établie et qu'accompagnait un petit rire sec. Ce petit rire plaçait immédiatement grand-père au-dessus de son interlocuteur. Je n'ai rien rencontré dans les expressions humaines de plus inquiétant, de plus moqueur, de plus ironique que ce petit rire. Il vous donnait aussitôt l'idée que vous étiez une bête...

Sa présidence à table était honorifique et non effective. Non seulement il ne dirigeait pas la conversation, mais il ne la suivait que par hasard et quand ça lui chantait. Du reste, il ne s'occupait de rien.

« ...Grand-père n'étant pas un roi sérieux, je m'attendais à ce que mon père s'emparât du pouvoir. Mais pourquoi témoignait-il tant de respect à grand-père au lieu de le déposséder ? L'histoire m'enseignait une attitude différente.

Quant au père : « Ne croyez pas qu'il fût sévère avec nous. Il ne tirait sur la bride que si nous prenions une fausse direction. Seulement, je n'ai jamais rencontré chez personne une telle aptitude à commander... On voyait bien qu'il honorait les portraits de famille. Il nous transmettait oralement le passé des ancêtres... Quand nous nous sentions observés par lui, nous devinions qu'il y avait dans cet enveloppement de notre faiblesse par sa force, autre chose que de la tendresse et peut-être de la fierté, mais quoi ? Je sais maintenant

qu'il cherchait sur nous les signes de notre avenir. Son amour de la durée ne se contentait pas de l'ancienneté de sa race; il voulait suivre celle-ci jusque dans l'obscur travail du temps et consolider son destin. Notre bonheur même lui était moins cher que la soumission de notre volonté à la tâche commune. Ce que contient le regard paternel, l'enfant sait bien que c'est son image, et cette servitude lui suffit.

« Il nous enseigna tout petits le respect de ce qu'il appelait déjà notre vocation. Nous en comprîmes, dès lors, l'importance. Bernard et Etienne avaient de très bonne heure annoncé leur choix qui était l'armée pour Bernard, et les missions pour les deux autres...

« — Et toi? m'avait demandé mon père.

« Comme je n'avais rien trouvé à répondre, il avait exprimé tout haut son désir :

« — Tu nous resteras.

« Ainsi était-il admis que je resterais pour garder la maison.

« Je devrais maintenant parler de la reine. Elle vivait, humble et cachée. Avez-vous remarqué aux beaux jours d'été la buée bleue qui flotte sur les pentes? Elle permet de mieux fixer les claires beautés de la terre. Si je pouvais poser ce voile transparent sur le visage maternel, il me semblerait que j'oserais mieux dire sa suavité et la limpidité des yeux qui ne pouvaient croire au mal. Quelle force inconnue révélait donc cette douceur? Mon grand-père, qui se gardait de toute influence rien que par son petit rire si vexant et qui, même devant son fils, ne perdait pas ce moyen de défense, l'abandonnait habituellement devant ma mère. Et mon père, dont l'autorité semblait inébranlable et infaillible, se tournait vers elle, comme s'il lui reconnaissait une puissance mystérieuse.

« Cette puissance, je le sais maintenant, c'était Dieu

qui habitait en elle, soit qu'elle fut allée le chercher à la première messe avant que personne fût réveillée, soit qu'elle Lui offrit ses travaux quotidiens dans la maison.

« Mes frères et sœurs et moi, nous composions le peuple. Dans tout royaume, il faut un peuple. Il est vrai que, dans la plupart des maisons d'aujourd'hui, on cherche où le peuple a passé. Le roi et la reine, tristes comme des saules pleureurs, se regardent vieillir avec ennui. Ils n'ont rien à gouverner, et ils n'emporteront pas leur couronne. »

*
* *

Le mauvais *gouvernement* du grand-père, ses entreprises philanthropiques ont failli mener la famille à sa ruine; peu s'en est fallu que *la maison* ne soit vendue. Le sacrifice de la mère et d'une tante, vieille fille au foyer, qui ont toutes deux donné, pour payer les dettes, tout ce qu'elles possédaient, l'énergie du père, réussissent à empêcher ce sacrilège. Le grand-père se résout à abandonner le *pouvoir* à son fils. Quittant la plus belle chambre de la demeure qu'il occupait jusqu'alors, il va porter ses pénates dans la pièce la plus pauvre et la plus solitaire, malgré les protestations du fils. A table, il lui abandonne encore sa place. Il était juste que le chef eût les insignes de l'autorité. Un roi ne reste pas au second rang.

Mais tout a une fin. Ce nouveau chef, dépossédé par la mort, devra à son tour, céder sa place, et il faudra faire une nouvelle transmission des pouvoirs.

« ...Et maintenant, il faut s'asseoir autour de la table. Ma mère a pris sa place du milieu. C'est vrai qu'elle porte maintenant dans sa démarche, dans sa voix toujours aussi douce, je ne sais quelle nouvelle autorité, inexplicable et cependant sensible. Elle se tourne vers grand-père qui la suit :

« — C'est à vous de le remplacer.

« Et elle désigne, en face d'elle, la chaise de mon père.

« — Oh ! pas moi, refuse grand-père en s'agitant. Valentine, je n'irai pas là. Moï, je ne suis qu'une vieille bête !

« Elle insista, mais vainement ; rien ne le fera céder. Alors ma mère lève sur moi son regard calme et effrayé ensemble qu'elle a depuis qu'elle est veuve :

« — Ce sera toi, dit-elle.

« Sans un mot, je m'assis à la place de mon père, et de quelques instants, il me fut impossible de parler. Pourquoi ce recueillement pour une chose si simple et si naturelle ? Si simple et si naturelle était la transmission du pouvoir.

« J'ai comparé la maison à un royaume, et la suite des chefs de famille à une dynastie. Voici que cette dynastie aboutissait à moi-même. Ma mère exerçait la régence, et je portais la couronne. Et cette couronne, voici que j'en connaissais à la fois le poids et l'honneur. Comme j'étais né précédemment à la douleur et à la mort, je naissais au sentiment de ma responsabilité dans la vie.

« Ma vie était fixée désormais à un anneau de fer ; elle ne dépendrait plus de ma fantaisie. Je ne tendrais plus vers les mirages du bonheur que des mains enchaînées. Mais ces chaînes-là, tout homme les reçoit un jour, qu'il monte effectivement sur le trône, ou que son *ar-pent* ne soit que d'un arpent ou d'un nom. Comme un roi, j'étais responsable de la décadence ou de la prospérité d'un royaume, de la maison. »

*
* *

J'ai laissé parler Henri BORDEAUX. Je crois que nuls mots n'auraient su mieux traduire sa conception de la

famille avec plus d'émotion et de sincérité que ceux qu'il met dans la bouche de cet adolescent. La leçon des *Roquevillard*, un peu trop cornélienne peut-être, s'est changée en une douce philosophie souriante qui nous enseigne tout en voulant nous faire aimer, et de l'un à l'autre de ces ouvrages, elle demeure toujours identique à elle-même, manifestant une pensée qui a tout de suite trouvé sa voie et qui a su y demeurer.

René Bazin

Maurice Barrès

Comme Paul BOURGET, comme Henri BORDEAUX, René BAZIN a écrit des romans d'inspiration traditionaliste et catholique. « Il s'est proposé d'exalter la morale et la religion chrétiennes et de faire détester ou craindre toutes les formes de la vie politique, sociale, intellectuelle, qui s'opposent à cette religion et à sa morale » (1). Mais, tandis que Paul BOURGET étudie surtout la psychologie des personnages de la vie élégante et mondaine, Henri BORDEAUX, celle des grands bourgeois de province, René BAZIN étudie celle des petits, des humbles, de ceux qui peinent et travaillent, de ceux-là surtout qui vivent dans l'intimité des champs, ce monde « dont l'âme est l'âme vraie de l'humanité, dont les douleurs ne sont pas compliquées de neurasthénie, dont les joies peuvent ne pas être affinées, mais remuent l'être quand elles passent » (P. FERNESOLE). Sa philosophie est une philosophie d'action. Son œuvre, la glorification du sacrifice.

Dans *La Terre qui meurt*, René BAZIN pose le problème terrible de la désertion des campagnes, du foyer ancestral. Dans *Les Oberlé*, il envisage la question familiale dans son rapport avec la patrie. La patrie n'est qu'un ensemble de foyers, ou, suivant la définition de Joseph de MAISTRE, « une association sur le même sol des vivants avec les morts et ceux qui naîtront ». Le plus grand bien est de veiller sur la famille, sur sa terre, de se sacrifier à elle, car ce n'est que de la continuité et de la perpétuité que dépend le bonheur. *Donatienne* est écrit également à la gloire du sentiment familial. Une simple paysanne quitte foyer, mari, enfants, pour aller gagner de l'argent à la ville, comme nourrice. Après les avoir quelque temps aidés, elle les oublie et mène

(1) Daniel MORNET, *op. cit.*

une vie de débauche. Mais un jour, la voilà prise de remords. Revenue au foyer, elle y reprend ses humbles occupations journalières. Ayant cherché le bonheur en dehors de sa famille, elle ne l'a pas trouvé. Ce n'est que dans un foyer fixé autant que possible au lieu d'origine que l'on a chance de résister aux tentations et aux hasards, parce que toutes les traditions religieuses et naturelles nous y retiennent, parce que la vie économique y est aussi moins dure. Qui est coupable? Donatienne, certes, mais aussi la coutume anti-familiale des femmes qui, ne nourrissant pas leurs enfants, non seulement portent préjudice à eux, mais encore aux mercenaires qu'elles arrachent aux leurs. Même problème avec *Les Noellet*. Pierre Noellet, ambitieux et intelligent, s'est élevé trop au-dessus des siens pour rester comme eux un paysan; mais pas assez, pour être égal aux jeunes hommes au milieu desquels vit celle qu'il aime. Il a voulu franchir l'étape trop vite; c'est la cause de son malheur. Avec un tel système, on risque de ne pas arriver à son but et de tomber, brisé, sur la route.

Mais, dans *Le Mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe*, nous trouvons une sorte de glorification de la mère adoptive. BAZIN, en effet, ne se montre plus ici un partisan strict de la théorie de l'hérédité. Une jeune fille, dit-il, peut être très honnête, très pieuse, même si ses parents ne l'ont pas été; les qualités de l'âme, développées par l'éducation, jouent un rôle primordial. Et cela est très réconfortant pour les pauvres sur qui pèse une hérédité malsaine. Par une éducation appropriée, par la culture des vertus, ils peuvent se libérer du fardeau. Ils peuvent, s'ils n'en ont point, se refaire une famille qui présentera toutes les garanties désirables et, par elles, sera une des cellules saines de la société.

Ainsi, « à la conception aristocratique de BOURGET, BAZIN oppose une conception démocratique. La caste

des personnages du premier ne peut se renouveler; elle est destinée à s'épuiser et à mourir. Les familles du second peuvent vivre en s'infusant un sang nouveau, ainsi que Rome donnait plus largement le droit de cité » (1).

*
* *

Maurice BARRÈS, lui aussi, sera amené, comme BOURGET, de la culture du moi, au culte des morts et de la tradition. « Le *moi*, soumis à l'analyse un peu sérieusement, s'anéantit et ne laisse que la société dont il est l'éphémère produit... A force d'humiliations, ma pensée, d'abord si fière d'être libre, arrive à constater sa dépendance de cette terre et de ces morts qui, bien avant que je naquisse, l'ont commandée presque dans ses nuances. » Comme le dit Daniel MORNET, « si l'on prétend arracher les âmes, dès l'âge d'homme, à ces traditions, et leur enseigner des doctrines, leur inspirer des croyances et des ambitions qui ne tiennent aucun compte de l'âme profonde, qui ne s'adressent qu'à une humanité abstraite et factice, on fait des *Déracinés*. Ces déracinés, inquiets, égarés ou misérables, seront des inutiles, des hommes dangereux ou même des criminels. Il faut donc faire vivre dans les âmes, cette âme commune, harmonieuse, qui les lie à une même patrie, symbole de leur entente et de leur bonheur; petites patries des terroirs, des provinces où reposent des morts qui se continuent dans les vivants; grandes patries ou nations qui résument les besoins les plus généraux, les façons de penser les plus hautes des petites patries. » C'est le *naturalisme* de BARRÈS.

Citons encore quelques auteurs qui développent les mêmes idées et dont M. le Professeur Albert CHÉREL nous donne divers extraits dans son ouvrage *La Famille fran-*

(1) CARRÈS, *op. cit.*

çaise (1924); Charles-Louis PHILIPPE; un poète, Francis JAMMES; Lucie FÉLIX-FAURE-GOYAU; DÉROULÈDE; André PORTAL; Louis MERCIER; Henry de FORGE; Marie PER-RIN, etc... Il faut ajouter : Emile BAUMANN dont les personnages sont des héros cornéliens; Edouard ESTAUNIÉ, qui est plutôt un réaliste; Léon FRAPIÉ, qui fait un appel à la pitié et à la nécessité du travail quotidien.

CHAPITRE II

LE CENTRE

Marcel Prévost

Avec Marcel PRÉVOST, c'est une conception moins rigide de la famille que nous abordons. Marcel PRÉVOST n'est pas toujours demeuré un doctrinaire, et il a cherché à comprendre les transformations familiales dont il a été le spectateur. Cela explique, en une certaine mesure, le grand succès de ses romans qui ont tenu une grande place dans la littérature pendant une vingtaine d'années. Il a étudié toutes sortes d'aspects des caractères et des mœurs, pour en venir finalement « à une forme moralisante du roman qui étudie les problèmes moraux de la vie contemporaine et se propose de diriger les consciences. Certaines de ses œuvres, telles les *Lettres à Françoise*, *Françoise mariée*, *Les nouvelles lettres à Françoise*, ont eu un succès éclatant et ont exercé, sans aucun doute, une influence très étendue » (1).

Marcel PRÉVOST s'est occupé surtout de la situation nouvelle faite à la jeune fille en nos temps modernes (Cf. *Les nouvelles lettres à Françoise*, *Les demi-vierges*). Mais ces personnages sont choisis parmi les gens du monde, menant la vie de salon. Il ne s'occupe ainsi que d'un milieu restreint. C'est le monde oisif contemporain, et c'est la jeune fille contemporaine de ce monde-

(1) Daniel MORNET, *op. cit.*, *supra*.

là. De plus, ce roman, où l'on parle à chaque ligne de *coupés*, de soirées à l'Opéra, sent un peu son époque.

*
* *

Marcel PRÉVOST distingue deux krachs : le krach de la pudeur et le krach de la dot.

« Notre époque, dit-il, est comparable à la décadence latine ou à la Renaissance, au point de vue de l'amour. Nos jeunes filles (j'entends toujours celles du monde oisif et jouisseur) ne servent pas toutes nues à la table des Médicis; elles n'ornent pas leur cou d'emblèmes générateurs; mais elles sont aussi savantes des choses de l'amour que ces Florentines et ces Romaines. Qui se gêne pour parler devant elles du scandale d'hier? Quels romans n'ont-elles pas lus? Et encore, la conversation, le livre, le théâtre, ce n'est que des paroles... Il y a à Paris, dans le monde, des professionnels de la défloration; des hommes à l'affût de l'innocence. La première leçon est donnée aux jeunes filles le soir du premier bal; le cours se poursuit pendant la saison; vienne l'été, les promiscuités de la ville d'eaux ou de la plage permettront au déflorateur professionnel de mettre à son œuvre la dernière main.

« ...Le déflorateur n'épouse guère, et ce qui est vraiment admirable, c'est que les jeunes filles le savent. Bien mieux, elles ne tiennent pas du tout à ce qu'il épouse, car, d'ordinaire, c'est un aventurier sans grande fortune, et la jeune fille moderne veut l'argent par le mariage.

« Le deuxième krach, c'est le krach de la dot, aussi pernicieux pour la mère moderne que celui de la pudeur. Il n'y a plus de jeune fille innocente, mais il n'y a pas davantage de jeune fille riche. Le millionnaire donne 200.000 francs de dot à sa fille, c'est-à-dire 6.000 francs de rente, c'est-à-dire rien, pas même de quoi louer un coupé au mois... Donc, jamais la jeune fille n'a

dépendu de l'homme à ce point, et comme elle n'a qu'une arme pour le conquérir, l'amour, les mères les laissent apprendre l'amour le plus tôt possible, par dévouement maternel... A mon sens, l'altération universelle du type *jeune fille d'autrefois* est imputable avant tout aux mères de la génération présente. Jadis, la vierge était élevée dans un cloître, généralement en parfaite innocence. Elle sortait de là pour se marier avec un homme qu'elle connaissait à peine, mais que l'accord des parents avait élu; donc, les luttes d'intérêt (presque toutes les discordes conjugales) étaient évitées. Le mari était vraiment l'*initiateur*, chance considérable d'être aimé! D'autre part, issue du cloître le plus aristocratique de Paris, la fiancée trouvait dans le ménage le plus modeste un accroissement de confortable et d'élégance. On était à l'abri des deux fameux krachs. Qu'arrivera-t-il? Quelques hystériques de cette heureuse génération trouvèrent brusque et désagréable la surprise de l'alcôve, crièrent à la trahison et au viol. Il ne fut si placide bourgeois qui ne soupirât : « Elever « un enfant hors de la famille! Marier une vierge ignorante! Quels crimes! » Elles se promirent de ne pas commettre ces crimes sur la personne de leurs filles... Vous voyez le résultat. La jeune fille ne souffre plus de l'isolement, de l'inconfortable du cloître, mais elle s'habitue, dès quinze ans, à la large aisance que ses parents mirent quarante ans à conquérir. Elle ne se mariera plus ignorante, oh! non!.. Mais elle ne se contente pas, d'ordinaire, d'apprendre la théorie de l'amour, elle la fortifie d'expériences préparatoires pour plus de sûreté. Et c'est le marié, maintenant, à qui l'alcôve nuptiale ménage des surprises.

« Quels maris trouveront-elles ces demi-vierges? Elles épouseront des barons en *toc*, d'importants industriels guettés par la faillite, des hommes splendides rongés de maladies mortelles, toutes des maris de façade qui

s'écroulent un an ou un mois après la noce, car c'est un étrange châtiment de ces petites trompeuses d'être leur-rées presque infailliblement par le mariage, avec quoi elles voulurent biaiser. Et puis, comme la Providence est une fantaisiste des plus gaies, quelques-unes aussi se marieront avec un honnête homme et seront des épouses modèles, doublées pour leur mari de maîtresses expertes.

*
* *

Dans *Les nouvelles lettres à Françoise*, Marcel PRÉVOST montre, cependant, une philosophie moins désabusée ; il semble s'être réconcilié avec son époque. « Dès 1900, dit-il, on admettait que les mœurs françaises pour les rapports des sexes, *s'américanisaient*, et l'on entendait par là qu'elles prenaient du sans-gêne. La guerre amena une révolution dans l'éducation des filles ; la jeune fille française sortit seule (disette des chaperons). Les jeunes filles, sortant seules, rencontrèrent librement l'autre sexe : hôpitaux, nécessité de faire travailler les filles, marrainage. Le respect du sexe faible pour l'intelligence masculine disparut ; les femmes occupaient aussi bien leurs emplois. Le lien de familiarité qui n'est autre que l'usage des égaux entre eux, s'établit entre jeunes gens et jeunes filles. Or, dit Marcel PRÉVOST, l'amour exclut l'égalité. L'un admire, l'autre se défend ou accorde. A l'instant même de la plus parfaite union, il y a un vainqueur et un vaincu. »

D'un autre côté, « durant plus d'un demi-siècle, jusqu'aux abords de 1914, la majorité des Français a borné ses désirs d'argent à un bien-être très modeste, à condition qu'il fut assuré. Depuis la guerre, personne ne croit plus à la stabilité des fortunes, d'où le dédain pour le *nécessaire* ; seules, les choses de luxe et de superflu paraissent vraiment désirables et dignes d'un grand effort. La bonne à tout faire la plus honnête ne rêve plus

d'acquérir un trousseau de lingerie en prévision du mariage, mais bien de s'acheter illico un faux renard de 400 francs pour illustrer ses promenades dominicales. La femme d'employé mange dans des couverts d'étain pour porter des bas de soie. Des gens réputés raisonnables rognent sur l'alimentation pour équiper une auto. »

Parallèlement à cette instabilité des fortunes, Marcel PRÉVOST note cette recherche effrénée des plaisirs qui sévit dans toutes les classes de la société. « Du haut en bas de la société, dit-il, le droit au loisir et, par suite, au divertissement, a été proclamé. Autrefois, nombre de Français, volontairement ou par nécessité, acceptaient de compter à un groupe humain qui ne se reposait guère et qui ne se divertissait presque jamais, pas seulement ce qu'on est convenu d'appeler les prolétaires, mais, par exemple, toute cette bourgeoisie moyenne, décrite par Balzac. Aujourd'hui, le loisir est imposé par la loi ! Huit heures de travail, sept heures de sommeil ; il reste neuf heures par jour à occuper... »

« En troisième lieu, les enfants en entendant toujours parler d'argent, ont compris qu'il était un élément indispensable du bonheur. De plus, les enfants d'aujourd'hui possèdent un peu d'argent, et ce peu va en augmentant à mesure qu'ils grandissent, et ils jouissent de cet argent avec la liberté d'en faire ce qu'il leur plaît. »

Et Marcel PRÉVOST résume le tout ainsi : « La jeunesse d'aujourd'hui un peu par contagion, beaucoup par expérience, est convaincu que l'argent est d'importance primordiale pour le bonheur de la vie. Ayant, dès l'âge de raison, quelque argent et la liberté d'en disposer, elle arrive à l'adolescence rompue à l'usage de dépenser, d'acquérir, de mesurer l'espace qui sépare un désir d'achat de sa possibilité. »

Voilà, d'après Marcel PRÉVOST, dans quel état d'es-

prit les jeunes gens et les jeunes filles abordent le problème de l'amour. Il nous montre le désir des jeunes de n'avoir pas d'aventure sentimentale, de se marier jeune, le plus vite possible. Ils veulent faire des *mariages d'amour*, mais à la condition de trouver chez la jeune fille une situation équivalente. Pour eux, l'absence de fortune est une tare comme une hérédité dangereuse dans la famille. C'est quelque chose de manqué, de malsain. Enfin, ils se rendent compte que grâce à la formidable destruction d'hommes jeunes fauchés par la guerre, ils font prime sur le marché. Ils sont convoités, demandés. Quant aux jeunes filles, « elles réclament la liberté dans leur ménage, complète, absolue, ou autrement, *ça bardera*. Elles demandent au mariage, outre une liberté égale à celle dont elles jouissent jeune filles, la grande aisance. »

*
* *

Marcel PRÉVOST n'a pas les préjugés d'un Paul BOURGET ou d'un Henri BORDEAUX; il essaye de jeter un regard objectif sur le monde contemporain, bien qu'il se rende compte de tout ce qui le sépare d'une génération qui n'est plus la sienne et qu'il sent méfiante à son égard, mais nous sentons partout son désir d'expliquer, de classer, de juger avant de chercher à voir les faits sans idées préconçues. Le plus souvent, sa recherche consiste à vouloir excuser une conduite qu'au fond de lui, il réprouve. De plus, il ne nous apparaît en contact qu'avec une jeunesse appartenant aux classes élevées de la société; de ce fait, il ne peut nous indiquer qu'une faible partie de l'évolution des mœurs contemporaines.

Le krach de la pudeur? Nous aurions peine à ressentir l'émoi qui le saisit. Nous considérons presque comme un bienfait cette émancipation de la jeune fille l'arrachant à une éducation tout artificielle qui la préparait à l'exploitation de l'homme par le mariage. C'est plu-

tôt cette jeune fille de jadis, si terriblement factice, qui soulève notre étonnement. La nouvelle vie menée par les jeunes filles peut les porter au dévergondage, c'est un fait certain, surtout dans les classes élevées de la société, mais il serait trop puéril de vouloir conclure de quelques-unes à toutes.

Le krach de la dot? Mais pourquoi donner aux jeunes filles une dot lorsqu'elles se marient, puisque, par l'exercice d'une profession, elles peuvent contribuer aux charges du ménage dans la même mesure que leurs maris? La dot cadrerait trop bien avec le vieux principe de l'autorité maritale qui livrait la femme au mari, pieds et poings liés. La dot? Cela devenait une condition *sine qua non* du mariage, et une fille sans dot était le plus souvent vouée au célibat; était-il un fait plus injuste? D'ailleurs le système de la dot ne pouvait se pratiquer que dans les classes bourgeoises et était moins connu dans les classes ouvrières et paysannes où il se réduisait le plus souvent à la délivrance du trousseau. L'instabilité monétaire nous a appris aujourd'hui à moins estimer la puissance de cet argent et à prendre plus en considération les avantages physiques et intellectuels.

Nous ne songeons plus à nous étonner que les jeunes filles sortent seules. C'est aujourd'hui une conduite courante qui présente bien peu de désavantages à côté du ridicule de ce *chaperonnage* de jadis dont la jeune fille sentait le poids et qui lui donnait le goût des aventures romanesques. Depuis qu'elles sont libres, les jeunes filles songent moins à abuser de leur liberté. Ce chaperonnage aidait surtout à la distinction des classes sociales, la jeune fille de la bourgeoisie ne devant jamais sortir seule, tandis que la jeune fille du peuple était forcée de sortir non accompagnée, ce qui ne voulait pas dire que la seconde était moins honnête que la première. Cette distinction des classes sociales nous semble aujourd'hui presque une injustice. Il n'y a pas de sots métiers, du

moins le dit-on, et chacun reconnaît aux autres le droit de dépenser son argent comme il le lui paraît bon, serait-ce en bas de soie ou en renards. Nous trouverions ridicule de nous scandaliser aujourd'hui parce que nos bonnes portent chapeau.

Léon Daudet

Le livre de LÉON DAUDET : *La Femme et l'Amour* est une délicieuse apologie, ou plutôt une réhabilitation de la femme. « La noblesse des sentiments, dit LÉON DAUDET, m'est apparue comme beaucoup plus rare chez les hommes que chez les femmes, même dégradées. Dans la pire dégradation de la femme, j'ai constaté que l'homme était pour beaucoup. » Peut-être, cette recherche du plus ou du moins d'intelligence, de raison, de cœur que l'un peut avoir sur l'autre, peut paraître vaine, parce qu'elle ne peut tenir compte de tous les cas concrets, et qu'il n'y a pas à comparer ce qui n'est pas comparable, mais il y avait des choses qui devaient être dites, et LÉON DAUDET les a dites.

*
* *

« C'est surtout, dit l'auteur, sur l'esclavage où est tenue la femme de mon pays, en vertu d'un code imbécile et malfaisant, le code civil napoléonien, continué depuis un siècle et quart, que j'insisterai. Car le développement industriel et la puissance de l'argent pèsent en dernier lieu sur la femme devenue matière commerciale en même temps que broyée par la machine... On s'étonne et l'on s'inquiète de l'actuelle dénatalité de la France. Il est extraordinaire qu'elle ne soit pas dix fois pire, avec l'instrument de torture infligé à celle qui fait l'enfant et maintient le foyer... » Il s'agit de « notre infériorité », à nous autres, mâles, et de « l'ignominie d'une législation à notre mesure. » LÉON DAUDET cite tour à tour l'article 213 où l'on parle « d'obéissance de la femme à son mari » ; l'article 214, d'après lequel « la femme est obligée d'habiter avec le mari et de le suivre partout où il se propose de résider. » — « C'est, dit-il,

de cet article qu'est sortie la cohabitation de la belle-mère et de la bru, cause, neuf fois sur dix, de la dislocation rapide du ménage. Quant à suivre son époux partout où il se propose de résider », c'est là pour la femme le fait d'une esclave et non d'un être humain au libre consentement; — l'article 215, qu'il traite d'immoral et d'arbitraire ; l'article 217 qui, dit-il, fait de la femme une véritable bête de somme. Ainsi, la femme légitime, d'après ce texte infâme et esclavagiste, n'a pas la libre disposition des biens qu'elle a introduits dans la communauté. Les quelques amendements apportés dans la suite à cette disposition scandaleuse sont, en fait, sans efficacité devant ce ligotage de la malheureuse tombée aux pattes d'un mari stupide, influençable ou indigne. L'article 391 prouve que, même après sa mort, le magistrat peut tenir la femme dans les fers jusqu'à la majorité des enfants, en la livrant parfois à des proches qui sont souvent ses propres ennemis.

Bref, « le code civil est un bateau où la femme est forcée ou mise aux fers à fond de cale; par des articles, par des prescriptions impitoyables. » Il préfère, nous dit-il, « le rapt sauvage d'une jolie fille sans méfiance par un mâle bestial, que ces combinaisons de textes froids et numérotés en vue d'encager la femme légitime, de la dépouiller du produit de son travail ou de sa dot, et de faire d'elle la chose d'un monsieur, d'un bonhomme ou d'un type qui, les trois quarts du temps, ne la vaut pas, et, pour le quatrième quart, ne songe qu'à soi. De quel droit ce carcan sur cette peau tendre? Selon quelle justice cette prise de possession étendue de l'être au magot petit ou grand? Ces stipulations barbares font de toute jeune mariée, quand elle a compris, une révoltée latente, et de tout mari, un cocu virtuel. Car chaque femme a, à la portée de sa petite main subtile, avec la clé de sa geôle juridique, le moyen de ridiculiser son tyran. C'est le code odieux, c'est le brodequin, c'est la cangue légale, qu'elle bafoue ainsi dans son cornard.

« L'homme croit qu'une femme se conquiert une fois pour toutes, par le désir qu'on a d'elle et la légitimation par M. le Maire. Grosse erreur ! Aucune femme, si soumise ou si passive qu'on la suppose, n'est conquise une fois pour toutes. La possession, qui n'est jamais qu'approximative, surtout s'il s'agit d'une femme, est sans cesse à recommencer. C'est un art et le premier de tous. »

Et LÉON DAUDET nous parle de la malheureuse condition des femmes du peuple au xx^e siècle : « Le caboulot est la grande plaie des foyers populaires (Cf. *L'Assommoir* d'Emile ZOLA). Il suffit d'aller le samedi, jour de paye, à la porte des grands établissements industriels qui foisonnent dans la banlieue de Paris, pour surprendre sur le vif la grande pitié des malheureuses attendant leur homme à la sortie, avec un enfant sur le bras, ou un paquet de linge, ou un panier à provisions. Elles sont là, inquiètes et déjà navrées, sûres d'une rebuffade, d'une engueulade bien soignée, quelquefois d'une torgnole ou d'une de ces esquives languissantes qui sont la marque de tempéraments lymphatiques. Pour un bon accueil, — car il y a quelques excellents ménages ouvriers où la femme domine l'homme et sait conduire la maison, — que de mauvais accueils ! Souvent, chose triste, la mère est aidée dans sa dure surveillance du samedi, par un garçon affectueux de 15 à 16 ans, ou une fillette de mine sérieuse qui l'aide à ramener papa maugréant, bougonnant, en évitant l'accueil des bistrots et de mauvais copains (Cf. *L'Apprentie* de GEFROY). Cette condition féminine ouvrière est compliquée maintenant de la participation de la femme aux travaux rudes, trop rudes pour elle, de l'industrie...

« Maints ménages ouvriers sont pour la femme rosée, laissée sans un sou, injuriée, humiliée du matin au soir, un véritable enfer... Sur quatre maisonnettes de

la zone de Paris, vers six heures du soir, il y a une femme qui sanglote, des gosses qui pleurent, et un homme qui tempête, avec une langue pâteuse, dans un taudis dévasté. Certaines existences de femmes, bêtes de somme, se traînent ainsi, pendant des dix, vingt, trente ans de détresse et de coups, au milieu d'une résignation absolue. Ce sont les martyres ignorées, les saintes inaperçues et quelquefois sans prières, mais dont chaque jour est un grain du chapelet de la douleur. Oui, bien souvent, au cours de mes marches et méditations dans les faubourgs de l'immédiate banlieue, je me suis senti enveloppé de cette douleur générale des femmes d'ouvriers, ouvrières elles-mêmes, comme d'une brume de larmes et de plaintes (Cf. *Les Récits du père Lefraude*).

« Toutes les campagnes ne sont pas heureuses, ni joyeuses, loin de là. Le rural est parfois brutal, avare aux siens, fertile en ruses soudaines dont pâtissent les siens et, en premier lieu, sa femme et collaboratrice. Cependant, la paysanne a l'issue du plein air, des voisinages et de leur entr'aide ; et le résultat de son effort est sous ses yeux et dans son armoire. La vie de famille tempère, aux champs, l'âpreté du labeur. »

Léon DAUDET nous retrace certaines coutumes de nos régions.

« Contrariée dans ses amours défendues, par un mari grossier et violent, la Bretonne du centre, de la Montagne Noire, use d'un procédé bien à elle. Elle ébouillante son bourreau d'âme et de corps, par une belle nuit, faisant de sa tête abhorrée une lanterne dans une bouillie sanglante... Cette coutume vient de très loin. Les farceurs et loustics de village disent au jaloux renfrogné de cette région : « Gare à la casserole ! »

« En Provence, la jalousie est moins fréquente parce que la passion amoureuse physique y atteint un rare degré de frénésie... Il n'est pas rare, dit-on, que de jeu-

nes mariés des mas s'exténuassent de la sorte jusqu'à en mourir. »

*
* *

L'auteur en vient enfin à l'émancipation de la femme :

« La ménagère française accomplissait chaque jour, depuis des temps immémoriaux, les « travaux ennuyeux » et faciles », dit VERLAINE, en réalité peu ennuyeux et difficiles, qui assurent la stabilité et la durée du foyer. Elle était le type de la servante du logis, proposée dans tous les récits édifiants à l'admiration et à l'émulation des autres femmes de l'Occident. En dehors de l'administration des bien réservés, sauf exceptions, à son seigneur et maître, elle veillait à la bonne allure et à la propreté des Lares de la ferme, du petit domaine, à la tenue des comptes, dépenses et recettes, à la lessive, à la distribution d'eau, à la table, aux raccommodages, à la surveillance matérielle et morale des jeunes enfants, aux réparations locatives indispensables, à l'éducation, à la première instruction. Sur elle reposait la famille solide et prodigue de notre pays, comme la maison solide d'autrefois reposait sur l'arbre de couche. Le roi, la famille, la ménagère, tels étaient les trois termes de notre architecture nationale.

« Puis vinrent la Révolution et les droits de l'homme. Puis la démocratie avec le suffrage universel des hommes.

« Brutalisée, emprisonnée légalement, juridiquement, moralement, la femme chercha timidement d'abord, puis avec plus de hardiesse, son émancipation. Cela ne pouvait se faire qu'au détriment de ses occupations ménagères où l'homme prétendait la confiner, avec une obstination bornée et incompréhensive. Une de ses premières portes de sortie fut l'emploi de vendeuse dans ces grands magasins de nouveauté qui apparurent à la fin

du Second Empire comme une suite ou imitation des bazards, lesquels n'étaient eux-même que des foires arrêtées et devenues permanentes. Mais ici la guettait une autre formule de l'esclavage. Du temps se passa, et la femme, pour gagner son pain et compléter le salaire de son mari, vu la difficulté croissante de la vie, entra dans l'étau sauvage des travaux d'usine qui font d'elle, en peu de temps, un bétail exténué, inapte à la maternité, rempli de douleur et de rage. Mais, soudain, par la machine à écrire, une nouvelle porte s'ouvrit devant elle, où elle s'engouffra joyeusement, fuyant de plus en plus le foyer...

« Du fait de la disparition de la ménagère, la famille rurale céda de plus en plus à la famille urbaine, plus restreinte et plus éparpillée, et où le foyer était réduit au minimum. Depuis longtemps, dans la bourgeoisie et dans le débris de l'aristocratie, la jeune fille négligeait les travaux ménagers qui donnaient de l'équilibre aux nerfs et amenaient de la précision dans l'esprit...

« Du fait que la femme accédait à des professions qui, jusque-là, lui avaient été fermées, on a conclu à un âge nouveau... Lucien ROMIER n'a-t-il pas écrit un livre sur *La Promotion de la Femme*?

« ...Quand l'homme descend au cours des âges, la femme monte. Mais la femme ne doit pas se faire le singe de l'homme. La masculinisation de la femme serait un fléau pour toute la civilisation et pour elle-même, car elle y perdrait son ascendant et son prestige... L'ascension sociale de la femme, accompagnée ou non d'ascension intellectuelle, commence à être pour l'homme brutal qui est le type le plus fréquent et jusque dans la société polie, un objet d'inquiétude, de concurrence, de jalousie. »

Léon DAUDER voit dans cette accession de la femme aux métiers d'homme la perte de son charme, « muet appel à la protection du mâle. »

« Tous les états de confusion sexuelle, dit-il, quel que soit le mode de cette confusion, sont des états de barbarie et qui déchainent des calamités de toutes couleurs. Heureusement que l'amour est là pour ramener la femme à son essence et refaire cette architecture sociale et familiale différenciée, avec ses hiérarchies et privilèges qui a permis à l'humanité en général, à celle d'Occident, en particulier, de cheminer cahin caha à travers les âges... Ce serait limiter la femme que de la vouer au simple destin de gagner sa vie ou d'augmenter ou de dépenser son intelligence. Elle peut faire cela, sans doute. Mais elle peut faire bien plus que cela, et elle cerne l'homme de tous les côtés, mère, épouse, sœur et fille, le créant, le charmant, le préservant, l'inspirant, le veillant, l'ensevelissant, priant pour lui après sa mort, intercédant pour lui. Nous, les laid, les égoïstes, les rudes, les bornés, vivons enveloppés par elles, les belles, les altruistes, les bienfaitantes, les douces, comme le ver de son cocon de soie. »

*
* *

Et après avoir retracé les étapes de cette émancipation de la femme hors du joug des lois, la reconnaissance de son égalité avec l'homme par la pratique des métiers dits jusqu'ici *métiers d'homme*, après avoir condamné cette recherche et tracé à la femme ce qu'il considère sa vraie voie, Léon DAUDET en arrive à quelques conseils pratiques pour la vie en ménage, conseils qui s'adressent à nous, *les laids* :

« Amant ou époux, ô homme mon semblable, ne contreinds jamais, sous quelque forme que ce soit, celle que tu as choisie et qui t'a choisi, et que tu aimes, et que tu croies t'aimer ou devoir t'aimer.

« Ne la contrarie jamais quant à ses devoirs et félicite-toi qu'elle les remplisse vis-à-vis des siens ou de ses

enfants. La fille qui fait ce qu'elle doit envers ses parents fera ce qu'elle doit envers son mari. La fille dénaturée, la mère dénaturée, seront toujours, à un moment donné, des épouses perfides. Le père de Desdémone a raison quand il dit à Othello : « Elle a trompé son père, « elle te trompera. »

« Ne la contrarie jamais quant à l'argent et laisse lui, en principe, l'administration et la gestion de ses biens, et même, sauf compétence spéciale de ta part, de tous les biens de la communauté. Il ne faut pas, si tu es riche, que ta jolie femme ait le sentiment qu'elle a été achetée et que tu la paieras *aux pièces*, je veux dire à la séance amoureuse. Ce faisant, tu taillerais et dorerais tes propres cornes. Ne mets jamais le nez dans son courrier, dans les notes de ses fournisseurs... Occupe-toi de tes affaires et laisse-la s'occuper des siennes. Donne à ta femme un pouvoir général qui délie ces chaînes sinistres du code civil dont sa peau tendre est toute marquée.

« Arrange-toi pour que ta maîtresse ou ta femme ait près de toi le sentiment de la confiance, du repos et aussi de la liberté. C'est au moment où elle se sentira le plus libre qu'elle te sera le plus attachée. Sois indulgent à ses faiblesses, à ses petites manies, afin qu'elle soit indulgente aux tiennes.

Il ne faut pas *chipoter*. « Garde-toi surtout de lui témoigner le moindre mépris. Tu creuserais un abîme.

« Une réussite ménagère peut être un chef d'œuvre. Il en est de même du plat réussi. Mais le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, c'est la bonne entente.

« La clé de la bonne entente, c'est d'accepter en commun les joies et les peines de la vie, aussi les grandes douleurs, les catastrophes imprévues, la ruine; c'est de ne rien se reprocher jamais. Si ta femme fait une gaffe ou une sottise, regarde-toi dans la glace et songe à tes gaffes et à tes sottises.

« Fais en sorte que vous ayez des souvenirs de beauté, de bonté et de simple agrément en commun.

« Sois généreux. En amour comme en amitié, la générosité est le grand aimant. Elle est ce qui attire et retient. La femme aime la générosité. Elle l'apprécie dans les grandes comme dans les petites choses.

« Si quelque chose te choque en celle que tu aimes, dis-le lui gentiment, ou plutôt laisse-le lui entendre. Un peu d'ingéniosité peut éviter aussi de graves malentendus. Ne garde rien sur le cœur. Cela aigrit.

« Laisse totalement à ta femme la responsabilité des jeunes enfants. Ne lui donne jamais à ce sujet une autre femme en exemple. Ce serait l'école de la jalousie qui empoisonnerait ton ménage.

« Sois aussi fidèle que possible. L'infidélité se traduit toujours par des embêtements beaucoup plus vifs que ses agréments, même réels. Le jeu, comme on dit, n'en vaut pas la chandelle. »

*
* *

C'est ainsi que LÉON DAUDET se montre un fougueux féministe, si c'est être féministe que de défendre la femme contre la main-mise de l'homme. Peu de féministes doivent, cependant, le suivre avec plaisir, lorsqu'il veut ramener la femme aux *saines* occupations du foyer. Le féminisme, n'est-il pas, au contraire, le désir d'échapper aux contraintes des insipides et humiliantes corvées ménagères pour accéder aux nobles et glorieuses situations libérales? C'en est malheureusement la forme la plus courante.

Peut-être LÉON DAUDET met-il une exubérance par trop méridionale dans sa critique du code civil. Laissant de côté ces quelques boutades, nous devons constater, avec tant d'autres, sans doute, que les institutions du Code Napoléon, qui répondaient à un idéal qui avait sa gran-

deur, ne sont plus adaptées aux mœurs du siècle et que leur doctrine offre un curieux contraste avec la réalité. Nous admirons toutefois leur flexibilité.

Nous ne pouvons qu'applaudir à son émouvante et véridique description des misères de la femme du peuple, trop souvent oubliées et que les livres du R. P. LHANDÉ, tel *Le Christ dans la banlieue*, ont rappelé d'une manière saisissante. Déjà, au début de 1900, Louis DELZONS pouvait écrire ces lignes poignantes de vérité : « La femme du peuple est devenue ouvrière par l'attrait irrésistible du salaire à gagner, de la pièce d'argent. Jadis, elle travaillait pour conserver, pour économiser, et le mari, seul, gagnait. Maintenant, elle peut gagner, elle gagne aussi. Seulement, il faut qu'elle sorte de la maison, et tout le danger est là. C'est pour elle un sort privilégié que d'atteindre encore pure à l'âge du mariage ; à l'atelier, à l'usine, elle a été courtisée ; elle en a vu tant d'autres succomber ; elle les a imitées trop souvent. Bien heureuse ensuite, si l'amant ne l'abandonne pas avec un ou plusieurs enfants, s'il l'épouse ou même s'il accepte de vivre avec elle. La vie de ménage commence très tôt pour elle. Et c'est, mêlée à celle du travail, une existence extrêmement pénible. Il faut dire, à l'honneur de ces femmes, qu'elles y déploient un courage, une volonté admirable ; qu'elles aient seulement la chance de rencontrer un travailleur sobre et régulier, elles viendront à bout de leur tâche ; elles trouveront le temps et la force, malgré l'atelier, de tenir les enfants propres, la maison en bon état. On est émerveillé de voir, dans l'élite de ce monde ouvrier, les prodiges que réalise la femme active, ingénieuse, économe, appuyée sur l'homme qui travaille et ne boit pas.

« ...Mais c'est une élite et qui ne se constitue que par l'effet d'une volonté sans défaillance. Dans la masse, les défaillances et de toute espèce, alternent avec la

sagesse et la bonne conduite. Une ville industrielle en pleine activité voit aussi les ménages d'ouvriers vivre tout un temps d'insouciance; on a de l'argent, on ne se refuse rien. Vienne le chômage : c'est tout à coup la misère, et le plus souvent la plus affreuse. Un homme qui n'est ni méchant, ni buveur, se laisse entraîner volontiers les jours de paye à boire avec des camarades ; quand il rentre, il est ivre, sa poche est à moitié vide, il bat sa femme et ses enfants. Alors, pour faire marcher le ménage, c'est son salaire à elle qui doit suffire. Il arrive pis encore. D'autres maris ne se contentent pas de dépenser leur propre gain : ils s'emparent aussi de celui de la femme ; il ne reste rien ; la femme a travaillé, s'est épuisée pour rien. A ce point d'égoïsme féroce, le mari n'a plus qu'une vilénie à consommer, c'est de quitter femme et enfants, et de s'en aller. Il en vient là, trop souvent, après une certaine durée du mariage, quand la femme a vieilli par l'effet de l'âge et d'une vie trop dure. Il en préfère une plus jeune et plus fraîche; il s'en va. Elle, après quelque temps, demande le divorce. La quantité des divorces motivés par l'abandon du mari est vraiment effrayante. Parfois, la femme se remet en ménage avec un autre homme. Parfois aussi, c'est elle qui s'en va, excédée. »

Quel contraste entre ces femmes enchaînées à leur dur labeur et nos sportives mondaines. A qui a profité le *féminisme*?. C'est la hideuse coulisse de la scène brillante du monde, lieu obscur que l'on veut le plus souvent ignorer.

Léon DAUDET veut donc réhabiliter la femme-cuisinière, et déclare, sans peur du paradoxe, que la femme avait beaucoup plus de liberté dans son ménage que dans les rudes travaux qu'elle doit aujourd'hui aller accomplir au dehors.

La jeune fille de la bourgeoisie a certainement pro-

fité de cette évolution des mœurs ; elle a pu envisager des carrières qui, jusqu'alors, lui étaient fermées et qui sont, pour elle, une source de beaux revenus, de considération et d'honneurs. Mais que dire de la jeune fille ouvrière ? Nous ne serions pas loin de penser avec LÉON DAUDET que sa nouvelle situation est une forme de l'esclavage moderne ; car elle demeure toujours une ménagère, et ce n'est qu'en plus de ce travail normal que vient se greffer pour elle la nécessité d'un dur labeur matériel, incompatible avec les lourdes charges de la maternité. Disons, cependant, qu'avec les progrès techniques, le rôle de la ménagère tend à perdre de son importance, la plupart des opérations ménagères telles que le blanchissage, le raccommodage, le chauffage, l'éclairage, le nettoyage, étant accomplies par des entreprises extérieures ; mais il s'en faut encore de beaucoup que son rôle de ménagère soit complètement supprimé.

LÉON DAUDET signale ce qu'il croit être un autre danger : la masculinisation de la femme. La femme, selon lui, aurait plus à y perdre qu'à y gagner, car elle y laisserait la plus grande partie de son charme. Il semble jusqu'ici, bien au contraire, qu'elle ne fait qu'en apporter partout où elle veut passer.

Que dire de ses *recettes* pour le *bonheur en ménage* ? Bonnes pour tous les temps, sans doute, mais comme tous les conseils, ayant bien peu de chances d'être écoutées. N'y a-t-il pas quelque contradiction à vouloir que l'épouse tienne le *porte-monnaie*, alors qu'il lui refuse toute occupation extérieure ? N'est-ce pas à celui qui gagne l'argent, à le conserver ? C'est que LÉON DAUDET a plus de confiance dans la mère que dans l'époux pour assurer le bien-être de la nichée. Il veut la femme libre de se mouvoir, sans doute, mais simplement entre les murs du foyer.

Franc-Nohain

Si l'on en croit FRANC-NOHAIN rien ne serait plus simple que l'amour ⁽¹⁾, mais à condition de le prendre pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un enrichissement, un développement naturel de notre personnalité.

« L'amour, dit-il, est un moyen et non un but, un des moyens qui nous ont été donnés pour parvenir au bonheur. Comme lui, il est un choix et consiste, d'abord, à savoir choisir.

« Il n'y a pas plus d'amours successives qu'il n'y a de bonheurs successifs, mais d'un seul coup, une plénitude qui est l'amour et qui est le bonheur.

« L'amour est un choix, mais un choix mutuel... Il n'y a amour que s'il y a amour partagé...

« ...Le propre d'un amour véritable est la continuité, comme la qualité d'un parfum est sa persistance.

« ...On ne désire pas ce que l'on possède, et l'amour est possession; déclare donc, si tu le veux, que la possession tue le désir, mais ne dis pas qu'elle tue l'amour, puisque, bien au contraire, elle s'identifie avec lui.

« ...L'amour est fait de confiance parce qu'il n'existe que dans la certitude...

« ...Le désir est à l'amour ce que le joueur est à l'avare; mais l'avare est un égoïste : l'amour est de l'égoïsme à deux.

« ...Il en est de la beauté et de l'amour comme de l'argent à l'égard du bonheur... La beauté ne fait pas l'amour, mais contribue certainement à l'amour.

« ...La beauté comme la richesse n'existe que par comparaison, et le propre de celui qui aime est qu'il ne songe pas à comparer. Et parce qu'ils ne comparent pas, la

(1) FRANC-NOHAIN, *L'Art de Vivre*, 1929.

beauté des amants se montre, aussi bien que leur amour même, insensible aux atteintes de l'âge.

« L'amour est une réussite et une réussite aussi comme au jeu de cartes, où si tu triches, tu te trompes toi-même.

« ...Il n'est d'amour qu'entre personnes parfaitement raisonnables et parfaitement équilibrées.

« ...On a prétendu que le féminisme était une offensive contre l'amour, qu'il s'agissait pour la femme d'organiser sa vie en dehors de la dépendance de l'homme et, par conséquent, indépendamment de l'amour... Le féminisme n'a rien à voir avec l'amour, ni pour, ni contre lui, puisqu'il répond à une préoccupation d'ordre social, qu'il opère sur un plan d'ordre sentimental. Quand la femme dresse le cahier de ses revendications et de ses droits, comment revendiquerait-elle le droit à l'amour qui est un droit naturel comme de respirer? »

*
* *

Un tel amour peut paraître un peu sibyllin. Peut-être est-ce faute de n'en avoir point fait l'expérience?...

Voyons comment FRANC-NOHAIN le considère dans ses rapports avec le mariage :

« Si l'amour est une chose simple, dit-il, le plus simple est encore d'épouser qui l'on aime.

« L'amour est une question d'appréciation, le mariage est question d'état.

« On a imaginé des catégories de mariages : mariages de convenances, mariages de raison ; en réalité, il n'y a qu'une raison de se marier, une seule qui convienne, c'est l'amour, si vous êtes persuadé que l'on n'aime qu'une fois, comme l'on ne se marie, comme on ne devrait se marier qu'une fois.

« Cet antagonisme que l'on cherche à établir entre

l'amour et le mariage repose précisément sur la liberté que d'aucuns réclament pour l'amour, liberté que le mariage aurait pour mission officielle d'opprimer ou de supprimer. La liberté de ne plus aimer, de porter notre amour vers un autre objet?

« Méfie-toi, Amour, le mariage est une cage, le mariage est une prison ; mais l'Amour n'a, quoi qu'on pense, ni une cervelle d'oiseau, ni même une âme de cambrioleur. Et il n'est ni cage, ni prison pour qui ne songe ni à s'envoler, ni à s'évader.

« Le mariage qui n'est pas une prison n'est pas non plus une maison de retraite. Le contrat de mariage n'est pas un diplôme qui, une fois obtenu, te permettra de te croiser les bras, ta carrière faite.

« Mais les fiancés, au temps des fiançailles, s'efforcent à ne se montrer jamais que sous leurs beaux côtés? Sans doute ; le mal est que, sitôt les fiançailles terminées par le mariage, les fiancés d'hier, mariés d'aujourd'hui, au lieu de continuer leur effort, s'en donnent à cœur joie d'étaler au grand jour tous leurs aspects désagréables.

« Ce n'est pas que des fiançailles au mariage, il ne doive nécessairement y avoir un peu de déchet, le déchet de la théorie à la pratique. Il y a dans les fiançailles, la part démesurée du rêve que le mariage, on le sait bien, se chargera de ramener aussitôt aux limites de la réalité. On sait bien que l'on ne se promène pas dans la vie avec les bottes de sept lieues de l'ogre, des patins enchantés, ou les petits souliers de Cendrillon ; mais on n'a pas besoin non plus de chausser tout de suite et tout le temps, ces pantoufles laides et vulgaires qui justifient, il est vrai, leur nom de *confortables*.

« Nous nous connaissons mal, et nous connaissons encore plus mal qui nous épousons ; c'est pourquoi il ne faut pas être timide ; il faut avoir confiance et confiance en soi, d'abord, mais il ne faut pas être orgueilleux et

considérer que ce qui est bon pour les autres n'est pas bon pour toi. »

FRANC-NOHAIN manifeste son horreur pour les mariages *faits* par d'autres, par les parents, en particulier. Comment veut-il donc que se fasse ce marché?..

Il poursuit :

« Pour les deux époux, le mariage se présente sous un double aspect social et sentimental, mais la société a le grand tort de tirer à soi la couverture; de croire ou de feindre qu'elle est la première, sinon la seule intéressée. On te recommande, en te mariant, de penser à la société, c'est-à-dire aux autres. Quand tu as aimé, as-tu pensé aux autres, as-tu pensé à la société? On ne devrait pas se marier autrement qu'on aime, puisque c'est seulement en aimant que l'on devrait se marier.

« Cette main-mise de la société sur l'amour sous prétexte d'amour conjugal, elle se manifeste dès le jour des noces, par l'apparat singulier dont on affecte d'entourer une cérémonie qui ne devrait être que mystère et recueillement... Mais c'est pour assurer le caractère durable de leur amour, et pour que, lorsque tout le monde l'aura constaté, précisément, ils ne songent plus ou ressentent plus de difficulté à s'en dédire?

« Allons donc, et quelle est cette hypocrisie ? Ne sait-on pas que la société qui pavoise à l'entrée, au même instant, t'indique la sortie, que c'est elle qui a imaginé le divorce pour t'attirer plus commodément vers le mariage? »

« Seul, l'amour vous rendra plus léger ce bloc de joies et de peines dont la vie est faite, et aussi, parbleu, la vie conjugale. Imaginerais-tu qu'une fois marié, tous les soucis allaient disparaître par enchantement? Le mariage *t'en remet!* Bah! Que sont les soucis et les peines, ou, du moins, comme ils s'atténuent et s'ame-

nuisent et s'estompent, quand on a quelqu'un qui les partage, mieux, à qui seulement les confier!

« ...Faire la route ensemble, la main dans la main, monter la côte, puis la redescendre en tâchant de se préserver mutuellement des ornières de boue, de la poussière, et des pierres trop lourdes et des cailloux trop pointus, et, quand l'un est fatigué, en s'appuyant l'un sur l'autre, cela c'est *la marche nuptiale*, la plus belle, la plus émouvante, mais elle ne s'accompagne pas aux grandes orgues, et son rythme est dans nos cœurs. »

*
* *

Il serait difficile de mieux parler de l'amour et du mariage qu'avec cette délicatesse nuancée de bonhomie qui est le propre de l'art de FRANC-NOHAIN.

Pour FRANC-NOHAIN, l'amour est un enrichissement. On ne peut avoir dans sa vie qu'un seul amour. Il est un choix mutuel et réclame la possession de l'être aimé. Il nécessite la confiance. Il demande des êtres raisonnables et fort bien équilibrés. Un tel amour, dit-il, cadre parfaitement avec l'institution du mariage. Qui en douterait? C'est Philémon et Baucis, ramenés dans la vie terrestre. Si l'on en juge par le nombre actuel des ménages désunis, nés de l'amour, il ne produirait pas toujours d'aussi beaux effets dans la vie de ménage. C'est que la conception de l'amour de FRANC-NOHAIN semble être assez loin de l'acception courante de ce terme. Pour le vulgaire, l'amour naît, vit et meurt (cf. la pénétrante analyse de *Le diable au corps* de RADIGUET). Nous ne sommes pas tous des Tristan et Yseult, des Paul et Virginie. L'amour est le plus souvent la conséquence de rencontres fortuites. Il meurt parfois avec la satisfaction du désir, parfois même avec les circonstances qui l'ont fait naître. Toujours, il s'use à l'usage, faute de se renouveler ou de changer de nature. De plus, il est

admis, d'ordinaire, que l'on peut aimer sans être payé de retour, et c'est en général dans ces occasions que l'amour s'exaspère et devient de la passion, ce qui fait de nous des êtres bien peu raisonnables. Sans être passion, l'amour est toujours un produit de l'imagination et coïncide rarement avec la raison.

L'amour, dont nous parle FRANC-NOHAIN, est un amour rare et délicieux, qu'il faut sans doute avoir connu pour bien le comprendre. Il ne peut être le fait que de quelques privilégiés, car qui peut se vanter d'atteindre du premier coup à cette plénitude parfaite sans connaître tous ces heurts, tous ces amours mal faits où le cœur s'effrite et se glace : autant dire qu'un tel amour, pour le commun de l'humanité, est un mythe. Le mariage est et ne peut être qu'une institution poursuivant un but social autre que ce but individuel qu'est l'amour ; il est une forme de groupement, et c'est tout. Il ne s'occupe qu'accessoirement des intérêts et des besoins individuels. La cérémonie du mariage n'est qu'un souvenir qui s'est perpétué, des cérémonies religieuses auxquelles le mariage donnait lieu chez tous les peuples. Ce n'est qu'après coup, qu'à été organisé le divorce; il n'a pas fait disparaître l'usage de cette cérémonie. A ceux qui trouvent quelque ridicule dans cette sanction apportée par la société, il est facile de répondre par cette belle page de Jules ROMAINS :

« Le plus malin d'entre nous qui, dans sa conscience claire, rit de M. le Maire, de son écharpe, n'attache, sans doute, pas au fond de lui-même sensiblement plus de valeur à tout ce qui, dans le mariage, est convention juridique, cérémonie, sanction administrative ou légale; mais il est peut-être beaucoup plus touché qu'il ne croit pas la lourde approbation sociale dont ces formes sont le signe. Sentir que l'énorme société si dure d'habitude pour le plaisir de l'homme, sourit à votre rut et à vos spasmes, les encourage, les suppute, prête à s'étonner de

leur modération, ce n'est pas rien, quoi qu'on s'en défende. Et quand on a dépassé une première zone d'images comiques et d'idées agaçantes, la situation des *jeunes mariés* dans le monde social, prend tout à coup une grandeur. On dirait que la société fait cercle autour d'eux, les isole et les protège à la fois, les excite par des signes et des cris : « Jetez-vous l'un sur l'autre, beau
« jeune mâle, belle jeune femelle. Pressez-vous, creusez-
« vous éperdument ! Rassasiez-vous l'un de l'autre !
« Jouissez de partout ! Plus rien n'est défendu ! L'assem-
« blée haletante jouit avec vous ! » C'est peut-être aussi émouvant pour nos êtres profonds, pour le jeune couple que pour le taureau et le torero la place nue que la foule cerne. Et tout le temps que dure l'effet de ce sortilège, peut-il être question de remords ou de lassitude ? » (1).

La *Marche Nuptiale* de FRANC-NOHAIN nous semble plus celle de deux êtres qui ont associé leurs intérêts que celle de deux êtres, guidés par la seule lumière de l'amour.

(1) Jules ROMAINS, *Le Dieu des Corps*.

Maurice Bedel

Dans son livre, *L'Amour Camarade*, Maurice BEDEL cherche, avant tout, à définir ce qu'est être moderne. Il nous rappelle malicieusement que la jeune fille 1830 était moderne à son époque, comme la jeunesse d'aujourd'hui doit, pour être moderne, être d'avant-garde, car, dit-il, « c'était être moderne, en 1830, que d'aimer le clair de lune et de souhaiter mourir d'une lente consommation après avoir brûlé d'un secret amour pour un poète inconnu. » Il en arrive ainsi à cette définition de la jeune fille moderne : « On dit d'une jeune fille qu'elle est moderne, quand elle est de son temps et non de celui de ses parents », ce qui n'est pas résoudre la difficulté, car qu'est-ce : être de son temps?..

Analysant les caractéristiques de cette jeune fille moderne, il constate la faillite du principe d'autorité dans tous les domaines et le désir de liberté.

« Il n'y a plus de vieilles filles, dit-il; il y a des femmes célibataires. La fille moderne tend de plus en plus à s'assurer de l'indépendance avant de s'assurer d'un mari. Voilà la grande nouveauté de ce premier tiers de siècle; voilà l'aventure vraiment romantique de la jeune fille de 1930 : le départ pour la vie non plus aux côtés d'un homme qui la soutenait, la protégeait, avec une conviction souvent éphémère, non plus au foyer familial dans la même et stérile attente d'un mari idéal, mais seule, protégée par elle seule, soutenue par elle seule. » Et Maurice BEDEL nous donne l'exemple de ces jeunes filles scandinaves qui lui sont chères (1).

Laissons de côté son analyse des étrangères à Paris; elles donnent à la vie parisienne, très cosmopolite, son piquant; des étrangères chez elles : méandres de l'âme slave, franche allure de l'esprit scandinave, mais rete-

(1) Maurice BEDEL, *Jérôme 60 degrés latitude Nord*.

nons que beaucoup ne sont pas, comme nous le croirions volontiers, des femmes *perdues*. « Parce que les demoiselles norvégiennes prennent parfois des initiatives amoureuses dont, en pays latin, les hommes se réservent l'avantage; parce qu'elles mettent beaucoup de franchise en des affaires de cœur où des jeunes filles d'Angers, de Lisbonne, de Séville et de Vérone demeurent prudentes et retenues, on leur attribue je ne sais quel esprit de dépravation qui est exactement le contraire de l'esprit qui les anime » (1).

Et Maurice BEDEL, champion des Dames, vante l'incomparable agrément de se sentir d'égal à égal avec les femmes. Il montre le suranné, le désuet des façons amoureuses pratiquées de nos jours par les derniers tenants d'un certain romanesque. L'homme ne se considère plus comme en état de légitime défense en face de la femme; il n'est plus l'initiateur, le séducteur. La femme n'use plus de coquetteries, de dérobades calculées. C'est grâce à l'avènement de la femme. Il le salue et crie victoire.

« J'ai vu, dit-il, se former en France un type de jeune fille de franche allure, directe dans ses façons et dans son langage, prévenue contre les sornettes cousues de fil blanc du séducteur, disposant délibérément de son cœur, belle de dignité humaine et de force féminine. Cette jeune fille là, je la tiens pour plus harmonieusement évoluée que sa sœur norvégienne, car elle est clairvoyante dans le choix de son compagnon des bons et mauvais jours, car elle croit encore qu'un amour partagé peut être éternel. »

*
* *

Ces jeunes filles, comment se marient-elles?

« Il y a toujours des marieuses, des agences matrimoniales, mais souvent le mariage résulte aujourd'hui

(1) Maurice BEDEL, *Mémoires sans malice sur les dames d'aujourd'hui*.

d'une aventure, de rencontres fortuites. Oui, dit-il, c'est sous le signe de la camaraderie que s'établit dorénavant le contrat d'amour du couple humain. »

« On se marie à vingt ans. Ce n'est pas l'âge du mariage de raison, et pourtant on affecte, de part et d'autre, d'y mettre de la raison. »

« On a commencé par s'embrasser pour l'éternité. Il est bien entendu que c'est ce baiser-là qui a déterminé les fiançailles et non pas les fiançailles qui en ont été l'occasion. »

Que valent ces fiançailles?

« En Europe, il se trouve de moins en moins de pays où les fiançailles ont encore la valeur d'un engagement solennel. » Maurice BEDEL nous parle plaisamment du « fiancé hebdomadaire » en Allemagne. « En France, la rupture des fiançailles est un fait assez rare. »

« Il n'y a plus de nuit de noces... Quant aux voyages de noces, ils subissent l'influence de la pratique du scoutisme, des aventures. » Il n'est plus doux de vivre : vivre est excitant.

Le ménage moderne est, d'après lui, « un prétexte commode pour vivre à deux ». C'est le *communionate marriage* se terminant par le divorce. Il exige une coadaptation des goûts. Il s'agit simplement de ne pas marier des idéalistes à des matérialistes. On se trouve des communautés de goût, mais le plus souvent insignifiantes : disques préférés, films également goûtés, sports même pratiqués, etc... La femme n'est plus une pâte malléable : pour qu'il y ait unité du couple, il faudrait donc que chacun perde sa personnalité.

Il nous parle aussi de ce qu'il appelle « l'avènement de la femme » : « On a découvert un être nouveau, dit-il, la femme ». Esprit d'entreprises des jeunes filles des temps nouveaux, ce qui, dit-il avec force, n'empêche pas l'amour.

Et encore :

« Ce que je vois de plus moderne dans les ménages de notre temps, c'est que la femme tend à y occuper la première place dans le domaine des spéculations de l'esprit. » L'émancipation ne l'empêche pas, toutefois, de compter avec la jalousie de l'homme. « Mais, dit-il, il est un domaine où la femme française veille à ce que le modernisme ne vienne pas jeter son trouble et ses erreurs : c'est celui de l'amour... La France n'est pas un pays moderne... Un pays où le mariage est une institution dans laquelle interviennent encore le sens de la durée, du définitif, en même temps que celui de la réciprocité des sentiments et du partage des joies et des douleurs, ce pays-là n'est pas un pays moderne... Devons-nous nous en plaindre ou nous en féliciter ?.. »

*
* *

Ainsi, Maurice BEDEL marque pour les êtres jeunes la nécessité d'une adaptation à leur temps. Ils doivent être de leur époque et pas d'une autre, et ne pas en avoir honte. C'est déjà nous faire sentir qu'il est quelque peu admirateur de notre siècle.

Sa peinture du couple moderne nous apparaît être une des plus justes, bien que difficile à considérer dans son ensemble, parce que Maurice BEDEL procède toujours par anecdotes. Il marque le désir des jeunes de ne pas se trahir par des mots dont ils sentent le mensonge du sens absolu. Ce n'est chez eux que désir de franchise, car les sentiments qu'ils éprouvent ont certainement au moins la même force que ceux éprouvés par les couples du passé ; mais ils se méfient, parce qu'ils *savent* avant d'avoir débuté dans le mariage. Il s'agit de profiter de tous les avantages que procure le mariage, avantages qui ne sont niés par aucun de ces êtres jeunes, en réduisant au plus petit nombre pos-

sible les inconvénients inhérents à ce genre de groupement. Il s'agit d'associer sa vie à une autre, parce qu'il faut un compagnon de plaisir, mais sans renoncer pour cela à une liberté à laquelle on tient plus qu'à tout, parce que dure à acquérir et plus difficile encore à conserver. On s'adopte l'un l'autre : Ne s'est-on pas découvert les mêmes goûts, les mêmes désirs ? et l'on a, par conséquent, plaisir à vivre ensemble. Surviennent quelque heurt, ou même quelque lassitude, on décide également avec la même indulgence l'un pour l'autre de se séparer, et il est même curieux de voir, à notre époque, ce qui montre bien l'évolution des mœurs, des anciens époux remariés chacun de son côté, se retrouver dans la société et goûter entre eux les liens d'une charmante amitié.

Il y a une certaine lâcheté dans une telle conception du mariage, mais elle ne manque pas de jeunesse et d'insouciance. Aussi, la vie se charge-t-elle souvent de ramener à d'autres sentiments, plus sérieux et plus élevés, ces jeunes époux partis sous le signe de la camaraderie. C'est ce que, sans doute, Maurice BEDEL veut exprimer lorsqu'il dit que la France n'est pas un pays moderne. Saura-t-elle toujours faire cette part des choses, ce choix du juste milieu, qui plaît à Maurice BEDEL ? C'est ce qu'à notre tour nous nous demandons. Ouvrir toutes les fenêtres vers l'extérieur, donner plus d'air, de lumière, oui, c'est bien. Mais ne laissons pas les oiseaux s'envoler...

Marcelle Tinayre

C'est le secret du bonheur, pour le sexe dit *faible*, que Marcelle TINAYRE veut enseigner aux femmes (1). Ce livre rappelle *L'Art de Vivre* de FRANC-NOHAIN, paru quelques années plus tôt, mais FRANC-NOHAIN paraît s'adresser plutôt à l'homme.

Ce qui fait l'originalité du livre de Marcelle TINAYRE, c'est qu'elle fait de la femme un être essentiellement différent de l'homme, non seulement physiquement, mais aussi par sa manière de sentir, d'aimer, de juger. De là naîtrait entre eux une incompréhension totale, et c'est de cette incompréhension des sexes que proviendraient la plupart des conflits conjugaux. C'était déjà l'opinion de Proudhon dans ses ouvrages : *La Justice dans la Révolution* et *Du Mariage*, mais, naturellement, tous deux donnent un sens différent à cette inégalité.

« Il y a deux humanités dans l'humanité, dit Marcelle TINAYRE : celle de la femme et celle de l'homme. Les deux sexes ne sont pas ennemis. Parlant la même langue, ils croient s'entendre et ils vivent dans un malentendu perpétuel, parce qu'ils ne donnent pas, qu'ils ne peuvent pas absolument donner aux mots le même sens. L'amour exerce un instant leur désir d'unité, mais dans l'union la plus étroite des corps, chacun assiste, sans comprendre, au frisson de l'autre, et tout le drame de la gestation, de l'enfantement, le travail constant du sexe dans l'organisme féminin, c'est pour l'homme un monde inconnu.

« L'âme de la femme est aussi pour l'homme qui la regarde agir et sentir, un monde étranger. Ce que l'on appelle l'illogisme de la femme, sa puissance d'oubli,

(1) Marcelle TINAYRE, *La Femme et son Secret*.

sa facilité à recommencer la vie comme la terre recommence le printemps, le don naturel qu'elle possède de s'adapter, de se défendre, de se réadapter à toutes les conditions de l'existence et, en même temps, sa patience, son courage, sa confiance, son instinct d'aimer et de servir qui subsiste caché et comprimé, même dans la plus orgueilleuse des intellectuelles, toutes ces contradictions déroutent et déconcertent l'homme. Il veut les résoudre en les définissant, parce qu'il est né logicien, tandis que la femme les accepte avec sérénité. Il veut comprendre. Elle veut vivre. Dans le couple, le raisonneur, le philosophe, l'idéaliste, c'est lui. Il explique la vie. La femme la donne, la maintient, la défend, selon sa loi...

« ...L'homme ne refuse pas de comprendre la femme. Le peut-il? Jamais tout à fait. Et nous, non plus, si intelligentes, si perspicaces que nous soyons, nous ne comprenons pas entièrement cet être qui ne réagit pas comme nous au contact de la vie. Nous sommes injustes pour lui, même en le chérissant, et pour nous, même quand il nous aime avec toutes les forces de son cœur. Ce désaccord qui fait notre souffrance est dans la loi de notre nature. Il est la condition et la rançon de l'attrait d'où sortira ce miracle : l'amour. Car l'amour n'est pas une harmonie. Il est le pressentiment d'une harmonie, l'effort de deux âmes qui tendent à se rejoindre, à se confondre, par delà le plaisir passager et la chair périssable sur le plan spirituel qu'elles ne peuvent atteindre. D'où sa misère et sa grandeur.

« Et pourtant, notre vie moderne, ne tend-elle pas à vouloir faire de la femme *l'égale* de l'homme?.. » Marcelle TINAYRE croit qu' « au lieu d'effacer les différences intellectuelles et morales qui tiennent aux différences physiques des sexes, il faudrait, peut-être, les favoriser et les accentuer, aller dans le sens de l'assimilation,

afin que la femme soit, par ses vertus, femme à l'extrême, femme au maximum de la féminité. »

*
* *

Marcelle TINAYRE étudie la femme aux différents stades de sa vie : petite enfance, âge ingrat, âge de l'amour..., enfin âge de la sagesse.

N'ouvrons que son chapitre sur *Le bonheur conjugal*.

« L'amour conjugal et l'Amour sont deux divinités qui ne sont pas jumelles », confesse Marcelle TINAYRE. Mais est-ce à dire que les mariées de vingt ans, quand elles partent (en voyage de noce), y vont chercher l'amour conjugal, avec sa figure conjugale et son accent conjugal?

« Non, c'est l'amour tout seul qu'elles espèrent trouver. Elles ne font pas la différence. Si elles pouvaient la faire, auraient-elles tant de joie à se marier?

« Ne considérons pas les jeunes filles qui ont mené une vie de garçon, et même celles-là, si elles se marient, se monteront bien la tête et se persuaderont qu'elles sont éprises pour la première et la dernière fois ! Regardons les autres, plus nombreuses : comme elles ont envie d'aimer leur mari, de l'aimer d'amour, et d'en être aimé d'amour ! Comme elles se plaisent à oublier que leur bonheur est légitime, et que l'Eglise et l'Etat les protègent ! Toutes ont le même plaisir puéril à dire : « Mon chéri, nous n'avons pas l'air mariés. On doit penser que je suis ta maîtresse... » Plus elles sont jeunes et pures, et plus cette idée les ravit.

« C'est qu'elles sentent, avec leur instinct infaillible, que l'amour a l'horreur de la contrainte. Il est gratuit et n'est pas obligatoire. C'est un Dieu anti-social, anarchiste, hostile à l'idée du devoir, et qui se suffit à lui-même. Il n'a cure ni de morale, ni de sécurité, ni des intérêts du pays, ni de l'avenir de la classe bourgeoise,

ni même de la nécessaire repopulation. S'il repeuple, c'est bien par hasard. L'amour est une espèce de loup qui craint le collier.

« Le mariage lui passe le collier, en lui faisant croire qu'il est léger!.. Et le fauve devient un animal domestique. Mais il a le cou pelé. Les jeunes mariées s'en aperçoivent assez tôt. Ah! qu'elles jouissent d'apprivoiser le dieu farouche! Qu'elles oublient l'Hymen avec sa torche allumée aux autels de la loi! Qu'elles ne soupçonnent jamais que des casuistes et des magistrats ont inventé pour l'étreinte amoureuse le nom horrible de *devoir conjugal*! L'homme qui saura leur donner la fête des sens et du cœur sera-t-il absolument sûr de les garder, toujours dévouées, toujours fidèles?.. »

« Il y a aussi les gâcheurs de bonheur (sans doute sont-ils de tous les temps): ceux qui voient mesquin, les maniaques, les tatillons, les indécis, les sans-gêne et les fils à maman qui tremblent devant une mère effroyablement susceptible et jalouse de sa bru...

« Il y a aussi les gâcheuses : femmes laides, femmes négligées, femmes coquettes et dépensières, femmes menteuses comme des diables, femmes à prétention, femmes à crise de nerfs, femmes jalouses, femmes persécutées par elles-mêmes, femmes incurablement stupides, femmes qui ont toujours raison... »

« Aucun mariage ne va sans surprises, pour ne pas dire déceptions. L'entente conjugale suppose une mise au point qui n'est pas l'œuvre d'un jour. On épouse une jeune fille et l'on vit avec une femme qui change dans son corps et dans son esprit et devient une autre personne. »

Marcelle TINAYRE conseille aux époux d'habiter seuls. « même s'ils doivent être mal logés »... « Osons l'avouer, dit-elle; presque tout le mal qui afflige les nouveaux

ménages et les met en péril leur vient de leurs familles. En épousant un homme et une femme qu'on chérit, on épouse des parents qu'on ne chérit pas. De plus, il y a dans la famille étrangère où vous entrez des personnes dont votre mariage trouble les habitudes, qui satisfont d'inconscientes rancunes sous couleur de vouloir votre bien...

« Car le bonheur conjugal existe. On ne le trouve pas tout fait en se mariant. On le fait. A force de tendresse, d'indulgence, de patience et de bonne volonté, après bien des heurts inévitables, quand on a travaillé et souffert ensemble, on finit par s'accepter l'un l'autre.

« Le mariage a rectifié la figure imaginaire que l'on avait créée, que l'on avait aimée d'abord. Et si l'on est arrivé à aimer la figure véritable, doucement éclairée encore par le reflet d'un jeune amour et l'illusion charmante des noces, on a des chances d'être heureux. »

Et puis, attention à la familiarité conjugale... « Le malheur (on devine lequel) commence lorsqu'un des époux, sinon tous les deux, se persuade qu'il n'a plus besoin de plaire. Il vit tranquille sur la foi des traités, comme les nations qui se fient à des pactes solennels et désarment leurs forteresses. Puisqu'on est marié, puisque la loi vous assure par contrat la possession d'une femme ou d'un homme, et qu'on s'en contente, il est inutile de jouer chez soi les séductrices ou les séducteurs. Ne pas se gêner ! Tout est là. Des personnes vous ont enseigné que tout doit être commun entre époux : le nom, l'argent, le foyer, la table, le lit, et le reste... Le reste, hélas !

« ...La fidélité n'est pas naturelle à l'homme, et il y a longtemps que les femmes le savent. Elle n'est pas non plus naturelle à la femme, et il n'y a pas longtemps que les hommes osent en convenir.

« La monotonie du ménage, le ronron du pot-au-feu, la routine des habitudes, l'idée que la vie est faite, dans

sa forme définitive, limitée, sans issue et sans horizon, et qu'on va vieillir ainsi, le mari ne l'accepte pas toujours ainsi. Il sait qu'une passade n'a pas d'importance, qu'il appréciera mieux le menu quotidien après quelques dîners au restaurant. Il le dit. Il le croit. Il est sûr d'aimer sa femme. Et il ne pense pas que cette femme, aussi fatiguée du train-train conjugal que lui-même, se sent vieillir, elle aussi. Elle consulte son miroir, se trouve encore belle et se dit : « Un nouvel amour, c'est « un printemps de plus. »

« ...On pourrait multiplier les châtiments contre l'adultère : ils n'ont jamais servi et ne serviront jamais de rien. La seule pénalité qui demeure (25 francs d'amende) n'arrête pas plus les contrebandiers du mariage qu'un mannequin vêtu de haillons n'arrête les voleurs de cerises... »

S'il y a toujours des adultères, en revanche, nous dit Marcelle TINAYRE, il n'y a plus de femmes de quarante ans. Les femmes ont perdu le préjugé de l'âge et l'ont fait perdre aux hommes, ce qui est bien plus important. Il n'y a plus, dit-elle, de *premier cheveu blanc*. « Simplement, la femme, de fleur, est devenue fruit. »

« Où sont les querelles entre belles-filles et belles-mères qui ont fourni si longtemps de piquants sujets au théâtre et au roman tout le long du xix^e siècle ?

« La belle-mère moderne ne confond pas vieillesse et maturité, et ne se croit pas *finie* parce que sa fille commence. Chacune a tant à faire de son côté, qu'elles n'ont pas de loisir de s'empoisonner l'existence en détails. La mère a ses idées à elle. Elle n'approuve pas toutes les nouveautés, mais elle comprend que d'autres s'en accommodent. Elle consent à aider sa fille ; elle ne la dirige plus. Quant au gendre... Ah ! qu'il est inélégant et démodé d'être mal avec son gendre !

« On ne l'aurait peut-être pas choisi pour soi, mais c'est une autre affaire. Tel que la fille l'a voulu, la mère l'accepte. Elle ne lui demande pas ces sentiments filiaux qui seraient une comédie. Des deux parts, on tâche de ne point se heurter et le temps arrive où l'on s'aime bien.

« La belle-mère dragon n'est plus, mais les belles-mères de l'ancien modèle n'étaient pas toutes des dragons. La bonne femme, vouée au service des enfants et des petits-enfants, la berceuse, la gardienne, la remplaçante gratuite de la jeune mère, ne devient-elle pas plus rare? Peut-être les deux aspects du même type étaient-ils secrètement liés par des conditions de vie qui les façonnaient. Peut-être l'ange à cheveux gris était-il la compensation de la mégère... »

*
* *

Ainsi, Marcelle TINAYRE prétend nous dénoncer l'existence d'une barrière infranchissable entre l'homme et la femme.

D'abord, ils ne parleraient pas le même langage; ils ne donneraient pas aux mots le même sens. Mais cela est-il un apanage des rapports entre personnes des deux sexes? Ne peut-on pas souvent faire la même constatation chez deux personnes du même sexe?

En second lieu, l'homme serait né logicien, la femme, une instinctive. L'un voudrait comprendre, l'autre voudrait vivre. Mais ne pouvons-nous constater que sur ce point, bien des hommes sont femmes et bien des femmes sont hommes?

Et, ayant marqué ces différences qui ne sont souvent que très normales, le physiologique influant sur le moral et l'intellectuel, Marcelle TINAYRE en vient à jeter l'anathème sur ce désir de la femme de vouloir toujours et partout singer l'homme. Elle voudrait les voir chercher

à accentuer les différences qui les séparent, alors qu'il semblerait que le désir d'unité que poursuit le couple, devrait, au contraire, les pousser à chercher à mieux s'adapter l'un à l'autre.

Elle est plus heureuse dans sa nomenclature des maux qui peuvent assaillir le couple moderne et même le couple de tous les temps. Le remède semble devoir être dans la recherche de la perfection individuelle, dans cette espèce d'altruisme qui nous fait chercher à plaire et, par cette idée, elle rejoint Léon DAUDET. Nous avons vu, cependant, que la tendance actuelle n'était pas à l'altruisme; qu'au contraire, le plus souvent, la femme, comme l'homme, recherchait son propre plaisir, loin de vouloir se plier sous un joug qu'ils n'acceptent qu'un moment et sous la poussée du désir.

Le bonheur conjugal n'est pour elle que le fruit d'une dure conquête, après une longue lutte, conquête qui s'obtient par la soumission des deux combattants : « Après bien des heurts inévitables, dit-elle, quand on a travaillé et souffert ensemble, on finit par s'accepter l'un l'autre. » Etrange et triste bonheur, sans doute, que ce désenchantement mutuel par cette soumission des deux forçats attachés au même boulet!..

Marcelle TINAYRE a de très jolis mots, très XVIII^e siècle, sur les couples adultères, ces *contrebandiers* de l'amour... Elle prétend que les femmes ne croient plus porter leur âge. Il y a belle lurette que nous en sommes convaincus, mais je crois que bien des progrès restent encore à faire pour qu'elles ne le paraissent plus.

André Maurois

La revue *Conferencia*, où, comme on l'a dit plaisamment, M^{me} Yvonne SARCEY nous donne sa petite leçon de morale hebdomadaire, a publié, en 1934, une série de conférences sous la rubrique : *Les forces spirituelles*, dont certaines, celles principalement d'André MAUROIS, faites aux Annales, portent sur les rapports familiaux. Nous retiendrons comme se rapportant le plus à notre sujet, l'une, *Le Couple* (1^{er} janvier 1934) (1).

« Et pourquoi reprendre ces grands sujets : le mariage, la famille, l'éducation, le bonheur? se demande André MAUROIS. Est-ce parce que les mœurs en notre siècle changent si vite? N'ont-elles pas toujours changé?.. Pas toujours avec la même rapidité. Le cours d'une civilisation ressemble à celui d'un fleuve. Longtemps, il coule avec lenteur, et sa chute de niveau demeure presque insensible ; puis il rencontre des rochers à pic, et le voilà cataracte. Ainsi, les mœurs tantôt suivent un cours paresseux et tantôt franchissent des rapides dangereux. Nous sommes dans une période de rapides.

« La période de 1870 à 1914 avait vu peu de changements importants dans les rapports sentimentaux et familiaux. La génération de nos mères comprenait celle de nos grand'mères plus facilement que celle de nos femmes ne comprend celle de nos filles. Si vous voulez mesurer l'étendue de la transformation opérée pendant l'*après-guerre*, relisez des romans ou des pièces qui semblèrent hardis il y a quarante ou cinquante ans. Vous serez stupéfaits, si vous êtes jeunes, par les habitudes de pensée de vos grands-parents ; si vous êtes vieux, par votre propre transformation... En France, la vie de famille a moins changé qu'ailleurs, mais, même en France, elle est loin d'être la même qu'il y a trente ans,

(1) André MAUROIS, *Instincts et Sentiments*.

et les attaques contre elle n'ont pas manqué. Hors de France, on a tenté de bâtir des sociétés non plus sur des institutions millénaires comme le mariage et la famille, mais sur des camaraderies toutes fraîches de combat, de parti et d'atelier. Encore une fois, la civilisation traverse une zone de rapides où chavirent quelques-unes des embarcations que nos pères croyaient les plus solides.

« C'est là, pour ceux qui veulent maintenir un accord entre leurs pensées et leurs actions un moment où il convient de réviser sérieusement les valeurs et de dégager, parmi les institutions qui, tant bien que mal, ont préservé depuis cinq ou six mille ans l'humanité de la folie et de l'anarchie, celles qui demeurent nécessaires. « Ce qu'il y a de terrible, dit BYRON, c'est qu'on ne peut « vivre ni avec les femmes, ni sans elles », et par cette phrase, il pose tout le problème du couple. Puisque l'homme ne peut vivre sans les femmes, quelle est l'institution qui lui permettra le mieux de vivre avec elles? Est-ce le mariage monogame? Depuis deux mille ans qu'il y a des hommes qui vivent et qui écrivent, ils ne se lassent point de donner des arguments pour et contre le mariage... » Et André MAUROIS essaye de répondre victorieusement à quelques arguments contre.

« Il faut bien, conclut-il que les arguments en faveur du mariage soient plus puissants, puisqu'en fait, l'institution du mariage a survécu jusqu'à présent à tous les bouleversements historiques, religieux et économiques », et ils complète cet argument par deux autres, l'un concernant les sociétés : le mariage est « une institution accroché à un instinct » ; sans le couple, « première cellule du corps social », il n'y eut pu avoir de société ; l'autre, concernant l'individu : le mariage offre plus de liberté aux époux que toute autre solution ; et c'est dans le mariage que « l'homme et la femme ont la meilleure chance d'arriver à une forme d'union noble et belle. »

« La vérité est, dit André MAUROIS, que le mariage monogamique, tempéré dans certains pays par un divorce plus ou moins facile, dans certains autres par des infidélités, demeure dans nos sociétés occidentales la solution qui entraîne le moindre cortège de malheurs pour le plus grand nombre des êtres humains. »

« Ce qui nous conduit au centre même de notre sujet, constate-t-il : le couple, cellule nécessaire et durable de toute société, comment se forme-t-il? Quels sont les éléments déterminants du choix?.. Faut-il dans le mariage accorder une importance prépondérante à la beauté, à l'attraction physique ou aux qualités intellectuelles et morales, ou enfin à une identité de situation sociale? Faut-il faire des mariages de désir ou des mariages de raison?

« ...L'idée de faire naître le mariage d'un amour romantique est loin d'avoir toujours été admise par les hommes. En beaucoup de sociétés, le mariage était *arrangé* tantôt par des prêtres, tantôt par des marieuses professionnelles, tantôt par des notaires, le plus souvent par les deux familles. Tel était encore le cas dans un grand nombre de milieux français, jusqu'à une époque tout à fait récente. Les résultats n'étaient pas mauvais; beaucoup de ces mariages étaient heureux, et cela est assez facile à comprendre. Il est assez dangereux pour deux adolescents de commencer une vie conjugale sous le signe d'un amour passionné. Un tel amour déforme l'image des êtres véritables. Les amants attendent alors du mariage un bonheur si prodigieux qu'il peut fort bien arriver qu'ils soient déçus. Rien n'est plus terrible que l'aridité qui suit une grande passion. Remarquez que les Etats-Unis, pays où les mariages d'amour sont les plus nombreux, est aussi celui des divorces prématurés et répétés. »

« ...Disons d'abord qu'en fait, depuis la guerre, le

mariage de raison tend à France et même dans les classes bourgeoises, à être remplacé comme il l'était déjà dans d'autres pays, par le libre choix de deux êtres que le hasard a unis. Pourquoi cette évolution? Parce que l'idée de bâtir et de préserver des fortunes n'a plus cours en 1933. Nous avons vu tant de changements rapides, tant de ruines inattendues, que notre vieille sagesse en est toute dépaysée. Ajoutez que les jeunes gens ont une vie plus libre qu'autrefois, et que, par conséquent, l'occasion du libre choix surgit plus facilement. La dot cède le pas à la beauté, au caractère agréable, à la camaraderie sportive.

« Ce type de femme encourage surtout ce que j'appelle le mariage de désir. Je ne crois pas que ce soit à regretter. Un mariage réussi exige bien d'autres éléments que le désir, mais deux êtres ont tout de même plus de chance de construire une vie commune heureuse, si, au point de départ, ils éprouvent l'un pour l'autre une attraction physique.

« Mais une attraction, même si elle est à la fois physique et intellectuelle, ne suffit pas pour faire un mariage heureux. Dans le beau mot de *fiançailles*, il y a foi. C'est par un serment muet que chacun se fait à soi-même, que le cours capricieux des attractions doit se trouver fixé, indiqué. Grave décision que de se dire :

« — Je me lie pour la vie; j'ai choisi; désormais, mon but ne sera plus de chercher qui me plaît, mais de plaire à qui j'ai choisi.

« Et pourtant, cette décision, seule, fait le mariage, et si le serment n'est pas sans réserve, les chances de bonheur du couple deviendront très faibles, car il risquera de se briser sur les premiers obstacles et sur les inévitables difficultés de la vie commune. Mariage de raison ou mariage d'amour? Peu importe, dirai-je volontiers; le seul vrai mariage est le mariage de volonté. Mais un mariage d'amour, soutenu par la ferme volonté

de le faire durer, est peut-être celui qui comporte le plus de chances de bonheur. »

André MAUROIS, cela dit, en vient à la vie du couple lui-même :

« Les difficultés de la vie commune dépassent infiniment les deux individus que celle-ci met en présence. Elles viennent d'un conflit naturel entre les modes de vie et de pensée des deux sexes. En notre temps, nous tenons trop aisément ces divergences pour négligeables. Les femmes font à peu près les mêmes études que les hommes. Elles exercent des métiers d'homme et souvent fort bien; en beaucoup de pays, elles ont le droit de vote, et cela est juste. Mais il ne faudrait pas que cette égalité qui a d'heureux effets, fit oublier aux hommes que les femmes avant tout restent femmes.

« Auguste Comte définit le sexe féminin comme le sexe affectif, le sexe masculin comme le sexe actif. Ce qu'il faut entendre par là, c'est qu'il y a chez la femme une liaison beaucoup plus étroite de la pensée avec le corps. Sa pensée est moins abstraite que celle de l'homme. L'homme arrive à construire des systèmes, à supposer le monde autre qu'il n'est, à le recréer en pensée, et s'il en a la chance, en action. La femme est beaucoup moins disponible pour l'action parce qu'elle est absorbée, consciemment ou inconsciemment, par son rôle essentiel qui est l'amour, puis la maternité. Chez l'homme, les changements d'humeur sont liés à des échecs ou à des réussites dans ses entreprises contre le monde extérieur. Chez la femme, les changements d'humeur sont liés à des mouvements physiologiques, et pour l'homme jeune, ignorant, maladroit, ont l'apparence de la fantaisie, de l'incohérence et de l'obstination... Il est certain que l'affectivité des femmes est difficilement comprise par l'homme au début d'un mariage.

« Et, de son côté, la femme comprend mal le besoin

d'action de l'homme. Dans les premières semaines du mariage, il veut croire, parce qu'il est amoureux, que l'amour va remplir sa vie. Il refuse de reconnaître son propre ennui. Il lui cherche des causes. Il se plaint d'avoir épousé une malade qui a besoin de rester étendue, qui ne sait pas ce qu'elle veut. Cependant, la femme souffre de l'agitation de ce nouveau compagnon. L'homme jeune, énervé, arpentant de long en large une chambre d'hôtel, c'est la scène classique des voyages de noces. J'entends bien que, dans la plupart des cas, tout cela n'est pas grave, et peut, avec un peu d'amour et d'affection, se trouver assez vite mis au point. Encore faut-il que la volonté de sauver l'union soit présente, et que le serment soit sans cesse renouvelé.

« Car rien, et pas même le mariage le plus heureux, ne supprimera ces profondes divergences de caractère. Elles seront acceptées, aimées, mais elles seront. Le point de vue sur la vie ne peut être le même. L'homme aime à parler d'idées ; la femme aime les anecdotes sur les êtres, les *potins*, les analyses de sympathie et d'antipathies. Très souvent, dans un groupe (hors le cas d'attraction physique), vous voyez les hommes former un clan de conversation ; les femmes, un autre.

« Et sans doute, ces différences sont atténuées en notre temps par le fait que beaucoup de femmes ont entrepris des travaux d'hommes. Pour une femme, chef d'entreprise, la nécessité extérieure existe comme pour l'homme. Pour la femme chimiste, la conversation d'idées générales est la même que pour l'homme. »

André MAUROIS se défend de tenir l'un des deux sexes pour supérieur à l'autre :

« Je crois que les sociétés auxquelles manque l'influence de la femme sont exposées à tomber dans l'abstraction, dans le goût des systèmes que suit bientôt le besoin de la tyrannie, car aucun système n'étant vrai,

seule, la violence peut l'imposer. Nous n'en avons vu que trop d'exemples. La femme seule peut ramener ce frelon doctrinaire, l'homme, à des valeurs simples et réelles : la maison, les enfants, le travail quotidien, les affections, l'horreur de la guerre. Point de vraie civilisation sans une collaboration des deux sexes. Mais point de vraie collaboration des deux sexes sans une acceptation de leurs divergences et le respect par chacun de la nature de l'autre. »

Et André MAUROIS se résume :

« De tout ce que nous venons de dire, il faut retenir ceci : c'est que, si désiré que soit un mariage, si amoureux et, par ailleurs, si intelligents que soient les époux, tous deux vont se trouver, au moins pendant les premiers jours, en présence d'un être qui va les surprendre infiniment. »

*
* *

Pourtant, le début du mariage est connu depuis long temps sous le nom de *lune de miel*. Et, en effet, si, par l'union de deux êtres, se forme un accord sensuel, toutes les difficultés sont d'abord oubliées dans l'enivrement des premiers jours. C'est le moment où l'homme sacrifie ses amis, où la femme sacrifie ses goûts. « La femme, note-t-il, a essayé de suivre son mari, l'homme est saturé de bonheur et rêve d'action dangereuse. » C'est alors qu'à la lune de miel succède ce que BYRON appelait : *la période de mélasse*, moment de cynisme et de découragement qui suit un excès d'enthousiasme. Alors se forment les mauvais ménages. Quelquefois, ils ne sont qu'à demi mauvais. On cesse de se comprendre; on se supporte avec une affection distante...

Quelquefois, c'est plus grave, et l'incompréhension engendre l'aversion. « Imaginez ces rancunes secrètes, ces impossibilités de les communiquer, faute d'un langage commun, et le lit nuptial, où ces deux étrangers

sont étendus, comme sur une tombe, des gisants que sépare une épée de pierre, muets, les yeux ouverts, l'homme écoutant les sanglots étouffés de la femme, et les larmes qui tombent, une à une, dans la nuit. »

« Tableau inutilement tragique? Il y a beaucoup de couples heureux? Bien sûr, mais ils sont heureux parce qu'au lieu de s'abandonner au courant, ils ont choisi et fait leur bonheur. »

Et André MAUROIS en vient, à son tour, à quelques conseils pratiques. Le bonheur ne peut être que notre œuvre; on ne le trouve pas tout fait dans le mariage; et une fois qu'on l'a trouvé, il faut le refaire chaque jour. « Surtout, que cette quotidienne reconstruction ne se passe pas en explications, en analyses, en confessions: l'analyse mutuelle trop profonde, qui conduit à des querelles sans fin. » C'est à la fois plus simple et plus secret. Une vraie femme devine plus qu'elle ne les comprend, ces nuances, ces menaces, cet ennui qui monte. Elle y apporte remède par instinct. L'homme lui-même sait que, dans beaucoup de cas, un regard, un sourire remplacent utilement une explication.

« Rien, dans les choses humaines, ni les maisons, ni les étoffes, ni les amitiés, ni les plaisirs, n'est durable dans l'abandon. Les toitures s'écroulent, les amours se défont. A chaque instant, il faut remettre une tuile, resserrer un joint, remettre au point un malentendu. Sinon des rancunes se forment, des sentiments refoulés et cachés au plus profond de l'âme y deviennent des foyers d'infection qui empoisonnent la vie du couple. Puis un jour, dans une querelle, l'abcès éclate, et chacun demeure épouvanté par l'image de lui-même qu'il découvre en lui. »

Sincérité, politesse aussi : « Il faut, dans un ménage heureux, que chacun apprenne à respecter les goûts de

l'autre. Il serait absurde d'imaginer que deux êtres peuvent avoir les mêmes idées, les mêmes jugements, les mêmes désirs. C'est impossible, et ce n'est même pas souhaitable. Il faut, dans un mariage vraiment heureux, que l'amour se mêle à l'amitié. La franchise de l'amitié reçoit ici je ne sais quelle particulière douceur, je ne sais quelle nuance indulgente et tendre. Deux êtres reconnaissent qu'ils sont moralement, intellectuellement dissemblables, mais ils acceptent avec joie ce qui les divise, et ils trouvent l'un et l'autre l'occasion d'un progrès spirituel. C'est une grande force, pour un homme qui essaye, de bonne foi, de débrouiller le difficile, le dangereux écheveau des affaires humaines, que d'avoir à côté de lui un esprit de femme attentif, intelligent, discret et doucement lumineux qui éclaire un peu pour lui cette obscure moitié : la pensée du peuple des femmes.

« Il n'est plus guère question, ici, du désir qui, pourtant, était à l'origine de cet amour. Mais en de telles unions, le besoin élémentaire a été sublimé. L'esprit a fait du plaisir physique l'occasion et le support de quelque chose qui le dépasse infiniment, de sorte que pour un couple ainsi vraiment uni, la perte de la jeunesse n'est plus un malheur. La douceur de vieillir ensemble fait oublier la peine de vieillir, et la mort elle-même se trouve adoucie par le souvenir parfaitement pur de la longue fidélité de deux âmes. »

Et André MAUROIS résume ainsi son très bel exposé :

« Le mariage est une institution fondée sur un instinct ; il exige, pour être un succès, non seulement une attention instinctive, mais surtout de la volonté, de l'abnégation et de l'intelligence.

« ...Si ces conditions sont remplies, par lui peut se former une affection admirable, mélange unique d'amour et d'amitié, de sensualité et de respect, d'in-

dulgence et d'admiration, mélange surprenant, humain et divin qui seul est le mariage véritable. »

*
* *

Comme le dit André MAUROIS en exergue de son étude, faisant sienne la pensée d'Auguste COMTE : « Il faut rapprocher la philosophie théorique, de l'admirable sagesse pratique. » C'est sans doute ce qu'André MAUROIS a voulu faire ici. Aussi, parlant d'abord en philosophe qui a surtout lu Auguste COMTE, il nous expose une théorie très individualiste sur la nécessité du couple au point de vue social et individuel et sur ses avantages pratiques, relativement à tous les autres modes de groupements familiaux. Il se demande ce que doit être le couple, au lieu de chercher à voir ce qu'il est. Le couple étant une nécessité sociale, quelle devra être la conduite des deux époux pour obtenir dans et par lui un bonheur parfait et durable ? Le mariage d'amour est-il préférable au mariage de raison ?

Naturellement, comme FRANC-NOHAIN, il penche pour le mariage d'amour, mais en bon Gascon, il déclare qu'un peu de raison ne messied pas dans un mariage d'amour. Ce qui, pour lui, fait le mariage, c'est la décision prise, le serment prononcé. « Le vrai mariage, dit-il, est le mariage de volonté. » Mais, pour bien vouloir, il faut avoir réfléchi au pour, au contre, et nous avons vu combien cet examen était rendu difficile quand il s'agissait du mariage. Ceci rappelle le fameux mot du Maréchal LYAUTEY : « Vouloir, c'est pouvoir. » Nous ne savons jusqu'à quel point cette maxime, qui contient une grande part de vérité, peut être appliquée dans ce domaine de la vie...

André MAUROIS reconnaît volontiers qu'il y a irréductibilité de nature entre l'homme et la femme, et il sait que le mariage le plus heureux ne supprimera pas ces

divergences... Il faut en prendre son parti et *faire* son bonheur et même le *refaire* chaque jour. En somme, c'est toujours le même conseil : « Il faut *vouloir* être heureux. »

Nul doute que ces conseils ne soient d'une application très pratique. Puissent-ils être utiles aux aimables lecteurs et lectrices d'André MAUROIS... Ils les préserveront tout au moins de l'étonnement qui peut suivre cette découverte, tout en les rendant peut-être d'avance un peu *blasés*, ce qui n'est jamais une très bonne chose. Il montre à ceux qui n'y croient plus, la possibilité d'un bonheur dans le mariage. Ceux qui l'ont trouvé (hasard ou volonté?..) applaudiront ; les autres regretteront de ne connaître que les ennuis du mariage et donneront naturellement la faute à leur partenaire...

Cette analyse, bien que partie d'un point de vue dogmatique qui, d'après nous, n'a pas sa place ici, aboutit juste, grâce à la connaissance pratique de la vie que possède André MAUROIS. Mais comme cela est intellectuel et peu à la portée de cette masse faite des couples de paysans, d'ouvriers, d'employés qui ne connaissent que l'enfer des foyers, la réalité!

CHAPITRE III

LA GAUCHE

✕ **Victor Margueritte**

Nulle œuvre n'a soulevé, à son heure, une réprobation aussi générale que *La Garçonne* de Victor MARGUERITTE. Et pourtant, ce livre n'est que l'expression romancée d'idées bien souvent soutenues, en particulier par Léon BLUM, avec tant de précautions, il est vrai.

Ce livre fait partie d'une trilogie à laquelle Victor MARGUERITTE a confié sa pensée : *La Femme en Chemin*, et qui comprend : *La Garçonne*, *Le Compagnon*, *Le Couple*. Il faut analyser cette trilogie dans son entier pour comprendre toute la valeur de *La Garçonne*. A elle seule, elle nous permet de nous faire une idée exacte des doctrines de gauche sur le mariage.

I. — LA GARÇONNE.

Elle : Monique Lesbos.

C'est une jeune fille de l'aristocratie.

1916 : 17 ans. Sortie du pensionnat, elle consacre son mois d'août à faire l'infirmière bénévole dans un hôpital de guerre.

1917 : 18 ans. Elle songe que si elle aimait, « elle n'aimerait que d'un grand amour auquel elle se donnerait toute. »

Sa mère s'est justement mise en tête de la marier avec Lucien Vigneret, un industriel. Ce sera le premier qui se déclarera à elle. Elle l'aimera sans réserve et lui donnera le plus fort gage de son amour :

« Ingénument, elle s'est laissée prendre; elle s'est donnée toute, il y a deux jours, à celui qui est tout pour elle... Etreinte hâtive, douloureuse, mais dont elle garde une orgueilleuse joie... Elle a agi, puisqu'elle aimait, comme il le désirait. Elle est heureuse et fière d'être dès maintenant *une femme*, de lui avoir fait confiance par cette preuve suprême d'abandon... Attendre? Se refuser jusqu'au soir calculé des consécérations? Pourquoi?.. Ce qui fait la valeur des unions, ce n'est pas la sanction légale, c'est la volonté du choix. Quant aux convenances, huit jours plus tôt, huit jours plus tard!

« — Vous ne me tromperez jamais, Lucien! lui avait-elle dit. D'abord, des yeux comme les vôtres ne sauraient pas mentir. »

Etrange figure de beauté, de noblesse mêlée d'innocence, au milieu de cette famille de bas calculateurs, corrompus et dénués de tout sens moral. On s'étonne qu'elle ait pu avoir et conserver une telle fraîcheur, mais n'irait-elle pas aux mêmes luxures que les siens, ceux-ci hypocritement, elle, en pleine franchise?

Lui : Lucien Vigneret, 35 ans.

« Il aborde le mariage comme on entre au port après une traversée orageuse. Avec la certitude d'être aimé, il goûte d'avance le calme de l'esprit dans la satisfaction des sens. Il chausse la perspective de cette stabilité comme une tiédeur de pantoufles. Il ne songe qu'à son bonheur. Celui de Monique? Il se persuadait de l'assurer en se jouant; de la tendresse, des prévenances et, bientôt, l'absorbante préoccupation des enfants. »

Des enfants? Il a déjà quelque part une fillette abandonnée et une maîtresse, une modiste, Cléo, qu'il a prise jeune fille et qui compte bien l'épouser.

Son mariage est surtout une excellente opération spéculative. Son futur beau-père est ruiné, mais son exploitation bien menée peut rapporter de l'or...

Monique allait contrarier tous ces projets de vie quiète et douce. Ne s'avise-t-elle pas de le rencontrer en compagnie de sa maîtresse?..

Par vengeance, le soir même de la rencontre, elle accepte l'offre d'un passant, sans résistance, sans dégoût; il s'agissait pour elle de tromper à son tour son mari.

« Elle avait accompli un acte logique, un acte juste.

« — Le mariage sans amour, dira-t-elle à sa mère, n'est pour moi qu'une forme de prostitution. Je n'aime pas Lucien, et je ne me marierai jamais ! »

Sans crainte du *qu'en dira-t-on*, elle va quitter sa famille qui lui fait désormais horreur, pour vivre, dit-elle, « comme une indépendante, selon sa conscience, comme un honnête homme, ce que vous ne serez jamais ! » dit-elle à l'ex-fiancé.



Et voici la série de ses aventures, les étapes de son émancipation.

1923 : elle a 23 ans. C'est une décoratrice à la mode. Niquette, étoile de music-hall, bien plus âgée qu'elle, lui sert d'ami.

« On eût dit un ménage d'amoureux. »

Désormais, elle détestait, en effet, les hommes. Mais cette aventure avec une femme allait lui en redonner le désir, non plus pour l'aventure sentimentale, il est vrai, mais pour l'agrément sexuel procuré.

« Les hommes, après en avoir eu d'abord et farouchement le dégoût, elle commençait à les prendre de considération. Mais elle les voyait exactement sur le même angle qu'un garçon les filles : sans aucun vague à l'âme. »

Elle choisit d'abord un comique, Briscot. « Déjà, quand elle rencontrait son ancienne maîtresse, escortée de quelque nouvelle compagne, Monique éprouvait à la pro-

fondeur de son indifférence, que le souvenir en était presque totalement refroidi. »

Briscot ne fut d'ailleurs qu'une passade, suivie de bien d'autres... Trois ou quatre expériences..., « sans les rechercher, mais en n'hésitant pas à les pousser jusqu'au bout, chaque fois qu'elles s'étaient trouvées ».

Puis ce fut une aventure plus nourrie avec un danseur argentin, le beau Peer Rys, « une belle machine à plaisir ». Elle songe alors à avoir un fils.

« Pourquoi n'aurait-elle pas un enfant qui hériterait et de son âme à elle et d'un corps robuste; un enfant qui, de ce père oublié demain, hériterait de dons magnifiques : la santé, la force? »

Monique connut l'insatiable soif des caresses. Les baisers de son Pedro, en lui révélant une volupté complète, avaient achevé l'initiation progressive. « Elle s'était ouverte toute entière, avec l'ingénuité d'une rose qui s'ouvre au soleil. » Mais d'enfant, point. Pedro lui apparut alors dans sa véritable nudité. Il était bête, ignorant et vaniteux. Elle essaya d'autres *reproducteurs*...

D'où de nouvelles aventures.

« Elle s'était mise à l'unisson, roulait à niveau de leur bassesse. Boire, manger, dormir, et, pour compléter le programme des réjouissances, tout ce que l'homme et la femme ont inventé dans la possibilité des plaisirs et des vices. Elle *se drogue* chez Anika Gobrony. » Elle a sa propre installation d'opiomane, improvise des fréquentations, généralement à trois ou quatre.

Un amour plus pur l'attendait, cependant, Régis Boisselot, romancier, « ours brutal », mais « sain, digne et fier ». Elle va l'apprivoiser. Mais lui ne peut oublier son passé, d'où la rupture. Il est remplacé par Georges Blanchon, professeur de philosophie dans un lycée, « beau caractère ». Elle n'a pour lui aucun désir charnel. Mais cet amour lui est un « renouveau », une résurrection de

sa propre jeunesse. A-t-elle enfin trouvé cet amour qu'elle avait toujours cherché à travers ses aventures? « Un mari, des enfants, pourquoi pas? » — « Ce qui lui eût semblé, il y avait un mois, un rêve irréalisable, lui apparaissait aujourd'hui un miracle possible... Elle voyait avec d'autres yeux, parce qu'elle sentait avec un autre cœur. » Monique Lesbos - Georges Blanchon, est-ce le couple idéal? C'est ce que *Le Compagnon* doit nous dire.

*
* *

En somme, comme le désire LÉON BLUM, Monique a jeté sa *gourme*. Elle n'en est pas moins prête (dit l'auteur) à être une excellente épouse et mère de famille, maintenant qu'elle connaît la vie. « Pour un être jeune, qui n'a pas été contaminé entièrement par la vie sociale, nous dit Victor MARGUERITTE, les mœurs actuelles sont un terrible bouillon de culture. Voici notre garçonne... Elle est sortie de sa double éducation et de la guerre, avec la soif d'émancipation qu'ont tant de femmes, ses sœurs, mais beaucoup sont résignées à leur chaîne et même y sont attachées. Qu'importe! L'élite entraîne la masse. Toutes, elles portent en elles une force bienfaisante, en puissance... Puissance de paix, de justice et de bonté... Force qui s'épanouira!.. Est-ce qu'on songe au fumier quand on respire une fleur? »

« L'humanité est, en fait, polygame, nous dit-il, si on entend par polygamie l'instinct qui fait à l'homme rechercher ensemble ou successivement plusieurs femmes, de même qu'à la femme plusieurs hommes avant de trouver chacun l'être d'élection définitive... Le mariage et l'amour sont deux choses différentes. Vouloir associer mariage et amour, c'est conjurer le feu et l'eau. Ils peuvent coïncider, mais rarement et, en tout cas, peu longtemps. Il serait donc prudent de laisser mener aux jeunes filles aussi, avant le mariage, leur vie de garçon.

Elles n'en seront que de meilleures épouses, leur gourme jetée. C'est ainsi que s'accomplira l'étape vers une société plus juste... La garçonne de demain ira un peu plus à l'école de Malthus, voilà tout. Sans compter qu'elle n'a plus grand chose à y apprendre!.. La natalité baisse. Et pour cause! On ne verra bientôt plus pour avoir des enfants quand elles n'en voudront pas, que les idiots. Et les séducteurs en deviendront du coup moins imprévoyants et moins mufles... La fin du monde? Non, la fin d'un certain monde, seulement. La fin des crimes passionnels, de l'hypocrisie et des préjugés. Le retour à la nature dont le mariage contemporain élude et méconnaît l'ordre. »

De tels accents nous font sentir l'extrême désir de l'auteur d'aller au vrai, coûte que coûte, devrait-il encourir le blâme de tous, et certes il ne lui a pas été ménagé... Atteindre le vrai, chercher autre chose pour remédier aux insuffisances, aux horreurs même d'un état existant! Ce désir est aussi vif chez lui que chez un BOURGET ou un BORDEAUX, si la solution en diffère; il est même plus profond, plus sensible et, moins encouragé par l'opinion publique, il n'en est que plus méritoire. Victor MARGUERITTE s'est trompé peut-être, mais il a voulu atteindre la vérité, la servir. Foi d'apôtre de l'idée, de convaincu, qui l'élève au-dessus de lui-même et lui donne parfois d'émouvants accents.

II. — LE COMPAGNON.

Monique Lesbos ne représentait point, cependant, pour Victor MARGUERITTE la femme de l'avenir. Mariée à Georges Blanchot, elle sera elle aussi, une *bourgeoise* soumise et obéissante. C'est à peine si un léger conflit s'élève entre eux, Monique voulant retourner à son entreprise qu'une gérante laissait périlcliter. Son mari a tôt fait de la persuader qu'il vaut mieux, pour elle et pour lui,

qu'elle reste cantonnée dans son rôle d'épouse et de mère.

Aussi, l'auteur a-t-il voulu, dans *Le Compagnon*, nous montrer une jeune femme qui s'élève plus haut que Monique Lesbos dans la libération vis-à-vis de l'homme, Annik Rambert. Sa sœur, Paule, petite bourgeoise qui a voulu et cherché le mariage, sera, à côté, l'exemple du degré d'abaissement et de misère dans lequel la femme peut tomber lorsqu'elle accepte le joug auquel l'a soumise un Code « imbécile et méchant », pour emprunter la langue de Léon DAUDET.

*
* *

Enfant recueillie par une vieille institutrice, sans fortune, obligée d'être sténo-dactylographe pour pouvoir étudier son droit, Annik Rambert avait trouvé difficilement à se faire employer, à cause de sa beauté qui attirait la convoitise de ses patrons. Ses études achevées, elle était devenue une brillante journaliste et un avocat de talent.

Demeurée pure, bien qu'affranchie des vains préjugés bourgeois, Annik attendait celui qui devait ouvrir son cœur. Ce fut un jeune député socialiste, avocat comme elle, Amédée Jacquemin.

Leur idylle ? D'un romanesque... réaliste. Ils s'étaient compris mutuellement d'un regard, dans leur désapprobation mutuelle de la conduite du riche patron d'Annik. Quelques doux regards échangés, puis, un jour, une promenade dans un parc. Amédée a pris la taille d'Annik ; ils se promènent silencieusement. Des mots d'amour s'échangent... Ils en arrivent enfin à ce que tous les auteurs, même Victor MARGUERITE, décrivent par des points de suspension. « Ensemble, ils éprouvaient le même orgueil, celui d'avoir célébré, à la face de la na-

ture, et selon la religion de leurs cœurs, leurs libres noces. »

*
* *

Leurs chairs, leurs cœurs sont unis. Rien ne manque à leur bonheur. Mais voici que l'instinct du mâle va se réveiller en Amédée. Il veut Annik dans le mariage; il lui semble qu'elle sera ainsi plus à lui. Annik ne veut pas. Ne doit-elle pas donner l'exemple à toutes les autres femmes, et cet enfant, qui naîtra d'eux, souffrira-t-elle qu'il n'appartienne qu'au père?

Aussi, déclarera-t-elle son enfant avant que son père l'ait reconnu. Elle obtient ainsi la puissance paternelle et pourra l'élever comme elle l'entend.

Elle le dit; l'enfant est plus à elle qu'à lui: « Est-ce à toi qu'il donne des coups de pied dans le ventre, qu'il presse les reins à faire crier?.. Je ne me méfie pas; je t'aime complètement. Mais je sais que deux personnes ne peuvent en faire une, malgré tout l'amour du monde. Nous avons deux corps, c'est-à-dire deux organismes différents qui ont des réactions personnelles. Tu es un homme, c'est-à-dire un être fort parce que libre. Mariée, je ne suis plus que ta femme, c'est-à-dire un être faible, opprimé par vos lois... Je veux seulement arracher mes enfants à cette fange où j'ai failli moi-même rester, faire d'eux de véritables hommes et de vraies femmes, capables d'édifier une société meilleure, où les grands mots prostitués de liberté, d'égalité, de fraternité cessent d'être autre chose que des mots!.. Comprends-moi. Inculquer à ces cerveaux en formation un idéal nouveau, l'horreur de l'injustice et de la violence, la haine de la guerre, le dégoût de l'argent ! » Si elle n'était point d'accord avec son mari sur un point de leur éducation, c'est lui qui trancherait ; elle ne le veut pas. « Ce n'est pas un jouet que les mères portent en elles; c'est tout le bonheur humain... Elles n'ont pas, jusqu'ici, elle n'ont

pas su le préserver. Dire que depuis la naissance du monde, elles ont abdiqué, qu'elles ne sont pas encore parvenues à tuer en vous l'idée de guerre, elles qui, jusqu'à l'adolescence, ont les enfants dans leurs jupons... Celles qui ont réfléchi doivent enseigner toutes celles qui ne savent pas encore, leur crier : votre accouchement ne sera complet que lorsqu'après l'être physique, vous aurez façonné l'être moral!.. Tu verras, tu verras... Dans tous les pays maintenant, des éducatrices surgissent Et j'abandonnerais la lutte? Non, non! Cela, vois-tu, malgré moi, je n'ai pas le droit de le faire. »

Il arrivait aussi qu'Amédée supportât difficilement l'indépendance de vie de sa compagne. En somme, il faisait encore siennes ces idées exposées par le mari de Monique : « Avec tout le respect que j'ai pour le féminisme, il faut bien, dans tous les ménages, que l'un des deux conduise! Pourquoi vous, plutôt que nous? » Et Monique acquiesçait ainsi : « J'étais née pour faire tout de suite une épouse normale, bien soumise, votre rêve, Messieurs! »

Annik, après son mariage, ne voulut pas devenir la simple secrétaire de son mari, mais avoir un cabinet distinct. « Tous les jours, elle appréciait davantage les résultats de sa résolution : métiers séparés, mais dont le parallélisme restait assez proche pour qu'elle et lui puissent suivre chacun le sien en s'entr'aidant... Ainsi, elle avait échappé à la dangereuse emprise, conservait intacte, avec son gagne-pain personnel, la garantie de son indépendance, le maintien de sa personnalité... Et Amédée, de son côté, s'habituaient. Après tout, qu'avait-il perdu? Rien. Il gagnait encore en tranquillité, s'avouait qu'Annik avait raison », car c'est une parfaite égalité qu'il faut entre l'homme et la femme. « Il n'y a dans le couple humain ni supériorité à l'avantage de l'un, ni infériorité au détriment de l'autre. Le cerveau n'a pas

de sexe. Il y a équivalence. Il doit y avoir égalité... Infériorité congénitale de la femme? Parce que vous avez élevé les femmes à l'usage de vos plaisirs dans la faïnéantise des gynécées, des harems, dans l'inaction des boudoirs, dans la cage des cuisines!.. On durcit les corps comme on trempe les âmes. Cent ans de gymnastique suédoise, et la jeune fille moderne sera aussi forte que la vierge de Sparte. L'égalité physique ? Contestez-la donc aux femmes porteuses de fardeaux qui cheminent à cette heure sous le soleil d'Afrique! »

*
* *

Et voici, face au tableau idyllique de l'union libre, le sombre spectacle de la femme asservie au foyer par les liens du mariage! C'est le sort de Paule, la sœur d'Annik.

Le mariage? C'était pour elle « la chaîne dorée au bout de laquelle il y a la pâtée et la nichée. »

« Malgré les métiers successifs où ses vicissitudes l'avaient astreinte, et les complaisances auxquelles elle s'était habituée autant par curiosité d'abord, que par crainte des suites devant les exigences masculines, elle avait gardé une pudeur qui, aux moments les plus imprévus, réapparaissait. C'était ainsi qu'elle avait pu préserver de la violation définitive ce qu'elle s'imaginait ne pouvoir perdre sans péché : sa virginité. Illusoire barrière dont elle s'enorgueillissait comme d'une dernière vertu, en même temps que comme d'un moyen suprême de parvenir. Cette aberration lui avait fait accepter, ainsi qu'une union d'attente, sa mise en ménage avec Lili Brontier, alors mannequin chez Mauricette, lorsqu'elle-même y était entrée comme seconde main. Paule n'en jugeait pas moins que le mariage auquel elle se devait faute d'autre capital, d'arriver sans entrave, était le seul but logique de toute destinée féminine. Elle ne

voyait que cette issue au cul-de-sac de sa demi-réussite et admettait mal qu'Annik l'en plaisantât. »

Son mariage avait eu lieu avec toutes les pompes d'un mariage bourgeois.

« Annik et Amédée gardaient de cette journée un mélancolique souvenir. L'exhibition choquante, la curiosité narquoise des invités, par rangées à la mairie et à l'église comme au spectacle, le brouhaha du lunch au restaurant Gillet où trois noces éructaient déjà, dans les salons voisins, leur tapage et leurs chansons, tout leur avait rendu plus cher le souvenir de leur union. »

Paule et son mari s'étaient fâchés le premier soir, celui de la nuit de noce. « Rupture d'hymen si brutale que la patiente n'y avait trouvé que l'horreur désormais insupportable de son mari et, du coup, rupture d'union. Aucune union, même celles qu'assemble un temps le lien d'intérêts, qui puisse durer contre la répugnance charnelle. Son mari n'ayant révélé à sa virginité que la cuisante douleur et l'humiliation du viol légal, s'était efforcé vainement d'éveiller ses sens. N'y pouvant réussir, il avait, aussitôt son désir assouvi, et sans plus se soucier, non pas même que celui de sa compagne puisse correspondre, mais qu'elle en ressentit une répulsion visible, pris le parti de tourner le dos ou les talons en chantonnant. Pour lui, Paule tombait au rang d'un objet domestique, tandis que sa maîtresse, redevenait supérieure pour faire l'amour. »

Il ne veut pas d'enfant. « Un enfant! Quand on n'a pas de rentes! La graine de bois de lit, c'est bon pour ceux qui ne savent pas ce qu'ils font : les poivrots, les miséreux! » Paule est également pillée quant à ses revenus et à ses biens propres.

On devine la fin. L'amant se présente avec toutes les qualités qui manquent au mari. Suit l'apologie de leurs amours adultères. Mais l'amant périra en mer comme

Virginie ; Paule en restera un peu folle. Elle est d'ailleurs en butte à toutes les malversations de son mari ; il l'oblige à vivre avec elle et commande en maître à leur enfant qui n'est autre que l'enfant issu des relations adultérines. L'enfant mourra de ces mauvais traitements.

Voilà où conduit le mariage!..

*
* *

Jetons un dernier regard admiratif sur le couple Annik-Amédée, le couple de l'avenir.

« Peut-être ce dernier se fera-t-il sans eux, mais l'essentiel est qu'il se fasse. » Comme le dit Amédée : « Ce n'est déjà pas si mal d'avoir travaillé pour les autres ! »

Et ils s'en vont heureux, « fiers d'avoir forgé l'ouvrier de demain. »

« Leur marche avait l'allure d'un rythme. Ils s'en allaient d'un pas égal. Une force d'union irrésistible se dégageait de leur harmonie... Eternel espoir humain, élancés, mains jointes, vers le bonheur à venir. »

La vieille institutrice qui a élevé Annik demeure seule et songe « à celles qui, dans la tristesse de leur célibat, n'avaient pas osé vivre, créer de la vie., toutes celles qui avaient séché sur pied, comme une herbe stérile. Faiblesse qui aurait pu devenir force., celles même, religieuses ou laïques, qui s'étaient jetées dans les bras de l'Epoux mystique, ou bien s'étaient consumées dans la haute flamme d'un sacrifice vain... Forces à demi-perdus pour l'énergie féconde. »

III. — LE COUPLE.

Et voici enfin, avec *Le Couple*, l'ultime étape de la femme dans sa recherche du progrès humain.

Victor MARGUERITE se demande à présent si les mœurs

qui séviront dans vingt ans, grâce à la génération des dancings, des stades et des affaires, marqueront, avec la fin d'une société, le commencement d'un ordre nouveau. « Verrons-nous un avenir meilleur, une humanité moins malheureuse, grâce à une plus équitable, une plus haute conception de l'amour? Les mères, enfin, tolèreront-elles toujours que la brutalité de quelques hommes fasse de leurs filles de la chair à plaisir, et de leurs fils de la chair à canon ? » (1).

*
* *

Pour y répondre, il nous amène jusque vers l'an 1940. Aussi ne faut-il pas s'étonner du certain air de *modernisme* plus près de Jules VERNE que de la réalité, qu'il donne à l'action de son roman. Ce ne sont que voyages à vol d'oiseaux à travers l'espace, qu'engins meurtriers découverts chaque jour par la science, que pilules remplaçant les plus plantureux repas... Il existe, cependant, un Parlement et des parlementaires, des socialistes et des hommes de droite. Les premiers sont des apôtres de l'humanité, des *porteurs de flambeaux*, comme dirait Victor Hugo. Les seconds, des sectaires et des assassins. La Vertu, représentée par le Socialisme, triomphera des Tyrans qui martyrisent le peuple depuis tant de siècles (prêtres, militaires); le couple nouveau, à la faveur d'une telle révolution, pourra-t-il naître et chasser pour toujours les vieux préjugés qui paralysent encore, en 1923, l'essor de l'amour? Oui, d'après Victor MARGUERITE. La Révolution se fera au chant de l'*Internationale*, dans le massacre de l'armée et des oppresseurs. Alors, n'est-ce pas, viendra l'âge d'or promis à la terre, depuis tant de siècles, par le culte de ce que l'auteur appelle la *Religion de l'Amour*.

En attendant, à part les personnages du livre que nous

(1) Victor MARGUERITE, *Le Couple* (Préface).

avons cependant de la peine à considérer comme des prolétaires, toute la haute bourgeoisie nous est représentée comme se vautrant dans les plaisirs et les fêtes, d'orgies en orgies; tous ces êtres abjects sont d'ailleurs les maîtres de la finance et de la politique, d'où du monde, et c'est pour leurs plaisirs et leurs besoins qu'il faut la chair des filles du peuple, et pour leurs canons la chair des fils.

Tous les personnages de *La Garçonne* et du *Compagnon* sont là, un peu vieillis, naturellement. D'abord, à tout seigneur tout honneur, la garçonne, Monique, et son mari, le professeur Blanchot, avec leurs deux enfants : un fils, Georgi; une fille, Silvestre, déjà doctresse. Voici, vivant toujours dans les douceurs de l'union libre, le couple de prédilection de l'auteur. Annik Raimbert est devenue, cela ne peut nous surprendre, *Présidente du Conseil International des Femmes*, et Amédée Jacquemin, député, puis Président du Conseil. Tous deux, hélas ! sont destinés à la couronne des Martyrs du Socialisme. Ils ont, eu aussi, deux enfants, ce qui est raisonnable, bien qu'un peu bourgeois à notre sens : un fils, Claude, ingénieur, dirigeant une usine de métallurgie, entouré, comme il se doit, de l'amour et de l'admiration de tous ses ouvriers; une fille, Gine, docteur en médecine.

Des liens d'amitié, puis d'amour, se sont noués entre les enfants des deux couples. Georgi aime Gine; il l'épousera après la mort de Monique, et, comme tous les couples heureux, ils n'auront pas d'histoire. Le couple Claude-Silvestre, au contraire, ne trouvera sa voie que tardivement, Claude n'ayant pas su voir, avant les événements tragiques qui devaient faire de lui et des siens des héros du Prolétariat, que le bonheur était à la portée de sa main. C'est lui qui doit franchir la troisième et dernière étape.

Claude ? C'est un chaste, et, en vertu de l'éternelle loi des contrastes, il fut d'abord amoureux d'une gentille et jolie *Garçonne* : Marise Barlot, dont le père a pu, à la faveur de la grande guerre, acquérir la grande opulence, et qui sait naturellement ce que vivre veut dire. Ce grand garçon taciturne l'a intéressée parce qu'il ne semblait pas comme les autres. Prise à son propre piège, elle passe de la curiosité à un violent amour. Claude, au contraire, lorsqu'il saura ce qu'est la vie de Marise, se détournera d'elle pour se tourner vers le doux visage de Sylvestre qui l'aime depuis toujours en silence. MARGUERITE semble donc ici condamner la vie de *garçonne* par cette apologie d'un couple revenu aux premiers âges de l'humanité, ignorant du péché.

Un long dialogue se poursuit entre Claude, jeune homme pur et amoureux, et Marise, jeune fille dévoyée, amie du plaisir.

L'amour, dit-il, est le don entier de soi. Elle s'étonne qu'il n'ait pas de maîtresse et lui demande s'il est malade. N'est-il pas absurde qu'il ne veuille d'autre femme que celle qu'il aura choisie ?

« — Vous estimez, lui répond-il, qu'un homme peut et doit galvauder sa jeunesse avant la sainteté de l'union vitale. Vous croyez que, parce que telle est la tradition, qu'il est nécessaire, qu'il est juste que nous usions avant le mariage nos croyances, notre foi, notre enthousiasme d'êtres neufs, notre santé même, contre des corps plus ou moins flétris ! Et je vais peut-être vous paraître bien bête : le corps le plus beau ne me tenterait pas si je sentais que l'âme en était absente. » Ce qui lui amène cette réponse :

« — Vous retardez, mon cher ! Vos rêves ont pris le mors aux dents, mais à rebours. Ils vous ramènent aux temps édeniques. Faute de la femme, ou plutôt, faute

de l'homme (sans reproches), les temps sont changés. Vous avez fini, à la longue, par inculquer à vos humbles esclaves, le goût de la liberté avec moyen de s'en servir!.. Que vous le vouliez ou non, les filles ont suivi l'exemple des garçons. Elles vivent comme eux, de plus en plus. C'est un fait auquel il faut que vous vous résigniez, vous, les hommes, puisqu'en définitive, il est votre œuvre. Et un fait du moment où il est avéré, ne lèse personne.

« — Un fait, oui, mais qui, en amoindrissant la valeur morale de tous, lèse au contraire chacun. Pas seulement les individus, la société entière.

« — La referez-vous, à vous tout seul ?

« — Je n'ai pas cette prétention. Je compte sur les bonnes volontés comme les nôtres et sur le temps pour rétablir l'équilibre qu'il a rompu.

« — Que les hommes ont rompu ! Et que nous rétablissons dans l'égalité des sexes !

« — Apparence d'équilibre, soit. En réalité, crise profonde, mais j'en suis sûr momentanée. Le cercle vicieux où tourne le désir de l'homme et la salacité de la femme, ce marché de l'offre et de la demande disparaîtront avec l'habitude de la fidélité réciproque. La vérité, c'est d'arriver tous les deux, jeunes, chastes, au seuil du Paradis reconquis. C'est de commencer l'existence ensemble, du même pas et du même cœur... Le *Couple*, tenez, le voilà l'équilibre ! Il est dans la sélection du choix pour la perfection de l'espèce, non dans la liberté des chiens en chaleur... Au fond, un instinct vous avertit que pour vivre magnifiquement, il ne faut pas se disperser. Un sentiment comme l'amour n'est puissant que s'il demeure unique... Simple désir d'un être absolu, ne voulant vivre que l'absolu... Plus on regarde haut, moins on a de chance de se tromper. »

Par ces trois romans, par ce cycle de *La Femme en Chemin*, Victor MARGUERITTE poursuit, en l'élargissant, le sillon commencé en 1896 avec *Le Désastre* et *Femmes nouvelles*. « Ses héroïnes, celles de *Femmes nouvelles* et de *Jeunes Filles*, celles du *Talion* et du *Soleil dans la Geôle*, la *Garçonne* même, dit-il, n'étaient que des bourgeoises en mal d'évolution. Hors Monique, qui, délibérément, affirme le droit absolu de la Vierge à l'entière égalité des sexes, toutes les autres se pliaient, selon l'époque, au compromis du joug séculaire. Annik Raimbert, sœur de Monique dans la libération physique, va plus loin qu'elle dans la libération de l'esprit. Monique, à mi-chemin, s'arrête et, dès qu'elle le peut, revient à l'ordre naturel au point où il recoupe par un mariage heureux l'ordre social. Annik, doucement, mais rigoureusement, va jusqu'au bout de ses croyances. La fortune et l'éducation de la première étaient une des conditions de sa chute, comme son honnêteté foncière, une des causes de ce que plusieurs critiques ont appelé son relèvement. Moins exaltée, plus consciente et mieux organisée, la seconde accomplit intégralement l'étape, étape où l'homme souffre, à son tour, des lois qu'il a faites. Que de vies, de féminines surtout, s'useront avant cette libération qu'Annik devance ! La route qui s'en va vers la cité future s'allonge de tournants que nul ne peut prévoir, pas plus que les modalités mêmes de cette libération... C'est ainsi qu'aux côtés de celui qu'elle aime, Annik est non la compagne d'hier, effacée et soumise, mais, marchant d'un pas égal, le tendre et volontaire compagnon qui s'achemine vers demain. Et si elle arbore à ses cheveux courts la cocarde garçonnière, c'est pour montrer que, demeurant femme autant qu'on peut l'être, elle est aussi capable d'être virile. C'est tout le sens de la *Femme en Chemin*. »

Et Victor MARGUERITTE conclut :

« J'aurais pu donner comme épitaphe au *Compagnon* comme à *La Garçonne* ces lignes que j'écrivais, il y a dix-huit ans, dans *Prostituée* : « Esclave ou maîtresse, quand cesserons-nous de nous voiler à nous-mêmes le vrai visage de la femme, sous ces deux masques? Quand comprendrons-nous qu'elle ne cessera d'être l'ennemi que si nous savons d'abord, à force de loyauté et de tendresse, en faire l'amie? Quand y aura-t-il, enfin, des droits et des devoirs pour toutes les créatures humaines? Une seule morale, une seul justice?.. »

*
* *

Pouvions-nous mieux faire pour résumer la véritable pensée de Victor MARGUERITTE que de citer ces quelques passages de la préface du *Compagnon*?..

Quoi qu'on en ait dit et autant que l'opinion de l'auteur puisse parfois heurter celle des *bien-pensants*, on ne peut nier qu'un souffle de l'apôtre de l'idée se dégage de chacune de ces lignes. On peut ne pas aimer son style, ne pas même goûter ses idées, du moins celles de *La Garçonne*, on est obligé de reconnaître en lui un sens aigu de la justice et un violent désir de fuir les turpitudes de la vie présente pour se tourner vers un Idéal.

Et, ce qui prouve bien que Victor MARGUERITTE cherche la vérité, pas à pas, lentement, hors de la voie commune, c'est cette évolution insensible de ses idées que l'on sent d'un ouvrage à l'autre, évolution qui, parfois même, se fait brusquement, sans crainte de la contradiction apparente. Claude, nous venons de le voir, donne tort à Monique, c'est-à-dire à la *Garçonne*; il est le dernier porte-paroles de la pensée de l'auteur : « Pour vivre magnifiquement ,il ne faut pas se disperser. » « Un sentiment comme l'amour n'est puissant que s'il demeure unique. » Qui ne souscrirait à une morale aussi

élevée? Il rejoint dans le sublime, si même il ne les dépasse, un Paul BOURGET, un Henri BORDEAUX.

Retour à la soi-disante pureté des premiers âges. Disparition du péché. Communion dans l'amour du Bon et du Vrai. Qui sougerait à blâmer le couple que formera Claude? Peut-être, si Victor MARGUERITTE voulait l'expérience de la femme, ce n'est pas pour la recherche du plaisir, mais pour la découverte finale du seul et véritable amour, celui qui doit embraser toute une vie. Victor MARGUERITTE ne voulait qu'exprimer cette idée qui n'est pas nouvelle : il vaut mieux qu'une jeune fille s'amuse avant le mariage qu'après, les conséquences en étant moins graves, ce qui ne veut pas dire qu'il légitime tous les excès des jeunes filles.

Le style de Victor MARGUERITTE peut ne pas plaire à tous. Il est celui d'un écrivain d'idées, comme celui de Paul BOURGET. Le procédé du dialogue entre gens polis, quelque peu discoureurs, abstractions qui développent des idées, peut également ne pas plaire, mais il faut bien reconnaître que ses romans sont savamment et intelligemment construits. La phrase peut paraître banale, mais souvent le ton s'élève. Transporté par sa foi, l'apôtre d'un idéal, en un éclair sublime, fait passer en nous le frisson que suscite le pur lyrisme, apporte l'impression de grandeur et de beauté que seule donne la vérité. Victor MARGUERITTE a su, en particulier, exprimer avec beaucoup de poésie et de sentiment, le combat des deux générations, face à face, avec leurs deux conceptions opposées de l'existence ; il nous en fait voir toute la grandeur :

« Des siècles s'affrontaient avec leur nuit lourde contre la faible lueur du jour, la montée de la lente aurore. Paternité, avec tout son attirail de primauté séculaire, son règne confirmé par les lois et les mœurs... Et, soudain, dressée face à face, la Maternité revendiquant place égale, droits identiques! »

Et voici le jeune homme d'hier devant la jeune fille d'aujourd'hui :

« Ombre et lumière, ils s'affrontaient dans le trouble de leurs sentiments, comme s'opposent dans l'indécis du crépuscule, jour, nuit, l'éternel combat des forces ennemies. Il la sentait si distante qu'il eût voulu la ressaisir, l'endoctriner, la convaincre. Pourtant, en lui, une amertume montait, la peur qu'elle ne fût réellement telle qu'elle venait de se montrer... »

De tels accents ne peuvent tromper. Ils sont le reflet d'une âme convaincue, qui tend de toutes ses forces vers la Lumière...

Léon Blum

Citer LÉON BLUM parmi des romanciers, et pourquoi pas ? L'homme politique doit-il faire oublier le penseur, l'écrivain d'idées ? Ne lui devons-nous pas la justice de le traiter au moins au même point de vue que LÉON DAUDET ? Doctrines politiques et idées familiales voisinent, en effet, souvent...

Ce sont les mêmes idées que celles de Victor MARGUERITE, que développe LÉON BLUM dans son livre *Du mariage*, bien que sous une forme quelque peu moins hardie. C'est un long et passionné plaidoyer en faveur de la liberté sexuelle pour les femmes.

LÉON BLUM pose ainsi la question :

« Il y a quatre-vingts ans, le mariage tenait sa place dans l'ensemble d'une société traditionnelle. L'éducation, la religion, la morale, la loi assuraient l'autorité du père sur la fille, du mari sur l'épouse, et toutes les déclamations romantiques ne parvenaient pas à éveiller chez les femmes la conscience de leur droit. Mais aujourd'hui, la tâche est faite ou le mal est fait, comme il vous conviendra mieux de dire. Que préférez-vous : que ce droit s'exerce avant le mariage ou pendant ? C'est tout le choix qui vous est laissé. »

Il se lamente sur la situation que fait notre époque aux jeunes gens :

« Écarté des jeunes filles, repoussé par les femmes, n'ayant pas même la hardiesse ou le moyen de pousser à leur issue naturelle les occasions qui s'annonçaient favorables, que voulez-vous que devienne un jeune homme ardent, libre, sain, dont les sens ont atteint la plénitude de leur vigueur, dont toutes les conversations, toutes les

lectures, tous les rêves sont tournés vers l'amour et vers le plaisir ? Il ira chercher l'amour où il est facile, le plaisir où il est offert. Il deviendra le client fortuit ou attiré de quelques professionnelles du plaisir. » Elles ne lui enseigneront que la recherche de son propre plaisir sans se soucier du partenaire, et certaines façons qui éveilleront la révolte et le dégoût chez leurs légitimes épouses.

Les jeunes filles sont-elles plus heureuses ?

« L'oisiveté des filles et infinie, et ce n'est pas seulement un amusement que d'être aimée, c'est une occupation. Suivre les progrès d'un amour dont on est l'objet, en compter les signes, l'avoir révélé à ses amies, s'en prévaloir, quelle matière infinie aux observations, aux conversations, aux confidences ! On ne renonce pas plus au développement d'un pareil spectacle qu'on ne quitte le théâtre au milieu d'un acte, ou qu'on ne ferme un roman pathétique avant la fin.

« ...L'habitude prise de louvoyer, de modérer, de laisser faire, de refuser sans renoncer, d'encourager sans promettre, de considérer finalement tout sentiment qu'on inspire comme un agrément, comme une richesse dont on dispose légitimement à son gré, cette habitude survit au mariage, résiste même à l'amour. » Ce sont les manèges de la coquetterie des femmes.

Et pourtant !

« Pour les filles, le temps habituel du mariage se recule de plus en plus. Au commencement du XIX^e siècle, on la mariait à 18 ans ; vers 1820, 20 ans paraissaient la limite extrême. Aujourd'hui, les mères ont cessé d'éprouver de la honte quand une fille de 25 ans attend encore un mari... Le stage imposé à la virginité augmente sans cesse de durée. »

« Ainsi s'achève le cercle ; nous avons rendu le mariage plus hasardeux, nous l'avons rendu plus tardif, nous en rendons l'attente plus douloureuse. Une reli-

gieuse dans sa cellule est du moins retranchée des spectacles de l'amour ; son imagination ou ses souvenirs doivent suffire à tous ses rêves ; la règle d'ailleurs l'enveloppe et l'absorbe. Mais quelle étrange barbarie d'interdire à l'amour une vierge jetée dans le monde et à qui tout parle d'amour!.. »

« Pour trouver des occasions qui les séduisent, les jeunes filles d'aujourd'hui n'auraient pas besoin d'aller loin. Mais qu'elles cèdent à la tentation et voilà le mariage impossible, les voilà rejetées de la société, peut-être de leur famille ; les voilà dégradées aux yeux de l'homme même pour l'amour de qui elles ont cédé. Laquelle peut se sentir assez assurée de sa force pour risquer un tel enjeu ? En attendant, la vie se désole et se passe à guetter le mariage qu'on espère et qui se dérobera peut-être toujours. Il n'est pas de fille qui n'ait auprès d'elle un homme désireux et capable de lui donner, pendant qu'elle est jeune, le plaisir ou l'illusion de l'amour, et du moins aurait-elle eu l'amour à défaut du mariage. Aujourd'hui, si le mari manque, la voilà frustrée de tout. On attendrait de meilleur cœur si l'on voyait le terme de l'attente, mais comment garder toujours son courage et sa confiance devant cet avenir indéfini ? Cependant, les jours s'enfuient, et l'on ne vit qu'une fois, et l'on n'aura qu'une jeunesse. On sent sa gaiété qui s'en va, on voit son corps qui se fâne... »

Et Léon BLUM, en une envolée oratoire, s'écrie :

« Efforcez-vous, construisez et précisez en vous l'image, dans une de nos villes de l'Occident ou du Nord, de ces milliers de jeunes filles que l'absurdité des mœurs condamne à la solitude, à la contrainte, à l'obsession stérile de l'amour. En face de cette image et pour lui faire pendant, dressez celle de ces milliers de femmes qui ne subsistent que par la prostitution de leur corps, dont l'amour, si l'on peut dire, est l'involontaire métier, et que la férocité des mêmes mœurs livre indistincte-

ment à l'appétit des hommes. Songez que, la même nuit où tant de filles qui souhaiteraient passionnément l'approche de l'homme, en sont privées, tant de femmes vont être condamnées à le subir sans plaisir et sans choix... Les unes sont parquées dans l'amour; les autres, hors de l'amour. Les unes sont interdites de l'homme; les autres sont condamnées aux hommes. Quel tableau!

« Il est barbare qu'en pleine vigueur de sa jeunesse, la vierge, sous peine de déchéance et de déshonneur, soit tenue de réfréner en elle l'instinct qui est le mouvement même de la nature. Il est affreux que la prostituée soit tenue, par la menace de la faim, de fournir son corps à la jouissance impérative d'un passant qu'elle ne reverra plus. Le retranchement arbitraire de l'amour, l'application obligatoire à l'amour sont deux iniquités presque également révoltantes. Et pourtant, elles se compensent, elles se conditionnent; elles sont le contre-poids, la rançon l'une de l'autre... Par une dernière contradiction, c'est celle qui jouirait de l'amour qui en est exceptée, et nous y destinons celle qui n'en sent plus que la meurtrissure ou l'ennui. »

Abordant enfin le mariage en lui-même, LÉON BLUM analyse les causes les plus fréquentes de ce qu'il appelle la *désharmonie* conjugale : vices de choix, ignorance de la vie sexuelle, familiarité conjugale, recherche de l'intérêt, etc... A chaque espèce, LÉON BLUM applique son remède et crie victoire. Ce remède, le voici.

Ayant constaté combien le bonheur en ménage est actuellement fortuit et difficile, LÉON BLUM s'est demandé « si cet état s'expliquait par quelque vice inhérent à la notion même du mariage, c'est-à-dire de la monogamie, ou par les modalités présentes de l'institution, c'est-à-dire par les habitudes sociales. Et ainsi, précisant peu à peu le problème, j'ai recherché si quelques changements relativement simples, opérés non pas dans nos

lois, mais dans nos mœurs et qui laisseraient à peu près intacte l'organisation actuelle de la famille et de la société, ne suffiraient pas pour transformer ce qui est aujourd'hui cause de division ou de conflit en condition de commerce ou d'entente.

« En d'autres termes, et tenant pour démontré que le mariage ou la monogamie légale est une institution qui fonctionne mal, je me suis demandé s'il convenait de l'abandonner radicalement, pour s'en tenir aux formes modernes de la polygamie, c'est-à-dire aux unions multiples et précaires, ou s'il était possible de l'amender. J'ai été conduit à conclure que le mariage n'était pas une institution mauvaise, mais une institution mal réglée et dont on tire un mauvais parti, une institution si je puis dire, généralisée à l'excès, convenable à certains cas, à certains moments de la vie, mais non pas à tous. Le mariage ne devient pernicieux que dans la mesure où il est pratiqué sans sagesse et imposé sans discernement, comme il arrive dans l'état présent des mœurs. Ce n'est ni un poison, ni une panacée. C'est un aliment sain, mais qu'il faut assimiler à son heure.

« ...L'union libre ou bien n'est qu'une protestation contre la formalité même du mariage, contre l'intrusion de l'autorité sociale dans une convention privée, et l'on me permettra bien de dire qu'en ce cas, elle constitue un pur enfantillage; ou bien, n'est qu'une union provisoire, autorisant d'avance les changements ultérieurs, les préparant même et leur servant de transition naturelle. Dans ce dernier cas, l'union libre est polygamique. Or, ni la monogamie légale, ni la polygamie libre n'apportent au problème de la relation des sexes une solution satisfaisante et complète. On ne peut dire ni de l'homme, ni la femme que, soit la monogamie, soit la polygamie, constituent la loi naturelle et unique de leurs rapports. L'homme et la femme sont d'abord polygames, puis, dans l'immense majorité des cas, parvenus

à un certain degré de leur développement et de leur âge, on les voit tendre et s'acheminer vers la monogamie. Les unions précaires et changeantes correspondent au premier état; le mariage est la forme naturelle du second. Et l'on aperçoit la très mince portée du changement que je propose : il consiste à ne se marier qu'au moment où l'on se sent disposé pour le mariage, quand le désir des changements et de l'aventure a fait place, par une révolution naturelle, au goût de la fixité, de l'unité et du repos sentimental. »

L'homme reçoit cette initiation, mais pas la femme, constate LÉON BLUM. « Le vice propre du mariage actuel, c'est qu'il unit un homme tendant ou déjà parvenu à la période monogamique, avec une femme encore neuve, avec une femme qui, normalement, avant de se fixer, devrait dépenser, épuiser l'instinct de changement qui est en elle. Examinons même, dans l'état présent, le cas plus rare, le plus favorable, un mariage d'amour entre deux jeunes gens. La jeune fille est vierge ; le jeune homme n'a laissé dans de brefs et banals contacts que l'apparence et la surface de sa virginité. Vous croyez ce mariage heureux?.. » Pour LÉON BLUM, cela n'est pas possible. On n'attende pas impunément aux lois naturelles. Le mariage est la monogamie codifiée et la monogamie ne correspond chez l'homme ou chez la femme normale qu'à un état second du cœur et des sens. Tout mariage qui unit l'homme et la femme avant qu'ils soient parvenus l'un et l'autre à cet état, est un mauvais mariage.

« Ne vaudrait-il pas mieux, conclut LÉON BLUM, que, même pour les femmes, ces exigences de l'instinct, ces épanchements de la jeunesse, se donnassent cours avant le mariage, c'est-à-dire à une époque où ils sont sans dommage à mon sentiment? Je suis prêt, si vous l'exigez, à considérer l'instinct que j'ai défini comme un vice, comme une tare originelle. Mais est-il en votre

pouvoir de l'extirper ? Tâchez donc d'en cantonner les effets dans la période de la vie où ils seraient moins nuisibles, au lieu de le réprimer comme vous faites, tant qu'il serait inoffensif, et de lui laisser sa force intacte et sa liberté dans l'instant où il peut causer des souffrances et des désastres. Qu'avant le mariage, la femme dépense donc tout ce qu'il y a d'ardeur dans son instinct, tout ce qu'il y a de mobile dans son caprice ; qu'elle épuise, par un nombre indéterminé d'aventures et, peut-être, par une seule, qu'elle use son inquiétude sentimentale, son inexpérience avide et toujours en quête ; qu'elle consume ce moment de sa vie où la vie paraît la plus précieuse et la plus courte, où toute heure qui n'est pas donnée à des sensations puissantes paraît une heure anticipée par la mort, où l'imagination ajoute tant de force à l'élan des sens, où l'orgueil donne tant de prix aux offres du cœur. Et puis, par la révolution fatale des choses, viendra l'âge qui fait que les horizons changent de plan, que, par un glissement gradué, les sentiments, les actes, les mots échangent leur valeur réciproque. Tout a si bien tourné, tout paraît si différent par la distance des points de vue, qu'on ne se reconnaît plus soi-même. Voici que les soucis brûlants de la veille sont devenus une fatigue et un ennui. Trop de déceptions ont lassé, trop de jouissances ont engendré le malaise et le dégoût. C'est la crise qui accompagne, dans la croissance continue de l'être humain, tous les changements d'état. Quand elle vous atteint, alors seulement la maturité matrimoniale est accomplie. »

La femme aurait ainsi *sa gourme* à jeter. Elle doit mener sa *vie de garçon*, « sa vie de passion et d'aventures », avant d'aboutir au port. Mais, attention !, Léon BLUM se défend de vouloir faire du mariage un « hôpital pour éclopés de l'amour » ! « Je vous dis : entrez dans ma maison, vous y serez mieux que dans la vôtre, mieux peut-être que dans celle que vous venez de quit-

ter. Vous y trouverez en tout cas le mode d'existence qui convient à la période où vous entrerez dans votre vie... Le mariage, pour moi, n'est pas le sommeil après l'amour, l'immobilité après la vie. Il est une nouvelle façon de vivre, une seconde façon d'aimer. »

Léon BLUM, plus peut-être en bon avocat qu'en observateur impartial des mœurs, ne voulant pas être trop affirmatif ou voulant mieux nous gagner à sa cause, enveloppe sa phrase de restrictions au moyen de formules telles que : « C'est une observation déjà faite que... » ; « J'affirme seulement... » ; « Le lecteur aura déjà compris sans doute... » ; « L'on aura senti peut-être que je ne m'aventurais sur ce terrain qu'avec une certaine timidité... » ; « Je le demande en toute candeur » ; « Répèterai-je encore que je ne détiens point l'infailible panacée qui assurera la félicité de tout être humain?... » ; « Bien que j'aie sans cesse aux lèvres des promesses de bonheur, je ne puis garantir le bonheur à personne... » N'y voyons que son extrême désir de toucher au *vrai*, mais aussi de donner son avis avec toutes réserves, non comme une certitude, car il ne peut y avoir en de telles matières que des demi-vérités, et chaque fois que l'on veut affirmer, il semblerait que l'on doive faire autant de restrictions, d'où ces formules qui reviennent souvent sous la plume de Léon BLUM et qui peuvent étonner de prime abord.

Léon BLUM se méfie de sa verve ; il ne voudrait point nous induire en erreur. Il se méfie aussi sans doute, et non sans raison, des trahisons du lecteur.

*
* *

Qu'il y ait quelque chose à réformer dans nos mœurs matrimoniales, nous en convenons sans peine, mais ce n'est point le lieu pour nous, d'analyser les vices inhé-

rents aux règles sociales édictées pour la sauvegarde des bonnes mœurs. Nous ferons simplement observer que ce n'est pas supprimer le mal que de l'étaler au grand jour. La solution préconisée par LÉON BLUM nous semble devoir amener une prostitution générale de la jeunesse, loin de la restreindre le plus possible, comme c'est le devoir de la société. Si la jeunesse ne peut supporter aussi longuement l'attente du mariage, — et il est immoral de le lui faire attendre lorsque son être physique est complètement formé, — il n'y a qu'à lui en faciliter l'entrée de meilleure heure. La *vie de jeune homme*, déjà peu recommandable pour les jeunes gens, le serait encore moins pour les jeunes filles.

Ce que propose LÉON BLUM : ne se marier que lorsqu'on se sent disposé pour le mariage, est juste; mais le moyen qu'il conseille pour atteindre ce but : la vie d'aventures pour la jeune fille, répugne. Est-ce parce qu'il n'est pas acclimaté à nos mœurs?..

Mais quelle justesse d'analyse dans l'exposé de la situation faite présentement, au point de vue sexuel, tant aux jeunes gens qu'aux jeunes filles! D'autre part, LÉON BLUM est un grand ennemi de la prostitution dont il semble désirer la suppression. Mais alors, pourquoi veut-il une telle liberté de mœurs pour la femme? Cette vie de *garçonne* est-elle donc sans danger pour la jeune fille et sa future progéniture, sans parler du fait certain, et que l'on peut constater chaque jour, de la préférence des jeunes gens à épouser des jeunes filles intactes? Il ne le semble pas. L'étude toute récente du Docteur Jacques SÉDILLOT, sur *L'imprégnation spermatique nécessaire de la femme; le danger des fraudes anti-conceptionnelles* montre que l'imprégnation spermatique est un fait certain, indiscutable: « Une femme veuve, même si elle n'a pas eu d'enfants de son premier lit, peut, si elle se remarie, avoir des enfants qui auront des traits de ressemblance avec le premier mari. »

Sans entrer dans l'examen de cette question, ne devons-nous pas mettre en doute cette prétendue vérité scientifique qu'il y aurait deux âges dans la vie sexuelle de la femme comme dans celle de l'homme : celui où ils poursuivent des aventures et celui où ils aspirent, au contraire, au calme et au repos ? L'expérience journalière dément de tels faits. Il est rare qu'un homme, qui a passé sa jeunesse dans les plaisirs, ne veuille pas continuer cette vie le plus tard possible. Cela ne répond point à un état d'âme, mais à l'exigence des sens, et il est fréquent de voir des hommes d'âge plutôt mûr, fréquenter les lieux de plaisir, bien plus que les jeunes gens. La continence est plus facile à garder pour ceux qui l'ont toujours pratiquée que pour ceux qui ont abusé de leur jeunesse.

Une telle liberté de mœurs est-elle souhaitable ? ,

Il ne le semble pas, si l'on en croit l'exemple de l'U.R.S.S., qui a été un vaste champ d'expérimentation pour ces idées.

Le communisme scientifique, il est vrai, ne s'était jamais prononcé contre la famille. « Le pouvoir soviétique, dit Benjamin GORIÉLY (1), voulait un foyer fondé par deux êtres libres et qui se respectent mutuellement, une vie en commun basée sur la confiance et sur l'amitié. Pour que ce rêve devienne réalité, il fallait avant tout détruire les unions existantes nées des intérêts basement matériels. Le divorce fut réduit à une simple formalité, afin de faciliter le mariage rendu également futile. Dans les bureaux des *Zags* (enregistrement de mariage), les couples défilent, certains pour se marier, les autres pour divorcer. » Ce furent les pires abus. « Les jeunes gens, dit le même auteur, se rencontrent dans l'autobus, entament une conversation et se rendent... à Zags. Le lendemain, ils divorcent. » Il a fallu réfréner ces scandales. « Respect des parents et des

(1) Benjamin GORIÉLY, *Retour à la Famille*.

professeurs, discipline, fidélité conjugale, tels sont les mots d'ordre qui se répètent dans la presse soviétique. Les tendances collectives exigent la stabilité sexuelle et familiale, sans lesquelles la construction du socialisme pourrait être sérieusement compromise. Déjà, LÉNINE avait émis son jugement sur cette question. Ne disait-il pas d'un jeune communiste en vue à l'époque : « Ce camarade est sans doute intelligent, mais il n'en sortira rien de bon ; il court trop les jupes... » ?

Qu'il soit inadmissible que la femme arrive seule à l'état de pureté dans le mariage, qu'elle doive jouir d'une certaine liberté durant sa jeunesse, nul ne songera à le contester. Mais, sans vouloir amener tous les malheurs sur la race française sous prétexte de liberté, ne peut-on pas simplement souhaiter que l'Etat qui assure l'instruction, s'occupe aussi quelque peu de l'éducation morale, afin que les êtres trouvent en eux les mobiles de leur conduite et non dans des préceptes de conduite extérieure qui ne peuvent être imposés que sous la menace de dures sanctions ? Une femme est honnête ou elle ne l'est pas. Si elle ne l'est pas, rien ne l'empêchera, l'occasion se présentant, de trahir la foi conjugale, si celui qui la désire, sait attendre. La règle de conduite doit venir, de son libre arbitre ; elle ne peut résulter de préceptes de conduite extérieure, assortis de sanctions.

Nicolas Ségur

Dans *Le lit nuptial* de Nicolas SÉGUR, il s'agit d'une femme Anne, qui a *fait sa vie*. Elle est devenue un *décorateur* célèbre et a acquis indépendance pécuniaire et morale. Sa beauté très grande attire les hommes. Un grand marchand d'antiquités intellectuelles, Marc Priest, est devenu son mari. Tous deux vivent librement; ils sont sans enfants.

Au début du livre, Marc Priest part à New-York pour régler des affaires. Durant son absence, Anne passe ses vacances à Juan-les-Pins... A son retour, Marc est tout étonné de retrouver Anne très changée. Lui a pensé très naturel de la tromper durant ces vacances, mais il s'étonne qu'elle en ait fait autant. Cependant, très loyalement, l'épouse avoue la cause de sa gêne : elle en aime un autre. Elle lui demande donc le divorce. Mais il l'aime encore ; il ne peut la laisser partir. Que faire ? Deux sentiments se partagent le cœur d'Anne : sa pitié pour son mari à qui elle cause tant de souffrances, son amour pour son amant de qui elle va avoir un enfant. Elle sent, avoue-t-elle, le besoin de les conserver tous deux pour elle.

« Je suis arrivée à m'avouer à moi-même ce que maintes femmes, ce que maints hommes ont sans doute souvent reconnu dans leur cœur, sans qu'aucun d'eux ait jamais eu le courage de l'admettre. Voilà : je me suis attaché à vous deux, et cela avec toute mon âme, toute mon intelligence, connaissant tout ce qu'il y a de bon, de généreux dans votre cœur. Rien ou presque rien ne me choque en vous. Et je sens également ma chair émue à votre approche parce que je ne suis ni fétichiste, ni esclave, et que celui que mon esprit adore fait aussi épanouir la joie dans mon corps. L'amour qui conçoit le plaisir comme pouvant être octroyé par un seul

homme comme s'il n'y avait qu'un seul homme vivant sur la terre, n'est qu'une attendrissante superstition que l'on peut dépasser. Pour moi, c'est l'esprit qui ouvre les portes à la sensation. »

A son amant :

« Jean, il ne me fut plus possible de me refuser à vous dès que je vous eus admis dans l'intimité de mon âme. »

A son mari :

« Mais, d'autre part, il a suffi que Marc me force d'aller dans ses bras de nouveau et que je me ressouvienne qu'un désir fraternel, une tendresse éperdue l'animait, pour qu'irrésistiblement je me sentis émue par lui, prise de nouveau... »

« Pourquoi ne permettriez-vous pas que je n'étrangle pas mon cœur? Je vous aime également. Et ne croyez pas que cela soit monstrueux! J'en appelle à toutes les femmes. Combien d'entre elles ont déjà éprouvé dans leur cœur une tendresse égale, un égal désir, une égale affection, une même aspiration de sacrifice absolue envers deux amours à la fois! Mais pour continuer d'avoir ces deux sentiments et les concilier, elles ont été obligées de les salir tous les deux, de les couvrir de boue, de les protéger à force de leurres, de mensonges, de mystères et de fraudes révoltantes et de compromissions louches et d'un écrasant fardeau de ruses. Elles ont trompé leur amant et leur mari, chacun aux dépens de l'autre, et elles ont perdu en même temps la dignité d'elles-mêmes, la fierté de leur propre sentiment. C'est à ce prix seulement qu'elles ont pu obéir à leur nature et à la fatalité... Je continuerai de faire ce que tant de femmes font, c'est-à-dire de partager mon cœur, mais je le ferai ouvertement, équitablement, à la lumière qui sanctifie les événements, dans la liberté qui les consacre... Montrez-vous capables de vous élever au-dessus de l'égoïsme du mâle qui a pris l'habitude de considé-

rer sa femme comme il considère son bœuf, son mouton, tout ce qu'il achète et qui forme ce qu'il appelle sa propriété... Je ne vous demande que d'accepter ouvertement ce que vous avez déjà consenti secrètement. Car, ne m'avez-vous pas possédée, Jean, tandis que vous saviez que j'avais appartenue et que je devais encore appartenir à mon mari? Et Marc ne m'a-t-il serrée amoureusement, éperdument dans ses bras, tout en sachant qu'il y avait un autre homme dans ma vie?..

« Le mariage est sacré, mais la liberté de disposer de son cœur et d'obéir à ses sentiments l'est encore plus. Je trouve que ce serait un progrès si, dans des circonstances exceptionnelles comme les nôtres, circonstances qui se présentent plus souvent qu'on ne le croit, les hommes étaient capables de vaincre des égoïsmes sauvages, primitifs, et admettaient que la femme eût le pouvoir de partager son cœur comme l'homme partage souvent le sien. Du reste, les conditions nouvelles de la vie imposeront cela bientôt...

« Libérée socialement de vous deux, c'est devant Dieu seul que vous serez tous deux mes amis, mes maris ou mes amants, la distinction m'est indifférente.

« Si, dans notre société, la possession de la même femme par deux hommes a été considérée comme criminelle, c'est parce que la religion et l'hypocrisie ont voulu voir dans l'amour une souillure, une honte, un acte louche accompli dans les ténèbres. Mais pourquoi ne pas considérer l'amour, ainsi que, selon moi, tout homme doit le faire, comme le plus haut mystère humain? N'ayez pas l'illusion de salir une femme, de l'insulter et de vous salir vous-même en la possédant, et alors vous vous sentirez plus proches par la communauté de votre amour.

« Rien ne reste de l'ancien édifice social que nos pères connaissaient. Et il faut que dans celui qui se forme, sur des décombres, on essaye de purifier les mœurs, non pas

en les restreignant par l'hypocrisie, mais en y faisant pénétrer plus de franchise, plus d'air, plus de liberté. Une morale individuelle va remplacer la morale commune. A l'avenir, ce n'est plus qu'à sa propre conscience que chacun donnera le soin de juger ses actes. Je vois naître un nouvel amour, réhabilité, délivré de la dernière trace de la malédiction appliquée à la première femme. Un amour qui resserrera les liens, un amour exempt de haine, un amour qui fera que les êtres éphémères sentiront frémir en eux le levain mystérieux d'une plus haute humanité.

» J'agirai à ma guise, selon mon rêve, et nous verrons si vous aurez la force de me suivre. Si nous échouons, d'autres viendront après nous. Mais, de toute façon, un jour prochain, la femme sera l'égale de l'homme en amour, et ce sentiment qui nous ennoblit nous rend créateur, sera définitivement tiré de la fange, de la dérision, où on le maintenait jusqu'ici. »

*
* *

Voici ce que, de son côté, un ami intime du mari pense du mariage :

« Autrefois, le mariage était un sacrement indissoluble, basé, d'une part, sur la maîtrise de l'homme, lequel était le pilier de la maison, le seul responsable, et, d'autre part, sur l'infériorité de la femme à qui il n'incombait que le soin de bercer humblement le maître, de le servir, d'assurer sa continuité. A cette époque, une femme qui se montrait infidèle commettait un crime envers son maître, et c'était une générosité suprême de la part de celui-ci que de lui pardonner. De nos jours, avec la faculté du divorce, dans l'affaiblissement ou l'absence de toute religion, et la décadence des privilèges masculins, le mariage est devenu un simple pacte, une manière d'association. Une femme comme Anne rivalise

avec n'importe quel homme, quant à l'éducation, les capacités et le talent. Elle rivalise même avec lui pour la fermeté du caractère et la forte poigne avec laquelle elle excelle à dompter la vie. Elle a tracé sa carrière par ses propres moyens; elle a su s'affirmer. »

Trompés par notre femme, « nous étions jaloux parce que nous étions accoutumé de considérer que la femme, du fait qu'elle partageait notre plaisir, était notre chose, un objet qui nous appartenait et que nous ne pouvions consentir à céder à un autre. Lorsque la notion que la femme est libre au même titre que nous, qu'elle est notre égale, sera adoptée par tous, que dis-je? lorsqu'elle sera devenue évidente, au lieu de la jalousie, ce sera de la douleur que nous ressentirons devant son abandon. Aujourd'hui déjà, la colère des maris trompés ne provient plus, dans la plupart des cas, que de la crainte qu'ils ont de l'opinion publique, et non de leur amour lésé. On a peur de se sentir en état d'infériorité, de se voir ridiculisé, mais, de ce côté-là aussi, les conventions sociales se modifient, se perdent l'une après l'autre; le ridicule attaché à la personne du mari trompé échappe de plus en plus aux générations nouvelles. L'adultère a pour ainsi dire cessé d'attirer l'attention, du moins dans les grandes villes. Ce qui, seul, demeure, c'est le pouvoir du sentiment, l'invincible admiration d'un amour qui aliène un cœur. Aucune force n'est possible de séparer une femme de l'homme qu'elle se met à aimer... »

Et l'enfant, que deviendra-t-il avec une telle conception de l'amour et du mariage?

« Est-ce afin de mettre un enfant au monde que vous m'avez aimée? demanda Anne à son amant. Le prévoyiez-vous cet enfants? Le souhaitiez-vous seulement, lorsque vous me serriez dans vos bras? Il eut suffi d'une précaution, de quelques artifices de ma part pour qu'il

ne vint pas au monde. Le frisson de plaisir que vous avez éprouvé et qui était indépendant de la tendresse, de l'amour que vous me portez, voilà quel était alors votre but unique. Et l'on touche là toute l'infériorité du père sur la mère. Lui ne cherche qu'un instant de volupté et puis il s'en va, ou du moins, il peut s'en aller sans garder trace ni souvenir de ce qu'il a fait. C'est la mère qui porte l'enfant, qui est comme enchaînée par lui, par le sacré et terrible poids de l'être nouveau qui croît en elle, qui la subjugué, qui la transforme, qui enfonce à jamais ses racines en elle et modifie ses sentiments, bouleverse sa vie. Elle l'enfante dans la douleur, elle lui donne son sang, sa tendresse et ses pensées... »

« Non. Vous vous trompez, Jean. Je ne porte un enfant ni devant les hommes, ni surtout devant ma conscience. Aux yeux des hommes, cet enfant appartient à celui qui était mon mari lorsque je l'ai conçu. Ce mari n'était pas vous. Et quant à ma conscience, elle me dit que cet enfant est entièrement mien. L'enfant appartient, en vérité, à la mère. N'était-ce point là la conception première de la société humaine et la vraie ? Aux origines de l'humanité, l'enfant portait le nom de la mère et non celui du père. La mère était la seule fondatrice de la famille, et c'était à elle uniquement que les enfants appartenaient. Ce n'est que par une violation des droits de la nature et par un vol autorisé, que l'homme a pu dominer et s'attribuer une paternité dont il ne peut jamais être sûr. Nombreux sont les enfants qui, dans notre société moderne et dans toute société, depuis les origines, ne sont pas réellement issus des pères dont ils portent le nom. Mais, jusqu'ici, la femme était esclave, et elle l'est encore. Heureusement, je me sens l'âme libre et je possède les moyens d'élever mon enfant, de le soutenir à son entrée dans la vie sans avoir besoin pour cela d'un autre appui. Et comme le

dernier préjugé qui, hier encore, accablait la société, cette sorte de tache de déshonneur qui rendait malheureux les enfants illégitimes n'existe pour ainsi dire plus et paraîtra même incompréhensible dans les temps à venir, je ne crains rien pour l'être qui naîtra bientôt. »

*
* *

Nicolas SÉGUR, contrairement à FRANC-NOHAIN, nie que l'on ne puisse aimer qu'un seul homme ou une seule femme. Ce n'est, dit-il, qu'une convention voulue par la morale traditionnelle et qui ne fait que cacher une réalité opposée. La polygamie existe en fait et se pratique dans toutes les classes de la société. Pourquoi donc continuer à vivre dans cette hypocrisie qui ne trompe personne ?

De plus, d'après lui, l'amour doit, infailliblement, entraîner la possession. Ainsi, une femme aimant un homme d'un amour purement intellectuel, né dans l'échange des sentiments, ne pourrait se refuser à lui. Si les femmes ont un mari, elles ont aussi des amants, et elles sont forcées de tromper l'un par l'autre. D'où, — toujours d'après lui, — il faudrait qu'elles continuent à partager leur cœur et leur corps, mais alors, ouvertement, en toute franchise; bref rendre le scandale public.

En admettant que cette polygamie existe en fait, — et nous sommes bien obligés de reconnaître qu'il en est souvent ainsi, — pouvons-nous convenir, avec Nicolas SÉGUR, qu'une telle vie menée avec plus de franchise la légitimerait ? Si les femmes sont amenées à cacher ainsi certains de leurs comportements, c'est qu'elles sentent qu'ils sont blâmables, qu'elles reconnaissent que la société les condamne. L'aveu spontané d'une faute peut, parfois, déterminer chez le juge un sentiment d'indulgence, mais n'efface pas la faute. Cet aveu n'est esti-

mable qu'en temps qu'il exprime un commencement de repentir, et non un acte de cynisme. En somme, Nicolas SÉGUR revient à la vieille idée romantique que le cœur est libre, que l'amour en légitime tous les débordements, que nous subissons son étreinte sans pouvoir rien faire, ni pour, ni contre, que nous devons nous abandonner à lui.

Reconnaissant ce droit à l'amour pour la femme, Nicolas SÉGUR lui reconnaît aussi le droit de mener sa vie de *garçon*. Nous avons déjà eu à répondre à de telles revendications... Demandons-nous simplement comment l'*égoïsme* du mâle pourra librement permettre l'acceptation volontaire d'une telle situation. Deviendra-t-il, à son tour, la *chose* de sa femme, comme la faiblesse de celle-ci en avait fait la sienne, et, acceptera-t-il de perdre cette prééminence qu'il a occupée pendant tant de siècles, au point qu'elle semble être devenue pour lui un droit? C'est trop compter, du côté de l'homme comme du côté de la femme, sans la jalousie humaine. Or, ce sentiment de jalousie, loin de disparaître, atteint aujourd'hui un degré extrême, les occasions de s'exercer se multipliant pour lui.

Quant à l'idée exprimée par Nicolas SÉGUR que lorsque l'homme s'attribue la paternité d'un enfant, il commet un véritable *vol*, il est certain que beaucoup de mâles applaudiraient à une telle évolution des idées, trop heureux d'être ainsi débarrassés de toutes les charges qu'une telle présomption les oblige à accepter.

Les conclusions de Nicolas SÉGUR, très brillantes sur le papier, ne semblent donc pas dépasser le domaine de l'utopie. Une œuvre telle que la sienne n'en possède pas moins un accent de loyauté assez émouvant. Elle constitue un ardent plaidoyer pour l'égalité des femmes en amour, revendication du féminisme souvent inavouée, mais dont la réalisation est ardemment désirée par beaucoup.

CHAPITRE IV

CONCLUSION : DROITE, CENTRE OU GAUCHE ?

Un point que nous ne saurions mettre en doute, c'est leur sincérité. Tous *croient* à leurs idées; tous en désirent ardemment la réalisation, et autant qu'elles froissent notre propre opinion, nous leur devons le respect et l'examen impartial. Les uns parlent au nom de ce passé dont ils gardent un mélancolique souvenir. Les autres, peut-être moins favorisés par la vie, n'en voient que les méfaits, les turpitudes et souhaitent des réformes radicales. C'est l'histoire de ces deux hommes qui, placés en face d'un même verre à demi rempli, le déclarent, l'un à moitié plein, l'autre à moitié vide. Chacun n'interprète-t-il pas tout fait non seulement avec ses expériences, mais aussi avec son propre caractère optimiste ou pessimiste ?.. Ils ont tous d'excellentes raisons de vouloir soit revenir en arrière, soit devancer les mœurs ou leur imprimer un certain mouvement.

Pourquoi donc quelques-uns, tel Victor MARGUERITTE, furent-ils tant attaqués, et avec une telle violence ?

C'est que, pour ceux qui ne partagent les opinions exprimées, il y a là un véritable danger que l'on fait courir à la société, un attentat aux *bonnes* mœurs. Qui a raison ? Les premiers, sont-ils les défenseurs de l'ordre social ? Les seconds, sont-ils les martyrs de la religion de l'avenir ?.. Question trop épineuse pour que nous l'abordions... Quelque impression que l'on ait, lorsque l'on se trouve en présence de telle doctrine, il ne faut jamais oublier que le progrès ne peut naître que de l'échange des idées.

*
* *

Les écrivains de droite, dont BOURGET et BORDEAUX,

sont les plus vivants exemples, montrent la puissance de la famille, sa nécessité comme base de la société. Pour eux, tout conflit entre époux doit se résoudre en tenant compte de l'intérêt des enfants, de la famille en ce qu'elle forme un tout à travers le temps et l'espace, chaque époux devant se sacrifier pour la durée, la continuité de celle-ci. Les époux remplissent un *rôle social*. Il ne s'agit que de *devoirs*, jamais de *droits*. Dans ce foyer, l'homme demeure le maître absolu. C'est à lui que sont réservées toutes les décisions importantes. La femme prend son conseil même pour les actes de la vie courante. Elle ne fait rien sans l'en avertir. Elle a, de plus, pour mission d'enseigner à ses enfants ce respect du père qui en fait un être au-dessus des autres unités de la famille. Il est la tête qui pense, juge, agit pour tous. Quant à la femme, elle a le rôle le plus humble, le plus effacé : les soins des enfants et du ménage, mais aussi le plus noble, car c'est elle qui ranime la flamme du foyer par son sacrifice volontaire aux intérêts de l'époux dont elle se fait la servante attentive, puis des enfants qu'elle doit mener docilement dans la vie jusqu'à ce qu'ils soient en âge de pouvoir agir seuls. Ces deux devoirs remplis, elle n'a plus qu'à s'éclipser dans l'ombre, vieille femme que la mort dédaigne encore et qui n'a plus, pour rôle, que de prodiguer ses soins aux enfants de ses enfants. Nous dirions aujourd'hui qu'elle remplissait un *rôle social*. Je dirai plutôt : un sacerdoce, rappelant les fonctions du prêtre, se dévouant pour le salut de la communauté, tout en assurance, par là, le sien propre.

En somme, les deux époux doivent se sacrifier à quelque chose qui leur est supérieur : la famille. S'ils doivent demeurer unis, travailler ensemble, c'est dans l'intérêt de leurs enfants qui, un jour, perpétueront leur nom, et ils doivent délibérément accepter un tel sacrifice sous peine de faillir à leur tâche.

Une telle conduite demande assurément de l'héroïsme. Aussi, ces romanciers sont-ils tout naturellement allés chercher des exemples de ces vertus familiales dans nos campagnes et nos vieilles bourgeoisies de province où l'on vit encore selon les traditions de nos pères. Ils nous présentent leur exemple comme un réconfort, un encouragement à agir comme eux. Leur tâche, en un mot, a été l'affermissement de la famille par le retour aux saines traditions du passé. Peu d'œuvres ont été plus lues dans la moyenne et petite bourgeoisie française. Elle y a trouvé l'idéal de vie qui est le sien et qui a, sans aucun doute, sa dignité et sa bienfaisance, mais idéal qui demandait un sacrifice complet de l'individu pour cet être qu'est la famille et qui ne pouvait se concevoir qu'à une époque où les sentiments religieux étaient assez forts face au désir de jouissance des êtres, pour le leur faire librement accepter.

Nous reprocherons donc à une telle conception du couple, de demander aux individus trop de perfection. Si l'un d'eux faillit à son devoir, nous assistons à une véritable exploitation de certains individus par d'autres, situation intolérable qui s'est généralisée au xix^e siècle. On peut lui faire le reproche que l'on a vu souvent formuler contre le régime du suffrage universel: c'est de supposer à sa base des êtres qui seraient si parfaits qu'ils n'en seraient plus. En outre, le fait que ce soit l'aîné mâle qui devienne le chef de famille, le continuateur de la tradition, se heurte au reproche que l'on fait le plus fréquemment au régime monarchique: pourquoi et comment un roi (ici, le chef de famille) serait-il supérieur à tous (ici, aux autres membres de la famille, là, à tous les autres citoyens)? Enfin, une telle conception du couple est intimement liée à un idéal religieux, idéal qui ne peut être accepté de tous. La vie est considérée comme un passage, un séjour transitoire, où plus on se sacrifie, plus on souffre, plus on mérite pour une autre vie,

celle-là éternelle... Il n'est pas besoin d'insister pour dire que de tels sacrifices, en vue d'une telle fin, demandent une foi absolue en la religion, et une attitude devant la vie, qu'à tort ou à raison, nous voyons de plus en plus abandonnée.

Le moins que l'on pourrait dire de personnages de tels romans, c'est qu'il s'agit de *créatures affinées*, ayant un sens moral très développé. Si nous prenons le roman de BOURGET, *Un Divorce*, par exemple, nous trouvons des caractères qui sont d'une logique et d'une moralité sans défaillance. Ce sont des héros de leurs propres idées. Ils les respectent et les défendent, les plaçant au-dessus d'eux-mêmes. Fierté de cette étudiante en médecine, avec sa conception de l'honneur, du devoir; fierté de ce Lucien qui n'ose déclarer son amour et supporte aisément ces chastes fiançailles; fierté de ce beau-père qui accomplit selon sa conscience ses devoirs de mari et de parâtre; fierté enfin de cette M^{me} Arras, si émouvante dans sa dignité de mère et d'épouse, et qui n'hésite que partagée entre deux devoirs également impérieux. Il s'agit, dans de tels romans, de caractères également nobles, mais qui souffrent de divergences d'opinion. Chacun a obéi au devoir que lui dictait sa conscience; peut-on lui en faire grief? Et le *divorce*, est-il véritablement la *cause* de tous ces conflits?

Analyses sociales, peut-être, mais qui travestissent la réalité, romans à thèse où se manifeste un certain romantisme d'idées, de sentiments. Mais est-il toujours si loin de la vie courante?..

*
* *

Si les idées familiales conservatrices de la droite sont issues d'une doctrine métaphysique, fondée sur l'idée de surnaturel, les idées révolutionnaires de la gauche, au contraire, pris dans leurs tendances extrêmes, déri-

vent d'une doctrine matérialiste, fondée sur le droit de l'individu à la vie, sans considération de tout dogme. L'individu a sa fin en soi; c'est elle qu'il doit réaliser. L'homme est un agrégat de besoins qu'il lui faut satisfaire pour vivre pleinement, en particulier le besoin sexuel, sans considération de personne, d'âge, de sexe. Aucune restriction au besoin sexuel. Justification de toutes les formes de l'amour considérées comme naturelles (Cf. le *Corydon* d'André GIDE). La société ne peut être qu'en temps qu'elle permet à l'individu de satisfaire ses besoins. La conduite privée de l'individu ne concerne que lui et lui seul; elle est sacrée; il en est le seul juge. Aucune autorité, même familiale, n'a le droit de se faire le juge de cette conduite, et, surtout, de vouloir la diriger. A la base, un seul devoir : ne pas laisser l'enfance dans l'ignorance de la question sexuelle : instruire, éduquer.

Liberté d'allure totale pour la femme et, d'abord, pour la jeune fille. C'est la condamnation de l'oiseau blanc, précieusement conservée en serre chaude. Toutes les jeunes filles mènent leur vie de garçonne et n'envisagent le mariage, c'est-à-dire l'union stable, unique, que pour de lointains horizons, tout comme le jeune homme du jour. La pureté, d'ailleurs, n'est pas dans le non exercice des sens, mais dans le cœur : elle est morale, intellectuelle. Héroïque, le geste de cette jeune fille qui va s'offrir au chef de son amant pour éviter à ce dernier certaines peines. C'est pourquoi, la virginité de la jeune fille présente si peu d'importance; c'est pourquoi il n'y a pas de crime d'adultère. Ce qui est dangereux, ce sont les pensées malsaines, les désirs refoulés par hantise du *péché*. Il est plus dangereux de *pécher* par esprit que de pécher par les sens. Tristesse et honte du célibat en tant qu'il est *pureté* et infécondité.

Les femmes sortent, voyagent librement et seules, sans avoir à rendre de *comptes*. Leurs droits sont strictement ceux des hommes. Ni supériorité, ni infériorité. Libre

accès à toutes les professions, droit de manifester son désir de femme en face de l'homme, de la même façon que l'homme manifeste le sien en face de la femme; droit aux mêmes *aventures*; droit pour la femme d'avoir plusieurs amants à la fois, tout comme l'homme plusieurs maîtresses. Donc, non seulement libération physique, mais aussi libération de l'esprit.

Pas de réglementation spéciale des rapports sexuels. Le mariage ne signifie rien; il est même inutile. Mariage est trop dire; il s'agit de compagnonnage sans formalités religieuses ou civiles. Le divorce n'a pas plus de signification. Alors que la droite ne voyait dans l'accouplement que la maternité et lui sacrifiait la vie sensuelle, la gauche n'y voit que la vie des sens. L'enfant est plus à la mère qu'au père. Les femmes n'auront d'enfants que lorsqu'elles en voudront.

Il s'agit de faire une société meilleure, de bannir à jamais l'hypocrisie, les préjugés; de créer une humanité moins malheureuse; d'amener la fin des crimes passionnels par une plus haute, une plus équitable conception de l'amour. Plus de refoulés. Il n'y a plus une morale pour les hommes, une autre pour les femmes. Il y a des hommes *avertis*; il y aura des femmes qui connaîtront la vie, d'où moins de muflerie de la part de l'homme; plus d'abandons. Disparition du marché de l'offre et de la demande qu'est le mariage, d'où dégoût de l'argent, haine de la guerre, horreur de l'injustice et de la violence. Retour à la nature; mariages non plus d'intérêt, mais d'inclination. Droits de l'amour. Couple ignorant du péché. Religion de l'Amour.

Sans doute, c'est aussi le grand règne de la polygamie. L'homme, — et par lui, j'entends aussi la femme, — est lâché à ses instincts, mais pas l'homme primitif, l'homme éduqué, civilisé, conscient de ses devoirs plus que de ses droits. Les expériences poursuivies ne le sont pas,

comme aujourd'hui, pour la recherche du plaisir, mais pour la découverte du seul et unique amour.

Doctrines de gauche, doctrines de droite ne peuvent s'expliquer, se justifier, que s'il y a l'être moral, et non des appétits. Ni les unes, ni les autres ne peuvent être faites pour justifier des injustices, pour favoriser des sequestrements (femme attaché au foyer conjugal) ou des rapt (femme à la merci du désir de l'homme).

*
* *

Au fond, sont-ils si loin les uns des autres?

Chose curieuse, ceux que nous avons appelé la *droite* veulent le bonheur de cette *collectivité* qu'est la famille, avant celui de l'individu; ceux que nous avons appelé la *gauche* veulent le bonheur de l'individu pris en lui-même. Les uns exigent le sacrifice de l'individu pour la famille; les autres, le sacrifice de la famille pour l'individu. Les premiers veulent ne voir que l'individu; les seconds, que le groupe. La sagesse ne serait-elle pas de tenir compte et de l'individu et de la société, le bonheur de la société devant, en dernière analyse, aboutir au bonheur de l'individu. Problème délicat, mais non insoluble et qui doit être remis en question à chaque mouvement de transformation des mœurs.

Que dire du *centre*, si ce n'est qu'apportant des opinions plus timides, moins intransigeantes, il s'efforce de nous faire profiter du fruit de son expérience? Il donne des conseils pratiques pour la vie présente, sans vouloir réformer les mœurs. Et cela n'est-il pas aussi la sagesse, puisque les mœurs évoluent avec ou sans nous et que, demain, nous serons peut-être les premiers à nier ce que nous affirmons aujourd'hui?

*
* *

Ce qui frappe avant tout, c'est l'immense variété des opinions individuelles. Chacun étudie le monde social

avec ses passions propres, ses préjugés. Si l'on semble se mettre d'accord sur quelques points, tels la nécessité d'une vie moins familière en ménage, du moins n'y a-t-il pas de recherche d'une solution objective. Que dire, si ce n'est que c'est souvent de la littérature?..

*
* *

Et le lecteur, qu'y trouve-t-il ?

Les uns viennent endormir de vieilles douleurs de père et de mère; d'autres y cherchent une excuse à leurs faiblesses ou un encouragement à leurs excès. Chacun en fin de compte n'y trouve que soi, seul juge, seul maître. Livres qui veulent prouver, convertir et qui choquent ou corroborent. Lesquels condamner ? Ceux de gauche jettent l'opprobe sur ceux de droite, et ceux de droite n'ont pas assez de mots injurieux pour ceux de gauche...

Et cependant, toutes ces idées ne sont pas à dédaigner. Elles reçoivent parfois un semblant de réalisation; elles ont leur influence bien qu'insensible. Elles ont permis à un Mussolini de restaurer véritablement la famille italienne; à une Russie Soviétique de la détruire, pour mieux la reconstruire d'ailleurs, peut-être...

Qui l'emportera en France dans la lutte ? Gauche ou Droite ? Il est à croire que l'évolution sociale, même si elles y contribuent, se fera sans elles.

TROISIÈME PARTIE

LES TENDANCES INDIVIDUALISTES
DE NOTRE ÉPOQUE

CHAPITRE PREMIER

ORIGINES DE L'INDIVIDUALISME CONTEMPORAIN

Comme nous nous l'étions proposé, nous avons présenté dans les deux premières parties de notre travail, des documents littéraires pris dans le roman et exposant les divers aspects du couple d'aujourd'hui par opposition à celui d'hier. Nous les avons présentés objectivement, nous contentant de les grouper par affinités. Il s'agit maintenant de les interpréter. Il nous a paru qu'un seul mot les expliquait : l'individualisme.

Louis DELZONS (1) nous parle de la grande révolution qui s'est faite par l'individualisme : « Elle n'a pas abattu l'édifice ancien pour reconstruire un bâtiment neuf, dit-il. Elle s'est insinuée partout comme une eau qui va s'infiltrant dès qu'elle trouve la moindre fissure : on l'aperçoit très loin de sa source et de son lit, sans comprendre par quels passages souterrains elle a pu glisser. On voit ainsi l'individualisme rouler en liberté à travers une couche sociale où son chemin était ouvert d'avance; mais on le reconnaît aussi à des traces plus ou moins profondes, dans toutes les classes de notre société. Il est infiniment subtil et prompt. Une occasion lui suffit. Par le livre, par le journal, par la formule qui se répète de bouche en bouche, il pénètre dans les maisons les plus sévères, dans les villages les plus reculés.

« A vrai dire, il rencontrait dans notre pays des natures admirablement disposées pour l'accueillir. L'in-

(1) Louis DELZONS, *La famille française et son évolution*.

fluence extraordinaire de Rousseau est venue surtout de cet accord préalable. Il semble, en effet, que le caractère habituel des Français est de considérer les désirs et les besoins de leur personne avant de songer à ceux de la société; tout être humain est essentiellement individu, accessoirement et par nécessité, membre d'un groupe social... Mais, s'ils ont été longtemps dépourvus de l'individualisme raisonné, froid et résolu, tel qu'il existe chez les Anglo-Saxons, ils en ont cultivé toujours un autre, et ils l'ont poussé jusqu'à son paroxysme : celui de l'amour-propre... »

Pour l'exacerber, il y eut Rousseau, la Révolution, le Romantisme...

« Offrir à l'avidité des âmes jeunes la griserie du rêve sentimental qu'elles ne parviendront pas à épuiser, persuader les femmes, aux heures languissantes des après-midi et des soirs d'été, qu'elles souffrent de n'être pas comprises, ce fut la merveilleuse invention du Romantisme. Aux jeunes gens et aux femmes, il apportait le breuvage enchanté qui fait des aspirations les plus folles un signe de noblesse qui poétise le dégoût de l'effort et l'ennui de la contrainte, qui pare de beauté toutes les défaillances, qui transfigure le mot en divinité... »

Aujourd'hui, « une femme ne se dit plus incomprise; un homme n'invoque plus l'égarement d'une passion fatale: Ils se bornent à déclarer qu'il est inutile d'endurer la charge d'un mariage fâcheux, et qu'il est plus expédient de reprendre chacun sa liberté, car chacun doit, avant tout, jouir de la vie... Il est assez connu que la contrainte la plus légère devient presque odieuse quand on voit autour de soi d'autres s'en affranchir. »

La femme revendique des droits égaux à ceux de l'homme, c'est-à-dire « une condition juridique dans le mariage et une condition civile et politique dans la société égales à celles des hommes... »

Ce souci nouveau de la personne, en particulier de la

femme, — qu'il excite seulement l'amour-propre des femmes, ou qu'il les entraîne à revendiquer des droits, ou qu'il fasse d'elles les associées du mari, égales à lui dans l'effort journalier, — se demande, en conclusion, Louis DELZONS, laisse-t-il intacte l'idée du mariage et de la famille? « Cè serait invraisemblable, dit-il, et cela n'est pas. Suivant l'idée ancienne, le mariage absorbait, en quelque manière, les personnes des époux pour former le groupe social, la famille, qui était comme une autre personne, à la fois formé par leur union et supérieure à chacun d'eux. Suivant la notion nouvelle, les époux entendent rester, dans le mariage même, des individus; ils n'y font aucun sacrifice de soi, et si leur association réussit, c'est simplement que tel est leur goût, à chacun. Assurément, elle peut réussir, mais on s'aperçoit qu'elle ne saurait se transformer en une famille, au sens traditionnel du mot, puisqu'elle résiste, loin d'y consentir, à cette absorption du moi, de l'individu qui est la condition première pour qu'apparaisse la personne supérieure, le groupe social : il y a deux êtres qui peuvent s'aimer, qui ont donc plaisir à vivre ensemble, qui goûteront ce plaisir toute leur vie, mais qui n'auront été déterminés que par cette satisfaction individuelle et qui ne fonderont pas une famille, parce qu'ils ne l'auront jamais voulu.

« Avec des variétés infinies, c'est bien la tendance la plus frappante des ménages d'aujourd'hui ; c'est le résultat des dispositions nouvelles que les femmes y montrent le plus souvent, ou des conditions que leur impose la vie moderne de la grande industrie; c'est le contre-coup de l'indifférence qui vient aux maris touchant au devoir de protection et de dévouement dont ils se sentent exemptés. En regardant à la campagne, où le mariage a mieux conservé son caractère et son objet ancien, la confusion des individus dans le groupe social,

on doit constater que la femme y conserve aussi son rôle d'autrefois : elle gouverne la maison, elle est l'auxiliaire indispensable qui garantit l'ordre, l'économie, la prospérité du ménage, maintient les traditions morales; elle n'est pas l'égale du mari. En définitive, lui seul commande et a le droit de commander, parce que tel est l'intérêt suprême du mariage. D'ailleurs, tous ses soucis vont à la maison. Il a le sentiment très profond de la dignité dont il est revêtu comme chef de famille. Et ce sentiment, qui ne lui permet pas de souffrir une atteinte à ses prérogatives, ne lui permet pas non plus de négliger aucun de ses devoirs. D'une telle union, il est toujours vrai de dire qu'elle forme une famille; car, en fixant à chacun son rôle et ses devoirs, elle lui inspire constamment d'agir non pour lui-même, mais pour cet être nouveau, la famille. »

*
* *

Comme il est amusant, — et même instructif, — de relire l'ouvrage un peu désuet de Louis DELZONS, trente-cinq ans après sa parution, et pouvons-nous nous empêcher de sourire en songeant que son époque était celle de nos mères, aux robes traînant à terre et si pudiquement décolletées? N'était-ce pas l'avant-guerre, cet âge d'or au souvenir duquel on a bercé notre enfance, et dont on nous reparle encore parfois, le soir, à la veillée, de doux regrets plein la voix ? Et, cependant, L. DELZONS, dès cette époque, avait noté tout ce qui devait caractériser le couple nouveau, le différencier de celui du passé. Son ton peut paraître à beaucoup un peu amer. Il l'a fait en homme de son époque, défenseur ardent et respectueux des conventions sociales d'hier, tel le paysan qui, au moment de rentrer sa récolte, voit poindre à l'horizon de gros nuages noirs... Ces idées du *vieux* temps semblent à la nouvelle génération aussi ridicules que les toilettes dont s'affublaient

leurs grand'mères... Nous, les affranchis, nous en sourions aujourd'hui. Et pourtant!..

« — J'ai appris mon métier de mère après celui d'épouse, disait une déjà vieille maman.

« — Et vous l'avez si bien rempli!.. Jamais une incompréhension entre vous et vos enfants.

« — J'apprends maintenant celui de belle-mère... Je m'étudie, je m'observe. Je ne puis pas montrer à une belle-fille qui m'est une étrangère, des sentiments trop vifs; je ne puis pas non plus être trop distante. Je ne puis trop donner de conseils... « De quoi se mêle-t-elle? » penserait-elle, et non plus les laisser commettre les erreurs qui sont celles de la jeunesse. C'est un nouveau métier; je dois m'exercer, toujours peser mes paroles, toujours m'observer. J'étudie encore... »

Quelle belle leçon pour notre jeunesse dont la franchise, si louable soit-elle, peut parfois être prise pour du cynisme. Ah! si toutes les conventions se présentaient avec autant de grâce et de délicatesse, nul doute qu'elles vivraient encore...

Nous comprenons les regrets de Louis DELZONS, et nous sommes heureux, touchant aux termes de notre étude, de voir que sa psychologie n'est point prise en défaut, puisque nous ne pouvons, après avoir puisé à des sources si différentes des siennes, et avec une méthode nouvelle, que compléter ses propres conclusions. N'oublions pas, surtout, que son étude (1908) nous permet de voir, — ce qui n'est pas sans importance, — que ce qu'on appelle *les mœurs nouvelles*, n'est pas un résultat de la guerre, mais le fruit d'une lente évolution des mœurs matrimoniales françaises, aux causes multiples et enchevêtrées.

*
* *

L'individualisme, tel est bien, en effet, la tendance du siècle. Ses origines remontent loin dans le passé. Issu

des idées de Rousseau, il a trouvé une sorte de réalisation dans les lois de la Révolution française et la *Déclaration des droits*. Peut-être même, faudrait-il les rechercher plus loin encore, et nous les apercevriions alors dans les doctrines d'un Calvin, d'un Luther, dans ce protestantisme dont nous avons vu imprégnés bien des écrivains contemporains. Et le catholicisme lui-même, n'apporte-t-il pas un précieux appui à cet individualisme avec sa conception de la conscience morale, identique chez tous, nous donnant la notion du bien et du mal, son culte de l'individu poursuivant sa fin en soi, amené à rechercher son propre salut, sans la certitude de pouvoir goûter avec tous ceux qui lui sont chers, les joies célestes. Il est vrai que dans la doctrine catholique, la conscience morale elle-même ne peut se soustraire aux règles édictées par l'Eglise, vu l'infailibilité pontificale et que, par le culte des âmes du Purgatoire, il est recommandé de prier pour son prochain. Altruisme et individualisme s'y trouvent mêlés, avec une certaine prédominance de l'individualisme.

Après cette cristallisation des idées de Rousseau dans la Révolution, après cet individualisme raisonné, le Romantisme allait introduire une autre forme d'individualisme : l'individualisme sentimental. Dans cette nouvelle forme d'individualisme, en effet, le sentiment l'emporte sur la raison, tandis que dans la première, la raison constructive dominait. Individualisme raisonné et individualisme sentimental nous marquent encore profondément de leur influence.

Le Romantisme coïncide avec le culte de la femme, sorte de *féminisme* avant la lettre, mais ce féminisme n'est pas la recherche d'une égalité avec l'homme dans les droits et les devoirs, au contraire, une suprématie, un règne de la femme. Les hommes sont censés ne vivre que pour leur culte; leurs désirs sont

pour eux des ordres, et ce pouvoir de tenir les hommes soumis à leur volonté, elles le tiennent de leur nature faite de grâce et de beauté.

Ce Romantisme ne date pas du xix^e siècle. Le Moyen Âge l'a connu. Il est alors une forme reconnue de passion amoureuse. Il apparaît à toutes les époques où la femme se fait plus distante de l'homme, plus inaccessible, que ce soit dans sa personne, en vivant le plus à l'écart des hommes, que ce soit dans son corps que l'on *romantise*, ne nous en faisant voir que le moins possible, et à ce point de vue, les vêtements somptueux et compliqués des Médicis rejoignent les toilettes à falbalas de nos élégantes de 1830, époque où les dames ne nous montraient que le bout de leurs pieds. Naturellement, pièces de vers, romans, ne font pas peu dans leur collaboration à cette excitation naturelle des esprits.

La femme doit être distante. Il faut que sa conquête soit difficile à l'homme. Comme le dit Bertrand RUSSEL : « Le caractère essentiel de l'amour romantique est de considérer l'objet comme très précieux et très difficile à conquérir. L'amoureux se livre donc à toutes sortes d'efforts pour gagner l'amour de l'objet aimé par des chants et des prouesses de toutes sortes. Le prix infini donné à la femme était une conséquence psychologique de la difficulté de sa conquête, car toutes les fois que sa conquête se fait sans peine, on peut assurer que l'amour de l'homme ne prend jamais la forme de l'amour romantique. L'amour romantique ne s'adressait pas à l'origine aux femmes que l'amant pouvait posséder, mais aux femmes de la meilleure réputation qui étaient séparées de leurs soupirants par les obstacles en fait insurmontables de la morale et des mœurs. L'Eglise avait si pleinement accompli son œuvre d'avilissement des notions de sexualité, que le moindre sentiment pratique était impossible pour une dame qui n'aurait pas été inaccessible, et l'amour, pour se parer de quelque beauté,

devait nécessairement devenir platonique. Il est très difficile à nos modernes de sentir, même en imagination, la psychologie de ces poètes qui déclaraient le plus complet don de soi sans souhaiter une intimité quelconque. Cette attitude nous paraît si étrange que nous sommes portés à ne voir dans leur passion que pure convention littéraire. C'était sans doute vrai dans beaucoup de cas. Mais l'amour de Dante pour Béatrice n'est pas purement conventionnel. Les plus nobles esprits du moyen âge ont mal jugé la vie terrestre. Les instincts de l'homme étaient les effets de la corruption du péché originel. Ils haïssaient la chair et ses désirs. La joie pure n'était concevable que dans l'extase contemplative qu'ils croyaient distincte de toute sexualité. Dans le domaine de l'amour, de telles façons de voir ne pouvaient donner lieu, chez un Dante, qu'à cette attitude-là. Un homme qui aimait et respectait profondément une femme ne pouvait l'associer en la pensée à la possession charnelle, puisque celle-ci était pour lui impure. C'est ainsi que son amour prenait les formes les plus chimériques et les plus factices et naturellement symboliques » (1).

A l'appui de la thèse de Bertrand RUSSEL, comment ne pas citer cette page d'Abel HERMANT, écrite il y a deux ou trois années, sous le titre *Femmes d'aujourd'hui*: « ...Il est difficile, disait Abel HERMANT, de regarder ces jeunes femmes sans rêver à ce que peuvent être leurs amours : quelque chose de fort simplifié, si je ne me trompe. Un sentiment se développe dans une femme selon les réserves qu'il trouve en elle. Un grand amour n'est pas autre chose qu'un bûcher de rêves, de pensées, d'ennuis et de nostalgies qui, soudain, prend feu. C'est l'emploi brusque et splendide de tout ce qu'elle avait amassé, contenu en elle, sans croire que cela pût jamais servir. C'est une revanche qu'elle prend sur la vie, après avoir subi la victoire que la vie remportait sur elle. La

(1) Bertrand RUSSEL, *Le Mariage et la Morale*.

puissance d'un amour mesure la profondeur d'une âme. Mais quelles ressources peut-il y avoir dans des personnes toujours dehors et toujours ailleurs, et qui semblent placées à l'avant des belles autos comme les figures de proue à l'avant des navires ? Le Désir est de tous les temps, mais l'Amour, tel qu'on le trouve dans les tragédies de RACINE ou dans les romans de STENDHAL, exige pour fleurir des conditions de civilisation et de société qui manquent de plus en plus. Cette fureur délicate, ces tourments ingénieux, ces complications d'idées et de sentiments où le cœur s'égare dans un labyrinthe tracé par l'esprit, ces bonheurs faits d'un rien, égaux à ceux qui sont faits de tout, ces peines qui ne pourraient pas exister sans la complaisance de celui même qui s'en plaint, ces ardeurs traversées de nuances, cette musique de plaisir et cette musique de chagrin, non, tout cela n'est pas dans la nature. Frère des autres arts, l'amour suit le même destin, et quand on voit les arts décliner, on peut être sûr qu'il décline aussi. Nous ne savons pas tout ce qui nous quitte », dit, non sans quelque nostalgie, Abel HERMANT.

Ce dont Bertrand RUSSEL et Abel HERMANT constatent la disparition, n'est-ce pas ce célèbre phénomène de *cristallisation* que STENDHAL exposait ainsi : « On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr... Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez : aux mines de sel de Saltzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine, un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes; les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants : on ne peut plus reconnaître le rameau primitif. Ce que j'ap-

pelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente, la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. » Tout le monde parle de ces lignes, mais peu les connaissent. Il n'était donc pas inutile de les rappeler.

*
* *

Ce phénomène de *cristallisation*, essentiellement romantique, ne semble pas caractéristique de l'époque contemporaine. Nous semblons assister, au contraire, à une *dépoétisation* de la femme : la place si large prise de jour en jour par le nudisme dans la vie artistique, dans le music-hall, par exemple, ou même dans la vie pratique : spectacle de la rue, comédie que se donnent tous les jours les hommes, n'en est-elle pas l'indice ? Dépoétisation totale ? Pas encore, car si notre époque n'a pas de poètes en vers, elle n'en manque pas en prose, et il semble qu'il s'agit plutôt d'une transformation du goût amoureux, celui-ci cherchant à se renouveler sans cesse par des formes nouvelles, aidé de son puissant serviteur et maître à la fois, la mode. L'odeur de la femme, ses cheveux, aujourd'hui ses lèvres, furent tour à tour centres d'attraction. Il n'est pas jusqu'aux formes de son corps qui n'ont dû subir sa dure contrainte ; plus de *collier de Vénus*, plus de ventre d'une délicate rondeur ; un col ayant l'aspect uni du cylindre, un ventre absolument plat.

« N'est-il pas curieux de constater que la plastique masculine n'a présenté au cours des siècles aucun changement, tandis que la plastique féminine, pour satisfaire au goût du jour, s'est montrée sous des formes multiples ? On s'explique, cependant, ce transformisme du modelé féminin si l'on sait que la femme est anabolique, c'est-à-dire capable d'emmagasiner des réserves en vue de la grossesse et de l'allaitement futurs, par

opposition à l'homme qui est catabolique, c'est-à-dire brûle toutes ses réserves pour libérer une constante énergie.

« Le sein, en raison de sa structure particulière, de la malléabilité de son tissu graisseux, de la possibilité de son déplacement sur l'assise pectorale, peut être comprimé, remonté, abaissé et même repoussé en dedans ou en dehors à volonté. Ainsi s'expliquent les caprices de la mode à son égard » (1).

L'industrie des parfums suit et commande à la fois : plus d'essences aux noms de fleurs; des extraits à base végétale et le plus souvent animale, désignés sous différents numéros. On aimait le compliqué; on est revenu au simple., en attendant de revenir au compliqué!...

Et cependant, que n'a-t-on pas dit sur le *romantisme de notre époque*? On a parlé du *mal du siècle* de notre jeunesse, de son inquiétude morale. Inquiétude de la durée dans les familles; évasion de l'individu hors des cadres sociaux; désir de suicide (2). Ce serait, paraît-il, « un romantisme réfléchi, intellectuel, dépouillé des outrances verbales, mal satisfait de soi-même, et obstiné à ne pas s'avouer. » Or, que dire d'un tel Romantisme, si ce n'est qu'il n'en est pas ? Tous ces écrivains en arrivent à se demander si le Romantisme est un bien ou un mal. Que de thèses virent le jour sur ce sujet épineux : le mal romantique... La médecine s'en est mêlée. Pourtant, pourquoi ne pas appeler simplement romantique ce mouvement de rénovation littéraire et artistique dont, dit Jean GIRAUD (3), « les signes précurseurs s'étaient manifestés dans toute l'Europe, dès le milieu du XVIII^e siècle, ce large courant qui remonte jusqu'à des sources lointaines et qui eût ses reflux et ses

(1) Docteur CLAOUÉ et I. BERNARD, *L'Esthétique Mammaire à travers l'Histoire*.

(2) Jean THOMAS, *Quelques aspects du Romantisme contemporain*, 16^e cahier des *Etudes Françaises*.

(3) Jean GIRAUD, *L'Ecole romantique contemporaine française, les Doctrines et les Hommes*, 1927.

remous, déborde les frontières. Nouvelle Renaissance, crise de sincérité de la part des artistes et du public, transformation du sentiment, de l'imagination et du goût, rébellion contre la règle, plus encore contre la routine, protestation contre la raison exclusive et parfois oppressive, reine indiscutée du classicisme, ce fut entre le règne des *philosophes* et celui des *réalistes*, une école d'enthousiasme, de foi poétique et de mysticisme. » Plus simplement, une prédominance du sentiment sur la raison, alors que le classicisme était une prédominance de la raison sur le sentiment. « Le Romantisme en son principe, note Gustave LANSON⁽¹⁾, n'est qu'un refus de vivre uniquement par l'intelligence, une affirmation que la poésie est un besoin de l'âme. » Il est ce qu'il est, et ne serait pas lui s'il était autre, vérité banale, mais oubliée ! Replaçons-le à son époque et sans nous demander s'il est un bien ou un mal, cherchons-en les caractéristiques pour voir si elles s'appliquent à notre époque. Y a-t-il autant de différence entre les mœurs et les idées de nos femmes et celles de nos arrière-grand-mères qu'entre leurs toilettes modernes et ces vêtements qui nous paraissent burlesques et dont M^{me} de NOAILLES écrivait avec sa bonne grâce coutumière : « Ma mère revêtait ces toilettes absurdes, spirituelles et despotiques qui comprimaient la créature de toutes parts. Depuis le pied étreint dans des chaussures boutonnées haut, jusqu'à la main engourdie dans le gant étroit qui la faisait bomber entre deux boutons de nacre, et à la voilette mouchetant le visage d'un semis chenillé ou de minimes grains d'acier, tout était recherche galante et insensée. » Les cœurs ont-ils changé ? D'autres sentiments, d'autres rêves les habitent-ils ?

Si l'on voulait caractériser l'amour romantique, on pourrait croire qu'il est avant tout pudique et même pu-

(1) Gustave LANSON, *Littérature Française*.

dibond. Toute considération sexuelle, voire physiologique, en est bannie. Le cœur entraîne les sens, bien que non nécessairement, et non les sens, le cœur. En cela, l'amour moderne s'oppose à l'amour romantique. Notre siècle a vu une recrudescence de l'appétit sexuel, en dehors de toute considération intellectuelle et morale. Le désir sexuel n'est plus relégué au rang des choses honteuses. Ce que le couple d'hier cherchait à cacher, c'était le vrai visage de l'amour; il s'agissait, puisqu'on voulait le considérer comme tel, d'en faire un acte noble et non bestial. Aujourd'hui, il tend à apparaître partout, effronté, impudique. Loin de chercher à se cacher, il se montre : nous dirions même qu'il s'étale. On semble vouloir prouver que ce qui, longtemps, a été tenu pour immoral et scandaleux, est le normal, la vie de tous les jours, presque le banal. L'amour est devenu un acte essentiellement sensuel. On tient moins compte de cette différenciation faite jadis entre la maîtresse et l'épouse. Nous pouvons voir cette dernière demander elle-même à être traitée différemment de ce qu'avait établi un conformisme peut-être un peu étroit, mais non sans grandeur. Nicolas SÉGUR nous donne cette description fantastique de ce qu'est cet amour voluptueux moderne : « Une première impression, c'était que l'homme autant que la femme s'acharnaient, s'obstinaient à une œuvre impossible de démence, voulant et ne réussissant pas à s'incorporer à l'autre. Oui, Paolo voulait greffer sur lui le corps de Suzette, le souder à sa propre chair, tandis qu'elle voulait absorber Paolo, le cacher en elle, le faire couler avec le sang de ses veines, en emplir et gorger sa propre substance. Et le tragique de leur expression, c'était d'être inférieurs à leur tâche, de ne pas réussir le miracle de confusion, de rester quand même deux et de peiner, foudroyés, de s'efforcer, tendus, approchant de l'union totale sans y parvenir, et à travers des alternatives de joie et de douleur démesurées.

« Mais une impression plus profonde, plus générale, plus vraie, c'était que tous deux essayaient de sortir d'eux-mêmes, de s'évader, de se délivrer de la vie, d'aller au delà, comme pendant l'ivresse, comme dans l'enthousiasme bachique. Oui, se dépouiller du corps, se mêler aux essences et au néant, se guérir de la vie, aller dans la mort. Donner l'existence, échapper à l'existence, créer, mourir, telle était la signification extrême de ce grand œuvre » (1).

« Encore plus près, plus près... Perdons-nous dans un seul » (2). Oui, il y a dans l'amour moderne, aussi sensuel soit-il, une soif d'absolu que rien ne peut étancher, et cette soif d'absolu participe à cette soif du mouvement, de trépidation, d'usure voulue, qui caractérise le monde moderne et qui ne fait que cacher le sens profond qu'elle a du néant de son existence. Chute de toutes les valeurs morales et sociales ; scepticisme amer et désespéré ; attachement à tout ce qui passe, à tout ce qui peut provoquer le désir et l'exaspérer. Le monde sait que tout est fini, qu'il n'y a plus rien à espérer, et il se complaît dans sa disgrâce, orgueilleux du néant de sa destinée.

Les Modernes se méfient de toutes ces effusions de sentiments, de ces termes trop absolus pour être vrais, si chers aux Romantiques. Ils ont, eux, la pudeur de leurs sentiments et de leurs sensations. Vu le développement de la science, ils n'ont pas hésité à jeter un regard sur tous ces complexes physiologiques qui, s'ils ne font point tout l'amour, y contribuent, pour une grande part. Ils ont mieux compris les mobiles qui les faisaient agir. Le roman psychanalyste et psychologique leur ont fait connaître tous les remous du cœur humain avant qu'ils aient fait leur première expérience de la vie. Plus de cet enthousiasme délirant si cher aux romantiques, de

(1) Nicolas SÉGUR, *Le rideau rouge*.

(2) LÉON DAUDET, *L'Astre noir*.

ces fausses ignorances, de ces joies factices. Ils vont à l'amour avec toute leur méfiance, désireux de toujours se prêter, mais de ne jamais se donner. Et pourtant, ils ont besoin, eux aussi, de se faire esclaves, et c'est la lutte sourde de l'homme et de la femme pour savoir qui vaincra.

Est-ce à dire que nos modernes ne subissent point l'hérédité romantique? Il suffit de voir leurs lectures pour deviner à quels penchants ils donnent pâture, tout au moins pour connaître leurs appétits. Mais, chose curieuse, il n'est pas rare de trouver dans leurs bibliothèques, à côté de livres cyniques, des œuvres bien romanesques, tels les romans de Pierre BENOIT et, parfois, qui sait, *Paul et Virginie*...

*
* *

Nulle œuvre n'a autant influencé la conception romantique de l'amour. Non seulement elle lui donne vie, mais elle fait aussi comprendre que peuvent encore parfois aujourd'hui, subir l'hérédité romantique, les cœurs dits *réalistes* du *xx^e* siècle.

Pour Bernardin de SAINT-PIERRE, le bonheur ne peut exister que dans la nature et l'observation de ses lois. Aussi, est-ce loin des hommes et dans deux familles exceptionnellement vertueuses et éprouvées par le malheur, qu'il placera ces deux héros de l'amour qui devaient faire verser tant de larmes à ses contemporains.

Jusque vers l'âge de 15 ans, les amours de Paul et Virginie demeurent innocents, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas encore compris quelle est la nature de leur amour : ne s'appellent-ils pas encore frère et sœur? Leur vie semblait attachée à celle des arbres comme celle des faunes et des dryades; ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères; d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre phi-

losophie que de faire du bien à tout le monde et de se résigner à la volonté de Dieu... Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur: tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent et conversèrent d'abord comme frère et sœur. Virginie, douce et modeste, confiante comme Eve; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

« Quelquefois seul avec elle, il lui disait, au retour de ses travaux :

« — Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse. Quand, du haut de la montagne, je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me parais au milieu de nos vergers comme un bouton de rose. Si tu marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique je te perde de vue à travers les branches des arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver; quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tout mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux ; le chant des bengalis, moins doux que le son de ta voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon cœur frémit de plaisir... Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter? Est-ce par ton esprit? Mais nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses? Mais elles m'embrassent plus souvent que toi. (!) Je crois que c'est pour ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché pieds nus jusqu'à la Rivière-Noire pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la forêt ; tu la mettras la nuit près de ton lit (bien dangereux!). Mange ce rayon de miel ; je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais auparavant, repose-toi sur mon sein, et je serai délassé.

« Virginie lui répondait :

« — O mon frère ! Les rayons du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne ; mais quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles que celles que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes ; mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois nos oiseaux ; élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme nous. Ecoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre ; de même quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte, au haut de la montagne, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher surtout depuis le jour où tu voulus te battre pour moi contre le maître de l'esclave. Depuis ce temps-là, je me suis dit bien des fois : Ah ! mon frère a bon cœur ! Sans lui, je serais morte d'effroi. Je prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs ; mais quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs ? N'en avons-nous pas assez dans le jardin ? Comme te voilà fatigué ; tu es tout en nage. Et avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyait le front et les joues, et elle lui donnait plusieurs baisers.

Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir ; son teint jaunissait ; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout-à-coup gaie sans joie et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée. Elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant par-

tout du repos, et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant; puis, tout-à-coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait ; un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disait :

« — La verdure couvre ces rochers, nos oiseaux chantent quand ils te voient ; tout est gai autour de toi, toi seule es triste.

« Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant, mais elle détournait la tête et fuyait, tremblante, vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges. » Ainsi se manifestent chez Virginie les premières atteintes du mal d'amour.

Ayant confié ses sentiments à sa mère, celle-ci lui dit :

« ...Cache ton amour à Paul. Quand le cœur d'une fille est pris, son amant n'a plus rien à lui demander. »

Un tel amour ne devait point avoir sa récompense. Virginie est séparée de Paul. Dans son exil, elle conserve son souvenir. On a mis, en effet, la jeune sauvage au *couvent des oiseaux*, mais elle ne s'y distingue pas. Elle conserve plutôt des « pépins et les noyaux de fruits de ses collations » pour les envoyer à sa mère, afin qu'elle les sème dans leur jardin. N'est-ce pas vraiment beaucoup de sens pratique pour une amoureuse? Elle écrit aussi de longues lettres à sa mère, y mettant à la fin quelques recommandations pour Paul, car, dit Bernardin de SAINT-PIERRE, « quelle que soit la lettre d'une femme, elle n'y met sa pensée qu'à la fin. »

Enfin, Virginie va pouvoir retourner dans sa famille. Elle prend le bateau. Hélas! Un violent ouragan survient près de la côte où l'attendent sa mère et son fiancé. Le bateau va sombrer. Seule ressource : se jeter à la mer. Détail puéril et voulu pour montrer la non défaillance jusqu'au bout de la vertu de Virginie : elle ne

pourra être sauvée parce qu'elle n'a pas voulu se mettre nue pour se jeter à la mer, devant le marin, un nègre, qui l'aurait soutenue dans sa nage. « Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant : « O mon Dieu ! vous m'avez sauvé
« la vie, mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette
« digne demoiselle qui n'a jamais voulu se déshabiller
« comme moi !.. » Paul aussi, naturellement, s'est jeté dans l'eau pour approcher du bateau. On a pu le sauver. Le corps de Virginie est retrouvé, aussi pur, aussi virginal que lorsqu'elle a été entraînée dans les flots ; la mer ne l'a pas souillé. « Les pâles violettes de la mort se confondaient avec les roses de la pudeur. » Ainsi, tout, jusqu'au dernier trait, est là pour témoigner de la vertu de Virginie, donnée en exemple.

Paul se devait de ne pas survivre à un tel malheur, de même que la mère de Virginie, la mère de Paul, les deux esclaves nègres et le chien Fidèle. Ils meurent tous de langueur, sauf, bien entendu, le vieillard destiné à rapporter ces mémorables événements.

Que dire d'une telle conception de l'amour ? Ce récit de la genèse du sentiment amoureux représenté par les douceâtres roucoulements de Paul et Virginie, est trop *gentil* pour ne pas être aussi artificiel que le récit de ROUSSEAU de la naissance des sociétés. Il marque bien, cependant, l'esprit chimérique, faussement sentimental et larmoyant de l'époque. Sa fin tragique est dans le goût romantique : un amour aussi pur ne pouvait recevoir qu'une consécration céleste.

Que de larmes a fait couler aux contemporains de Bernardin de SAINT-PIERRE, le roman de *Paul et Virginie* ! « Ils les avaient faciles », dirions-nous aujourd'hui ; et pourtant, pouvons-nous encore nous empêcher d'un certain attendrissement en face d'un si tendre attache-

ment? C'est que, malgré le temps et l'évolution des mœurs, les amours de Paul et de Virginie sont demeurés un idéal touchant pour les amoureux de tous les temps (1).

*
* *

...Cet amour-passion, chanté par les romantiques, George SAND allait l'ériger en un véritable culte, faisant de l'Amour, à l'image des païens de l'Antiquité, une divinité. Comme le dit Ernest SEILLIÈRE (2), « George SAND a une idéalité sensuelle. » Écoutons ses protestations contre les préjugés et les lois : « Il est des âmes élues, dit-elle, des créatures d'exception, nées pour les grandes passions. Qu'on rende à ces passions naturelles la liberté qu'entravent les conventions sociales! La sincérité d'un amour en purifie jusqu'aux égarements. « Nous nous tiendrons lieu l'un à l'autre d'innocence et de vertu », dit en pensant à son amant une épouse mal mariée. *Indiana*, la préface nous en avertit, c'est la femme, l'être faible, chargée de représenter les passions comprimées, supprimées par les lois; c'est l'amour heurtant son front aveugle à tous les obstacles de la civilisation. *Mauprat* glorifie le sentiment exclusif, éternel, avant, pendant et après le mariage. Pour George SAND, tout amour est noble et juste. Puisque c'est Dieu qui veut l'amour, l'amour n'est pas coupable. Le sentiment amoureux est une fatalité voulue par Dieu; nous devons nous y abandonner au mépris de toutes les lois humaines. Et dans *Jacques*, George SAND va jusqu'à développer la thèse du droit de la femme aux multiples amours. « L'auteur, dit Ernest SEILLIÈRE, plaide le droit de la femme à remplacer aussitôt par un autre amour, tout amour qui lui semble épuisé dans son âme,

(1) Cf. Bernardin de SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie*, texte établi et présenté par Maurice SOURIAU, édition F. Roches, 1930.

(2) Cf. Ernest SEILLIÈRE, *George Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art*, 1920.

et cela autant de fois que cette femme en sentira la force et le courage. » — « Cette âme n'est-elle pas déterminée par le ciel même ? » Ainsi, George SAND s'est fait la doctrinaire des théories romantiques sur l'amour, dont elle a tiré toutes les conséquences.

Sans aller jusqu'à ces exagérations qui ont trouvé un vibrant écho et presque une réalisation au ^{xx}^e siècle, ne pouvons-nous dire que nous vivons encore pour beaucoup de cette conception idéaliste et sentimentale de l'amour ? Mettrions-nous en doute la sincérité, la véracité de ces affirmations, que *La Confession d'un enfant du siècle* (1836), « document décisif de l'histoire des mœurs romantiques », serait là pour corroborer ces dires.

Qui, n'a, encore de nos jours, aspiré aux chastes et délicieux amours de Paul et Virginie ? Notre époque a beau vouloir se montrer sous les aspects les plus réalistes, elle cache, inconsciemment, un profond sentimentalisme, et voilà en quel sens seulement, on a pu parler avec quelque raison du romantisme de notre siècle. La vieille fiction de l'amour romantique, amour-passion, rajeunie, restaurée, nue ou voilée, vit toujours, car elle répond à un véritable besoin du cœur de l'homme et la raison ne saurait l'en chasser.

*
* *

Tel est l'apport du romantisme à l'individualisme. Il a exalté non le culte du moi intelligent et libre, mais du moi passionné, le culte de l'amour. Il a, pour ainsi dire, préparé la venue du féminisme, en exaltant le rôle social de la femme. George SAND ne peut-elle pas, à juste titre, être considérée comme une de nos premières féministes ? N'a-t-elle pas, la première, proclamé le droit, pour la femme, à l'égalité dans l'amour ?

CHAPITRE II

MANIFESTATIONS MODERNES DE L'INDIVIDUALISME

Né de l'individualisme raisonné du Moyen Age et de l'individualisme sentimental de l'époque romantique, l'individualisme contemporain allait trouver ses manifestations modernes dans le féminisme et les tendances non conformistes de l'époque.

Le *féminisme*, au xix^e siècle, véritable lutte de la femme contre le joug des lois que l'homme avait établies contre elle, devait amener un bouleversement dans l'ordre social, en provoquant l'émancipation de la femme.

La principale conséquence du féminisme fut, en effet, de battre en brèche toutes les conventions séculaires établies pour sauvegarder la vertu des femmes. S'il est aisé, en effet, de rattacher l'enfant à la mère, il n'en est pas de même pour le rattacher au père. Cela n'a jamais pu être fait qu'au moyen d'une convention: « Pater is est quem nuptiae demonstrant. » Il s'agissait d'éviter une confusion de *parts*, une substitution frauduleuse. Pour cela, il était nécessaire d'assurer la vertu des femmes.

« C'est ainsi, dit Bertrand RUSSEL, que la découverte de la paternité a conduit à l'asservissement des femmes comme le seul moyen d'assurer leur vertu. Cette sujétion fut d'abord physique, puis morale... Au début et jusqu'aujourd'hui, en Orient, la vertu des femmes était assurée par la réclusion. On ne tentait pas de leur apprendre la maîtrise de moi, mais on écartait d'elles toute occasion de succomber. En Occident, cette méthode ne fut jamais adoptée de bon cœur ; les femmes res-

pectacles avaient été élevées, dès l'âge le plus tendre, dans l'horreur de tout ce qui est sexuel en dehors du mariage. Et, en se perfectionnant, les méthodes d'éducation reculèrent de plus en plus les barrières matérielles pour les remplacer par des barrières psychologiques. Dans ma jeunesse (dit l'auteur), la plupart des femmes respectables affectaient de nourrir un dégoût profond pour l'acte sexuel et de ne le souffrir en marge que par devoir. Avec ces idées, elles ne craignaient pas pour leurs filles les risques d'une liberté plus large que leur propre mère, plus clairvoyante, n'avait jugé sage de leur accorder. Les femmes de l'époque victorienne vivaient, comme aujourd'hui encore beaucoup de femmes, dans une prison morale. Ce n'était pas une captivité dont elles se rendaient compte, puisqu'elle était faite d'inhibitions subconscientes » (1).

C'est la même idée que développait déjà, en 1905, Louis DELZONS, lorsqu'il écrivait à propos de l'éducation qui fut donnée pendant longtemps aux filles :

« L'éducation des filles se faisait au couvent. A Paris et dans les très très grandes villes, il arrivait que des jeunes filles eussent leur institutrice chez elles ou qu'on les conduisit à des cours. Mais ce n'était pas là l'usage courant et général, où nous pouvons trouver la formation habituelle de la jeunesse fille française. Cet usage imposait le couvent. Il en résultait une séparation qui supprimait la douceur de la vie de famille et maintenait lointaine et donc plus ferme l'autorité des parents. La tendance essentielle de cette éducation apparaît avant tout morale. La jeune fille reçoit une instruction qu'on dirait volontairement limitée au nécessaire : grammaire, histoire, géographie du bon abbé DRIEUX, peu de calcul (il est vulgaire de goûter l'arithmétique), et, d'ailleurs, moins de littérature encore; les arts d'agrément, les

(1) Bertrand RUSSEL, *op. cit.*

travaux de broderie et de tapisserie sont au contraire poussés jusqu'au degré du talent, car ils rendent la vie plus aimable, non pas seulement à celles qui les possèdent, mais surtout à ceux avec qui elle doit vivre. On aperçoit d'ici le rôle prochain de la jeune fille, de la femme : elle y est constamment préparée; en même temps et avec un soin plus vigilant, elle est formée à ses futurs devoirs. L'enseignement et les exercices religieux lui apprennent à se soumettre et à se dévouer. Dans l'avenir, ce sont, en effet, les deux fins morales où elle doit toujours tendre. On lui montre que sa destinée l'appelle ou à devenir épouse et mère, ou à prendre le voile; qu'elle fonde une famille, ou qu'elle soit religieuse, la soumission ou le dévouement, c'est-à-dire le sacrifice de soi, seront ses vertus nécessaires; dans le mariage qui l'attire le plus souvent, elle aperçoit, suivant ce qu'on lui annonce : un mari à aimer avec une sorte de déférence, qu'elle peut bien nuancer dans ses rêves d'avenir au gré de son humeur, mais dont elle ne songe pas à contester le principe.

« Elle a toujours entendu dire qu'une jeune fille *devait* se marier ; c'est l'opinion absolue autour d'elle. Elle attend le mariage. Elle sait que ses parents et ses amis lui cherchent un mari. Ce sont eux qui forment les projets; la dot de la jeune fille, ses *espérances*, comme on dit dans le langage courant, la situation de sa famille, en sont les premiers éléments; une enquête minutieuse explore, d'autre part, la famille du jeune homme, sa fortune, son passé. De cette période préliminaire, il n'est pas rare que la plus intéressée ignore tout; à quoi bon l'avertir, si le projet n'aboutit pas! Si les renseignements ont de quoi satisfaire ses parents, elle est admise à se prononcer. Trois ou quatre entrevues doivent lui suffire et lui suffisent, en effet. Le jour de la demande officielle arrive : les yeux baissés, elle tend la main à celui qui va être le fiancé, qui sera bientôt l'époux, et

qu'elle n'aura peut-être pas connu plus de deux mois avant de lui appartenir pour toujours. Qu'on ne s'y trompe pas, cependant ! Cet homme qu'on l'autorise à aimer, elle l'aime aussitôt, pour peu qu'il lui plaise, de tout l'élan de son cœur, et il se fait ainsi une foule de mariages qui, sous les apparences les plus raisonnables et paisibles, sont, en réalité, pour les jeunes filles, des mariages d'amour. Il dépend alors du mari, souvent, que cet amour s'épanouisse et peu à peu, se transforme dans la douceur et la tendresse de la vie conjugale. Il se peut, en revanche, que, chez le mari, les soucis et la fatigue de la carrière ne lui laissent pas toute sa place. Même alors si le mariage n'est pas délicieux, il demeure l'union la plus parfaite que permettent les défauts respectifs des hommes et des femmes ; et surtout, même alors, il conserve sa valeur sociale ; il établit dans la société la cellule essentielle qui va se développer en une famille ordonnée et conforme à la loi générale. Comment il y réussit ? C'est presque toujours grâce à la femme ; sans elle, il est certain d'y échouer » (1).

Plus tard, loin du domaine de l'éducation, l'influence de ces conventions se fait encore sentir. Il ne suffisait pas d'assurer la virginité des filles jusqu'au mariage, il s'agissait aussi d'assurer leur fidélité et leur vertu dans le mariage. On y parvint par les mêmes moyens conventionnels.

Écoutons ici encore Louis DELZONS :

« La fidélité ? interroge Louis DELZONS, ce n'est pas au début du mariage que la jeune femme pourrait être tentée d'y manquer : c'est plus tard, après cinq ou dix ans de vie conjugale. Qu'elle ait connu ou non l'amour durant les premières années, il est fréquent alors qu'elle ne le connaisse plus et qu'elle ne trouve plus dans la régularité de cette existence, dans sa familiarité,

(1) Louis DELZONS, *op. cit.*

l'exaltation du sentiment et des sens. Alors, aussi, il est possible qu'elle soit sollicitée de les connaître de nouveau, tandis que durent encore sa jeunesse, sa vie de femme qu'elle sait limitée.

« Tous les romanciers ont montré les périls de cet âge critique, que ceux du *xix^e* fixaient aux alentours de la trentième année. Les tentations assiègent dangereusement une femme qui est un peu délaissée ou qui sent passer sur elle l'habitude et l'ennui. Mais c'est ici que les forces sociales du monde dont elle est partie intégrante, la protègent et, au besoin, la contreignent. La foi religieuse, la foi sincère et profonde, est une puissante sauvegarde. La crainte, la terreur de l'opinion en est une autre. Toutes les deux, même au degré le plus faible, lui font comparer le bonheur défendu et le dommage dont il faudrait le payer ; elle recule devant un tel risque, et, quand ce n'est pas par pureté véritable, c'est par prudence ; car elle tient extrêmement par l'hérédité, par l'éducation, par l'ambiance qui, dans ces minutes décisives décuplent leur influence, à sa situation personnelle à celle de son mari qu'elle pourrait tromper comme femme, mais qu'elle ne voudrait pas trahir comme associée. Elle résiste donc. Elle écarte le premier, le plus grand, et même le seul danger qui est d'accepter la douceur d'une prière amoureuse, si voilée qu'elle paraisse, si respectueuse et désintéressée qu'elle s'affirme. L'opinion vient ensuite un peu plus à son aide, par la malignité qui poursuit toute intimité, fût-elle parfaitement innocente, entre une femme mariée et un homme qui n'est pas son mari.

« Il semble que, devant un si redoutable péril, le devoir se multiplie pour se montrer sous toutes ses formes. Aux âmes droites, saines et pures, il lui suffit d'être un : il commande souverainement. Mais c'est une élite. Autour des autres, qui sont moins belles ou simplement plus faibles, il a besoin, pour être écouté, de prendre toutes

les voix qui ont chance d'être entendues. On constate ici comment le principal effort de cette société bourgeoise s'est donné pour objet la chasteté des femmes. Depuis l'enfance, on leur a enseigné la pudeur; au couvent, on a les entretenues dans l'idée qu'elles étaient destinées au bonheur d'un mari; dans leur famille et autour d'elles, les exemples des autres femmes ont été sous leurs yeux; la religion les a pénétrées de dégoût pour le péché; et, enveloppant tout, l'opinion qu'elles sentent comme elles respirent, les menace d'un châtiement immédiat et terrible, le déshonneur public, le scandale, la mise au ban. Par là, toutes les consciences, des plus nobles aux plus vulgaires, peuvent être touchées. En fait pour l'immense majorité, elles le sont. Le monde des fonctionnaires et le monde bourgeois qui se gouverne d'après lui, ont obtenu ce qu'ils voulaient : le type de la femme fidèle; ils l'honorent en conséquence. Par contraste, celles qui succombent, même avec toutes les excuses du malheur et de la passion, ont un sort assez misérable; qu'elles cachent leur faute, cela ne suffit pas; le seul soupçon leur ferme bien des portes; le mari ignorant peut les maintenir quelque temps par son autorité; mais on s'entend de toutes parts pour le forcer à savoir la vérité et, dès lors, il doit exécuter la coupable, sous peine de mériter lui-même l'infamie. L'exécution, c'est une séparation de corps qui achève la ruine de la femme fidèle, sans d'ailleurs lui rendre sa liberté. La société n'a pas d'égards pour cette infortune qui mériterait parfois quelque pitié; elle ne s'inquiète du mariage que pour elle-même; elle voit dans la femme mariée non pas une créature humaine indépendante dont les exigences pourraient rivaliser avec les siennes, mais une personne investie du rôle qui importe le plus à sa propre existence. Elle la récompense de le bien tenir en l'entourant d'estime et de respect; elle la punit d'y manquer en la rejetant comme indigne. »

Mais, « pour le devoir d'obéissance, dit Louis DELZONS, l'art féminin avait pour but de l'esquiver en lui donnant une adhésion apparente. Le seul mot d'obéissance n'est plus supporté désormais, et le devoir lui-même, dans la vie conjugale, n'a plus l'occasion de s'exercer. Il arrive encore à des femmes de déclarer que leurs maris sont très autoritaires. Si l'on regade aux manifestations de cette autoité, on découvre que c'est le refus d'une invitation, la volonté de passer les vacances à la mer plutôt qu'à la campagne, ou inversement, et quelque menu fait de ce genre. D'ailleurs, à celles qui se plaignent d'une telle tyrannie, il se trouve toujours une majorité d'autres pour déclarer qu'elles ne la toléreraient pas. Ce qui les dispense toutes d'obéir à leurs maris, c'est qu'en fait, les maris ne commandent plus. Il n'est pas un ménage moderne, même de ceux qui vivent avec quelque peine, où les décisions qui intéressent la vie commune ne soient prises d'un commun accord. C'est cela ou bien la rupture.

« A ce point d'évolution, on doit constater que la conception du Code civil est, pour une part, transformée. L'autorité maritale ne devait s'exercer que dans l'intérêt de la femme et du mariage ; elle ne s'exerce pour ainsi dire plus, parce que ni la femme, ni le mariage ne paraissent plus intéressés. Cependant, il en reste un effet considérable : l'incapacité de la femme mariée. On a vu que dans le domaine de l'administration ménagère, cette incapacité était supprimée en fait, (par le mandat tacite accordé à la femme mariée) et que la femme accomplissait seule tous les actes nécessaires ; il a suffi que la jurisprudence la considérât comme mandataire de son mari. La femme bourgeoise n'en a pas réclamé davantage. C'est donc le mari, sous le régime usuel de la communauté d'acquêts qui, seul, gère à sa guise le patrimoine commun et celui de sa femme. Il y a plus. Le Code civil a institué des garanties très fortes

pour la protection des biens personnels et des droits de la femme : une hypothèque pèse sur les biens du mari et assure ainsi cette protection. Or, la pratique notariale s'est avisée que la femme pouvait subroger les tiers dans cette hypothèque; que le mari veuille emprunter, la femme cèdera sa place, son rang, au créancier qui n'hésitera plus, dès lors, à prêter son argent. Il est évident qu'une telle subrogation est un acte dangereux pour la femme, un abandon de droits qui l'expose à la ruine. Il semble donc qu'elle devrait ne la consentir qu'à bon escient et, quand elle est sollicitée de la donner, elle devrait se renseigner avec soin sur l'utilité de l'emprunt. Il est malheureusement certain que sur dix, vingt femmes mariées et même davantage, il n'en est pas une qui ait cette prudence élémentaire. Elles signent sans savoir, sans demander ce qu'elles font. Elles poussent plus loin l'insouciance : pour la vente des immeubles communs, l'acheteur court un risque si, plus tard, la communauté est mauvaise ; mais il est un moyen de la mettre à l'abri, c'est que la femme figure dans l'acte de vente avec son mari. Là encore, c'est un abandon de droits, c'est un danger; mais c'est aussi une simple signature à donner, et la femme la donne sans hésiter.

« Si indépendante, si ombrageuse même, quant à sa personne, on la voit donc, quant aux biens, aussi soumise que ses devancières; à proprement parler, elle est comme étrangère. Sans doute, c'est que, le plus souvent, elle ne trouve pas plus tard à le regretter. Et il faut reconnaître, dans cette confiance qui paraît excessive, une preuve que les maris de cette classe, l'immense majorité des maris, sont des administrateurs habiles et sages.

« En réalité, sauf cette habitude de s'en rapporter aveuglément au mari pour tout ce qui peut s'appeler la question d'argent, l'existence de la femme est autre que jadis. Une femme ne trouve plus à s'occuper chez elle aux mêmes soins: plus de linge à ranger dans les ar-

moires; on ne fait plus de provisions pour toute une existence; on raccommode à peine; le bon marché permet de renouveler et il en est de même pour les vêtements. Le sucre, ménagé naguère avec tant de précaution, coûte si peu qu'on ne craint pas de la gaspiller. Une cuisinière, une femme de chambre exécutent des ordres, sans que la maîtresse de la maison s'avise de les surveiller sans cesse; les domestiques qui ont changé, elles aussi, ne le supporteraient pas, et elle-même n'en a nulle envie. Maîtresse et souveraine dans la maison, elle a tôt fait d'épuiser cette souveraineté, et il lui reste des loisirs. Elle vit davantage hors de chez elle. Elle aurait trop de loisirs si les enfants ne l'occupaient. Mais ils l'occupent beaucoup, plus qu'il n'arrivait autrefois. Du temps de sa mère ou de ses aïeules, ils s'éloignaient dès la neuvième ou la dixième année, vers la pension ou le couvent. Maintenant, ils restent à la maison, suivant seulement un cours, un externat. Elle les a donc continuellement près d'elle; les exercices de la première communion l'absorbent tout un temps, puis les exercices scolaires auxquels il faut bien qu'elle s'associe, quand elle ne peut pas prendre une institutrice ou une répétitrice. Elle vit davantage avec eux; elle vit davantage pour eux. »

Telle était encore la situation de la femme, au temps de Louis DELZONS. On arrivait ainsi, selon RUSSEL, aux résultats suivants :

« A cause de cette servitude de la femme, aucune vraie camaraderie n'a existé entre la femme et l'homme dans la plupart des sociétés civilisées; leurs rapports ont été faits de condescendance d'un côté et de devoir de l'autre; toutes les pensées sérieuses et les desseins les plus graves de l'homme, il les a gardées pour lui, puisque la vigueur de pensée chez la femme pouvait inspirer à celle-ci l'idée de le tromper. Dans la plupart des communautés civilisées, les femmes se sont vu refuser

toute expérience pratique du monde et des affaires; elles étaient rendues artificiellement stupides pour être maintenues inoffensives. L'amour entre les sexes était ainsi détruit par le souci d'assurer la légitimité des enfants. Ce n'est pas l'amour seul qui en a pâti, c'est toute la contribution de la femme à la civilisation qui s'est trouvée avortée de ce fait. Le christianisme apporta l'idée que toute relation sexuelle est impure. Non seulement l'« œuvre de chair n'est permise qu'en mariage seulement », mais entre mari et femme même, elle reste un péché, à moins que le désir d'enfant n'en soit le mobile. Le désir d'une descendance légitime est, selon l'Eglise catholique, le seul motif capable de justifier l'acte sexuel. Mais c'est un motif qui le justifie toujours. Que la femme y répugne, qu'une nouvelle grossesse mette ses jours en danger, même si l'enfant est menacé de folie ou d'une tare quelconque, même si la plus sordide misère est le lot du couple, aucune de ces considérations ne prive un homme de jouir de ses prérogatives conjugales, pourvu seulement qu'il espère avoir un enfant. Elle condamne toute fornication... Les mobiles de la vertu féminine avaient été surtout la peur de l'enfer et la peur de la grossesse. Le déclin de l'orthodoxie théologique dissipe la première de ces craintes, et c'est l'invention des anticonceptionnels qui a raison de l'autre... La disparition de ces inhibitions (celles amenées par une éducation toute artificielle), parmi la jeune génération à notre époque, a ramené à la conscience les désirs instinctifs qui avaient été ensevelis sous des montagnes de pudibonderie. Ce réveil est en train d'exercer l'effet d'une révolution sur la moralité sexuelle, non seulement dans un certain pays ou dans une classe de société particulière, mais dans toutes les classes de tous les pays... Les premières féministes revendiquaient l'égalité sous le joug moral, celles de maintenant la réclament dans la libération morale. »

C'est ainsi, du jour où les femmes ont pris conscience à leur tour de leur individualité, qu'est né le féminisme, recherche d'une égalité sociale, juridique et politique avec l'homme. On sait avec quelle âpreté les féministes anglaises ont dû lutter pour la conquête de cette égalité. Il n'en a pas été de même en France et, en apparence, rien ou presque rien ne semble changé. Cependant, ce qui n'apparaît en droit, existe en fait. Chaque femme a su, pour elle-même, briser le joug marital et, petit à petit, les mœurs ont évolué, faisant apparaître comme très normal ce qui, il y a quelque temps encore, eût semblé une folie criminelle. Et cela a été la grande révolution du siècle, qui a bouleversé les rapports conjugaux, faisant du couple moderne, un être nouveau.

Le sentiment amoureux lui-même en a été modifié. Jusqu'alors, le mari était considéré comme le chef, d'où les sentiments de l'épouse à son égard impliquaient une certaine soumission respectueuse. « Or, dit TOULEMONDE (1), l'amour du subordonné n'est pas un amour de tendresse, lequel descend du fort jusqu'au faible. C'est un amour révérentiel, c'est-à-dire fortement mêlé de crainte et de respect. » Depuis le jour où l'égalité entre époux est devenue un fait, cet amour révérentiel a laissé place à un amour de parité, amour qui suppose l'égalité parfaite de nature, d'âge, de condition, etc... Devons-nous nous en plaindre?..

Et cependant cette égalité est bien loin d'avoir été conquise par toutes les femmes de France. L'évolution des idées ne se fait point dans notre pays par grands courants brusques et violents comme cela a eu lieu par exemple en Amérique ou en Turquie. Elle se fait par infiltration lente, et, alors qu'il y a des couches sociales qui arrivent au sommet de cette évolution, au même instant, d'autres présentent le caractère le plus réfrac-

(1) TOULEMONDE, *Le sentiment de soumission*, thèse Lettres, Grenoble, 1920.

taire à cette évolution; elles ne semblent pas avoir été touchées par la marche des siècles. C'est justement ce disparate qui me semble caractériser essentiellement la situation actuelle du couple en France. Il y a des couples très évolués, *américanisés* si j'ose dire; d'autres, à moitié route; d'autres, enfin, vivant hors de toute évolution, plusieurs siècles en arrière, et cela n'est possible que sur une terre de liberté.

*
* *

Petites villes, villes de province, villes où tout semble toujours demeurer, vous vivez dans vos murs, tristes et délaissées, gardant jalousement le souvenir d'un passé que vous voulez pour vous seules. Vous détournez votre visage du progrès, et si, parfois, triomphant de vos velléités, il s'est infiltré dans vos demeures, sous la forme de la dite fée électricité, bouleversant bien de vos chères habitudes, semant le désarroi, si vos maisons se sont modernisées et si vos rues sont désormais violemment éclairées, si vos habitants ont des complets bien coupés, vos âmes sont demeurées les mêmes et, à quelques siècles de distance, les mêmes soucis mesquins, les mêmes tyrannies persécutent vos vies et torturent vos cœurs, prisonniers de vous-mêmes, comme elles ont torturé la vie de ceux qui vout l'ont donnée. Non, il ne semble pas que vous ayez subi les transformations radicales qu'a voulu voir Maurice BEDEL dans la vie de province lorsqu'il écrit : « Et le chef-lieu de canton, comment évolue-t-il? Que devient-il? Quelle figure fait-il en 1935 avec son champ de foire, sa rue Gambetta et son hôtel du Lion d'Or? Mais très bonne figure, figure vraiment moderne : le voilà traversé six ou huit fois par jour, entre l'aube et le crépuscule, par de vifs autocars qui lui apportent l'air de la ville ; le voilà électrifié, éclairé la

nuit par une bonne douzaine d'ampoules lumineuses. L'ennui en était naguère l'habitant le plus notoire; le plaisir s'y est introduit et l'ennui ne survit qu'avec la complicité de quelques malheureux hypocondriaques et malchanceux, comme on en trouve dans les villes les plus gaies... Le cœur de ces habitants, bat-il au rythme de la vie moderne? Oui, certes. Il est allégé du poids de l'ennui; il saute de joie le samedi soir à l'heure du cinéma, à l'heure où il participera aux émois amoureux des demoiselles d'Hollywood; il frémit d'impatience le dimanche, quand l'auto démarre, l'auto qui vous emporte vers la ville prochaine où il y a justement concours d'élégance ou kermesse de bienfaisance, ou toute autre occasion de faire parade d'une robe nouvelle et d'un chapeau ravissant... Aussi bien n'y a-t-il plus de M^{me} Bovary: l'auto, la T.S.F., le chauffage central, le téléphone, le Fly-Tox et l'aspirateur à poussière en ont tué la graine » (1).

La vie de province demeure, pour une grande part, avec ses M^{me} Bovary et ses ragoûts de cancans, n'en déplaît à Maurice BEDEL. L'ennui doit toujours y régner, malgré l'aspirateur, l'auto et le cinéma, même parlant. Ces instruments de progrès n'ont fait qu'y attiser la convoitise. Sans doute, quelques égarés des deux sexes, quelques Thérèse Desqueyroux, aujourd'hui comme hier, saisis par l'appel du désir et le vertige de la grande ville, partent achever leur *nuit* dans un monde qui ne sera jamais le leur. Mais faut-il croire à cet événement du progrès matériel, tant de fois chanté sur le ton du lyrisme le plus passionné et qui balayerait sur son passage toutes nos vieilles habitudes?

Nous pouvons mieux nous soigner, nous sommes mieux éclairés; nous pouvons parcourir de plus grandes dis-

(1) Maurice BEDEL, *Aspects de la France d'aujourd'hui : Le chef-lieu de canton*, 1933.

tances et dans un temps bien moindre; nous pouvons charmer nos loisirs de musiques lointaines et nous enfermer dans des cinémas pour contempler des films parfois stupides, mais qu'est-ce que tout cela, à côté d'une vie qui ne peut être prolongée et dont la fin demeure identique? Il est presque devenu banal de dire que le progrès matériel n'a pas apporté plus de bonheur aux hommes; que dire d'un progrès qui ne fait que mieux sentir tout ce qui reste encore à réaliser dans ce domaine, et qui, dans les périodes comme la nôtre, de pénurie et de misère, ne fait qu'attiser la souffrance de ceux qui ne pourront jamais en bénéficier que pour une infime partie?

Il n'est que de lire certains romans de François MAURIAC, ou encore *Ciel de suie* d'Henri BÉRAUD, pour se convaincre que la plupart de nos villes de province ont conservé le même esprit *petit-bourgeois*. Et dans la Ville-Lumière elle-même, certains quartiers ne demeureraient-ils pas de véritables bourgs de province?

*
* *

Cet individualisme se manifeste encore sous une forme nouvelle de la lutte des classes. Chacun désire arriver et promptement aux postes dits *bien rétribués* et qui semblent élever d'un rang social ceux qui y accèdent. Lutte aussi pour l'accession aux plaisirs: le plaisir pour tous, sans distinction d'individus ou de classes sociales, cinéma, dancing, music-hall, vie de café, etc... La vie devient plus extérieure. Peu de maris *sortaient* leurs femmes. Combien en a-t-on vu de ces femmes qui déclaraient *ne pas aimer sortir*. Ici, il y a maintenant quelque chose de changé. Mais oui, la femme veut sortir, elle aussi, et même seule, tout comme son mari. Il lui faut sa part de plaisirs. Elle se trouve, de ce fait, plus sou-

vent aux prises avec le désir de l'homme, à chaque instant, partout. Saura-t-elle se faire respecter? Le voudra-t-elle?

*
* *

Mais la forme la plus moderne sous laquelle nous apparaît l'individualisme de notre époque est certainement le *non-conformisme*. Il est cette forme d'individualisme qui nous amène à ne pas accepter de nous accommoder de toute coutume, usage, tradition, que nous ne l'ayons passée au crible de notre raison, et à nous en détacher si elle ne nous apparaît que comme un joug inutile qui pèse sur notre besoin de liberté. Renouvelant le raisonnement de DESCARTES sur la pensée et le transposant dans la vie réelle, elle nous permet de faire fi de traditions millénaires dont on n'eût jamais osé jusqu'ici mettre en doute le bien fondé, et cela s'harmonise intimement avec notre volonté d'une liberté complète d'action et de sentiment.

Il est un conformisme matériel qui s'impose à nous et auquel nous ne songeons même pas ou rarement, à nous soustraire : conformisme des signes du langage et de l'écriture, conformisme de la coiffure et du vêtement... Il est, en cette matière, une *manière d'être* s'imposant à nous, sans discussion possible, sous peine de la sanction du ridicule.

Mais il est aussi, chose plus grave, un conformisme de la pensée. Nous pensons pour beaucoup comme notre milieu social, selon nos lectures, celle des journaux en particulier; de là, vient cette communauté de pensée et de sentiment qui forme les castes, l'esprit de corps : famille, collège, lycée, armée, corps des fonctionnaires. D'une manière plus générale encore, il est de par le monde des idées toutes faites, des idées *passe-partout*, qui, reçues du milieu social, et exprimées à nouveau par nous, nous valent l'assentiment et même une sorte de confraternité de la part de ceux qui les ont reçues

comme nous. STENDHAL dit plaisamment, à propos d'un salon de son siècle : « Pourvu qu'on ne plaisantât ni de Dieu, ni des prêtres, ni du roi, ni des gens en place, ni des artistes protégés par la Cour, ni de tout ce qui est établi; pourvu qu'on ne dise du bien ni de Béranger, ni des journaux de l'opposition, ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de tout ce qui se permet un peu de franc-parler, on pouvait raisonner de tout. » Il y a aussi un conformisme religieux qui consiste à pratiquer la religion de la majorité ou celle de son milieu.

Que penser d'un tel phénomène?

Il est, dans la plupart des cas, fatal, obligatoire; nous ne pouvons nous y soustraire. Malgré nous, nous sommes obligés d'adopter le comportement de nos semblables; nous ne saurions être en tout originaux et indépendants. Le théâtre de L. PIRANDELLO en est la démonstration vivante. M. CRÉMIEUX, en tête d'une traduction de l'œuvre du maître, expose ainsi ses idées : « Nous ne sommes pas maîtres de nos pensées, de notre personnalité ; nous n'avons aucune existence personnelle ; nous n'existons qu'en fonction des autres ; nous jouons le personnage que notre entourage, notre métier, la société nous imposent, et nous arrivons à ne plus savoir ce que nous sommes, si notre véritable personnalité est celle dont nous rêvons, celle que nous vivons, ou celle que nous simulons devans les autres. Bien plus, nous ne connaissons de nous-mêmes que l'idée que nous en prenons » (1). Parfois, ce conformisme peut être conscient, réfléchi ; c'est la part de la liberté humaine ; mais, le plus souvent, il est inconscient ; nécessairement, d'ailleurs, car pour la majorité des êtres le conformisme est excellent ; il leur permet, parfois, d'acquérir une personnalité que leur seule intelligence ne leur eût point donnée. Mais comment rendre responsable un être de

(1) PIRANDELLO, *Chacun sa vérité, Telle que tu me veux.*

cet apport de la société, de ces idées, de ces coutumes qu'il ne choisit pas plus que l'air, le soleil, le *milieu* dans lequel il vit?

Le conformisme a eu son apogée en France vers le début du *xix^e* siècle, et nous faisons surtout allusion au conformisme familial. Il n'eût pas été bon de se montrer ennemi de la religion et de la patrie, de mettre en doute l'existence de l'amour maternel et de la reconnaissance filiale. Il fallait accepter la société, telle qu'elle se présentait à nous ; avec toutes ses coutumes, plus ou moins sensées, ses idées toutes faites. C'était une condition d'existence dans le milieu social et familial. Quelle est l'épouse qui eût osé s'insurger contre l'autorité maritale? On ne pouvait *parvenir* qu'en restant dans la voie étroite et bien délimitée de ce qui a été dit et de ce qui a été fait. Beaucoup acceptaient librement cette soumission et même, la plupart du temps, de gaité de cœur, et devenaient à leur tour les ardents défenseurs des principes établis; nul progrès au dehors, nulle tentative d'affranchissement qui ne soit jugée absurde et inhumaine. D'autres, au contraire, — et ils finirent par devenir les plus nombreux, — ne les acceptaient que des lèvres; ils pensaient, vivaient en conformistes, du moins extérieurement, mais ce n'était plus qu'une conduite non librement consentie, un joug sous lequel ils pliaient sans oser se rebeller, pratiquant cette hypocrisie inconsciente parfois, mais pas le plus souvent, qui permit les licences les plus honteuses sous les dehors les plus bourgeois.

Une réaction devait se faire sentir de la part de toutes les victimes de ce conformisme. Nous ne dirons rien des réactions politiques, de la révolte de la femme dans son foyer dont nous avons déjà parlé, de la sourde haine des enfants brutalisés contre leurs pères. Ceux qui pratiquaient si allègrement ce conformisme, n'en voulurent plus eux-mêmes. Pourquoi se cacher, puisqu'au fond,

tout le monde agissait ainsi; que l'on savait que Pierre ou Paul avaient une maîtresse? Le grand jour; la franchise. Et, après tout, cette conduite n'était peut-être pas immorale? L'hypocrisie n'est-elle pas bien pire? N'est-ce pas des sornettes que tous ces principes dont on a bercé notre enfance? Les vieilles constructions métaphysiques dormaient dans l'oubli. De quoi puis-je affirmer l'existence, si ce n'est de ce désir qui travaille en moi? Une seule réalité : le tombeau. Assurons le plaisir de l'heure présente.

Et ainsi se préparait un nouveau conformisme, le non-conformisme de jadis, nouvelle religion du siècle, le culte de son propre moi, tant il est vrai que l'homme ne peut se passer de principes, et que, vouloir tous les anéantir, c'est encore en accepter.

*
* *

Individualisme encore et surtout, à notre époque que ce mépris professé à l'égard de la loi et de son sanctionnateur, le législateur. Le fait d'avoir recours au juge pour beaucoup d'actes de la vie courante répugne. On a peur de la justice, de ses lenteurs et de ses frais. Il y a envers elle de la méfiance, surtout, comme envers tous les services publics. On préfère à cette intervention du juge un règlement amiable, une transaction. C'est le même sentiment qui a fait naître en droit commercial l'intervention des arbitres.

Ce ne sont là, d'ailleurs, que deux aspects de l'impuissance des lois à embrasser le domaine social. D'une manière générale, la société a ses parasites, ses *hors la loi*, qui vivent en dehors des règles sociales, profitant souvent de tous les droits qui sont reconnus à ses membres et se soustrayant aux devoirs qu'elle impose en retour. Ce sont les *apatrides*, bien que leur nombre tende de jour en jour à diminuer, grâce aux ententes internatio-

nales. A côté de ceux qui veulent se soustraire à l'impôt du sang, ce sont ceux qui se soustraient à la non moins dure loi de l'impôt fiscal. Ce sont tous ceux qui, sans domicile connu, parfois poursuivis pour quelque infraction, se soustraient aux regards de la justice. Ce sont ceux, de plus en plus nombreux, qui ont renoncé à exercer leur droit de vote par négligence ou par haine d'un système de représentation qu'ils jugent stupide.

C'est que tous ces individus, et bien d'autres, se considèrent, tout simplement, au-dessus des lois. Elles ne leur paraissent pas faites pour eux, mais pour les autres, ou bien, les ayant jugées du fors de leur conscience, ils s'arrogent le droit de s'exempter de leur observation, les considérant comme nuisibles et même, parfois, de conseiller aux autres de faire de même, à moins qu'ils ne tentent de les y contraindre par la force. L'exemple le plus typique de ce phénomène, qui est de tous les temps, mais qui est plus particulier à notre époque, est ce que l'on nomme *l'objecteur de conscience*, c'est-à-dire celui qui se refuse d'accomplir son service militaire parce que sa conscience lui commande de ne point prêter sa main à une entreprise de guerre. Y a-t-il un acte en soi plus contraire à la discipline sociale? C'est dans de tels cas que l'on sent à quelles oppositions irréductibles avec les nécessités sociales peut aboutir ce culte immodéré de la conscience.

La conscience morale serait avant tout, pour nous, un législateur et un guide. « En effet, dit P.-F. THOMAS (1), lorsqu'il nous faut choisir entre plusieurs partis et que des raisons nous sollicitent en sens différents, c'est elle qui apprécie ces raisons et les juge, nous indiquant ce qui est *bien* et ce qui est *mal*. Et ces jugements ont ce caractère tout particulier de s'imposer à nous avec une autorité si grande que ni notre intérêt, ni notre passion que souvent elle contrarie, ne peuvent l'infirmier. Et ce que la conscience juge ainsi bien et mal, elle le

(1) *Cours de philosophie*, 8^e édit., 1926, p. 516.

juge bien et mal pour tous, d'une manière absolue... Ils ont, de plus, force de lois. En effet, après nous avoir renseigné sur ce qui est bien et sur ce qui est mal, la conscience nous *ordonne* de faire l'un et d'éviter l'autre... Elle parle en législateur et en maître; en un mot, elle nous dicte notre devoir. Mais, au moment où elle nous commande ainsi, elle nous donne l'intime conviction que nous restons inviolables tant que nous lui obéissons ; elle nous sacre en nous obligeant. Je me sens obligé de dire la vérité, mais je sens aussi que nul ne peut légitimement me contraindre à mentir et que j'ai le *droit* de pratiquer mon devoir. » Le jugement porté par la conscience serait donc absolu, universel, obligatoire ; il nous rendrait inviolables. Était-ce à d'autres sentiments que prétendaient obéir les premiers martyrs du christianisme? N'est-ce pas aux mêmes que semblent se référer nos objecteurs de conscience ?

Ce droit de suivre la règle de notre conscience, nul ne l'a mieux mis en relief que Rousseau. La conscience nous ramènerait aux lois de la nature, les *droits* de l'individu lui venant d'elle; voilà ce que consacrera la *Déclaration des droits de 1789*. Les pouvoirs reconnus à la conscience humaine sont à la base même du principe du suffrage universel : « La loi est l'expression de la volonté générale. » N'est-ce pas la conscience de chaque citoyen qui est maître de décider quels doivent être les *dirigeants* de la nation et quelle conduite générale ils doivent adopter? Le résultat d'une élection ne doit-il pas être considéré comme la solution la plus désirable puisqu'il est l'expression de la volonté de tous, d'où, des consciences individuelles? Nous sentons encore ici la forte influence des idées rousseauistes, idées dont, pour une grande part, nous vivons encore.

Nul ne saura jamais le nombre de tous ces *soi-disant* objecteurs de conscience qui se soustraient à leurs devoirs de citoyens, tout en demeurant dans la logique de

la mystique rousseauiste. Il est certain que, dans les périodes critiques d'une nation, leur nombre croît sans cesse. Certains sont connus des pouvoirs publics pour avoir maille à partir avec la police. Beaucoup ne sont que de paisibles citoyens, comme vous, comme moi, que nous croisons dans la rue, et qui se croient simplement plus malins que les autres...

*
* *

Individualisme, ce culte de la force musculaire, ces entraînements sportifs auxquels s'adonne la jeunesse d'aujourd'hui. Le jeune ouvrier, surtout, qui se sent inférieur par le savoir, cherche là une revanche de la vie ; il peut être champion de boxe, gagner le *Tour de France* ; que sais-je ? Il y manifeste sa volonté de puissance, comme dirait NIETZCHE, son besoin de domination. La victoire de son équipe, mais c'est la sienne propre ; ne lui semble-t-il pas qu'il en est seul l'auteur ? L'orgueil ressenti est le même que pour un exploit personnel.

*
* *

Même courant individualiste dans la législation. Jusqu'à notre époque, la plupart des lois étaient des lois de solidarité familiale. Celles d'aujourd'hui, à part quelques rares exceptions, ne concernent que l'individu. L'enfant sort plus aisément du cadre étroit du foyer ; le mari, la femme ont toute facilité de briser le lien conjugal. Chute de la puissance paternelle, chute de la puissance maritale ; protection de la femme, protection de l'enfant, mais plus par le foyer, par l'Etat lui-même. Il semble que dans cette petite société qu'est la famille, le *Code Napoléon* ait voulu établir une sorte de régime *monarchique*, mettant tous les pouvoirs entre les mains d'un seul. Aujourd'hui, nous assistons, au contraire, à

une sorte de *démocratisation* de la famille. Elle apparaît désormais comme une petite république dans la grande cité. Si le pouvoir exécutif est toujours concentré entre les mains d'un chef responsable, du moins chaque membre peut manifester son opinion et apporter sa contribution personnelle au *gouvernement* de la famille. Tous sont égaux à la base et font valoir leurs droits.

Jadis, le Code Napoléon consacrait, au point de vue matrimonial, l'inégalité du mari et de l'épouse, du père et de la mère, le sacrifice de celle-ci dans l'intérêt du foyer. Son rôle demeurait obscur : un seul domaine lui était ouvert : les soins du ménage. Le mari, comme les monarques absolus, ne semblait dépendre que de Dieu et de lui-même. Lorsqu'il demeurait digne des pouvoirs qui lui étaient octroyés sur sa femme et ses enfants, de telles dispositions ne pouvaient qu'assurer le bonheur du foyer, mais si l'égoïsme du père faisait de lui d'un monarque, un despote, la tyrannie régnait au foyer et la révolte grondait du côté de la femme comme de celui des enfants. Le désir de ne pas ébranler le foyer, dans l'intérêt des enfants, peut faire accepter, à l'épouse et à la mère, son sacrifice et, certes, il a fallu qu'elle ait un sentiment très profond de ses devoirs et des nécessités sociales, pour supporter, pendant plusieurs siècles, avec tant d'abnégation, une telle servitude, un tel sacrifice de ses propres intérêts. La morale et la religion en ont été le puissant moteur. Aujourd'hui, la femme a réclamé et obtenu le droit de *vivre sa vie*. La famille se noue, se dénoue au gré des affinités intellectuelles et sentimentales, sinon physiques, et Taine ne pourrait plus dire : « On s'aime trois mois ; on se dispute trois ans ; on se supporte trente ans, et les enfants recommencent. » On s'aime moins de trois mois peut-être, mais on ne se dispute plus longtemps, pas plus que l'on ne se supporte.

Et l'incapacité de la femme mariée, qui subsiste en-

core? Et l'adoption en masse du régime de communauté? Et les lois somme toutes assez restrictives du divorce?..

Sans doute, l'incapacité de la femme mariée subsiste en droit. Comme tous les peuples arrivés à un stade de civilisation avancée, la France n'est plus le pays des grandes réformes, mais des demi-mesures, des *demi-lois*, à évolution progressive. Elle a trop de traditions pour en faire fi; conformisme et raison semblent s'être rejoints. Mais le fait devance le droit et il faut toute la force de persuasion de certains juristes pour démontrer encore à la femme qu'elle est une incapable d'autant qu'elle n'est pas obligée de le demeurer, le divorce lui faisant retrouver la jouissance de sa capacité.

Sans doute, chaque jour, le nombre des ménages adoptant le régime de la communauté légale croît sans cesse. Mais il ne s'agit pas là d'une préférence marquée pour l'adoption de ce régime. Les époux le choisissent, parce qu'il n'entraîne pour eux aucun frais, le choix de tout autre régime obligeant à un contrat par acte notarié. Ils ne sauraient se résoudre à des dépenses assez importantes et peut-être supérieures à leurs ressources, venant s'ajouter à celles que, par suite de la loi et surtout des mœurs, le mariage entraîne déjà par lui-même.

Sans doute aussi, les causes de divorce sont limitativement énumérées par la loi. Mais en cette matière comme en bien d'autres, la jurisprudence a fait œuvre prétorienne. On peut dire qu'elle a, en quelque sorte, établi en fait le divorce par consentement mutuel ou la volonté persistante de l'un des époux.

Plus individualistes encore, se trouvent tous les couples vivant hors de la légalité, et qui dira leur nombre? « Deux époux, las de vivre ensemble, dit VINCENT (1), ayant fait une expérience trop prolongée de leur incompatibilité d'humeur, décident de se séparer,

(1) VINCENT, *De la séparation de fait entre époux*, Paris, 1922.

afin de mener dorénavant, chacun de son côté, une existence indépendante. Mais, soit qu'ils manquent de motifs suffisants pour demander en justice la séparation de corps ou le divorce, soit qu'ils craignent le scandale ou qu'ils désirent éviter les frais de cette procédure, ils prennent le parti de recourir à une séparation amiable et par simple consentement mutuel.

« S'il s'agit d'un ménage vivant au jour le jour, il ne sera nullement besoin d'un écrit pour constater une telle convention. Chacun s'en ira de son côté, tout simplement. Quant aux enfants, s'il y en a, un accord verbal aura tôt fait d'en attribuer la garde à qui bon semblera... D'une façon générale, les époux fixeront eux-mêmes, pour eux et leurs enfants, le statut de leur existence nouvelle, alors que la loi a réservé exclusivement à l'autorité judiciaire le pouvoir de déterminer ce statut et de prononcer la cessation de la vie commune. Cette séparation peut même se produire contre la volonté de l'un des époux. Un mari, subissant des influences étrangères, abandonne sa femme et ses enfants. Une femme, malheureuse chez elle ou sollicitée par des aventures romanesques, quitte le domicile conjugal, comme si elle y avait été matériellement et moralement contrainte par de mauvais traitements ou l'inconduite de son mari. »

Et, n'y a-t-il pas ceux, plus extrémistes encore, qui ne veulent de l'intervention d'un officier de l'état civil pour leur union et qui vivent en concubinage? Aujourd'hui, surtout depuis la législation de la guerre, le concubinage a reçu une consécration juridique et tend à produire les mêmes effets que le mariage. Comme le dit Denoix de SAINT-MARC (1), « la loi du 16 novembre 1912 semble faire du concubinage notoire le fondement de la famille naturelle, un peu comme le mariage est le fondement de la famille légitime. » Comme le dit encore

(1) Denoix de SAINT-MARC, *Le concubinage, sa notion et ses faits*, 1927.

LEREBOURS-PIGEONNIÈRE (1), « il existe désormais dans notre législation une famille naturelle à côté et au-dessous de la famille légitime. »

Ainsi, dit Georges CHOQUET (2) : « On se ferait une idée tout à fait fausse de l'état d'un pays si l'on s'en rapportait exclusivement aux statistiques du divorce ou de séparation de corps ; pour en juger sainement, il faudrait pouvoir faire l'addition de toutes les désunions de fait et de toutes les désunions judiciaires, car, évidemment, ce qu'il importe de connaître, ce n'est pas seulement le nombre des désunions légales, mais le nombre des désunions effectives... » Croyez-vous, disait LABICHE, dans son rapport au Sénat, sur le divorce, le 31 mai 1884, que parce que vous auriez supprimé dans les statistiques du Ministère de la Justice tous les cas de séparation, il faudrait monter au Capitole et dire : « La vertu « règne sur la terre ; il n'y a plus que des ménages unis ? » Non. Si vous supprimiez toutes les désunions légales en supprimant la séparation, il n'en résulterait pas que vous n'auriez dans notre société française que des ménages unis... La moralité publique est-elle meilleure parce que vous maintiendrez, par une sorte de fiction légale, une union qui, incontestablement, n'existe plus en réalité ? Dans ce cas, vous n'avez pas un ménage de plus dans la société, mais un mensonge de plus. »

Ainsi se manifeste en législation comme en jurisprudence, cet individualisme dont nous trouvons l'écho dans toutes les activités de la société présente.

Et ce courant se retrouve, à plus forte raison, chez nos jurisconsultes et nos hommes de loi.

En doctrine comme en législation et en jurisprudence, nous constatons des tendances individualistes. « Ces tendances individualistes, dit Jean VÉRON (3), ont été mani-

(1) LEREBOURS-PIGEONNIÈRE, *La famille et le Code civil*. (Livre du centenaire du Code civil).

(2) Georges CHOQUET, *La séparation de fait entre époux*.

(3) Jean VÉRON, *Les actes accomplis sur les biens de la communauté en fraude des droits de la femme*.

festées par un grand nombre de juristes, de parlementaires, de féministes qui, trouvant trop étroit le cadre de la communauté conjugale, préconisent comme régime de droit commun, la séparation de biens. Cette réforme, proposée depuis longtemps par MM. VIVIANI et Henri COULON, avait été défendue déjà par ACCOLAS, Emile OLLIVIER, HUC; elle trouve aujourd'hui de nouveaux et ardents partisans avec MM. Ambroise COLIN et CAPITANT et M. LÉON LYON-CAEN. M. PLANIOL paraît, lui aussi, depuis la loi de 1901, se rallier à cette idée. Une proposition de loi a été enfin posée devant la Chambre par M. Louis MARTIN. » Ceux-ci s'appuient sur des raisons de droit (la communauté serait inconciliable avec un régime vraiment libéral, avec la pleine capacité de la femme; elle ne pourrait pas plus en assurer la défense des intérêts pécuniaires); d'autres parlent au nom de la justice et de l'équité, au nom de l'égalité des sexes. Les uns veulent remplacer la communauté légale par la communauté d'acquêts; d'autres, plus radicaux encore, préconisent la séparation de biens.

*
* *

Les écrivains contemporains, reflets de la pensée du siècle, manifestent évidemment les mêmes tendances profondes. Un seul protestataire : Charles MAURRAS, ennemi de l'individualisme, d'où du romantisme qui lui paraît être le contraire de l'esprit classique, ennemi de l'exaltation du sentiment, de la recherche de l'obscur et du subconscient. « Tout s'est efféminé, écrit-il dans *Le Chemin du Paradis*, depuis l'esprit, jusqu'à l'amour. » « Le culte de l'individu, nous dit BONNEFON (1), est insupportable à Charles MAURRAS, et il poursuit de la même aversion intellectuelle, KANT, qui est le père du relativisme, le protestantisme qui est par essence individualiste, et l'esprit jacobin, qui dresse, en face de l'autorité, les droits de l'homme, sans appuyer sur ses devoirs. »

(1) BONNEFON, *Les écrivains modernes de la France*, 1927.

A part cette exception remarquable, certes, toute notre littérature moderne est nettement individualiste. Une force irrésistible semble entraîner les écrivains à s'étudier eux-mêmes, à étudier leur propre personnalité (cf. Marcel PROUST, André GIDE). Nombre infini des romans autobiographiques; aucun écrivain n'hésite à mettre devant nous son âme à nue; n'avons-nous pas eu les mémoires d'une danseuse, Kiki, et maintenant encore, n'avons-nous pas celles de Cécile SOREL?.. Depuis qu'ils ont découvert leur *moi*, rien n'existe plus pour eux de par le monde, en dehors de leurs sensations. Se décrire, s'analyser, se raconter est un besoin universellement ressenti. Ils admirent tout en eux, le beau comme le laid, et plus peut-être le laid; seul, s'impose à la sollicitude passionnée des écrivains, leur drame intérieur.

« Ce qui nous a paru animer les jeunes écrivains de notre temps, dit Jean THOMAS (1), c'est un goût singulier de ce qui concerne leur propre personnalité et une tendance à considérer l'univers sous l'angle de leur propre vision. Œuvres de confidence ou œuvres supposées d'imagination, se fondent sur leurs aventures, leurs sentiments, leurs idées. A leur image, leurs héros sont égoïstes, avides de satisfaire l'instinct de domination qui les travaille, impatientes de briser les conventions que la vie sociale accumule à leur traverse. Des documents suggestifs nous sont offerts à cet égard dans les *Enfants du Siècle* de LAMANDÉ ou dans la plupart des livres de Paul MORAND, de DIEU LA ROCHELLE et de KESSEL. C'est ainsi qu'une présentation subjective du monde suscite l'appétit de conquête, l'ignorance de nos limites naturelles, l'impérialisme du moi. »

Nos écrivains ont été ainsi amenés à nous raconter en particulier leurs souvenirs d'enfance. Les romans fourmillent d'histoires d'enfants et d'adolescents. Ce genre de littérature est de tous les temps, mais le Ro-

(1) Jean THOMAS, *Quelques aspects du romantisme contemporain*.

mantisme, depuis ROUSSEAU, lui a donné un caractère spécial. Ce qui est proprement romantique, c'est la complaisance de l'adulte à revivre ses émois et les troubles de ses jeunes années et ce sentiment de délectation si particulier que nos égotistes puisent dans l'évocation de ce qui fut leur initiation à la vie. « Qui ne se pique d'égotisme dans la littérature actuelle? Qui ne s'est au moins une fois, penché avec attendrissement sur le miroir terni où s'attarde le reflet des premiers plaisirs et des premières peines? » (1).

(1) André BILLY, *La Littérature française contemporaine*, 1927.

CHAPITRE III

L'INDIVIDUALISME DU COUPLE

C'est cet individualisme outrancier qui explique toute la vie du couple moderne. C'est lui le responsable de tous les heurts conjugaux, dont l'énumération a été faite. Il isole l'être, l'exaspère, loin de lui apporter quiétude et bonheur. Personne ne se gêne plus pour personne. Il s'agit pour l'homme de porter sa puissance de plaisirs au paroxysme. Il n'en est que plus malheureux, d'où le sentiment qu'il acquiert de la fatalité de la vie et de l'irresponsabilité des actes, ce qui pourrait justifier les siens. Il croit à nouveau au *fatum* des Anciens, mais il préfère l'appeler *déterminisme*. En un siècle d'action, paradoxe apparent, on est revenu au sentiment de la fatalité des destinées. L'homme envisage sa vie comme une maladie, un cas, dont il suit en témoin l'évolution, selon le terrain, les germes. A cela le porte sa culture, son éducation. Ce sentiment de la fatalité plane à travers tout le roman contemporain, comme un brouillard fait de toutes les ténèbres secrètes qui pèsent sur la volonté : penchants innés, impressions premières, sensualité individuelle. Il en découle une impression de grandeur et d'émoi (Daniel Rops, *Mort où est ta victoire*; André THÉRIVE, *Anna*).

Hommes, femmes crient leurs rancœurs, leurs misères dans le mariage. La femme était jadis en reflux ; elle est aujourd'hui en jaillissement. En effet, cet individualisme ne se manifeste pas seulement par l'émancipation de la femme ou *féminisme*, mais encore par une tendance, chez les individus, hommes ou femmes, à vouloir demeurer le plus libre pos-

sible, à accepter le minimum d'entraves. Or, le mariage est une entrave à la liberté de vie, car il ne permet de sortir de ses liens que par deux portes étroites : la séparation de corps et le divorce. D'où la multiplication, à notre époque, des divorces et des unions libres. C'est ce qu'a mis particulièrement en relief Jean GIRAUDOUX dans son roman *Les Aventures de Jérôme Bardini*. Chacun tire la couverture à soi, puis, lassé, part de son côté, et la vie de foyer laisse place à celle de la brasserie, du café, de la salle de spectacle, seuls endroits où l'homme aime à se retrouver en société.

C'est toujours poussés par le même sentiment individualiste que les jeunes époux ne veulent plus, pour la plupart, envisager la possibilité d'une nombreuse famille. Deux, trois enfants, devient un maximum. Les pratiques malthusiennes font des progrès énormes surtout dans les classes aisées. N'est-il pas navrant de voir en Cour d'Assises des femmes que, seule, leur ignorance de ces pratiques et leur pauvreté ont conduit au crime? Manque d'éducation sexuelle ou fausse éducation sexuelle? Qui les a averties? Où l'auraient-elles appris?..

*
* *

Ainsi, dans tous les domaines, insensiblement, l'individualisme pousse des ramifications profondes. Il est, en somme, le mouvement décrit par Ernest SEILLÈRE, sous le nom d'*impérialisme*, mais dégagé de toute considération finaliste ou moralisatrice, désignant simplement un ensemble de faits ayant leurs caractères propres et distincts. Il est à son origine ce que SPINOZA appelait « la tendance de l'être à persévérer dans l'être ». Poussé à ses extrêmes, il aboutit au vil sentiment de l'égoïsme.

Egoïsme? On préfère aujourd'hui parler d'*égotisme*, depuis que NIETSCHE est passé... C'est que, sans doute,

il y a abandon, recherche du plaisir, mais il y a surtout l'idée d'un certain devoir pressant envers soi-même, d'autant plus difficile à remplir qu'il apparaît comme une complaisante facilité et que l'on sait qu'à l'accomplir, on goûtera, en effet, une volupté. NIETSCHE, dit-on, est mort « d'avoir voulu étouffer son monstrueux besoin de tendresse » (Jacques VONTADE, *La lueur sur la cime*). Travailler, vivre, est cette forme de la pensée qui consiste dans la découverte journalière de soi-même. C'est continuer indéfiniment le dialogue redoutable de sa conscience et de ses instincts. Chaque instant est une tentative d'évasion. De l'amour même, cette grande aventure qui porte hors de soi, on cherche à retirer une expérience, connaissance qui émerge lentement et comme des cendres de l'amour même... « Il aime son cœur » (*Aimée*, de Jacques RIVIÈRE). « L'amour, même à ses heures de désintéressement, ne peut que creuser et comme souligner d'une ombre, la solitude de l'âme » (Charles Du Bos, *Approximations*, 2^e série). Aussi, au soir de la vie, il pourra comprendre le renoncement. Il n'a pu parvenir à s'aimer lui-même. Il a détruit dans ses moindres germes son amour propre; il n'est plus un homme peut-être, mais il redevient lui-même.

Ce sont ces expériences incohérentes en apparence, qui donnent parfois à l'homme cet aspect de maniaque, de pantin, de malade; cela cache un profond besoin de rechercher pour le retrouver son propre néant. « Qui donc est véritable? Qui donc est ce qu'il croit être, non seulement dans la vision d'autrui, mais encore au plus secret de soi? » (Gérard d'HOUVILLE, *Tant pis pour toi*).

La femme recherche son premier rêve ensoleillé, le seul point fixe en certaines âmes de femmes; c'est la nostalgie, le mal de ce pays qu'un rêve de jeune fille a fait éclore un jour et où elle a projeté le double et

indiscernable visage de l'Amour et de l'Avenir. Au mariage, à l'aventure, elle demande la clé du jardin inaccessible et ce besoin de solitude que les femmes ressentent jusqu'au sein d'un amour comblé, c'est la fidélité farouche qu'elles gardent à leurs imaginations premières (COLETTE, *Vrilles de la vigne*; M^{me} DE NOAILLES, *Forces éternelles*).

La femme, l'homme sont des êtres solitaires. Dans leur union même, ils cherchent leur propre bonheur individuel, d'où leurs heurts, leurs inimitiés.

*
* *

Ainsi, l'individualisme est le faisceau lumineux qui éclaire tous les aspects de la vie contemporaine. Il démontre que la cause des malheurs présents, — si malheurs il y a, — n'est pas dans les institutions, mais dans l'homme. N'est-ce pas ce que THIERRY-MAULNIER veut démontrer dans *La crise est dans l'homme*. Il y a crise de l'éducation, en particulier de l'éducation morale, parce que l'homme a rejeté toute métaphysique. Il tâtonne dans le vide, au gré de ses instincts. L'éducation? Mais où la recevrait-il aujourd'hui? L'école ne s'en soucie guère ; elle croit ne devoir qu'instruire... Et la famille ne s'en occupe plus, car elle n'en a plus elle-même... Le paradoxe de l'époque est que, justement, c'est dans la réforme des institutions et non dans leur propre réforme que les hommes cherchent aujourd'hui un remède à leurs maux, et cela a valu et vaudra peut-être encore des réformes sanglantes...

Mais à travers toutes ces recherches, ce qui réhabilite l'homme et donne un sens à sa vie, c'est la conscience qu'il prend de sa misère, de son incapacité à réaliser sa fin. L'humanité qui cherche, qui souffre, vaut autant que celle qui s'endort sur un conformisme béat, dans la

quiétude du repos. Par son besoin de refaire les cadres de la vie, de tout reconstruire, notre époque apparaît une des plus fécondes. N'empêche! Toutes les institutions dont nous vivons ont été sapées à leur base; elles demeurent debout on ne sait par quel prodige; est-ce faute de ne savoir que construire à leur place?.. Les reconsolidera-t-on ?.. Un ordre nouveau s'établit-il ?.. Après bien des heurts et des tempêtes, ces derniers temps et leurs misères semblent nous ramener vers le passé. Toute époque de crise entraîne, en effet, un raffermissement des mœurs; on éprouve le besoin de regrouper ses forces, de reformer une collectivité.

*
* *

Tout a été sapé à la base, et le mariage tend à devenir le plus épuré et le moins constant des liens.

Deux individualités en présence, avec chacune un désir égal de *conquérir* le monde.

Le mariage ? Une institution qui paraît utile pour mieux atteindre ce but, d'où qui devra offrir aux deux *compagnons* le plus de liberté possible.

Cette liberté exigera une très grande confiance réciproque, car là où naît la méfiance ou la jalousie, la vie n'est plus possible.

Liberté, confiance, franchise aussi, car comment aurait-on confiance en ceux qui vous mentent ou vous trompent?

Enfin, possibilité de rompre ce lien au premier ombrage, lorsque cette vie à deux ne semble plus offrir les mêmes avantages, et pas seulement lorsqu'il y a eu heurt.

Ne l'oublions pas : chaque conjoint cherche avant tout son intérêt, c'est-à-dire la satisfaction de ses besoins, dans un ordre variable avec les individus. Réa-

liser sa vie le plus pleinement possible semble être devenu un mot d'ordre.

Et puis, il y a l'amour... Il y a les enfants...

*
* *

Culte outrancier du moi, réhabilitation de la sexualité qui devient un but, vie de la femme de plus en plus *calquée* sur celle de l'homme. Elle n'est plus notre *chose*, mais un être libre. Tels paraissent les grands phénomènes qui ont transformé la vie du couple.

La femme n'est plus distante, mais proche ; elle nous frôle à tout instant. Il ne s'agit plus que d'emballéments, de *toquades*. Il n'est plus doux de vivre ; vivre est excitant. Recherche de la sensation aiguë, unique...

Mais c'est aussi le culte de la nature, retrouvée, replacée dans son cadre. Les garçons et les filles d'aujourd'hui demandent dans les rencontres de leurs affinités de cœur, secours, conseil et alliance à la lumière du grand jour et non plus aux pénombres de l'alcôve. Retour au paganisme ? a-t-on dit. Non, mais retour vers la nature, vers l'admiration de ce qui est près de nous, du véritable climat de nos cœurs, de nos amours. C'est une des évasions que tente l'homme moderne.

Egoïstes, nos contemporains sont aussi des raffinés. Chaque jour, il faut à l'homme moderne des plaisirs plus subtils, et cela, non seulement pour son intelligence, mais aussi pour son corps, pour ses sens. Ses besoins ont grandi, et il n'a pas su en demeurer le maître. Maintenant, c'est eux qui le commandent. En est-il responsable ? N'est-ce pas la faute de la vie ? Il subit la loi de sa nature...

« Plus les peuples se civilisent, dit Bertrand RUSSEL, moins ils deviennent capables d'un bonheur de toute la vie, avec le même compagnon. Les paysans irlandais,

quoique leurs parents décidassent pour eux de leur choix, passaient pour heureux et fidèles en ménage. En général, le mariage est plus facile lorsque les hommes sont encore peu différenciés. Quand un homme diffère peu des autres hommes, une femme diffère peu des autres femmes, et il n'y a aucune raison de regretter le choix que l'on a fait. Mais les gens aux goûts variés, aux buts et aux intérêts divers, sont portés à chercher des affinités et à se tourmenter de n'avoir pas trouvé toutes les satisfactions qu'ils pouvaient attendre » (1).

*
* *

Au fond, y a-t-il grande différence avec le passé? Hier et aujourd'hui s'opposent, certes, en apparence, si bien qu'on pourrait dire qu'aujourd'hui est la négation d'hier. Pourtant, l'avènement de la femme, le culte de l'instinct sexuel remplaçant le sentiment amoureux, le culte passionné et maladif du moi, le raffinement du goût et des désirs, ce besoin de conquête de la vie qui se traduit collectivement par la lutte des classes, ne sont pas des phénomènes nouveaux. La différence avec hier se résout parfois en ce qu'il arrivait que les mêmes idées étaient jadis mises en pratique, mais jamais affichées. Simplement, on fait souvent aujourd'hui, en plein jour, ce dont, hier, on se cachait. Pourquoi? A cause de la chute de certains dogmes laïques et religieux.

Les siècles semblent apporter à ce problème du couple, le problème de la vie à deux, des solutions différentes suivant les époques, mais, au fond, il demeure toujours le même, car il est un problème de l'humanité éternelle. Aussi l'a-t-on souvent étudié dogmatiquement : qu'est l'amour, ou plutôt ces deux faits qu'une langue maladroite qualifie du même nom : le sentiment amoureux avant et après la possession.

(1) Bertrand RUSSEL, *Le mariage et la morale*.

Hier, aujourd'hui... Nous les avons opposés, mais il ne s'agit souvent que de règles de vie différentes imposées au même homme à travers les siècles, mais qui transforment sa souffrance et lui donnent un aspect propre.

D'ailleurs, il n'est pas de domaine où il soit plus délicat de systématiser. A une même époque, il y a autant de possibilités de couples que d'individus, et tous de différentes sortes. Aussi, il est difficile de prévoir, dans un tel problème, non pas à cause du libre jeu de la liberté humaine, mais à cause de la solidarité des faits sociaux et de leur complexité. Nous n'indiquons ici que des tendances et nul doute qu'elles soient souvent contrariées.

Epris d'absolu, poursuivant un problème insoluble, l'homme demeure et demeurera un insatisfait. On nous parle d'*épaves* de l'existence, de *râtés*... Qui ne peut se dire, à certaines heures, dans sa conscience, qu'il est, lui aussi, un *râté*..., car nous nous mouvons dans l'ombre. L'homme lutte désespérément pour ce qu'il croit devoir être son bonheur.

CONCLUSION

Où va le couple?

De notre étude, il résulterait qu'il porte en lui les éléments de sa disparition et qu'il tendrait, de plus en plus, à se désagréger, devant disparaître comme groupement humain, en laissant place à une promiscuité de rapports qui, au dire de certains, rejoindraient les pires âges de la Barbarie, tandis que d'autres y voient le paradis promis. Beaucoup d'auteurs, tel Bertrand RUSSEL, ne sont pas loin d'une telle conclusion.

Devons-nous partager le pessimisme des uns ou l'optimisme des autres?

S'il nous est permis de donner notre opinion à la fin d'une telle étude, nous dirons que nous sommes fort éloignés d'une conclusion aussi sombre.

Est-ce à dire que, parce que les rapports des deux unités du couple tendent à se simplifier, à se spiritualiser à l'extrême, l'existence du couple en soit compromise? Ce serait méconnaître les données les plus essentielles de la nature humaine. Le mariage peut disparaître comme institution, mais l'amour, en tant qu'attrait des sexes, jamais. L'individualisme et sa forme outrée, l'égoïsme, peuvent atteindre leurs limites extrêmes : ils ne peuvent détruire le désir d'aimer, le besoin de sacrifice dans l'amour. Il y a dans l'homme un étrange mélange de deux sentiments qui, au premier abord, semblent contraires et même opposés, l'égoïsme et l'altruisme. Qu'importe que cet altruisme momen-

tané ne fasse que servir l'intérêt égoïste du même être? Il est de l'altruisme quand même, par ses effets, et cette sorte d'altruisme n'est-elle pas elle-même une forme de l'individualisme, puisqu'elle rejoint chez l'être le désir de conquérir, de plaire, de charmer, satisfaisant ainsi l'intérêt du même individu, tout en faisant celui de la race?

Plus que jamais, sous des dehors réalistes, le monde se meurt du besoin d'aimer, du désir de l'absolu dans l'amour. Il le cherche partout : dans le feuilleton du journal au cinéma, au théâtre.

Il le cherche partout ; il le cherche à tout âge. Il n'est que d'ouvrir les journaux à la page des faits divers, pour se rendre compte que les hommes qui tuent ou se suicident attachent encore de la valeur à l'union du couple mortel et au fracas de leur imagination sentimentale. Et c'est la terrible punition des enfants de ce siècle, d'avoir à rechercher toujours ce qu'ils ont cru pouvoir mépriser à jamais.

Et alors même que nous attacherions peu de foi à ces données psychologiques, l'expérience des siècles n'est-elle pas là pour nous fortifier dans cette idée? L'empire romain a connu les périodes les plus troublées, au point de vue des institutions morales comme des institutions politiques. La Révolution Française n'a-t-elle pas vu pire? Et pourtant, à côté des crimes les plus odieux, que de sentiments passionnés, héroïques, que de couples ensevelis par la mort dans l'amour le plus pur, le plus haut! L'U.R.S.S. a cru pouvoir faire fi d'une telle donnée sociale. La famille reposant sur le couple y renaît, plus épurée peut-être, dégagée de tout conformisme, mais toujours véritable union de deux êtres qui

se sont choisis et qui ne veulent point du partage avec d'autres de leurs amours.

Eternel recommencement des siècles! Peut-être. Mais surtout, drame social, vie d'un être, aussi passionnante que celle des millions d'êtres qui le composent, vie du couple à travers les âges.

Bordeaux, le 20 février 1937.

Vu :
Bon à imprimer.
Le Président,
A. CHÉREL.

Vu :
Le Doyen,
J. CIROT

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 13 avril 1937.
Le Recteur,
Pour le Recteur :
Le Vice-Président du Conseil
de l'Université,
J. CHAÎNE.

QUESTIONS PROPOSEES PAR LA FACULTE

I. - Le Roman et les Mœurs au XVII^e siècle en France

II. - Le Roman français au XVIII^e siècle

INDEX DES NOMS CITÉS

- ABARD (Paul): 138.
 ACCOLAS : 335.
 ADAM (Paul): 24, 118.
 ADRIEN-BERTRAND (Suzanne): 138.
 ALAIN : 153, 154.
 ALMÉRAS (Henri d'): 139.
 ANQUETIL (Georges): 141.
 ARLAND (Marcel): 117.
 AUDOUX (Marguerite): 131.
 AUREL : 67, 68.

 BALZAC : 130, 192.
 BARBUSSE : 161.
 BARRÈS (Maurice): 24, 186, 187.
 BAUMANN (Emile): 187.
 BAYET (Albert): 9.
 BAZIN (René): 24, 184, 185, 186.
 BEDEL (Maurice): 48, 215, 216, 217, 218, 219, 321, 322.
 BENOIT (Pierre): 305.
 BÉRAUD (Henri): 323.
 BERGSON : 25.
 BERL (Emmanuel): 161.
 BERNARD (L.), dr.: 299.
 BERTAUD : 174.
 BERTHELOT : 164.
 BERTRAND (Louis): 24.
 BETHLÉEM (Abbé): 164.
 BILLY (André): 159, 160, 337.
 BIZARD : 141.
 BLUM (Léon): 67, 239, 243, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269.
 BONNARD (Abel): 296, 297.
 BONNEFON : 335.
 BORDEAUX (Henri): 14, 24, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 193, 244, 257, 278.
 BOULENGER (Jacques): 62.
 BOURGET (Paul): 14, 17, 24, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 184, 185, 186, 193, 244, 257, 278, 281.
 BOUVIER (Emile): 23, 24, 25, 26, 26.
 BREPSON (Auguste): 118.
 BRUNETIÈRE (Ferdinand): 15.
 BUFFON : 107.
 BYRON : 229, 234.

 CALVIN : 294.
 CAPITANT : 335.
 CARCO (Francis): 132, 133, 134, 135, 144.
 CARKES : 166, 173, 174, 185, 186.
 CERCONTICINI : 132, 133.
 CHADOURNE (Louis): 118.
 CHAMFORT : 107.
 CHARDONNE (Jacques): 62, 124.
 CHÉREL (Albert): 14, 172, 186, 187.
 CLAOUÉ : 299.
 COCTEAU (Jean): 120, 121, 122, 123, 127, 128.
 COLETTE : 25, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 341.
 COLIN (Ambroise): 335.
 CHOQUET (Georges): 334.
 COMTE (Auguste): 232, 237.
 CORDELIER (Jean): 21.
 COULON (Henri): 335.
 CRÉMIEUX (Benjamin): 325.

 DANAN (Alexis): 117.
 DANTE : 296.
 DARWIN : 8.
 DAUDET (Léon): 71, 88, 160, 171, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 227, 245, 259, 302.
 DELZONS (Louis): 205, 206, 289, 290, 291, 292, 293, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318.
 DÉROULÈDE (Paul): 187.
 DESCARTES : 324.
 DRIEU LA ROCHELLE : 336.
 DOFF (Neel): 131.
 DU BOS (Charles): 340.
 DUHAMEL (Georges): 25, 28, 29, 70, 131, 134, 135.

DUMAS (Alexandre): 23.
DURKHEIM : 25.
DUVERNOIS (Henri): 68, 69,
70, 71, 72.
ESTAUNIÉ (Edouard): 187.
FARRÈRE (Claude): 24.
FAYARD (Jean): 118.
FÉLIX-FAURE-GOYAU (Lucie):
187.
FERNESOLE : 184.
FEUILLET (Octave): 23.
FISCHER (Jacques): 89.
FLAUBERT (Gustave): 23, 37.
FORGE (Henry de): 187.
FRANC-NOHAIN : 160, 208,
209, 210, 211, 212, 213, 214,
220, 237, 276.
FRANCE (Anatole): 24.
FRAPIÉ (Léon): 187.
GALZY (Jeanne): 117.
GEFFROY : 198.
GIDE (André): 13, 23, 25, 50,
54, 55, 56, 57, 58, 59, 60,
68, 126, 145, 146, 153, 282,
336.
GIONO (Jean): 161.
GIRAUD (Jean): 299, 300.
GIRAUDOUX (Jean): 339.
GORIÉLY (Benjamin): 268.
GREEN (Jules): 125, 126.
HARDY (Thomas): 7, 8.
HERMANT (Abel): 22, 24.
HIRSCH (Charles-Henry): 133.
HOUVILLE (Gérard d'): 340.
HUC : 335.
HUGO (Victor): 55, 251.
JAMMES (Francis): 187.
JANET (Paul): 25.
KANT : 335.
KESSEL : 336.
KIKI : 336.
LABICHE : 334.
LACRETELLE (Jacques de): 32,
37, 38, 39, 40, 41, 42, 43,
44, 48, 49, 50, 64, 65, 66,
67, 68, 70, 107, 121, 148.
LA FONTAINE : 16.
LAMANDÉ (André): 83, 84, 85,
86, 87, 88, 336.
LANSON (Gustave): 300.
LARBAUD (Valéry): 25.
LEFRAUDE : 199.
LEMAITRE (Jules): 24.

LÉNINE : 269.
LE PLAY : 173.
LEREBOURS - PIGEONNIÈRE :
334.
LEREDDE : 141.
LÉVY-BRUHL : 25.
LHANDE (R. P.): 205.
LOUYS (Pierre): 24.
LUTHER : 294.
LYAUTEY : 237.
LYON-CAEN (Léon): 335.
MAINDRON : 24.
MAISTRE (Joseph de): 184.
MALRAUX (André): 107, 161.
MARCHON (Albert): 117.
MARGUERITTE (Victor): 67,
159, 160, 161, 167, 239, 240,
241, 242, 243, 244, 245, 246,
247, 248, 249, 250, 251, 252,
253, 254, 255, 256, 257, 258,
259, 278.
MARKS (Henry): 129.
MARTIN (Louis): 335.
MAURIAC (François): 7, 14,
45, 46, 47, 48, 49, 50, 51,
52, 53, 54, 55, 89, 90, 91,
92, 93, 152, 154, 323.
MAURICE (Martin): 93, 94, 95,
96, 97, 98, 99, 100.
MAUROIS (André): 29, 30, 31,
32, 33, 34, 35, 36, 81, 82,
83, 123, 124, 152, 228, 229,
230, 231, 232, 233, 234, 235,
236, 237, 238.
MAURRAS (Charles): 335.
MEERSCH (Maxence Van Der):
118.
MERCIER (Louis): 187.
MOLIÈRE : 159.
MONTHERLANT (Henry de):
50, 149, 150, 151.
MORAND (Paul): 62, 336.
MORNET (Daniel): 9, 162, 163,
164, 173, 184, 186, 188.
MUSSET (Alfred de): 309.
NIETZSCHE : 330, 339, 340.
NOAILLES (M^{me} de): 300, 341.
OLLIVIER (Emile): 335.
ORAIN (André): 73, 74, 75,
76, 77, 78, 79, 80.
PAULHAN (Jean): 25.
PÉGUY (Charles): 25.
PERRIN (Marie): 187.
PHILIPPE (Charles-Louis) :
130, 131, 133, 187,
PIRANDELLO (Luigi): 325.

- PLANIOL : 335.
PORTHAL (André): 187.
PRÉVOST (Marcel): 188, 189,
190, 191, 192, 193, 194, 195.
PROUDHON : 220.
PROUST (Marcel): 21, 24, 26,
336.

RACINE : 297.
RADIGUET : 212.
RAGEOT (Gaston): 60, 61, 62.
RAVAULT : 141.
RÉGNIER (Henri de): 24.
RENARD (Jules): 24.
RÉVILLARD (Gabriel) : 127,
130.
RIBOT (Théodule): 164.
RICTUS (Jean): 118.
RIVIÈRE (Jacques): 340.
ROBIN (Gilbert), dr.: 117.
ROLLAND (Romain): 26, 153,
161.
ROMAINS (Jules): 25, 100, 101,
102, 103, 104, 105, 106, 213,
214.
ROMIER (Lucien): 201.
ROPS (Daniel): 338.
ROSNY : 24.
ROSTAND (Maurice): 137.
ROUBAUD (Louis): 117.
ROUSSEAU (Jean-Jacques): 14,
294, 307, 329, 337.
ROUSSEAUX (André): 9, 10.
RUSSEL (Bertrand): 295, 296,
310, 311, 318, 319, 343, 344,
346.

SAINT-MARC (Denoix de): 333.
SAINT-PIERRE (Bernardin de):
303, 304, 205, 306, 307, 308.
SAND (Georges): 23, 308, 309.
SARCEY (Yvonne): 228.
SÉDILLOT, dr. (Jacques): 267.

SÉGUR (Nicolas): 270, 271,
272, 273, 274, 275, 276, 277,
301, 302.
SEILLIÈRE (Ernest): 308, 309,
339.
SIMIAN : 8.
SOREL (Cécile): 336.
SPENCER : 162.
SPINOZA : 339.
STENDHAL : 21, 162, 297, 298,
325.
SUAREZ (André): 25.

TAINE : 162, 164, 173, 331.
THÉRIVE (André): 60, 338.
THEURIET (André): 17, 18.
THIBAUDET (Albert): 21, 22.
THIERRY-MAULNIER : 341.
THOMAS (Jean): 299, 336.
THOMAS (P.-F.): 328, 329.
TINAYRE (Marcelle): 160, 220,
221, 222, 223, 224, 225, 226,
227.
TOULEMONDE : 320.
TOULOUSE : 141.
TOURGUENEFF : 21.
TRUC (Gonzague): 115, 139.

VACHET (Docteur): 136, 137,
138, 139, 140.
VAILLANT-COUTURIER : 117.
VALÉRY (Paul): 17.
VALLÈS (Jules): 130, 161.
VERLAINE (Paul): 200.
VERNE (Jules): 251.
VÉRON (Jean): 334.
VINCENT : 332, 333.
VIVIANI : 335.
VOIVENEL (Docteur) : 140,
141, 147.
VONTADE (Jacques): 340.

ZIWES : 132, 133.
ZOLA (Emile): 24, 130, 198.
WELLS : 24.
-

BIBLIOGRAPHIE

PREMIERE PARTIE

Il n'est fait mention que des ouvrages effectivement cités ou analysés au cours de ce travail, et non de ceux qui ont été consultés. Les éditions indiquées sont les éditions originales.

I. — ROMANS

I. - Romans d'avant-guerre (avant 1920)

- ADAM, Paul, (Paris 1862 - Paris 1920):
Les images sentimentales, Ollendorff, 1893.
L'enfant d'Austerlitz, 2 vol., Ollendorff, 1902.
- ALAIN-FOURNIER (La Chapelle-d'Angillon, Cher, 1886 - 1914 dans la Meuse):
Le Grand-Meaulnes, N.R.F., 1913.
- AUDOUX, Marguerite, (née à Sancoins - Paris 1937):
Marie-Claire, Fasquelle, 1910.
- BARRÈS, Maurice, (Charmes, Vosges, 1862 - Paris 1923):
Les déracinés, Fasquelle, 1897.
- BAZIN, René, (Angers 1853 - Paris 1932):
Les Noëlets, Calmann-Lévy, 1890.
La Terre qui meurt, Calmann-Lévy, 1899.
Les Oberlé, Calmann-Lévy, 1901.
Donatienne, Calmann-Lévy, 1903.
Le mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe, Calmann-Lévy, 1909.
- BORDEAUX, Henry, (né à Thonon, Haute-Savoie, 1870):
Le pays natal, Plon, 1900.
La peur de vivre, Plon, 1902.
Les Roquevillard, Plon, 1906.
La Maison morte, Plon, 1913.
- BOURGET, Paul, (Amiens 1852 - Paris 1936):
L'irréparable, Lemerre, 1884.
Mensonges, 2 vol., Lemerre, 1887.
André Cornélis, Lemerre, 1887.
Le Disciple, Lemerre, 1889.
Physiologie de l'amour moderne, Lemerre, 1890.
La Terre Promise, Lemerre, 1892.
Cosmopolis, 2 vol., Plon, 1892.
L'Etape, Plon, 1902.
Un Divorce, Plon, 1904.
L'Emigré, Plon, 1907.
Le Démon de midi, 2 vol., Plon, 1914.

- DAUDET, Léon, (né à Paris en 1868):
L'Astre noir, Charpentier, 1893.
Les deux étreintes, Fasquelle, 1900.
- DOFF, Neel :
Jours de famine et de détresse, Fasquelle, 1911.
Contes farouches, Ollendorff, 1913.
- FLAUBERT, Gustave, (Rouen 1821 - Paris 1880):
Madame Bovary, Calmann-Lévy, 1857.
- GEFFROY, Gustave, (Paris 1855 - Paris 1926):
L'Apprentie, Fasquelle, 1904.
- GIDE, André, (né à Paris en 1869):
Les cahiers d'André Walter, Libr. de l'Art Indépendant, 1891.
Nourritures terrestres, Mercure de France, 1897.
L'Immoraliste, Mercure de France, 1902.
La Porte étroite, Mercure de France, 1909.
- MARGUERITE, Victor, (né à Blidah, Algérie, en 1866):
Prostituée, Fasquelle, 1907.
Jeunes filles, Fasquelle, 1908.
Le Talion, Fasquelle, 1909.
Les frontières du cœur, Fasquelle, 1912.
- MUSSET, Alfred de, (Paris 1810 - Paris 1857):
Confessions d'un enfant du siècle, 2 vol., Bonnaire, 1836.
1836.
- PHILIPPE, Charles-Louis, (Cérilly, Allier, 1874 - Paris 1909):
Quatre histoires de pauvre amour, Clerget, 1897.
La bonne Madeleine et la pauvre Marie, Baillière, 1898.
La mère et l'enfant, La Plume, 1900.
Bubu de Montparnasse, Roux, 1901.
Le père Perdrix, Fasquelle, 1902.
Marie Donadieu, Fasquelle, 1904.
- PRÉVOST, Marcel, (né à Paris en 1862):
Les demi-vierges, Lemerre, 1894.
Les vierges fortes, Lemerre, 1900.
Lettres à Françoise, 1902.
Lettres à Françoise mariée, 1908.
- PROUST, Marcel, (Paris 1871 - Paris 1922):
A la recherche du temps perdu. — Tome II : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 3 vol., N.R.F., 1919.
- REUILLARD, Gabriel, (né à Rouen en 1885):
Le Réprouvé, Baudinière, 1924.
La Fille, Baudinière, 1925.
L'Homme nu, Baudinière, 1932.
- ROLLAND, Romain, (né à Clainecy, Nièvre, 1924):
Jean Christophe : I. *L'aube*. — II. *Le matin*. — III. *L'adolescent*. — IV. *Dans la maison*. — V. *Les amies*.
Cahiers de la Quinzaine, février 1904 - octobre 1912.

ROMAINS, Jules, (né en Haute-Loire en 1885):

Le bourg régénéré, Messein, 1906.

La vie unanime, L'Abbaye, 1908.

SAINT-PIERRE, Bernardin de, (Hâvre 1737 - 1814 Eragny-sur-Oise, près Paris):

Paul et Virginie, Curmer, 1836.

SAND, George, (Berry 1804 - Paris 1876):

Indiana, Dupuy, 1832.

Lélia, Dupuy, 1833.

Jacques, Bonnaire, 1834.

Mauprat, Bonnaire, 1837.

La Mare au diable, Courrier Français, 1846.

SCHLUMBERGER, Jean, (né à Guebwiller, Alsace, en 1877):

L'inquiète paternité, Nouv. Rev. Française, 1912.

STENDHAL, (Grenoble 1783 - Paris 1842):

Le rouge et le noir, 2 vol., Levavasseur, 1830.

Lucien Leuwen (œuvre posthume), Dentu, 1894.

VALLÈS, Jules, (Nantes 1833 - Paris 1885):

La Rue, Fasquelle, 1866.

ZOLA, Emile, (Paris 1840 - Paris 1902):

Thérèse Raquin, Fasquelle, 1867.

L'Assommoir, Charpentier, 1879.

La bête humaine, Charpentier, 1890.

II. - Romans d'après-guerre (après 1920)

AUDOUX, Marguerite, (née à Sancoins - Paris 1937):

L'atelier de Marie-Claire, Fasquelle, 1920.

De la ville au moulin, Fasquelle, 1926.

BEDEL, Maurice, (né à Paris en 1884):

Jérôme 60° latitude Nord, N.R.F., 1928.

L'amour camarade, Flammarion, 1931.

BÉRAUD, Henry, (né à Lyon en 1885):

Ciel de Suie, Editions de France, 1933.

BOULANGER, Jacques, (né à Paris en 1879):

Le miroir à deux faces, Gallimard, 1929.

BREPSON, Auguste :

Un Gosse, Rieder, 1928.

CARCO, Francis, (né à Nouméa, Nouvelle-Calédonie, en 1886):

La Rue, Albin Michel.

Avec les filles, Champion, 1924.

CHADOURNE, Louis, (Brive, Corrèze, 1890 - Paris 1925):

L'inquiète adolescence, Albin Michel, 1920.

CHARDONNE, Jacques, (né à Barbezieux en 1884):

L'Epithalame, Delamain-Boutelleau, 1921.

Claire, Grasset, 1931.

Les destinées sentimentales, Grasset, 1934.

COCTEAU, Jean, (né à Maisons-Laffite en 1891):

Les enfants terribles, Bernard Grasset, 1929.

COLETTE (née à Saint-Sauveur-en-Prisaye, Yonne):

Les vrilles de la vigne, Vie Parisienne, 1908.

Duo, Ferenczi, 1934.

CORDELIER, Jean :

Tu honoreras ton père, Grasset, 1931.

DANAN, Alexis :

Mauvaise graine, Edition des Portiques, 1931.

Maison de supplices, Denoël et Steele.

DOFF, Neel :

Keetje, trottin, Crès, 1921.

Elva, Rieder, 1930.

DUHAMEL, Georges, (né à Paris en 1884):

Vie et Aventures de Salavin, Mercure de France : I. *Confession de Minuit*, 1920. — II. *Une nouvelle rencontre de Salavin* (Cf. *Les hommes abandonnés*, 1921). — III. *Deux hommes*, 1925. — IV. *Journal de Salavin*, 1927. — V. *Le Club des Lyonnais*, 1929. — VI. *Tel qu'en lui-même*, 1932.

La nuit d'orage, Mercure de France, 1928.

Chronique des Pasquier, Mercure de France : I. *Le notaire du Havre*, 1933. — II. *Le jardin des bêtes sauvages*, 1934. — III. *Vue de la terre promise*, 1934. — IV. *La Nuit de la Saint-Jean*, 1935.

DUVERNOIS, Henri, (né à Paris en 1875 - Paris 1937):

A l'ombre d'une femme, B. Grasset, 1933.

FAYARD, Jean :

Mal d'amour, Fayard, 1931.

La chasse aux rêves, Fayard, 1935.

GALZY (J.).

La femme chez les garçons, Payot, 1919.

Jeunes filles en serre chaude, N.R.F., 1934.

Les démons de la solitude, Rieder, 1931.

GIDE, André, (né à Paris en 1869):

Corydon, Gallimard, 1926.

Les faux-monnayeurs, Gallimard, 1926.

La nouvelle Ecole des femmes, Gallimard, 1929.

Robert, Gallimard, 1930.

Geneviève, N.R.F., 1937.

GIRAUDOUX, Jean, (né à Bellac en 1882):

Les Aventures de Jérôme Bardini, Emile-Paul, 1930,

GREEN, Julien :

Adrienne Mesurat, Plon, 1927.

HOUVILLE, Gérard d', (né à Paris en 1875):

Tant pis pour toi, Fayard, 1921.

LACRETELLE, Jacques de, (née à Cormatin, Saône-et-Loire, en 1888):

Silbermann, N.R.F., 1922.

Le retour de Silbermann, Ed. du Capitole, 1929.

Amour nuptial, N.R.F., 1929.

Les Hauts-Ponts, N.R.F. : I. *Sabine*, 1932. — II. *Les fiançailles*, 1933. — III. *Années d'espérance*, 1935.

— IV. *La monnaie de plomb*, 1935.

LAMANDÉ, André, (Blaye 1886 - Biarritz 1933):

Les enfants du siècle, Bernard Grasset, 1927.

Le jeu d'amour, Albin Michel, 1933.

MARCHON, Albert :

Les démons de l'aube, Grasset, 1931.

MARGUERITTE, Victor, (né à Blidah, Algérie, en 1866):

Nos égales.

La femme en chemin, Flammarion : I. *La Garçonne*, 1922. — II. *Le Compagnon*, 1923. — III. *Le Couple*, 1924.

Le bétail humain, Flammarion, 1928.

Vers le bonheur.

Le soleil dans la geôle, Flammarion, 1921.

MARTIN DU GARD, Roger, (né à Neuilly-sur-Seine en 1881):

Les Thibault, 10 vol., N.R.F., 1922-1937.

MARX, Henry :

La Fondrière.

MAURIAC, François, (né à Bordeaux en 1885):

Génitrice, Grasset, 1924.

Le désert de l'amour, Bernard Grasset, 1925.

Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, 1927.

Destins, Grasset, 1928.

Le Nœud de vipères, Bernard Grasset, 1932.

Le Mystère Frontenac, Bernard Grasset, 1933.

MAURICE, Martin :

Amour, terre inconnue, N.R.F., 1928.

MAUROIS, André, (né à Elbeuf en 1885):

Climats, Grasset, 1929.

L'instinct du bonheur, Grasset, 1932.

Le cercle de famille, Grasset, 1932.

MAURRAS, Charles, (né à Martigues en 1868):

Le chemin de Paradis, Calmann-Lévy, 1894.

MEERSCH, Maxence Van Der, (né à Roubaix en 1907):

Le péché du monde, Albin Michel, 1934.

MONTHERLANT, Henry de, (né en 1893):

Les jeunes filles, Grasset, 1936.

ORAIN, André :

Le tragique de la jeunesse, Calmann-Lévy, 1934.

PRÉVOST, Marcel, (né à Paris en 1862 - Paris 1937 :

Les nouvelles lettres à Françoise ou la jeune fille d'après-guerre, Editions de France, 1928.

RADIGUET, Raymond, (Saint-Maur, Seine, 1903 - 1923, Paris):

Le diable au corps, Bernard Grasset, 1923.

RAGEOT, Gaston, (né à Alençon, Orne, en 1872):

Tels que nous sommes, Plon, 1934.

RIVIÈRE, Jacques, (né en 1886 - Paris 1925):

Aimée, N.R.F., 1922.

ROMAINS, Jules, (Haute-Loire 1885):

Les hommes de bonne volonté, N.R.F., 12 tomes parus.
Psyché, N.R.F. : I. *Lucienne*, 1922. — II. *Le Dieu des corps*, 1928. — III. *Quand le navire..*, 1929.

ROSTAND, Maurice, (Paris 1891):

La femme qui était en lui, Flammarion, 1933.

ROUBAUD, Louis :

Les enfants de Caïn, Grasset, 1925.

ROX, Alain :

Tu seras seul, Flammarion, 1936.

SÉGUR, Nicolas :

Le rideau rouge, Albin Michel, 1927.

Les proies de Vénus. Le mariage charnel, Albin Michel, 1929.

La chair, Editions de France, 1931.

Le lit nuptial, Tallandier, 1933.

THÉRIVE, André :

Anna, Grasset, 1932.

TRUC, Gonzague :

L'homme aux trois femmes, Ferenczi, 1927.

VONTADE, Jacques :

La lueur sur la cime.

ZIWES, A., et CERCONTICINX, F. :

L'homme qui mourut d'amour, Grasset, 1927.

II. — ESSAIS LITTÉRAIRES, SOCIAUX, PHILOSOPHIQUES

ADRIEN-BERTRAND, Suzanne :

Expériences ou une femme d'aujourd'hui devant les hommes et devant l'amour, Flammarion, 1927.

ABARD, Paul :

Le bonheur en amour, Quignon, 1928.

ALAIN, (né à Mortagne en 1868):

Propos sur le bonheur, Fabre, Nîmes, 1925.

Les sentiments familiaux, L'Artisan du Livre, 1925.

ALMÉRAS, Henri d', (né à Pézenas, Hérault, 1861):

La Femme amoureuse, Albin-Michel : I. *Ceux qu'elle aime*, 1920. — II. *Le cœur et les sens*, 1920. — III. *Les élus de la femme*, 1922. — IV. *La jeune fille*, 1925. — V. *Les mal-mariés*, 1930.

ANQUETIL, Georges :

Vertiges, 1926.

AUREL, (né à Charbourg en 1882):

Le Couple, essai d'entente, Figuière, 1911.

Le drame d'être deux, Editions du Fleuve, Lyon, 1924.

BARRÈS, Maurice, (Charmes, Vosges, 1862 - Paris, 1923):

Le Culte du Moi : I. *Sous l'œil des Barbares*, Emile-Paul, 1888. — II. *Un homme libre*, Emile-Paul, 1887. — III. *Le jardin de Bérénice*, Perrin, 1891. *L'ennemi des lois*, Perrin, 1892.

BAYET, Albert :

Le suicide et la morale, Alcan, 1922.

BEDEL, Maurice, (né à Paris en 1884):

Une enquête sur l'amour, N.R.F., 1931.

Mémoires sans malice sur les dames d'aujourd'hui, N.R.F., 1936.

BELLET, Daniel :

Le mépris des lois et ses conséquences sociales, Flammarion, 1918.

BERL, Emmanuel :

Recherches sur la nature de l'amour, Plon, 1923.

Mort de la pensée bourgeoise, Grasset, 1929.

Mort de la morale bourgeoise, N.R.F., 1929.

Le Bourgeois et l'Amour, N.R.F., 1931.

BLUM, Léon, (né à Paris en 1872):

Du Mariage, Ollendorff, 1907.

BONNECASE, Professeur Julien :

L'éducation, Librairie Rousseau, 1908.

Le problème féministe, Bordeaux, Cadoret, 1926.

Science du droit et romantisme, Librairie du Recueil Sirey, 1928.

A la recherche du fondement du droit. Y a-t-il un romantisme juridique ? Librairie du Recueil Sirey, 1929.

Humanisme, classicisme, romantisme dans la vie du droit, de Bocard, 1930.

BRUNETIÈRE, Ferdinand, (Toulon 1849 - Paris 1906):

L'évolution de la poésie lyrique en France au XIX^e siècle, Hachette, 1894.

- CHÉREL, Albert, (né à Ambert, Puy-de-Dôme, en 1880):
La Famille française au moyen âge, au XIX^e siècle, 4 vol.,
Spes, 1925.
*En relisant après la guerre Bazin, Bourget, Barrès, J. de
Gigord*, 1921.
La pensée de Machiavel en France, Artisan du Livre,
1935.
- CLAOUÉ, Docteur Ch., et BERNARD, J. :
L'esthétique mammaire à travers l'histoire, Paris, Li-
brairie Maloine, 1936.
- DAUDET, Léon, (né à Paris en 1868):
La femme et l'amour, Flammarion, 1930.
- DELZONS, Louis :
La Famille française et son évolution, Colin, 1908.
- DU BOS, Charles, (né à Paris en 1883):
Approximations, 1921 - 1939 : I. Plon. — II. Crès. —
III. Le Rouge et le Noir. — IV. - V. Corrèa.
- DUHAMEL, Georges, (né à Paris en 1884):
Querelles de famille, Mercure de France, 1932.
- FISCHER, Jacques :
L'amour et la morale, Payot.
- FRANC-NOHAIN, Maurice, (Corbigny, Nièvre, 1873 -):
L'Art de vivre, Spes, 1929.
La Cité heureuse, Spes, 1931.
- GILBERT-ROBIN, Docteur :
Enfants d'aujourd'hui.
Les drames et les angoisses de la jeunesse, Flammarion,
1934.
Les haines familiales, N.R.F., 1929.
- LACRETELLE, Jacques de, (Cormatin, Saône-et-Loire, 1888):
L'écrivain public, Gallimard, 1936.
- LEREBOURS-PIGEONNIÈRE :
La Famille et le Code civil, étude parue dans l'ouvrage:
Le Livre du Centenaire du Code civil, 1804-1904,
publié par la Société des Etudes Législatives, Pa-
ris, 1904.
- LHANDÉ, R. P. :
Le Christ dans la banlieue, Plon, 1927.
- MALRAUX, André, (né à Paris en 1893):
Préface à la traduction française de *L'Amant de Lady
Chatterley*, traduit de l'anglais par Roger Cornaz,
N.R.F., 1931.
- NOAILLES, M^{me} de..., (Paris 1876 - Paris 1933):
Les Forces éternelles, Fayard, 1920.
- PAULHAN, Jean :
La guérison sévère, N.R.F., 1925.

- ROMIER, Lucien, (né à Moiré- Rhône, en 1885):
Promotion de la femme, Hachette, 1934.
L'homme nouveau, Hachette, 1929.
- ROPS, Daniel :
Mort, où est ta victoire?, Plon, 1934.
- SEILLIÈRE, Baron Ernest, (né à Paris en 1866):
Philosophie de l'impérialisme.
Les étapes du mysticisme passionnel, Renaissance du Livre, 1919.
Le romantisme des réalistes : Gustave Flaubert, Plon, 1914.
George Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art, Alcan, 1920.
L'impérialisme démocratique, Plon, 1907.
Le mal romantique, Plon, 1908.
- SIMIAND, François :
Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie, Alcan, 1932.
- STENDHAL, (Grenoble 1783 - Paris 1842):
Essai sur l'amour, Mongie, 1822.
Physiologie de l'amour, Barba, 1854.
- THIERRY-MAULNIER :
La crise est dans l'homme, N.R.F., 1932.
- THOMAS, P.-F. :
Cours de Philosophie, Alcan, 8^e édition, 1926.
- TINAYRE, Marcelle, (née à Tulle en 1877):
La femme et son secret, Flammarion, 1933.
- VACHET, Docteur :
L'inquiétude sexuelle, Grasset, 1929.
- VAILLANT-COUTURIER, Paul :
Le malheur d'être jeune, Editions Nouvelles, 1935.
- VALÉRY, Paul, (né à Sète, Hérault, en 1871):
Regards sur le monde actuel, Stock, 1931.
- VOIVENEL, Docteur Paul :
La maladie de l'amour, Editions du Siècle, 1934.

III. — THESES

I. - Lettres

- CARKES, J. :
Le roman familial à la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e, 1884-1910, thèse lettres, Montpellier, 1929.
- LE VAN KRIN :
Féminisme et travail féminin dans les doctrines et les faits, thèse lettres, Paris, 1926.
- TOULEMONDE, Jean :
Le sentiment de soumission, thèse lettres, Grenoble, 1929.

II. - Droit

- CAYRET, Etienne :
Le procès de l'individualisme juridique, thèse droit, Bordeaux, 1932.
- CHOQUET, Georges :
La séparation de fait entre époux, thèse droit, Lille, 1908.
- DENOIX DE SAINT-MARC, Henri :
Le concubinage, sa notion, ses effets, thèse droit, Bordeaux, 1927.
- VÉRON, Jean :
Les actes accomplis sur les biens de la communauté en fraude des droits de la femme, thèse droit, Paris, 1924.
- VINCENT, A. :
De la séparation de fait entre époux, thèse droit, Toulouse, 1922.

IV. — LITTERATURES CONTEMPORAINES

- BILLY, André :
La littérature française contemporaine, Armand Colin, 1927.
- BONNEFON, D. et L. :
Les écrivains modernes de la France, Fayard, 1927.
- BOUVIER, Emile :
Initiation à la littérature d'aujourd'hui, La Renaissance du Livre, 1927.
- GIRAUD, Jean :
L'école romantique contemporaine française, les doctrines et les hommes, Colin, 1927.
- LANSON, Gustave :
Histoire de la littérature française, Hachette, 1894.
- MORNET, Daniel :
Histoire de la littérature et de la pensée française contemporaine, 1870-1925, Larousse, 1927.
- Roz, Firmin :
Le roman anglais contemporain, Hachette, 1912.
- SOURIAU, Maurice :
Histoire du romantisme en France, Spes, 3 vol., 1927.
- THIBAUDET, Albert :
Histoire de la littérature française, de 1789 à nos jours, Stock, 1937 (ouvrage posthume).
- THIÈME, Hugo-P. :
Bibliographie de la littérature française, 1800 à 1930, Droz, 1933.
- THOMAS, M.-J. :
Quelques aspects du romantisme contemporain, Les Belles-Lettres, 1932.

V. — POESIES, POEMES

- RICTUS, Jehan :
Les Soliloques du Pauvre, Mercure de France, 1897.
Canitlènes du Malheur, Sévin et Rey, 1902.

VI. — ARTICLES DE PRESSE

- BEDEL, Maurice :
Aspects de la France d'aujourd'hui : le chef-lieu de canton, « La Petite Gironde », 19 mars 1935.
- BONNARD, Abel :
Femmes d'aujourd'hui, « Le Figaro », 1933.
- GORIÉLY, Benjamin :
En Russie Soviétique : retour à la famille, « Nouvelles Littéraires », 26 octobre 1935.
- ROUSSEAU, André :
Chronique de critique littéraire, « Le Figaro », 2 juillet 1932.
- THIBAUDET, Albert :
Chronique de critique littéraire, « Candide », 26 février 1931.
- TRUC, Gonzague :
Nos jeunes filles et notre littérature, « Action Française », 7 juillet 1932.

VII. — OUVRAGES ETRANGERS

I. - Roman

- HARDY, Thomas :
The Woodlanders, introd. and notes by C. Alfred Demy, Macmillan, 1934.

II. - Théâtre

- PIRANDELLO, Luigi :
Chacun sa vérité.
Telle que tu me veux (version française de Benjamin Crémieux, N.R.F., 1925).
- TOURGUENEFF, Ivan :
Pères et enfants, préf. de Prosper Mérimée, Charpentier, 1863.

III. - Essais

- NIETZSCHE, Frédéric :
La volonté de puissance, traduction H. Albert, Mercure de France, 1903.
- RUSSEL, Bertrand :
Le mariage et la morale, traduction française de G. Beauroy, N.R.F., 1930.
- DARWIN, Ch.-Rob.:
De l'origine des espèces ou des lois du progrès chez les êtres organisés, Guillaumin et C^{ie}, 1862 (original anglais publié à Londres en 1859).
- LASSELIN, Georges :
Le Couple humain dans l'œuvre de Thomas Hardy.
Essai sur la sexualité dans les romans, contes et poèmes du Wessex.

DEUXIEME PARTIE

(Ouvrages à consulter)

I. — PSYCHOLOGIE SEXUELLE

Le Couple en soi

- ALLENDY, Docteur René :
Capitalisme et sexualité, Denoël, 1932.
- BARDET, Docteur G. :
Mariage et sexualité, Lib. Astra, 1933.
- BINET, Professeur André :
L'amour et l'émotion chez la femme, esquisse psychologique, Alcan, 1933.
- CHAMPY, Charles :
Sexualité et hormones, Doin, 1924.
- DANVILLE, G. :
Psychologie de l'amour, Alcan, 1929.
- ELLIS, Havelock :
Etudes de psychologie sexuelle, 18 vol., traduites par A. Van Gennep, Mercure de France, 1935.
Précis de psychologie sexuelle, traduit par R. Bouvier, Alcan, 1934.
- FIorentino, Ugo :
Essai sur le mariage, Editions Montaigne, 1937.
- FREUD, Professeur Sigmund :
Trois essais sur la théorie de la sexualité, traduits par B. Reverchon, N.R.F., 1923.
- HESNARD, Docteur A. :
Traité de sexologie, Payot, 1933.
- HIRSCHFELD, Docteur Magnus :
L'âme et l'amour, N.R.F., 1934.
Le corps et l'amour, N.R.F., 1936.
- JOYET-LAVERGNE, Ph. :
La physico-chimie de la sexualité, préf. du Prof. d'Arsonval, Berlin, Borntraeger, 1931.
- LACRETELLE, J. de ; LAVAUD, R.-P. ; ZUNDEL, M., etc...
Problèmes de la sexualité, Plon, 1937.
- MARANON, Docteur Gregorio :
L'évolution de la sexualité et les états intersexuels, traduit de l'espagnol, N.R.F., 1931.
- NAZIER, Docteur François :
Trois entretiens sur la sexualité, Ed. du Siècle, 1926.
- SENANCOUR, E.-P. de :
De l'amour, considéré dans les lois réelles et dans les formes sociales de l'union des deux sexes, Cérioux, 1805.

II. — ETUDES PSYCHOLOGIQUES SUR LE COUPLE

- ADAM, Paul :
Critique des mœurs, Kolb, 1893.

ALMÉRAS, Henri d' :

Le mariage chez tous les peuples, Schleicher, 1903.
La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature,
étude psychologique, A. Michel, 1920.

BAUER, Gérard :

Recensement de l'amour à Paris, Le Livre, 1923.

BORDEAUX, Henri :

La génération montante : jeunes gens, jeunes filles, Im-
primerie de Monaco, 1928.
L'amour et le bonheur, Plon, 1925.
Le mariage d'hier et d'aujourd'hui, Plon, 1921.
Ménages d'après-guerre, Plon, 1921.
La jeunesse nouvelle, Plon, 1915.

CARCO, Francis :

Tableau de l'amour vénal, N.R.F., 1924.

DAUDET, Léon :

L'Hérédité. Essai sur le drame intérieur, Nouvelle Librairie Nationale, 1917.

FLANDREYSY, Jeanne de :

Essai sur la femme et l'amour dans la littérature française au XIX^e siècle, 1908.

FLEURY, Docteur Maurice de :

L'angoisse humaine, Editions de France.

MONTFORT, Eugène :

Essai sur l'amour, Ollendorff, 1898.

STERN, Léopold :

Psychologie de l'amour contemporain, Grasset.

TRUC, Gonzague :

Une crise intellectuelle : les jeunes d'aujourd'hui, Bossange, 1919.
Enquête sur la condition et les aspirations des jeunes filles d'aujourd'hui, La Grande Revue, 1925.
L'amour physique, Revue des Revues, 1927.
Notre temps, Editions du Siècle, 1928.
Essai sur l'amour, Renaissance du Livre, 1930.

III. — L'INDIVIDUALISME SOCIAL

BARRÈS, Maurice :

L'ennemi des lois, Perrin, 1891.

BELLET, Daniel :

Le mépris des lois et ses conséquences sociales, Flammarion, 1918.

BEUDANT, Charles :

Le droit individuel et l'Etat, Rousseau et C^{ie}, 1920.

CAYRET, Etienne :

Le procès de l'individualisme juridique, Toulouse, 1932,
thèse droit.

DUPONT-WHITE, Charles-Brook :

L'individu et l'Etat, Guillaumin et C^{ie}, 1865.

FOURNIÈRE, Eugène :

Essai sur l'individualisme, Alcan, 1901.

SCHATZ, Albin :

*L'individualisme économique et social, son origine, son
évolution, ses formes*, Armand Colin.

SPENCER, Herbert :

L'individu contre l'Etat, Man versus the State, 1884, tra-
duit de l'anglais par J. Gerschel, Baillière, 1885.

SOMMAIRE

	PAGES
INTRODUCTION GÉNÉRALE : <i>Le Problème du Couple</i> . — Le problème du Couple tel qu'il se pose. La diversité des opinions individuelles. Nécessité d'une autre méthode, d'un document objectif. Que penser de la littérature et en particulier du roman, comme tel document ?	7

PREMIERE PARTIE

Romanciers observateurs de la vie du Couple moderne

INTRODUCTION : <i>Le Roman contemporain</i> . — Ce qu'il est. Romain de la haine filiale; roman de la haine conjugale. Le Roman de la haine conjugale. Un précurseur : FLAUBERT (<i>Madame Bovary</i>)	21
CHAPITRE PREMIER : <i>L'ancien Couple et le nouveau, leur opposition irréductible</i> . — Jadis, admiration de commande de l'épouse pour son mari. Abdication devant lui, puis devant ses enfants. La femme d'aujourd'hui refuse ce joug, d'où heurt et incompréhension	28
CHAPITRE II : <i>La Libération de l'épouse</i> . — Victime de ces heurts conjugaux, la femme prend peu à peu conscience de son individualité ; elle se dresse contre son époux, réclame des droits identiques ..	37
CHAPITRE III : <i>Les Confessions conjugales</i> . — Chaque époux crie sa rancœur, face à face. Ils confessent leurs maux, et chacune de ces confessions a son caractère propre. Psychologie différente de chaque époux en face du même fait. Ne seraient-ils pas faits pour se comprendre ?	51
CHAPITRE IV : <i>La raison et l'ambition dans le mariage</i> . — Jadis, c'était la raison qui déterminait les mariages. Ce serait plutôt maintenant l'ambition. Ces deux mobiles contribuent à la mésentente	64
CHAPITRE V : <i>L'incompréhension des sexes</i> . — Il y a plus. Hors de ces causes extérieures, il y a la non-compréhension de deux êtres de nature différente, du fait seul, peut-être, de leur sexe, et entre lesquels, la vie creuse un fossé encore plus profond	73
CHAPITRE VI : <i>L'hypocrisie conjugale, nécessité plénière</i> . — Mais il faut que les ménages paraissent unis. Comment y parvient-on ? Jadis, par la compréhension du devoir. Aujourd'hui, souvent, par l'hypocrisie, dictée par l'intérêt ou le besoin	81

CHAPITRE VIII : <i>Le mariage et la sexualité.</i> — Un nouveau motif d'entente et qui, hier, était, au contraire, un autre motif d'incompréhension; les époux d'aujourd'hui tiennent grand compte du plaisir charnel, et cela autant la femme que l'homme.....	89
CHAPITRE VIII : <i>L'adultère dans la vie moderne.</i> — Autre caractéristique : le peu d'importance du crime d'adultère dans la vie moderne. Pris, hier, au tragique, à cause de ses conséquences pour la vie de famille, devenu fait ridicule avec le développement du malthusianisme, il tend maintenant à être considéré comme incident banal ; on ne songe même plus à en rire	108
CHAPITRE IX : <i>Le Couple moderne et l'enfant.</i> — Il n'est plus le but du mariage, mais un accident dans la vie des époux. L'enfance des pauvres. Le roman de l'adolescence. Le mal du siècle anti-familial et en particulier anti-paternel, ses conséquences.....	116
CHAPITRE X : <i>Le Couple « moyen » et le Couple de la « pègre ».</i> — Tous ces romans ne semblent traiter que du Couple <i>grand-bourgeois</i> . Il y aussi le Couple <i>petit-bourgeois</i> , le Couple ouvrier, le Couple de commerçants, le Couple de la pègre. Le Couple de la classe moyenne est le moins évolué. Le Couple de la grande bourgeoisie se rapproche chaque jour de celui de la pègre	130
CHAPITRE XI : <i>Les maladies du Couple.</i> — Encore ne s'agit-il que du Couple normal. Il en est d'autres; leur importance croît dans la vie moderne, et cela dans toutes les classes de la société. On peut le voir rien que par l'importance que leur donne la littérature, alors qu'ils mériteraient plutôt le silence. Mais cela correspond au goût du public et est le reflet d'une réalité	136
CHAPITRE XII : <i>Conclusion: Le roman de la haine conjugale.</i> — Toutes les épouses sont incomprises; tous les maris, déçus. La morale évangélique aidait à tout supporter. De d'idéalisme, on est passé à un surréalisme, d'où lutte. Est-ce un malheur? un bonheur? On se marie plus par instinct et hasard que par raison. Accoutumance remplace souvent religion. Cependant, profond besoin d'évasion.....	143

DEUXIEME PARTIE

Les Doctrinaires. Défenseurs et Détracteurs du Couple ancien	157
INTRODUCTION : <i>Les divers parties en présence.</i> — Romans à thèse. Comment les reconnaître? Les partis extrêmes ; leurs représentants : BOURGET, MARGUERITE. Deux conceptions qui s'opposent : droite, gauche, mais y a aussi le <i>marais</i>	159

	PAGES
CHAPITRE PREMIER : <i>La Droite</i>	162
§ I. — PAUL BOURGET : Défenseur le plus ardent des traditions politiques et familiales. « Il faut vivre avec ses morts. » (Monde aristocrate et raffiné)..	162
§ II. — HENRI BORDEAUX : Mêmes convictions catholiques et traditionnalistes, mais exposées déjà avec moins de désir de convaincre, plus d'objectivité (milieux de la petite bourgeoisie provinciale).....	173
§ III. — RENÉ BAZIN : Glorification du sacrifice. Philosophie de l'action. Conception plus démocratique (milieux campagnards)	184
§ IV. — MAURICE BARRÈS : Son naturalisme. Du culte du moi, il passe à celui des morts et de la tradition	186
CHAPITRE II : <i>Le Centre</i>	188
§ I. — MARCEL PRÉVOST : La jeune fille d'après-guerre. Mariage à la fois d'amour et d'intérêt.....	188
§ II. — LÉON DAUDET : Défense de la femme contre la <i>main-mise</i> de l'homme, mais lutte contre le féminisme, masculinisation de la femme	196
§ III. — FRANC-NOHAIN : Le secret du bonheur pour l'homme. Essai de solution de l'éternel problème : faire entrer l'amour dans le mariage.....	208
§ IV. — MAURICE BEDEL : Comment il n'y a plus de vieilles filles, mais des femmes célibataires. Contrat d'amour conclu sous le signe de la camaraderie. Etre de son époque	215
§ V. — MARCELLE TINAYRE : Le secret du bonheur pour la femme. Essai de solution du problème des heurts conjugaux	220
§ VI. — ANDRÉ MAUROIS : Mariage, amour : affaire de volonté, de réflexion	228
CHAPITRE III : <i>La Gauche</i>	239
§ I. — VICTOR MARGUERITTE : La libération de la femme : physique, morale. La cité future	239
§ II. — LÉON BLUM : La femme, elle aussi, a sa <i>gourme</i> à jeter. Le plus tôt vaut le mieux. Il lui faut son <i>expérience</i> avant le mariage	259
§ III. — NICOLAS SÉGUR : Il existe une polygamie de fait; il faut en faire une polygamie de droit.....	270
CHAPITRE IV : <i>Conclusion: Droite, Gauche ou Centre ?</i> Sincérité d'idées. Sacrifice de l'individu pour la famille, ou sacrifice de la famille pour l'individu ? L'évolution sociale se fait sans eux, et parfois contre eux	278

TROISIEME PARTIE

Les Tendances individualistes de notre époque..... 287

CHAPITRE PREMIER : <i>Origines de l'individualisme contemporain.</i> — Qui a fait cette révolution des mœurs ? L'individualisme. L'individualisme contemporain est issu du Calvinisme, de la Déclaration des Droits, du Romantisme. L'amour romantique: <i>Paul et Virginie</i> . George SAND	289
---	-----

CHAPITRE II: <i>Manifestations modernes de l'individualisme.</i> — Emancipation de la femme ou féminisme. La vie de province. Non conformisme. Objection de cons- cience. Culte de la force musculaire. Législation. Jurisprudence. Doctrine. Littérature (théâtre, ro- man, essais)	310
CHAPITRE III : <i>L'individualisme du Couple.</i> — L'indi- vidualisme dans la vie du Couple. Ses conséquences. Recherche de son intérêt propre. Satisfaction de ses besoins personnels. Raffinement. Culte du détermi- nisme. Sentiment de l'angoisse. Individu : cas pa- thologique. Hier, aujourd'hui : ce qui les rapproche	338
CONCLUSION : <i>La destinée du Couple</i>	346
I. — <i>Index des noms d'auteurs cités</i>	351
II. — <i>Bibliographie</i>	355
III. — <i>Sommaire</i>	369

